ŒUVRES

DE

M. L'ABBÉ MILLOT.

AVERTISSEMENT

Sur les contrefaçons *in*-12 des OEuvres de l'Abbé *Millot*.

Le public est prévenu que tous les Ouvrages de l'Abbé Millot dont on vient de faire une nouvelle édition, avec des augmentations, format in-12 et in-8°., portent la signature de L. Artaud : qu'il lui sera facile, en conséquence, de se garantir des contrefaçons fautives desdits ouvrages. On n'en a tiré que 100 exemplaires in-8°., sur carré fin d'Angoulême.

Prix, brochés et étiquetés.

Élémens d'Histoire ancienne, 4 vol. in-12, 10 fr.
Élémens d'Histoire moderne, 5 vol. in-12, 12 liv. 10 s.
Élémens d'Histoire d'Angleterre, augmentée des règnes de Georges II et Georges III, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Élémens d'Histoire de France, corrigés et augmentés d'observations sur le règne de Louis XV, concernant les mœurs de la cour, les finances, le ministère, les progrès de l'esprit humain, et continués jusqu'à la mort de Louis XVI, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Hist. littéraire des Troubadours, 3 vol. in-12, 7 l. 10 s.
Les mêmes Ouvrages en 15 vol. in-8°. sur beau papier, 60 liv. *Idem*, sur carré fin d'Angoulême, 90 liv.
L'édition in-8°. ne se vend pas séparément, excepté l'Histoire de France et d'Angleterre, 6 vol. in-8°. 30 liv.

Cours d'études encyclopédiques, rédigés sur un plan neuf, contenant : 1°. l'Histoire de l'origine et des progrès de toutes les sciences, belles-lettres, beaux arts et arts mécaniques ; 2°. l'analyse de leurs principes ; 3°. tous ces mêmes objets traités en détail. Le tout d'après les meilleurs auteurs, et les découvertes les plus récentes, 6 gros vol. in-8°. avec un *frontispice* gravé et un *atlas* de 64 planches ou tableaux. Prix, 36 fr. brochés, pour Paris ; 40 fr. franc de port par les messageries, pour les départemens ; et 48 fr. franc de port par la poste : il faut ajouter 8 fr. de plus pour la reliure en basane propre, et 15 fr. en veau porphyre, filet, atlas, reliure pleine. Il en reste quelques exemplaires sur beau papier vélin, atlas grand raisin vélin, premières épreuves, du prix de 72 fr. br. pour Paris, et 84 fr. par la poste. Il faut ajouter 30 fr. pour la rel. en veau racine, dentelle, doré sur tranche, 2°. édition.

ÉLÉMENS

D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,
de l'Académie Françoise.

QUATRIÈME ÉDITION.

Tome III.

A PARIS,
Chez ARTAUD, Libraire, quai des Augustins, n°. 50.

1802.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

ABAISSEMENT DE CARTHAGE.

ROME OPPRIME LES NATIONS ÉTRANGÈRES.

Depuis l'an de Rome 552, jusqu'en 620.

CHAPITRE PREMIER.

Guerres contre Philippe, roi de Macédoine, & contre Antiochus, roi de Syrie.

CINQ cents vaisseaux carthaginois livrés à Scipion, & brûlés à la vue de Abaissement de Carthage.

Carthage; cette puiſſance maritime réduite à dix petites galères; tous les citoyens taxés pour payer un tribut honteux; le fier Annibal forcé de ſouſcrire à l'abaiſſement de ſa patrie; le ſouvenir des anciennes défaites effacé par tant de victoires; tel fut le fruit de la ſeconde guerre Punique. Tout devoit enorgueillir Rome en augmentant ſon empire. Elle reçut avec enthouſiaſme l'illuſtre vainqueur, qui rapporta au tréſor cent vingt mille livres peſant d'argent. Son triomphe fut magnifique. Le ſurnom d'Africain étoit pour lui la récompenſe la plus glorieuſe.

Triomphe de Scipion l'Africain.

Dès-lors le génie ambitieux des Romains ſe développa librement. Mille obſtacles l'avoient contenu en Italie. C'eſt un torrent qui va tout inonder, après avoir rompu ſes digues. Les victoires paſſées inſpiroient le deſir de vaincre encore; la paſſion des conquêtes étoit enflammée par les conquêtes mêmes; les richeſſes acquiſes par la guerre offroient les moyens de réuſſir dans de nouvelles guerres. En de pareilles circonſtances, à peine un peuple

L'ambition de Rome s'accroît.

modéré eût-il pu suspendre le cours de ses entreprises ; & quel peuple fut moins modéré que les Romains, lorsqu'il s'agissoit d'agrandissement ?

552. Guerre contre Philippe II, roi de Macédoine.

Je supprime quelques expéditions contre les Gaulois en Italie & contre les Espagnols, qui par de fréquentes révoltes donnèrent de l'inquiétude sans arrêter les projets de l'ambition. De plus grands ennemis vont succomber. La Grèce & l'Asie vont s'ouvrir aux armes romaines. Il y avoit peu d'années que Philippe II, roi de Macédoine, avoit conclu une paix générale, dans laquelle Rome avoit fait comprendre ses alliés. Ce prince remuant avoit secouru depuis les Carthaginois ; il inquiétoit les Grecs par de nouvelles entreprises. Attale, roi de Pergame, les Rhodiens, les Athéniens, envoyèrent des ambassadeurs à la république pour se plaindre de ses vexations. On lui déclara aussitôt la guerre, car les Romains la désiroient. Le succès n'en fut pas long-temps douteux. Dès la première campagne, le consul Sulpicius battit Philippe.

556. Il est défait par Flaminius, & soumis à un tribut.

Quintius Flaminius, (ou Flaminius,) proconsul, remporta sur lui une victoire décisive, près des Cynocéphales en Thessalie, où l'on vit les inconvéniens de la lourde phalange macédonienne, dans un terrain coupé & inégal, qui l'exposoit trop à se rompre. La légion romaine, au contraire, par ses divisions & ses intervalles, avoit ses mouvemens libres, se formoit avec promptitude, se portoit légèrement par-tout. Dès qu'on put éviter le front de l'ennemi, l'attaquer en flanc, déranger son ordre de bataille, il fut hors d'état de disputer le terrain. La paix suivit cette victoire. Il en coûta au roi un tribut de mille talens, outre ses vaisseaux qu'on l'obligea de livrer. Son fils Démétrius servit d'otage.

Liberté rendue en apparence aux villes grecques

Dans l'assemblée des jeux isthmiques, le proconsul publie un décret du sénat & du peuple romain, par lequel la liberté est rendue aux villes grecques, qui étoient sous la domination du roi de Macédoine. Tout retentit d'acclamations. On admire; on exalte ce peuple guerrier & bienfaisant, dont les exploits ont pour

but la liberté des autres peuples. Joie stupide ! vaines louanges ! Nous verrons bientôt si la Grèce eut lieu de s'applaudir d'avoir attiré les armes romaines. Elle étoit dans un état de langueur, avant de connoître le nom de Rome : ce nom fatal lui préſageoit une ſervitude prochaine.

Les Étoliens, peuple de brigands intrépides qui avoient beaucoup contribué à la dernière victoire, accuſoient déja les Romains de mauvaiſe foi, parce qu'ils retenoient deux places dans le pays. Mais Nabis, tyran de Sparte, eut bientôt plus de ſujet de ſe plaindre. Flaminius avoit traité avec lui pendant la guerre : la guerre finie, il ne le regarda plus comme un allié ; il le pourſuivit comme un tyran, voulut l'obliger de ſe deſſaiſir d'Argos, l'aſſiégea dans Sparte, lui preſcrivit des conditions de paix, & le laiſſa en poſſeſſion de ſon état, après avoir rendu la liberté aux Argiens. Sans doute, en voulant que chaque ville de la Grèce fût indépendante, & ſe gouvernât par ſes propres lois, on prévoyoit bien que toutes ces petites républiques

Les Étoliens, & Nabis, roi de Sparte, accuſent les Romains de mauvaiſe foi.

divisées seroient un jour plus faciles à vaincre. Ce beau zèle pour la liberté des Grecs n'étoit au fond qu'un moyen de les assujettir, quand les circonstances le permettroient. Les Etoliens le prévirent, & appelèrent un défenseur.

561. Antiochus, roi de Syrie, se déclare contre Rome; mais il ne suit pas les conseils d'Annibal.

Antiochus le Grand, roi de Syrie, cinquième successeur de Séleucus, fut l'ennemi qu'ils suscitèrent aux Romains. Annibal s'étoit réfugié à sa cour, persécuté par l'ambition inquiète de Rome; car Rome avoit demandé qu'on lui livrât ce héros, tandis qu'il travailloit à réformer les abus & à réparer les maux de sa patrie. Plus animé que jamais contre ses anciens ennemis, il eût peut-être vengé Carthage, si Antiochus avoit eu pour lui toute la confiance dont il étoit digne. Annibal conseilloit à ce monarque d'engager dans son parti le roi de Macédoine, & de porter la guerre en Italie. On ne fit ni l'un ni l'autre. L'imprudence dirigea tout; tout réussit mal.

Sage politique de Rome pour se ménager des ressources.

De l'autre côté, les Romains, par une politique consommée, se ménageoient des ressources inépuisables,

Leurs ambaſſadeurs agiſſoient en Aſie & en Grèce. Ils inſpiroient des ſoupçons contre Annibal ; ils faiſoient alliance avec Eumène, roi de Pergame, fils d'Attale ; ils s'aſſuroient de Philippe, de la ligue des Achèens, que l'illuſtre Philopémen ſoutenoit encore glorieuſement ; ils entretenoient l'amitié des Grecs, à qui le nom ſeul de la liberté tenoit ſouvent lieu de tout ; enfin ils prenoient ſi bien leurs meſures, qu'on n'eſt point étonné de les voir parler en maîtres au puiſſant monarque de Syrie.

État du royaume de Syrie.

Ce royaume étoit encore le plus vaſte démembrement de l'empire d'Alexandre, quoique déja démembré lui-même, ſur-tout par Arſace qui, depuis plus de ſoixante ans, avoit fondé la monarchie des Parthes. Les Séleucides, en voulant ſubjuguer l'Égypte, avoient trop négligé les ſoins eſſentiels du gouvernement ; & d'ailleurs en ſuccédant à la puiſſance des Perſes, ils en avoient pris les mœurs efféminées. Rome étoit pour eux ce que les Macédoniens avoient été pour Darius.

Presque toutes les révolutions de l'univers se ressemblent dans le principe.

562. Mauvaise conduite d'Antiochus.

Autant les Étoliens montrèrent de vigueur dès le commencement de la guerre, autant le superbe Antiochus fit-il connoître son penchant à la volupté. Il perdit dans l'île d'Eubée le temps que demandoient les affaires; il oublia bientôt à Chalcis l'objet même de son expédition. Là, éperduement amoureux d'une jeune fille, il l'épousa, s'endormit au sein des plaisirs, & laissa tomber la discipline militaire. Tout-à-coup il apprend que le consul Manius Acilius marche à grandes journées; il court occuper le passage des Thermopyles; il envoie demander aux Étoliens du secours, car les troupes d'Asie n'arrivoient point. Les Romains arrivent. Caton, lieutenant du consul, qui avoit été consul lui-même, gagne le haut du défilé, par le sentier qu'avoient pris autrefois Xerxès & Brennus; il fond sur les ennemis, les met en désordre; & Acilius achève la victoire. Antiochus se sauve avec cinq cents hommes.

Les Romains forcent les Thermopyles & accablent leurs ennemis.

L'Eubée eſt repriſe. Les Étoliens perdent Héraclée, leur capitale, après une vigoureuſe défenſe. Philippe leur enlève Lamia. Aſſiégés dans Naupacte, ils demandent & obtiennent une trève, pour faire des ſoumiſſions à Rome. Leurs députés n'ayant pas voulu s'en remettre à la volonté du ſénat, qu'on ne leur expliquoit point, eurent ordre de partir le même jour. C'eſt ainſi que les Romains vouloient donner la loi en deſpotes.

563. L. Scipion, avec ſon frère, l'Africain, va finir la guerre.

Un nouveau conſul, L. Scipion, va finir la guerre, accompagné de ſon frère Scipion l'Africain. Ce grand homme avoit demandé à ſervir ſous lui. En paſſant chez le roi de Macédoine, ils lui remettent, au nom du peuple romain, le reſte du tribut qu'il devoit payer. On venoit de lui rendre ſon fils Démétrius; & dans ſon humiliation, il ſe vit du moins récompenſé de ſes ſervices. Antiochus trembloit d'autant plus en Aſie, que la perte d'une bataille navale lui annonçoit de nouveaux malheurs. Loin de défendre courageuſement les côtes de l'Hel-

lespont, il en retira ses troupes. L'Asie est enfin ouverte aux Romains. Résolus d'y établir leur empire, ils rejettent des propositions d'accommodement. Le monarque se détermine malgré lui à une bataille. Avec quatre-vingt mille hommes & cinquante-quatre éléphans, contre trente-mille hommes, il est entièrement vaincu près de Magnésie par le consul. Il fuit jusqu'à Antioche, & envoie demander la paix.

Antiochus est entièrement défait à Magnésie, en Ionie.

Scipion l'Africain ne s'étoit pas trouvé à la bataille, soit qu'il fût malade réellement, ou qu'il le feignît, comme on l'a conjecturé, pour laisser toute la gloire à son frère. C'est lui qui déclara aux ambassadeurs la résolution du conseil. Il leur dit: » Que les Romains ne se » laissoient ni abattre par l'adversité, » ni enfler par la fortune; qu'ils se » contentoient, après la victoire, » de ce qu'ils avoient demandé auparavant; qu'Antiochus eût à évacuer toute l'Asie en deçà du mont » Taurus; qu'il payât tous les frais » de la guerre, évalués à quinze » mille talens; qu'il donnât vingt

Dures conditions que lui imposent les Romains.

» otages, &c. » Et de plus, il devoit livrer Annibal & l'Étolien Thoas, afin de dissiper tout sujet de défiance. Ces conditions furent acceptées. Annibal s'enfuit, erra d'asyle en asyle, toujours en butte à l'acharnement des Romains. Il mourut chez Prusias, roi de Bithynie, ennemi d'Eumène.

Annibal poursuivi par leur haine.

Les Rhodiens, qui avoient rendu de grands services, députèrent à Rome pour obtenir la liberté des villes grecques d'Asie. Eumène, dont l'alliance n'avoit pas été moins utile, députa pour demander la dépouille d'Antiochus. C'étoit une matière bien délicate de délibération. La politique demandoit qu'on favorisât les rois alliés; la gloire exigeoit qu'on traitât les Grecs d'Asie comme ceux d'Europe. On vint à bout de contenter Eumène & les Rhodiens; le premier, en lui donnant la Lycaonie, la Phrygie & la Mysie; les autres, en leur adjugeant la Lycie, avec une portion de la Carie & de la Pisidie, & en assurant la liberté aux villes qui en jouissoient avant la défaite d'Antiochus. Il y avoit de la grandeur à distribuer ainsi des pro-

Comment les Romains récompensent les Rhodiens & Eumène leurs alliés.

Ils n'agissoient que par ambition.

vinces : il y en auroit eu davantage à rendre libres tous les Grecs, comme on avoit affecté de le promettre. Rome éblouiſſoit le monde, & ne combattoit réellement que pour agrandir ſon empire.

CHAPITRE II.

Caton le Censeur. — Guerre contre Persée. — Injustice de l'ambition romaine, &c.

CETTE guerre, qui valut à L. Scipion le surnom d'Asiatique, fut cependant funeste aux Romains, dont les mœurs simples & austères se corrompirent bientôt, par tous les vices qu'entraînent les richesses. En goûtant les délices de l'Asie, ils se dégoûtèrent de la vertu : la semence des malheurs germa au sein de la fortune. Faut-il que tous les peuples se ressemblent à cet égard ?

Les Romains commencent à se corrompre en Asie.

Si quelqu'un avoit pu arrêter les progrès du mal, c'eût été le fameux M. Porcius Caton, personnage consulaire, zèlé partisan des travaux rustiques & de la frugalité, ennemi de toute espèce de luxe ; mais dont l'économie étoit taxée d'avarice, & dont le caractère dur

Sévérité excessive de Caton le Censeur.

& l'esprit ardent ne connoissoient point les justes bornes de la sagesse.

Son zèle pour la loi Oppia contre la parure des dames.

Il s'étoit opposé avec une extrême chaleur, en 548, à l'abrogation de la loi Oppia, qui ne permettoit pas aux dames romaines plus d'une demi-once d'or en ajustemens, & qui leur interdisoit les chars, les habits de différentes couleurs. Cette loi avoit été faite lorsqu'Annibal menaçoit Rome & ravageoit l'Italie. Dès que la paix fut conclue avec Carthage, le motif de la loi ne subsistant plus, les femmes employèrent tout leur crédit pour qu'on l'abrogeât. Malgré les invectives sanglantes de Caton, alors consul, elles réussirent dans leurs démarches. Ce goût de parure, naturel à leur sexe, ne dégénéroit pas encore en faste ruineux. Les dames réclamoient seulement leur ancien état; elles vouloient être distinguées du peuple, elles vouloient faire usage de leur aisance. Caton prévoyoit les fruits du luxe: il en prédit les abus & les excès pernicieux; mais n'y avoit-il pas des moyens plus doux pour les prévenir? & pouvoit-il espérer qu'en

devenant riche, on vivroit toujours comme lorsqu'on étoit pauvre?

Raisons que son collégue lui oppose.

Valérius, son collégue, lui répond sagement dans Tite-Live, qu'il y a deux sortes de lois; les unes établies pour une utilité générale & perpétuelle : on ne les doit jamais abroger à moins que l'expérience n'en ait démontré les inconvéniens, ou qu'elles ne soient devenues inutiles; les autres, nées des conjonctures & des besoins particuliers, variables par conséquent, comme le gouvernement d'un vaisseau varie dans le calme & dans la tempête. Il ajoute que les femmes ne pouvant exercer les magistratures, les sacerdoces, jouir des avantages du commandement & du triomphe; la propreté, la parure sont leur partage, & en quelque sorte leur règne domestique: légère satisfaction qu'on ne doit pas leur envier; qu'elles ne dépendront pas moins de leurs maris après l'abolition de la loi Oppia; qu'ils doivent les traiter comme des compagnes, non comme des esclaves, & souhaiter qu'elles les regardent comme de tendres époux plutôt

que comme des maîtres impérieux. Caton fut sourd à tous ces raisonnemens, moins par vertu que par humeur.

566. Il fait accuser indignement Scipion l'Africain.

Rien ne peut servir d'excuse à sa haine contre les Scipions, ni à la manière dont il l'exerça. L'Africain essuya les premiers coups. Deux tribuns, suscités par Caton, l'accusent devant le peuple, entr'autres articles, de s'être laissé corrompre par l'argent d'Antiochus. Le jour du jugement, l'illustre accusé comparoît, déchire ses comptes, & dédaignant de se justifier : *A tel jour qu'aujourd'hui*, dit-il, *j'ai vaincu Annibal & Carthage ; suivez-moi au capitole, Romains ; allons y remercier les dieux.* Toute l'assemblée le suit, & laisse les accusateurs confondus. Ce grand homme, cité de nouveau, se retira dans une maison de campagne, où il mourut à l'âge de quarante-sept ans. Il possédoit un mérite presque inconnu dans sa patrie, celui de réunir aux qualités des héros le goût de l'urbanité & des lettres. Assez sage pour se suffire à lui-même dans la retraite par l'étude

& la modération, il avoit coutume de dire : *Je ne suis jamais moins oisif que lorsque je n'ai point d'affaires, & jamais moins seul que lorsque je suis sans compagnie.* On doit le regarder comme le principal modèle qui perfectionna les Romains.

Il fait condamner injustement Scipion l'Asiatique.

Après sa mort, Caton poursuivit avec la même animosité son frère l'Asiatique, & lui suscita les mêmes accusateurs. Le vainqueur d'Antiochus fut condamné à une grosse amende, comme ayant reçu de ce prince des sommes immenses, pour lui procurer une paix avantageuse. On saisit tous ses biens ; on n'y trouva aucun vestige de corruption : ils ne suffisoient pas même pour payer l'amende. L'innocence de l'accusé fut reconnue dans la suite, & l'on répara cette injuste condamnation. Sempronius Gracchus, quoique tribun du peuple, avoit défendu courageusement les deux frères. Il en fut récompensé par son mariage avec la célèbre Cornélie, fille de Scipion l'Africain. Nous verrons ses enfans jouer un grand rôle dans la république.

Il passe les bornes dans sa censure.

Caton flattoit le peuple en exhalant, sous le masque d'un zèle rigide, l'amertume de son fiel & de ses haines personnelles. Élevé à la censure, il l'exerça en réformateur impitoyable, quoique sa conduite secrète ne fût point exempte de blâme. Il dégrada un sénateur, uniquement pour avoir baisé sa femme en présence de ses filles. Il exclut, on ne sait pourquoi, Scipion l'Asiatique de l'ordre des chevaliers, où il étoit entré après sa disgrace, & le réduisit au niveau des moindres citoyens. Il condamna quiconque avoit porté quelque ornement superflu. Par-là il en imposoit à la populace, toujours charmée de cette excessive sévérité de mœurs, qui s'accorde avec sa situation. On lui décerna une statue. Son crédit fut toujours si grand, qu'ayant été quarante-quatre fois appelé en jugement, jamais le peuple ne le condamna. Quelque mérite qu'eût l'inexorable censeur, le préjugé populaire lui servoit plus que son mérite. C'est par-là que les enthousiastes règnent sur la multitude.

Par-là il se rend agréable au peuple.

Du reste, on avoit déja besoin de violens remèdes contre la corruption des mœurs. En 567, deux ans avant la censure de Caton, les consuls découvrirent une société formée en divers endroits, qui, sous prétexte des bacchanales, fête consacrée à Bacchus, se livroit aux désordres les plus honteux. Probablement de faux rapports avoient exagéré le mal; car toutes les assemblées nocturnes, dans les siècles d'ignorance, ont fait naître de semblables accusations trop légérement admises. Environ sept mille personnes de l'un & de l'autre sexe, furent impliquées dans cette affaire. On en punit de mort un grand nombre: les autres prirent la fuite ou se tuèrent eux-mêmes. L'abolition des bacchanales n'empêcha point les progrès du vice.

Découverte d'une société de débauche.

Les Romains s'engagent dans de nouvelles guerres, où leur ambition se développe de plus en plus. On admire ces paroles d'un décret concernant les Statyelles, peuple de Ligurie: *La victoire est glorieuse, quand elle se borne à dompter un en-*

L'ambition de Rome couverte de belles apparences.

nemi; *mais elle devient odieuſe, quand elle opprime des malheureux*. Il falloit pratiquer une maxime ſi équitable. Rome n'eſſuieroit pas le reproche de n'avoir ſouvent montré de la modération, que par des intérêts politiques, & d'avoir cherché des prétextes pour ſubjuguer les peuples mêmes dont elle ſe montroit amie. La ſuite de l'hiſtoire n'eſt, pour ainſi dire, que le tiſſu de ſes injuſtices, plus ou moins colorées.

Mouvemens de Perſée, roi de Macédoine, contre les Romains.

Un nouvel orage ſe forma ſur la Macédoine. Philippe étoit mort depuis quelques années, haïſſant toujours les Romains, ſans pouvoir effacer la honte de ſes défaites. Il avoit fait mourir ſon fils Démétrius, autrefois envoyé à Rome en otage. Ce fut le fruit d'une accuſation calomnieuſe de Perſée, ſon fils naturel, jaloux de Démétrius, & qui brûloit d'enlever à ce jeune prince très-eſtimable la couronne qui devoit lui appartenir. Après un crime ſi noir, Perſée ayant ſuccédé à Philippe, ſe livra imprudemment à ſa haine contre les Romains. Il faiſoit des préparatifs, il remuoit dans la Grèce.

582. On lui déclare la guerre.

Eumène en avertit Rome, & la guerre fut résolue. A cette nouvelle, Persée envoya des ambassadeurs, pour offrir toutes les satisfactions qu'on exigeroit. Le sénat répondit qu'un consul alloit se rendre en Macédoine, & que le roi pourroit traiter avec lui sur les lieux, s'il avoit de bonnes intentions. On ne vouloit traiter que les armes à la main.

Le consul Licinius Crassus arrive bientôt. Le roi ayant remporté sur lui une victoire, demande ensuite la paix aux mêmes conditions que son père avoit reçues. Ici, la fermeté romaine se fait admirer. Licinius, quoique vaincu, déclare fièrement que Persée n'obtiendra la paix qu'en se remettant, avec son royaume, à la discrétion des Romains. Une constance opiniâtre & inflexible triomphoit de tout à la longue. Ce prince d'ailleurs, avare, timide & cruel, ne savoit ni s'attacher des alliés, ni se rendre formidable à ses ennemis.

Les Romains quoique vaincus, veulent lui faire la loi.

Deux autres consuls ne réussirent pas mieux que Licinius; enfin la quatrième année de la guerre, les Romains eurent pour général l'homme

585. Paul-Émile le fait prisonnier.

le plus digne de la terminer. C'étoit Paul-Émile. Depuis long-temps il vivoit dans la retraite, bornant ses soins à l'éducation de ses enfans. Le vœu public le rappela aux honneurs. Devenu consul, il s'instruisit parfaitement de l'état des choses, & combina tout avant d'agir. L'exécution répondit à sa prévoyance. Il y eut une bataille décisive à Pydna en Macédoine. La phalange macédonienne fut enfoncée, parce qu'on l'attaqua de tous côtés par pelotons, à mesure qu'elle se dérangeoit par ses mouvemens; unique moyen de la rompre. Persée prit la fuite. Abandonné de ses sujets, il se livra lui-même au vainqueur. On le vit à Rome marcher en habit de deuil devant le char de triomphe; & il mourut en captivité. Le royaume de Macédoine augmenta le nombre des provinces, quoique les Macédoniens fussent déclarés libres.

La Macédoine est soumise.

On doit attribuer cette conquête à la prudence, ainsi qu'à la valeur de Paul Émile. Scipion Nasica lui conseillant de livrer bataille plus tôt qu'il ne convenoit, & lui représen-

Sagesse & vertu de Paul-Émile.

tant qu'on imputoit ſes délais à lâcheté : *Je parlois comme vous à votre âge*, répondit-il ; *au mien, vous agirez comme moi.* Il vécut dans la médiocrité après avoir enrichi l'état : *il ne porta dans ſa maiſon qu'une gloire immortelle :* Cicéron lui donne cet éloge, & ne pouvoit mieux le louer. La mort lui enleva tout d'un coup deux de ſes fils. Haranguant enſuite le peuple, il témoigna qu'il ſe ſoumettoit à ce malheur, pourvu que les dieux daignaſſent épargner à la république les maux dont tant de proſpérités la menaçoient. Sentiment d'un ſage, qui ſait combien le poiſon de la fortune eſt funeſte, non-ſeulement aux particuliers, mais aux ſociétés & aux empires. En effet, Rome périra par le fruit de ſes victoires. Paul-Émile avoit amené d'Athènes le philoſophe Métrodore. Il lui confia l'éducation de ſes enfans. Peu de temps après, trois autres philoſophes, en particulier le célèbre Carnéade, parurent à Rome, envoyés par les Athéniens en qualité d'ambaſſadeurs. Ils y répandirent les premières idées de philoſophie, &

Philoſophes Grecs à Rome.

ce fut une espèce de scandale qui exerça le zèle inexorable de Caton.

Les Étoliens subissent la loi, & sont soumis au tribut.

La Grèce sentit bientôt la pesanteur du joug romain. Les farouches Étoliens avoient obtenu la paix aux conditions les plus dures. Ils s'étoient obligés à marcher toujours sous les ordres des généraux de la république ; à ne secourir jamais ni ses ennemis, ni ceux de ses alliés ; & à payer cinq cents talens dans un espace de six ans. C'étoit une punition de leurs entreprises. Mais Rome voyoit encore d'un œil inquiet la ligue achéenne, qui seule maintenoit un reste de liberté.

Après la mort de Philopémen, la ligue des Achéens n'est plus ménagée.

Philopémen, qu'on a appelé le dernier des Grecs, venoit de mourir. Moins modéré qu'Épaminondas son modèle, il avoit forcé Sparte d'entrer dans la confédération, après y avoir aboli les lois de Lycurgue, & commis beaucoup de violences. Pris & empoisonné par les Messéniens rebelles, il avoit laissé les Achéens sans chef capable de les soutenir. Dans cette circonstance, le sénat romain s'érige en juge d'un peuple libre, disperse les citoyens qu'il

qu'il soupçonne, & prépare ainsi l'assujettissement total de la Grèce. La ruine de Persée préfageoit son infortune; car il ne restoit plus de barrière contre l'ambition de ces avides conquérans.

Déja leur orgueil regardoit les rois avec mépris, & la bassesse intéressée des rois sembloit justifier un orgueil si outrageant. Après la défaite de Persée, Prusias, roi de Bithynie, vint faire sa cour aux Romains: il parut dans une humble posture près de la porte du sénat, en baisa le seuil, & s'écria: *Je vous salue, dieux sauveurs!* Cette démarche tendoit à obtenir quelques graces: en effet, il les obtint. * Polybe déclare qu'il auroit honte de rapporter le discours de ce prince aux sénateurs, tant il le jugeoit indigne de la royauté, & peut-être capable d'humilier le sénat. Une basse & servile adulation déshonore ceux qui la goûtent, autant que ceux qui

Bassesse de Prusias à Rome.

* Ce vil souverain fut détrôné par son fils Nicomède qu'il avoit voulu faire mourir, & qui le fit assassiner.

l'emploient. Eumène, roi de Pergame, étoit en chemin pour venir à Rome. Une conduite équivoque l'avoit rendu suspect dans la guerre de Macédoine. On ne vouloit pas le recevoir ; on ne vouloit pas l'offenser ouvertement : on défendit par un décret à tous les rois d'entrer dans la ville, sous prétexte des dépenses qu'ils occasionnoient à l'état.

Conduite despotique des Romains à l'égard de la Syrie.

Mais rien ne décèle mieux le caractère des Romains, que leur conduite envers la Syrie. Popilius Lænas défendit au nom du sénat à Antiochus Épiphane, usurpateur du trône, de faire des conquêtes en Égypte ; défense d'autant plus hardie, que le succès de la guerre de Macédoine étoit encore incertain. Ayant tracé un cercle autour du monarque : *Avant que de sortir de ce cercle*, lui dit-il, *rendez réponse au sénat.* Antiochus répondit qu'il obéiroit. Il envoya des ambassadeurs à Rome, auxquels on dit fièrement qu'*on le félicitoit d'avoir obéi.* Après sa mort en 589, les Romains exclurent du trône Démétrius, l'héritier légitime,

en faveur d'Antiochus Eupator, fils d'Épiphane, dont l'enfance ne pouvoit gêner leur ambition. Sans consulter les Syriens, ils déclarèrent Eupator pupille de la république; & envoyèrent trois membres du sénat pour gouverner en qualité de ses tuteurs, avec ordre d'affoiblir le royaume tant qu'ils pourroient. Rome aspiroit évidemment à la conquête du monde. La ruine de Carthage lui en fraya le chemin.

CHAPITRE III.

Troisième guerre Punique. — Les Romains détruisent Carthage, Corinthe & Numance.

Les différends de Masinissa avec Carthage, préparent à la troisième guerre Punique.

DEPUIS quelque temps, le vieux Masinissa, tout dévoué aux Romains & sûr de leur protection, avoit usurpé des terres sur le domaine de Carthage. Elle porta ses plaintes au sénat : on envoya de Rome des commissaires, pour terminer le différend. Caton en fut un. A son retour, il exagéra les forces des Carthaginois, il les accusa d'armer contre la république, & ne cessa de crier qu'*il falloit détruire Carthage :* c'étoit comme le refrain de tous ses discours. Scipion Nasica, plus modéré & plus sage, combattit toujours cette opinion, aussi dangereuse que violente. Mais les invasions du roi numide ayant forcé les Carthaginois à prendre les armes ; Nasica lui-même, qui venoit de finir leur querelle en

médiateur, ayant été exposé aux insultes de la populace de Carthage; la guerre s'étant rallumée entre Masiniſſa & ce peuple, il étoit impoſſible que Rome ne ſaisît pas enfin l'occaſion de dominer en Afrique.

604. Rome déclare la guerre aux Carthaginois, vaincus par Maſiniſſa.

Elle y avoit envoyé de nouveaux ambaſſadeurs en apparence pour y rétablir la paix, mais réellement pour tirer parti des conjonctures. C'étoit depuis long-temps la politique du ſénat, toujours impénétrable dans ſes vues ſecrètes malgré le nombre des ſénateurs, & toujours tendant à l'exécution par les voies les plus ſures. Ses commiſſaires alloient par-tout, ſous prétexte de terminer les différends, d'examiner les affaires, de réparer les torts, de défendre l'humanité & la juſtice: autant de miniſtres adroits, qui épioient les occaſions, qui obſervoient les moyens d'aſſujettir les peuples & les ſouverains. Maſiniſſa défit les Carthaginois dans une grande bataille. Son fils Gulaſſa livra au maſſacre la plupart de ceux qui avoient mis bas les armes. Alors les ambaſſadeurs levant le maſque, déclarèrent la guerre

aux vaincus. Conduite odieuse, suivie de procédés encore plus infâmes.

On les désarme sous prétexte de paix.

Les Carthaginois effrayés s'abaissent à d'humbles soumissions. Après avoir exilé Asdrubal, comme l'auteur de la guerre, ils offrent de se reconnoître sujets de Rome. Le sénat romain promet de leur laisser la liberté, pourvu qu'ils fassent ce qu'exigeront les consuls, & qu'ils envoient trois cents otages. On se livre à la joie, comme s'il n'y avoit plus rien à craindre ; on envoie les otages avec sécurité, quoiqu'un petit nombre de sénateurs clairvoyans soupçonnent quelque perfidie. Les consuls Marcius & Manilius arrivent cependant, à la tête d'une armée formidable. Ils reçoivent pompeusement les députés de Carthage, qui viennent savoir leurs intentions & se plaindre de cet appareil de guerre. » Vous êtes sous la protection de » Rome, leur disent les consuls ; les » armes dont vos magasins sont » pleins vous deviennent inutiles : » apportez-les pour preuve de la » sincérité de vos sentimens. « En

vain on leur représente que Carthage est environnée d'ennemis, qu'elle a besoin de ses armes. *Rome se charge de vous défendre ; obéissez.* Cette réponse ne permettoit aucune réplique. On obéit.

On leur ordonne d'abandonner leur patrie.

Quand les Carthaginois se furent dépouillés de leurs armes & de leurs machines, les consuls ne rougirent point de leur déclarer que Carthage devoit être détruite ; qu'ils eussent à en sortir ; qu'ils pouvoient s'établir ailleurs, mais sans fortifications & seulement à dix milles de la mer. Ce coup foudroyant ranime le courage en excitant le désespoir. Le peuple massacre les sénateurs, dont l'avis avoit fait rendre les armes. On en fabrique de nouvelles avec une ardeur incroyable. Les palais, les temples sont changés en atteliers ; l'or & l'argent, les vases, les statues, suppléent au fer & au cuivre ; les femmes sacrifient leurs ornemens ; elles coupent même leurs cheveux pour faire des cordes. Les Romains, ne se doutant pas qu'une ville désarmée puisse faire de la résistance, livrent l'assaut & sont repoussés ;

Le désespoir leur rend le courage.

leur flotte est réduite en cendres par des brûlots.

Scipion Émilien sauve l'armée, & acquiert une grande réputation.

Asdrubal, général des Carthaginois, rappelé de son exil, auroit taillé en pièces l'armée consulaire, si elle n'avoit eu pour défenseur Scipion Émilien, fils de Paul-Émile, & petit-fils par adoption de Scipion l'Africain, dont il égaloit le mérite. Ce héros avec trois cents cavaliers couvrit la retraite des légions, pendant qu'elles passoient une rivière en présence de l'ennemi victorieux. Ses exploits & sa conduite arrachèrent des éloges au vieux Caton, qui n'avoit encore loué personne. Caton déchargea sa bile sur les autres officiers. S'il n'avoit loué personne jusqu'alors, peut-on le regarder lui-même comme fort louable?

606.

Il est chargé de la guerre en qualité de consul.

C'étoit à Scipion à finir une guerre si importante. Quoiqu'il n'eût que trente-sept ans, & que la loi Villia eût fixé depuis peu à quarante-trois ans l'âge requis pour le consulat, non-seulement on le fit consul, mais sans le faire tirer au sort, selon l'usage, on lui assigna le département de l'Afrique. Il justifia bientôt ce

choix. Le siège est poussé avec plus de vigueur & de génie. On entreprend une digue pour fermer le port. Les Carthaginois s'en moquent, tant l'ouvrage leur paroît impossible; mais le voyant avancé, ils entreprennent d'ouvrir un autre passage à la mer, en perçant une péninsule, & cet ouvrage plus difficile que le premier, est exécuté. Si leur flotte étoit sortie à temps pour surprendre celle des Romains, ils l'auroient infailliblement détruite. Ils ne purent combattre que deux jours après : on s'étoit préparé ; la victoire fut indécise. Carthage resta bloquée pendant l'hiver. Néphérit, ville voisine, d'où elle tiroit des secours, succomba; les troupes du dehors furent taillées en pièces, la disette ne laissa plus d'espérance. Alors les Carthaginois offrirent de se soumettre à tout, pourvu qu'on épargnât leur ville. Scipion le refusa, n'étant pas le maître de préférer l'humanité à l'ambition cruelle de sa patrie.

Par le moyen d'une fausse attaque, les Romains s'emparent d'une porte : ils avancent; ils mettent le feu aux

607. Il prend & détruit Carthage.

maisons, ils passent au fil de l'épée ce qui leur résiste. Le fier Asdrubal vient lâchement demander la vie. Sa femme, plus courageuse, transportée de fureur, l'accable de reproches, poignarde ses enfans, & se précipite dans les flammes. La ville est abandonnée au pillage. Scipion obéissant avec regret aux ordres du sénat, la détruit entièrement par le feu. L'incendie dura dix-sept jours. Un triomphe magnifique & le surnom d'Africain couronnèrent l'expédition du proconsul; car son année de consulat étoit finie. Il avoit été secondé dans cette guerre par son ami Lélius, fils de l'ami du premier Scipion l'Africain, & par l'historien Polybe digne d'écrire ses exploits. * Scipion dit à ce dernier une parole bien remarquable. Gémissant sur les débris de Carthage, il récita deux vers d'Homère, qui

Lélius & Polybe.

* Il étoit fils de Lycortas qui avoit gouverné avec gloire la ligue des Achéens. Instruit par son père dans la politique, par Philopémen dans la guerre, il pouvoit rendre de grands services à Scipion.

annoncent d'avance la destruction de Troie : Polybe lui demandant quelle application il en faisoit, il répondit qu'il craignoit pour sa patrie le même revers de fortune. Ce grand homme prévit peut-être que la ruine de Carthage ébranleroit les fondemens de Rome, & seroit une des causes de sa chûte ainsi que de son énorme puissance.

A la vue d'une ville si florissante en proie au carnage, ensevelie dans les flammes, quelques reproches que méritent les Carthaginois, on ne peut retenir une juste indignation contre les Romains. Ce qui révolte sur-tout la nature, c'est de les voir consacrer par la religion toutes ces fureurs de la guerre. Ils dévouoient solennellement leurs ennemis aux dieux infernaux, & Scipion en fit la cérémonie. La formule qu'il prononça est singulière : *O redoutable Pluton, lâchez contre les Carthaginois la terreur & la vengeance. Que les nations & les villes qui ont pris les armes contre nous soient détruites. Je vous dévoue, ô Furies, tous les ennemis de ma république, en mon*

Les Romains consacroient par la religion les fureurs de la guerre.

Imprécation contre les ennemis de la république.

nom, & au nom du sénat & du peuple de Rome. Il suffisoit donc de se défendre de la tyrannie romaine, pour devoir être victime des dieux ! De pareilles imprécations augmentoient sans doute l'ardeur & la confiance du soldat : mais combien ne devoient-elles pas coûter au cœur d'un homme sensible !

Carthage devoit succomber tôt ou tard ; pourquoi ?

Montesquieu a parfaitement développé les causes de la supériorité de Rome sur Carthage. Je citerai seulement une ou deux de ses réflexions. » Carthage, dit-il, qui faisoit la » guerre avec son opulence contre » la pauvreté romaine, avoit par » cela même du désavantage : l'or » & l'argent s'épuisent ; mais la vertu, » la constance, la force & la pau- » vreté ne s'épuisent jamais. Les » Romains étoient ambitieux par » orgueil, & les Carthaginois par » avarice ; les uns vouloient com- » mander, les autres vouloient ac- » quérir, & ces derniers, calculant » sans cesse la recette & la dépense, » firent la guerre sans l'aimer.... Ce » furent les conquêtes même d'Anni- » bal, qui changèrent la face de

» cette guerre. Les conquêtes sont » aisées à faire, parce qu'on les fait » avec toutes ses forces : elles sont » difficiles à conserver, parce qu'on » ne les défend qu'avec une partie » de ses forces. « Ajoutons qu'un peuple de soldats doit vaincre un peuple de marchands.

Sa ruine funeste aux Romains.

Malgré l'autorité de Caton, de ce farouche censeur, qui vouloit la ruine de Carthage en déclamant contre les vices, Salluste & d'autres historiens regardent cet événement comme l'époque de la ruine des mœurs. Rome trouvoit un frein dans la crainte d'une puissante rivale : dès qu'on cessa de la craindre, on s'abandonna aux passions. Trop de puissance enivre ; & il n'est guère possible à un peuple d'être sage, lorsque rien ne l'empêche d'être vicieux.

Rome veut asservir la Grèce.

La même année vit la ruine de Corinthe, & l'anéantissement de la liberté en Grèce. Rome, dont la modération trompeuse dégénéroit en une sorte de despotisme, quand les circonstances lui permettoient d'opprimer ceux qu'elle caressoit

d'abord, s'étoit fait une politique d'entretenir la division parmi ces peuples, de favoriser les traîtres qui la servoient, d'interposer son autorité dans toutes les affaires, & de prendre insensiblement le même empire, que si elle eût conquis la Grèce, au lieu de la déclarer libre.

Les Achéens prennent les armes & sont vaincus.

Cette conduite révolta les Achéens. On les avoit ménagés, tant qu'ils étoient nécessaires. On cherchoit à les dompter, parce qu'on ne craignoit plus la Macédoine. Trois aventuriers, se donnant pour fils de Persée, avoient successivement entrepris la conquête de ce royaume, & avoient été vaincus sans peine. Le préteur Métellus, tranquille de ce côté là, tourna ses armes contre les Achéens, que deux chefs violens, Critolaüs & Diéus, entraînoient au précipice. Métellus les défit. Le consul Mummius acheva la guerre par le sac & la destruction de Corinthe, ville fondée depuis environ neuf cents cinquante ans, & l'une des plus florissantes de l'Europe. La Grèce, sous le nom

Mummius détruit Corinthe.

La Grèce

d'Achaïe, fut réduite en province romaine. est province romaine.

Rome s'enrichit & se décora de nouvelles dépouilles. Les chefs-d'œuvre de l'art, qu'on y transporta, y firent naître le goût, que la corruption des mœurs suivit de près. Paterculus raconte un trait remarquable de l'ignorance de Mummius. Ce général chargeant des entrepreneurs du transport de ce qu'il y avoit de plus précieux & de plus beau à Corinthe, leur déclara que si quelque ouvrage de peinture ou de sculpture venoit à se perdre ou à se gâter, ils en fourniroient un pareil à leurs dépens. L'historien ne balance point à préférer, pour l'intérêt de la république, cette ignorance grossière au rafinement de son siècle. Mummius, aussi désintéressé que vaillant, ne garda rien pour lui des richesses & des beautés de Corinthe. Mais si le goût des beaux arts eût poli ses mœurs & celles de Rome, Corinthe eût-elle été livrée aux flammes & au massacre ? C'est un grand malheur que les nations se corrompent par le luxe : c'en est un plus grand qu'elles

Les chefs-d'œuvre transportés à Rome, y introduisent le goût des arts.

Si les Romains avoient eu ce goût plutôt, ils auroient commis moins de barbaries.

se détruisent par la barbarie. Heureux les hommes quand ils sont entre les extrêmes, vertueux avec politesse, polis & éclairés sans corruption !

613. Perfidie des Romains en Espagne, à l'égard de Viriathe.

Avant la fin de la guerre Punique, Viriathe, général des Lusitaniens en Espagne, grand capitaine, avoit soulevé différens peuples contre Rome. Il vouloit les affranchir d'un joug odieux ; il vouloit fonder par ses victoires un état indépendant : il en vint à bout. Pouvant tailler en pièces l'armée romaine, il se contenta d'un traité de paix, qui lui assuroit le pays dont il étoit en possession : tout le reste de l'Espagne étoit abandonné à ces oppresseurs. Une perfidie exécrable les vengea de leurs défaites. Le consul Servilius Cépion se fit autoriser à rompre la paix, attaqua brusquement Viriathe, le poursuivit, & engagea des traîtres à l'assassiner pendant son sommeil.

Ils violent deux traités faits avec Numance.

Un crime en amène un autre. Les Romains se montrent également perfides envers Numance, ville considérable d'Espagne sur le Douro. Ils violent deux traités conclus avec

elle ; ils s'en font détester comme des ennemis sans foi & sans justice. Les Numantins prennent le parti de défendre leur liberté jusqu'à la mort. On avoit besoin d'un grand homme pour les vaincre. On nomma consul Scipion Emilien, quoiqu'une loi toute récente ne permît pas d'élever deux fois le même homme au consulat. Le destructeur de Carthage trouva encore des difficultés dignes d'exercer & son courage & ses talens. La mollesse, le goût des plaisirs avoient corrompu les troupes : il les soumit à la sévérité de l'ancienne discipline. Résolu de prendre la ville par famine, il employa pour cet effet la science militaire, qui souvent réussit mieux que la valeur. Enfin il réduisit Numance à l'extrémité, & déclara qu'il ne recevroit aucune proposition, si les habitans ne lui livroient la ville, leurs armes & leurs personnes. Dans le désespoir, dans les horreurs de la famine, après avoir mangé les cadavres, plusieurs aimèrent mieux se donner la mort que de se rendre aux Romains. Numance fut détruite, la révolte fut étouffée ;

Scipion Émilien est envoyé contre les Numantins.

620. Il détruit leur ville.

mais on verra les Eſpagnols faire de nouveaux efforts pour briſer le joug. Tant de conquêtes, fruit de l'ambition, de la violence, d'une injuſte politique, fournirent des alimens aux paſſions dont Rome ſera bientôt la victime. Elle devoit venger le monde, en ſe déchirant elle-même. Avant que de ſuivre la chaîne des événemens, obſervons ici quelques particularités qui répandront du jour ſur l'hiſtoire.

CHAPITRE IV.

Observations sur la milice, les mœurs, les finances & la littérature des Romains.

VOICI une réflexion importante de Montesquieu : » Nous remarquons » aujourd'hui que nos armées périssent » beaucoup par le travail immodéré des soldats ; & cependant » c'étoit par un travail immense que » les Romains se conservoient. La » raison en est, je crois, que leurs » fatigues étoient continuelles, au » lieu que nos soldats passent sans » cesse d'un travail extrême à une » extrême oisiveté, ce qui est la » chose du monde la plus propre » à les faire périr. On accoutumoit » les soldats romains à aller le pas » militaire, c'est-à-dire, à faire en » cinq heures vingt milles, & quelquefois vingt-quatre. Pendant ces » marches, on leur faisoit porter

Force & exercices des soldats romains.

Leurs marches.

» des poids de soixante livres. On » les entretenoit dans l'habitude de » courir & de sauter tout armés ; ils » prenoient dans leurs exercices des » épées, des javelots, des flèches » d'une pesanteur double des armes » ordinaires, & ces exercices étoient » continuels *. » Est-il étonnant que de tels soldats, sous une discipline sévère, aient remporté tant de victoires ?

Leurs légions.

La constitution des légions étoit excellente ; elle réunissoit la légéreté & la force. Dans les combats, on lançoit d'abord le *pilum*, javelot de six pieds, armé d'une longue pointe d'acier : l'effet en étoit terrible, à dix ou douze pas de distance. On fondoit ensuite sur l'ennemi l'épée à la main ; épée courte, pointue, à deux tranchans. La victoire se disputoit rarement contre les Romains.

On avoit toujours des soldats dans le besoin.

D'ailleurs, les ressources militaires de Rome paroissent inépuisables. Quelque temps avant la seconde

---

* *Voyez Végèce, l. 1.*

guerre Punique, étant attaquée par les Gaulois, elle pouvoit, selon Polybe, armer sept cents mille hommes d'infanterie, & soixante & dix mille chevaux. Après la défaite de Cannes, elle eut bientôt des armées nombreuses. Tout étoit soldat. Cependant la guerre avoit enlevé tant de citoyens, qu'il fallut créer cent soixante-sept nouveaux sénateurs, pour rendre le sénat complet.

Une sorte d'enthousiasme rendoit les Romains invincibles.

Les principes & les sentimens des Romains tendoient à les rendre invincibles. » Il n'y a rien de si puissant, dit l'illustre auteur déja cité, » qu'une république où l'on observe » les lois, non pas par crainte, non » pas par raison, mais par passion, » comme furent Rome & Lacédémone; car pour lors il se joint » à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourroit » avoir une faction. « En effet, une sorte d'enthousiasme permanent fut l'ame des entreprises & la force de l'état.

Récompenses & punitions militaires.

On a vu combien les récompenses & les punitions militaires avoient servi, dès les premiers temps, à

maintenir la discipline, & à enflammer les courages. Les unes & les autres étoient sagement distribuées. Quoiqu'il y eût des peines afflictives, la bastonnade, la mort; rien n'étoit plus efficace que la honte & l'infamie. Toutes sortes de récompenses, couronnes de toute espèce, triomphe, *ovation*, * dépouilles *opimes*, tiroient leur prix de l'honneur qu'elles procuroient; & lorsque l'amour des richesses fit préférer l'argent à l'honneur, (effet naturel des grandes conquêtes,) ce fut le signe infaillible d'une prompte décadence.

La loi Porcia éleva les sentimens du citoyen sans affoiblir la discipline.

Pendant la seconde guerre Punique, la loi Porcia avoit défendu de battre de verges un citoyen romain. Cet adoucissement aux rigueurs des anciennes lois, devoit élever davantage les sentimens du peuple. Elle ne s'étendoit point aux armées, où les généraux conservèrent le droit de vie & de mort. Ainsi la discipline

* *L'ovation* étoit un triomphe moins pompeux, décerné pour des victoires moins importantes, moins décisives que celles qui procuroient le grand triomphe.

militaire se soutint dans toute sa vigueur, tandis qu'une législation plus douce ne fit qu'augmenter l'amour des citoyens pour la patrie. Soumis aux ordres absolus de ses généraux, le Romain avoit cette élévation d'ame, qu'inspire la liberté. Rendu à ses foyers, il ne sentoit plus que l'empire bienfaisant des lois, à moins que les lois mêmes ne fussent le jouet de l'ambition & de la discorde.

La pureté des mœurs augmentoit la population.

Une des principales causes de la prospérité de Rome, quoique les auteurs n'en parlent guère, c'est la population, que produisoient la pureté des mœurs & la sainteté du mariage. Peu d'années après la première guerre Punique, les censeurs trouvant le nombre des citoyens fort diminué, exigèrent de tous un serment de se marier, & de ne se marier que dans la vue de donner des sujets à la république. C'est alors qu'on vit le premier exemple de divorce, permis cependant par les anciennes lois. Carvilius qui aimoit sa femme, la répudia pour cause de stérilité. Les divorces devinrent fréquens à mesure que les mœurs se corrom-

Premier divorce dans le sixième siècle de Rome.

Contrats de mariage.

pirent. Alors furent établis les contrats de mariage, afin d'assurer aux femmes la possession de leurs biens, en cas de séparation.

Plusieurs vestales manquoient à leur vœu.

Il est singulier qu'on trouve dans tous les siècles plusieurs vestales punies pour avoir violé leur vœu de virginité, & que dans l'espace de plus de cinq cents ans, on ne trouve pas un divorce, malgré la condescendance des lois. C'est que d'une part, les vestales étoient trop exposées à la plus dangereuse des tentations; & que de l'autre, l'union conjugale étoit cimentée par les bonnes mœurs.

Les citoyens ne payèrent plus de tribut après l'assujettissement de la Macédoine.

Jusqu'au temps où Paul-Émile assujettit la Macédoine par la défaite de Persée, & en rapporta d'immenses richesses au trésor public, les citoyens avoient toujours payé le tribut, qui se régloit au cens selon les fortunes: on y ajoutoit quelquefois des contributions extraordinaires dans le besoin. Mais depuis ce temps jusqu'à la mort de César, ils furent exempts de tout tribut. Les droits sur les marchandises, ce qu'on retiroit des terres de la république, les

les impôts sur les peuples d'Italie & sur les provinces, faisoient le revenu de l'état. A la fin de la première guerre Punique, le censeur Livius mit le premier impôt sur le sel, & fut nommé pour cette raison *Salinator*.

Mines d'Espagne, butin des généraux; tributs des nations étrangères.

Les mines d'Espagne enrichirent principalement Rome. Elle employoit quarante mille hommes, du temps de Polybe, à celles qui étoient dans le voisinage de Carthagène; & en tiroit chaque jour deux cents cinquante mines attiques, (plus de quatre talens.) Le butin qu'apportoient les généraux, augmentoit sans cesse le trésor. Les plus riches nations du monde devinrent tributaires. Alors commencèrent les fraudes & les vexations des publicains, les concussions des magistrats: alors les richesses particulières introduisirent dans les maisons le luxe, la somptuosité, des besoins nouveaux & factices, des désordres qui sappèrent les fondemens du bien public. Scipion l'Africain avoit raison de dire, au sujet de deux consuls qui briguoient le département de l'Es-

pagne, pendant la guerre de Viriathe en 609 : *Je penſe qu'il faut les exclure tous deux ; l'un, parce qu'il n'a rien ; l'autre, parce qu'il n'a jamais aſſez.*

Ignorance groſſière des Romains juſqu'au ſixième ſiècle.

La ville fut pavée pour la première fois après l'expédition d'Aſie contre Antiochus. Près de cinq cents ans s'étoient écoulés, ſans qu'on eût aucune meſure du temps. Le conſul Valérius apporta de Sicile un cadran ſolaire : Scipion Naſica, plus de cent ans après, fit connoître les clepſydres, qui ſervoient à meſurer les heures, le jour & la nuit, par l'écoulement de l'eau. Tout étoit dans une eſpèce d'enfance, excepté l'art militaire. La médecine conſiſtoit en recettes de familles, lorſqu'un Grec nommé Archagate vint l'exercer, ainſi que la chirurgie, au temps du ſiège de Sagonte par Annibal.

Premiers poëtes.

Ennius, le premier poëte, ami de Scipion l'Africain, compoſa l'hiſtoire romaine en vers, ou plutôt en proſe meſurée. Névius, ſon contemporain, fit la même choſe ſur la première guerre punique. C'étoient de foibles rayons du génie qui devoit produire tant de chefs-

d'œuvre. On voit ici, comme ailleurs, la poëſie cultivée avant la proſe, & conſacrée au ſouvenir des faits. L'ancienne ſatyre n'étoit que ruſticité. Fabius Pictor, conſul l'an de Rome 485, avoit écrit ſur l'hiſtoire romaine ; mais nous ne connoiſſons point ſon ouvrage, moins digne ſans doute du nom d'hiſtoire, que de celui de mauvaiſe chronique.

Rome s'éclaira, ſe polit le goût & les mœurs par le commerce des Grecs. Plaute & Térence tirèrent le théâtre de la barbarie. L'un a plus de cette *force comique*, de ce ſel piquant & âcre d'Ariſtophane. L'autre tranſporta l'atticiſme de Ménandre dans un terroir, où il n'étoit né, pour ainſi dire, avant ces deux poëtes, que des ronces. On prétend que Scipion Émilien & Lélius partagèrent avec lui la compoſition de ſes pièces. C'eſt un éloge pour eux & pour Térence : c'eſt une preuve qu'il fut honoré de leur amitié, & qu'il profita de leurs conſeils. L'hiſtorien Polybe, le philoſophe Pénétius, accompagnoient ces grands hommes dans leurs expéditions.

Le goût des lettres s'introduit.

Déja l'amour des belles-lettres, de la philoſophie, des ſciences, diminuoit la rouille de férocité, que les Romains avoient reçue de leurs ancêtres. Mais la nation en général, accoutumée au ſang par des guerres continuelles, fit toujours ſes délices des combats d'athlètes & de gladiateurs; de ces combats inhumains où l'on voyoit des malheureux, tantôt égorgés les uns par les autres, & ſe piquant de mourir dans une poſture décente, tantôt déchirés par des bêtes féroces, s'ils avoient le malheur de ne pouvoir les terraſſer. Le peuple aimoit mieux voir des hommes aux priſes avec des ours, que d'écouter les belles pièces de Térence. C'étoit beaucoup qu'un nombre de citoyens choiſis commençaſſent à goûter la littérature, à ſentir les avantages qu'elle pouvoit procurer.

Caton déclame contre les rhéteurs & les philoſophes.

Caton le Cenſeur s'en plaignit amèrement. Quoiqu'il fût lui-même hiſtorien & orateur, il ſe déchaîna contre les Grecs dont on alloit prendre les leçons. On chaſſa par un décret ces rhéteurs & ces philo-

sophes, qu'il représentoit comme dangereux, & qui l'étoient réellement lorsqu'ils n'apprenoient qu'à embarrasser la raison par des sophismes, ou à donner au mensonge les couleurs de la vérité. Avec de tels maîtres, les Romains n'avoient à gagner que des erreurs & des vices.

La littérature étoit cependant très-utile.

Mais qu'est-ce que Caton pouvoit craindre des vrais philosophes, des gens de lettres dignes de ce nom? Rome ne devoit-elle pas gagner infiniment à s'instruire? n'avoit-elle pas besoin d'une morale plus lumineuse & plus humaine? n'avoit-elle pas besoin de connoître la nature, de s'affranchir des préjugés, de chercher des secours dans la physique, l'astronomie, la géométrie, dans toutes les sciences? n'avoit-elle pas besoin des charmes de la littérature, pour adoucir son caractère, & pour servir de modèle aux nations, après en avoir été la terreur? Les deux Scipions vainqueurs de Carthage ne valoient-ils pas les anciens héros, qui ne connoissoient que la guerre & la charrue? Et les Varron, les Cicéron, les Virgile,

les Horace, & tant d'autres, auroient-ils illustré leur patrie, plus que ne firent jamais les triomphes de ses généraux, si les maximes du farouche censeur avoient toujours prévalu ?

Ce n'est point à elle qu'on doit attribuer la corruption.

Nous allons voir la corruption s'emparer de Rome, en même temps que la littérature y fleurira. Mais la corruption fut le fruit de sa grandeur, de son opulence ; & la littérature, loin d'être la cause du mal, pouvoit y apporter du remède. Il en est de l'abus des lettres, comme de celui de la religion : c'est un grand mal, parce que l'objet dont on abuse est un grand bien. Qu'on imagine les Romains, devenus maîtres des plus riches contrées, comme les Tartares dans l'Inde, & conservant toujours leur ignorance : ils auroient certainement changé de mœurs, ils auroient contracté tous les vices de la richesse ; & de quels avantages n'auroient-ils pas été privés par leur ignorance même ?

Remarques sur Caton.

Il nous reste de Caton un ouvrage sur les choses rustiques, (*De re Rusticâ.*) C'est un monument précieux du goût des anciens Romains pour l'a-

griculture. Mais si l'auteur avoit moins haï la littérature des Grecs, son livre eût été vraisemblablement meilleur. Il se repentoit, disoit-il souvent, de trois choses; d'avoir passé un jour *sans rien apprendre*, d'avoir confié son secret à sa femme, & de s'être embarqué lorsqu'il pouvoit voyager par terre. Comment, avec un si grand désir d'apprendre, se déclaroit-il ennemi des sciences étrangères? Il outroit tout: la vraie sagesse n'outre jamais rien.

Un Romain se signaloit en tout genre.

Une chose admirable, & commune chez les Romains, c'est qu'un même homme fût magistrat, guerrier, juge & général, habile dans le barreau & dans le gouvernement, homme d'état & homme de lettres; qu'il pût se signaler & se rendre utile en tout genre. Quels hommes! que leur éducation devoit être différente de la nôtre! quelle étroite sphère resserre aujourd'hui les talens! Il faut se transporter sur le théâtre d'une grande république, pour concevoir toute l'énergie dont ils sont capables.

HUITIÈME ÉPOQUE.

LES DEUX GRACCHUS.

CORRUPTION DANS LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an de Rome 620, jusqu'en 665.

CHAPITRE PREMIER.

Tribunat de Tibérius & de Caïus Gracchus, &c.

État malheureux du peuple; source de disputes avec le sénat.

LES querelles entre le sénat & le peuple avoient été suspendues par les guerres étrangères; mais le principe qui les avoit excitées subsistoit encore; & quoique les plébéiens eussent remporté de grands avantages, quoique les deux consuls fussent même quelquefois tirés de leur ordre, le petit peuple n'en étoit pas moins

à plaindre. Il l'étoit d'autant plus, qu'on préféroit les eſclaves pour la culture des terres, que la populace refluoit à Rome, y portoit ſon oiſiveté, y croupiſſoit dans la baſſeſſe qui ſuit la misère, & ne pouvoit guères y conſerver des reſtes de fierté & de courage qu'avec de fatales diſpoſitions à la diſcorde, à la licence, à la corruption même, quand des chefs de parti voudroient acheter ſes ſervices. Une prodigieuſe inégalité de fortune rompoit l'équilibre entre les citoyens; les richeſſes des uns augmentoient la pauvreté des autres. Ce mal croiſſoit à meſure que l'opulence irritoit les paſſions. Rome, en ſubjuguant le monde, étoit parvenue au point où les mœurs ne pouvant plus ſe maintenir, les vices doivent forcer toutes les barrières, & miner les fondemens de l'état. Deux hommes d'un mérite diſtingué, Tibérius & Caïus Gracchus, tentèrent une réforme que les circonſtances rendoient impoſſible; leur entrepriſe téméraire fut comme le ſignal des guerres civiles, qui noyè-

rent la liberté dans le sang des citoyens.

Les deux frères Gracchus, & leur mère Cornélie.

Ces deux frères, nés de l'illustre Cornélie, fille de Scipion l'Africain, avoient reçu d'elle la meilleure éducation; ils réunissoient aux grandes qualités de l'ame la culture de l'esprit, & sur-tout le talent de l'éloquence, si propre à gouverner la multitude. Tibérius, beau-frère de Scipion Emilien, gendre d'Appius Claudius, personnage consulaire, s'étoit acquis une réputation brillante, soit dans les armées, soit dans l'intérieur de la république; lorsque la charge de tribun du peuple ouvrit à son zèle, peut-être à son ambition, la carrière où il devoit périr.

Projet de Tibérius Gracchus contre les nobles.

Cornélie, selon quelques écrivains, lui inspira le dessein de s'élever contre la noblesse, en lui disant: *Pourquoi m'appelle-t-on la belle-mère de Scipion, & non la mère des Gracques? Votre nom n'est-il donc pas assez illustre? c'est à vous à le rendre plus fameux.* Ces paroles, sans doute, pouvoient exciter en lui l'amour de la gloire; mais il paroît fort douteux que Cornélie lui ait suggéré une ré-

solution imprudente. La vue des campagnes possédées par les riches seuls; l'excès de l'opulence & de la misère; le désir de rappeler Rome à son antique vertu; en un mot, le patriotisme le porta vraisemblablement à cette entreprise; s'y étant engagé avec l'enthousiasme d'un citoyen, il s'y obstina avec la chaleur d'un factieux. Tant le zèle a besoin de règle, pour ne pas dégénérer en passion funeste.

Depuis plus de deux siècles & demi, la loi Licinia étoit méprisée. Loin de se contenter de cinq cents arpens de terre, les patriciens avoient usurpé une partie considérable des terres de la république. Les riches étendoient sans mesure leurs possessions. Ces campagnes, autrefois le séjour des plus illustres Romains, étoient peuplées d'esclaves qui les cultivoient pour leurs maîtres, & qui étoient exempts & même exclus du service des armées: le peuple, destiné à la défense de la patrie, ne possédoit presque rien. Un tel abus paroissoit intolérable dans une répu-

Toutes les terres entre les mains des riches.

blique ; mais quelles précautions ne falloit-il pas pour le réformer ?

620. Tibérius Gracchus propose de remettre la loi Licinia en vigueur ; à condition néanmoins que l'on payera des deniers publics, ce que les riches possèdent de terres au-delà de cinq cents arpens. Les patriciens se récrient ; ils insistent sur l'ancienneté de leurs possessions, sur les inconvéniens & l'impossibilité d'une réforme qui, en détruisant des propriétés respectables, ébranleroit jusqu'aux fondemens de l'état. Plus le tribun rencontre d'obstacles, plus il s'efforce d'animer le peuple. *Les bêtes sauvages ont des tanières*, disoit-il ; & *des citoyens romains, qu'on appelle les maîtres du monde, n'ont pas de toît pour leur demeure, pas un pouce de terre pour leur sépulture.*

Tibérius propose de rétablir la loi Licinia.

Il réussit, malgré toutes les oppositions.

Les patriciens, prévoyant l'effet de ces discours, emploient leur politique ordinaire : ils gagnent un tribun dont l'opposition peut tout arrêter. Tibérius est étrangement surpris de voir Octavius, son ami jusqu'alors, tourner contre lui l'au-

torité du tribunat. Après de vains efforts pour le ramener à son parti, après les plus tendres invitations, après les débats les plus vifs, mais sans aigreur de part & d'autre, il presse le peuple de déposer ou Octavius ou lui-même. Cette proposition hardie, contraire aux droits des tribuns, réussit au gré de ses vœux. La loi Licinia est renouvelée : on le nomme commissaire, avec son frère Caïus & son beau-père Appius, pour veiller à l'exécution.

Il révolte les patriciens par de nouvelles entreprises.

Si Tibérius s'en étoit tenu là, peut être auroit-il cimenté solidement son ouvrage. Il se perdit en poussant à bout les patriciens. Non-seulement il fit ajouter à la loi, que les terres usurpées sur la république seroient enlevées aux possesseurs ; mais comme on ne trouvoit pas encore de quoi contenter tous les pauvres, il leur fit distribuer les trésorts d'Attale, roi de Pergame, qui avoit légué au peuple romain son royaume & ses richesses. Enfin, pour se mettre à couvert de la fureur de ses ennemis, il demanda, contre les règles, d'être continué dans le

tribunat, alléguant qu'on en vouloit à sa vie, & intéressant le peuple à sa conservation. Il employa même des moyens qui semblent annoncer de la foiblesse : il se montra en habit de deuil, présenta ses enfans comme de malheureux orphelins, & s'efforça d'exciter un sentiment de pitié que d'autres auroient peut-être dédaigné. La personne des tribuns étant sacrée, & leur magistrature si redoutable, une telle demande, qui tendoit à perpétuer le tribunat, devoit sans doute alarmer les sages, les bons citoyens.

Violences des sénateurs.

Alors les sénateurs prennent le parti d'user de violence. Ils montent au capitole où se tenoit l'assemblée.

Tibérius est tué avec ses amis.

Tibérius, averti du danger qui le menace, porte la main à sa tête, pour demander à ses amis du secours : ils étoient convenus de ce signal. Ses adversaires supposent qu'il demande un diadême & que le peuple va le couronner. On annonce cette entreprise au sénat. Le consul Minucius Scévola s'efforce en vain de modérer les esprits. Scipion Nasica, cousin-germain du tribun, s'écrie : *Puisque*

le consul nous trahit, que les bons citoyens me suivent. Il court, suivi d'une foule de sénateurs, auxquels se joignent leurs cliens armés de bâtons. Tibérius meurt assommé, avec plus de trois cents de ses amis. Exemple d'autant plus terrible, qu'aucune sédition jusqu'alors n'avoit fait couler de sang romain. Le sénat pouvoit croire qu'un mal si violent exigeoit des remèdes extraordinaires, que la force devoit suppléer aux lois; mais quel remède qu'un massacre! On oublia l'ancienne modération, parce qu'on avoit perdu les anciennes mœurs. On justifia ce qui s'étoit fait; & pour soustraire Nasica à la vengeance du peuple, on l'envoya ambassadeur en Asie où il mourut.

Scipion Emilien insulté ont avoit approuvé ce meurtre.

Telle étoit l'animosité des nobles contre Tibérius Gracchus, que Scipion Émilien, son beau-frère, qui arrivoit de Numance, approuva lui-même le meurtre, supposé que le tribun eût voulu semer la discorde dans la république. Il fut insulté à ce sujet par la populace. *Misérables!* s'écria-t-il, *sans mon père Paul-*

Emile & moi, que seriez-vous devenus ? vous seriez les esclaves de vos ennemis. Est-ce ainsi que vous traitez vos libérateurs ? Le peuple rentra en lui-même ; mais le héros avec son ami Lélius s'éloigna de Rome, pour jouir de la tranquillité de sa campagne de Gayète.

Sa retraite.

Il revient combattre le tribun Carbon.

Il revint combattre les desseins séditieux du tribun Carbon, qui vouloit faire passer en loi, que les tribuns pourroient conserver leur autorité, tant qu'il plairoit au peuple, sans nouvelle élection. Cette loi ayant été rejetée, & les troubles continuant au sujet du partage des terres, Scipion alloit être nommé dictateur, quand il fut trouvé mort dans son lit, à l'âge de cinquante-six ans. Métellus, son rival de gloire, témoigna une vive douleur de cette perte, & dit à ses enfans : *Allez assister aux funérailles du plus grand homme que Rome ait produit : vous n'en verrez jamais de pareil.* On soupçonne que Scipion fut étranglé ou empoisonné. Quelques auteurs ont accusé d'un crime si noir, non-seulement Sempronia sa femme, dont

624.
Sa mort.

il n'étoit pas aimé, mais Caïus Gracchus son beau-frère, & même sa mère Cornélie, l'un & l'autre si respectables, que le soupçon paroît révoltant.

629. Caïus Gracchus est élu tribun.

Caïus Gracchus, aussi vertueux, aussi zélé, & plus éloquent que Tibérius, après avoir caché quelques années dans la retraite ses vastes desseins, se livra aux affaires publiques. Malgré les alarmes & les conseils de Cornélie, il aspiroit au tribunat : il y parvint. On fit de vains efforts pour l'en éloigner. On l'accusa ; il prouva son innocence. Il avoit été proquesteur en Sardaigne trois ans ; il avoit quitté ce poste sans congé, parce que ses adversaires vouloient l'y retenir au-delà du terme : *J'ai porté*, dit-il, *ma bourse pleine dans cette province, je l'en ai rapportée vide. D'autres portent dans les provinces des tonneaux de vin d'Italie, & les en rapportent pleins d'argent & d'or.* L'affluence pour son élection fut prodigieuse. Plusieurs citoyens, faute de place, montèrent sur les toits, & donnèrent leurs suffrages par acclamation. On rendoit

justice à son zèle : on n'en prévoyoit pas les suites funestes.

Son zèle pour le peuple.

Jamais tribun ne se montra plus actif en faveur du peuple. Au partage des terres, il ajouta divers établissemens, sur-tout des magasins de blé, dont les pauvres devoient tirer chaque mois à bas prix leur subsistance ; dangereux aliment de l'oisiveté ! Maître du peuple, autant qu'il étoit haï des nobles, il se fit continuer tribun sans craindre l'exemple de son frère.

Ses lois pour affoiblir le sénat.

Pour affoiblir de plus en plus l'autorité du sénat, il représenta que l'injustice présidoit souvent aux tribunaux, & qu'il importoit de transférer aux chevaliers, qui appartenoient à l'ordre des plébéiens, le jugement de toutes les causes entre des particuliers. Cette loi passa : les chevaliers y gagnèrent une nouvelle considération ; ils formèrent un ordre entre le sénat & le peuple. Mais la justice devoit-elle se confier aux fermiers de l'état, à des hommes que le commerce & les emplois de finance exposoient plus que les autres aux tentations de l'intérêt ? On re-

Les tribunaux transférés aux chevaliers.

nouvela auſſi la défenſe d'exécuter aucune ſentence capitale contre un citoyen romain, ſans le conſentement du peuple comme du ſénat. Enfin Gracchus entreprit de procurer le droit de cité & de ſuffrages à tous les alliés de la république en Italie. Ils y aſpiroient avec ardeur ; & c'étoit un nouveau ſujet de diſſenſion.

Politique adroite des ſénateurs, qui lui oppoſent Livius.

Ce projet, trop favorable à la faction populaire, redoubla les inquiétudes des ſénateurs. Ils mirent en jeu les reſſorts d'une adroite politique. On gagna Livius Druſus, jeune tribun, habile & irréprochable ; on lui ſuggéra la manière de l'emporter ſur ſon collègue, non par voie d'oppoſition directe, mais en ſe montrant encore plus zélé que lui pour les intérêts du peuple. Gracchus fut chargé de conduire une colonie qui devoit rebâtir Carthage. Des établiſſemens de colonies étoient une ſuite de ſes ſyſtêmes populaires : il fut pris en quelque ſorte dans le piége qu'il avoit tendu. L'abſence diminua encore le nombre de ſes partiſans, tandis que

Livius en acquéroit de nouveaux. A ſon retour, il s'apperçut du changement : ſes collègues étoient devenus ſes adverſaires, & l'empêchèrent d'obtenir un troiſième tribunat. Opimius, ſon ennemi mortel, fut nommé conſul. Tout préparoit une cataſtrophe ſanglante.

632. Le conſul Opimius fait prendre les armes.

Le peuple aſſemblé devoit prononcer ſur l'exécution des nouvelles lois, qui révoltoient la nobleſſe. Un des licteurs d'Opimius, paſſant près des amis de Gracchus, s'écria inſolemment : *Faites place, mauvais citoyens*, & fut auſſi-tôt tué. Le conſul porte ſes plaintes au ſénat. On l'autoriſe à exécuter tout *ce qu'il jugera expédient à la république*. Cette formule l'armoit du pouvoir ſuprême. Il ordonna aux chevaliers de prendre les armes. Quoique le danger fût évident, Gracchus ſortit de ſa maiſon, ſans défenſe, malgré les prières & les larmes d'une tendre épouſe : *Après le meurtre de Tibérius*, diſoit-elle, *quelle confiance peut-on avoir aux lois ou aux dieux ?* Ennemi de la violence, il avoit blâmé l'attentat

commis en la personne du licteur, attentat qu'on avoit l'injustice de lui imputer. Ses ennemis, au contraire, ne respiroient que la vengeance : les effets en devoient être horribles.

Mort de Caïus ; massacre cruel.

Opimius, à la tête des troupes, attaque le mont Aventin, où le peuple s'étoit retiré sous la conduite de Fulvius, consulaire, ami du tribun. Il promet l'amnistie à ceux qui mettront bas les armes ; il s'engage à payer au poids de l'or la tête de Fulvius & celle de Gracchus. Abandonnés du peuple, ils périrent l'un & l'autre. Plus de trois mille de leurs partisans perdirent la vie dans cette émeute. Le consul fit jeter tous les cadavres dans le Tibre, & éleva un temple à la Concorde, après avoir inondé la ville de sang. Triste fruit des entreprises séditieuses que le parti populaire avoit formées, avec une audace qui annonçoit le renversement des lois !

Les lois des Gracques abrogées ; Opimius justifie, & le

Pour faire abroger les lois des Gracques, on établit sur les riches, à proportion de la quantité de terres qu'ils possédoient, des rentes

Sénat triomphant.

perpétuelles dont le produit seroit distribué aux pauvres. Mais bientôt ces rentes furent supprimées, & il ne resta au peuple que sa misère, augmentée par le faste des grands. Opimius, ayant été accusé du massacre de tant de Romains, gagna sa cause devant le peuple par l'éloquence du consul Papirius. On décida même que, sans attendre le jugement des comices, un consul, autorisé par le sénat, pouvoit délivrer la république des citoyens dangereux.

Si les Gracques aspiroient à la tyrannie.

Les deux Gracchus étoient certainement de grands hommes. Avec plus de ménagemens & moins de chaleur, ils auroient pu tirer les pauvres de l'oppression; ils auroient du moins adouci leur sort. S'ils devinrent séditieux, ce fut moins leur faute que celle des riches impitoyables. Mais ils ne méritèrent jamais le reproche d'aspirer à la tyrannie; & le sénat en leur imputant un crime évidemment contraire à leurs principes & à leur conduite, cherchoit le moyen de les perdre, plutôt que le salut de l'état. Les

prétextes lui tinrent lieu de justice dans ces violentes exécutions, qui apprirent à ne plus épargner le sang romain. Le peuple érigea des statues aux deux illustres victimes du sénat.

Fin de l'illustre Cornélie leur mère.

Cornélie avoit toujours regardé ses fils comme son unique trésor. Elle soutint leur perte avec une constance admirable. On crut que l'âge & le malheur lui ôtoient le sentiment ; » mais ceux qui pen-» soient de la sorte, dit Plutarque, » ne sentoient pas combien l'édu-» cation, jointe à des qualités su-» périeures, est une puissante res-» source contre le chagrin, & que, » si la fortune l'emporte quelquefois » sur la vertu, elle ne lui enlève » pas les moyens de supporter cou-» rageusement les revers. « Cornélie vécut tranquille dans la société des savans, honorée par tout ce qu'il y avoit de respectable, modèle d'urbanité & de vertu, en un mot, digne de l'admiration de Rome. Montrant ses fils à une dame curieuse de parure, elle avoit dit autrefois : *Voilà mes bijoux;* expression

d'une ame noble, qui fait de ſes devoirs ſon premier plaiſir.

Révolte des eſclaves.

Pendant que la ville étoit agitée de ces troubles, les eſclaves ſe révoltèrent en Sicile, & donnèrent le titre de roi à un d'eux, nommé Eunus. La plupart étant des captifs qui avoient porté les armes, qui devoient déteſter les oppreſſeurs de leur patrie & de leurs perſonnes, il n'eſt pas étonnant qu'ils joigniſſent à cette haine une réſolution auſſi ferme que courageuſe. Trois conſuls leur firent la guerre. Elle finit par la priſe d'Enna, où l'on en fit un maſſacre affreux. Quelque temps après, les Romains s'établirent dans la Gaule tranſalpine. Les Marſeillois, colonie grecque, dont ils étoient alliés depuis quelque temps, les avoient appelés à leur ſecours contre leurs voiſins. Le pays devoit exciter l'ambition de ces avides conquérans, qui ne ſecouroient qu'avec le déſir de ſubjuguer. Ils fondèrent Aix en Provence & Narbonne; ils vainquirent les Allobroges & les Auvergnats (*Arverni*), contre

Établiſſement dans la Gaule.

contre lesquels ils employèrent la perfidie, ainsi que la force des armes. Les Dalmates furent attaqués & vaincus vers le même temps. L'empire romain s'étendoit de toutes parts.

La Dalmatie subjuguée.

Mon plan n'embrasse point ces détails. Il est plus utile d'observer que le consul Scaurus, revenant de la Gaule en 638, fit creuser par ses soldats des canaux dans le Plaisantin & le Parmesan, où les débordemens du Pô & d'autres rivières formoient des marais impraticables. Un travail si salutaire est plus louable qu'une conquête.

Marais desséchés par des canaux.

Observons aussi un trait particulier de probité, qui peut servir de modèle. L'orateur Crassus, encore très-jeune, accusoit en justice Papirius Carbon, homme consulaire, grand ennemi des Gracques. Papirius fut trahi par un esclave, qui enleva sa cassette pleine de papiers secrets, & la remit entre les mains de l'accusateur. Celui-ci, pénétré d'horreur pour la trahison, n'ouvrit point la cassette, d'où il auroit pu tirer des preuves convaincantes. Il

Belle action de l'orateur Crassus.

la renvoya avec l'eſclave chargé de fers à Papirius. *J'aime mieux*, dit-il, *voir un ennemi criminel ſe ſauver, que de le perdre par un ſi lâche moyen.* L'accuſé n'en fut pas moins convaincu, & s'exila volontairement ou s'empoiſonna.

CHAPITRE II.

Crimes de Jugurtha. — Il corrompt les sénateurs. — Guerre contre ce prince.

UNE corruption abominable infectoit les mœurs des principaux citoyens. Tout devenoit vénal à Rome. Les trésors de toutes les nations y avoient allumé la soif des richesses, y avoient éteint les sentimens d'honneur & de vertu. Il ne faut que lire dans Salluste la guerre de Jugurtha, pour regarder le sénat comme un corps presque vendu à l'injustice. La contagion, sans doute, ne pouvoit avoir infecté tous ses membres. On en vit, même en des temps plus funestes, opposer l'exemple des vertus à celui des vices. Mais le mal étoit déja si répandu, que les remèdes n'avoient plus de force. Trente-deux sénateurs furent en vain dégradés par deux censeurs. Le nombre des coupables augmenta

Corruption affreuse dans le sénat.

de jour en jour, avec la violence des passions corruptrices.

Jugurtha dénoncé à Rome pour ses crimes.

Le vieux Masinissa, ce fidèle allié des Romains, avoit laissé trois fils, qui gouvernèrent conjointement le royaume de Numidie. Micipsa, par la mort des deux autres, se trouva maître de tout. Quoiqu'il eût deux enfans, Adherbal & Hiempsal, il avoit adopté Jugurtha, fils naturel d'un de ses frères, & déja célèbre par sa valeur. Il espéroit enchaîner son ambition par la reconnoissance. Mais à peine Micipsa eut-il expiré, que Jugurtha fit assassiner Hiempsal. Le meurtre de ce prince préfageoit la ruine d'Adherbal. Celui-ci leva des troupes pour se défendre. Il perdit une grande partie de ses états, & alla implorer la justice des Romains.

Il corrompt les sénateurs, & se fait absoudre.

Depuis long-temps le meurtrier s'étoit assuré, qu'avec de l'or on pouvoit colorer à leurs yeux les crimes les plus atroces. Ses largesses parlèrent pour lui dans le sénat : la pluralité se tourna en sa faveur. On se contenta d'envoyer dix commissaires en Afrique, & leur chef

Opimius s'y laissa corrompre. Non-seulement Jugurtha fut déclaré innocent; mais il obtint des commissaires, dans le partage qu'ils firent du royaume, tout ce qu'il pouvoit obtenir de la partialité de juges avares dont il achetoit la faveur.

Il continue ses entreprises criminelles.

Résolu d'envahir le reste, il reprend bientôt les armes, poursuit Adherbal, & l'assiège dans Cirtha. Rome paroît indignée. De nouveaux commissaires arrivent, parmi lesquels étoit Scaurus, prince du sénat, personnage consulaire, mais d'une réputation plus imposante que solide. Scaurus, parlant d'abord en Romain, menace l'usurpateur, & lui ordonne de lever le siège sans délai. La fraude & l'argent triomphent encore. Adherbal abandonné capitule, & Jugurtha l'assassine. Ce monstre, souillé du sang de ses frères, jouit arrogamment de leur dépouille.

642. Commencement de la guerre contre Jugurtha.

Il n'étoit plus possible de tolérer des attentats si crians. Le peuple à Rome vouloit en connoître. Le sénat se vit obligé de donner quelque marque de justice & de vigueur; il

réſolut de porter la guerre en Numidie. Le conſul Calpurnius Piſon partit avec Scaurus, qui étoit ſon lieutenant, hommes avides, & par conſéquent diſpoſés à trahir leur devoir. Jugurtha leur fit des propoſitions, obtint une conférence, conclut la paix d'une manière avantageuſe. On ne douta point qu'il ne l'eût payée.

Cité à Rome, après avoir acheté la paix, il achète l'impunité.

Tandis que le ſénat gardoit le ſilence, Memmius, tribun du peuple, éleva la voix contre les prévaricateurs, & conclut à ſommer Jugurtha de comparoître, pour qu'on jugeât de ſa ſoumiſſion, feinte ou ſincère. Le Numide, comptant ſur ſes tréſors & ſur la baſſeſſe de ſes nombreux partiſans, vint à Rome & gagna un tribun. Il fit impunément aſſaſſiner un petit-fils de Maſiniſſa, qui demandoit ſa couronne; il partit en s'écriant : *O ville vénale! tu périrois bientôt, ſi tu trouvois quelqu'un pour t'acheter.*

Scaurus, qui avoit été corrompu, juge & punit les autres coupables.

Pour comble d'infamie, Scaurus, à la tête d'une commiſſion deſtinée à pourſuivre les traîtres, que ce prince avoit corrompus, exila ſon

propre complice Calpurnius, & d'autres sénateurs, un pontife même, quoique jamais on n'eût exilé de pontife. Les plus coupables affectent quelquefois le plus de sévérité ; comme si en punissant les autres, ils pouvoient échapper au jugement du public.

Métellus continue la guerre de Numidie.

La guerre ayant recommencé, Jugurtha fit passer sous le joug l'armée romaine, que commandoit alors Aulus Posthumius, lâche & imprudent général. Mais le consul Métellus effaça la honte de sa patrie. Après avoir employé inutilement la séduction, pour se faire livrer Jugurtha, mort ou vif, (tant on s'étoit relâché sur ces principes d'honneur, qui devroient régler toutes les démarches, même à l'égard d'un ennemi perfide) il combattit si heureusement, que le roi se laissa persuader enfin de se soumettre. Outre deux cents mille livres pesant d'argent, il devoit livrer tous ses éléphans, & une partie de ses chevaux & de ses armes. Un ordre qu'il reçut ensuite, de venir en personne trouver Métellus, ranima

Jugurtha vaincu, se défend encore.

son courage en lui inspirant de la défiance. Quoique dépouillé, il résolut de continuer la guerre ; aimant mieux, disoit-il, mourir à la tête d'une armée, que de présenter au joug une tête ornée du diadême.

Marius, lieutenant du consul, homme dangereux.

Métellus avoit choisi pour son lieutenant le célèbre Marius, plébéien de naissance très-obscure, sans éducation, sans lettres, mais dévoré d'ambition, endurci aux travaux dès sa jeunesse, sobre, infatigable, audacieux. Ce guerrier s'étoit attiré au siège de Numance les regards & l'estime de Scipion l'Africain. De simple soldat, il étoit devenu successivement tribun des soldats, tribun du peuple, ensuite préteur, après avoir essuyé deux refus pour l'édilité qu'il briguoit. Enfin, c'étoit un de ces hommes ardens, que rien ne peut détourner de la fin qu'ils se proposent ; capables de faire les plus grands biens ou les plus grands maux, au gré de leur intérêt & des conjonctures.

Il décrie son général & la noblesse,

Aspirant au consulat, Marius, pour se donner du relief, n'eut pas

honte de décrier Métellus, son général, son bienfaiteur. Il l'accusoit d'une lenteur timide; il se vantoit de pouvoir finir la guerre en une seule campagne, avec la moitié moins de troupes. Il obtint la permission d'aller à Rome briguer la première dignité de la république. Là, il redoubla ses invectives, & contre l'illustre Métellus, & contre toute la noblesse. En un mot, il gagna tellement le peuple, qu'il fut nommé consul, & chargé de la guerre de Numidie, quoique le sénat eût assigné, pour la troisième fois, cette province à Métellus en qualité de proconsul. Ainsi triomphoit l'ambition.

pour devenir consul.

On lui donne le commandement.

Dans ses harangues au peuple, avant son départ, Marius, plus hardi que jamais, déchargea sa bile sur les nobles, les traitant avec le dernier mépris, s'exaltant lui-même avec une insolente fierté. Le discours que lui prête Salluste est l'image de son caractère & de ses sentimens. On y reconnoît l'ame forte & grossière d'un soldat, qui ne trouve de grandeur que dans les vertus mili-

Ses invectives contre les nobles.

taires. Ses déclamations outrées renferment cependant d'utiles maximes, propres à faire rougir tout homme orgueilleux d'une naissance qu'il déshonore par ses actions. » La » gloire des ancêtres, dit-il, est un » flambeau pour les descendans : elle » fait paroître au grand jour ou » leurs vertus ou leurs vices. La » noblesse exige comme une dette » tous les honneurs, au lieu de les » mériter comme récompenses. » Qu'ils se trompent étrangement, » ces orgueilleux ! Leurs ancêtres » leur ont laissé en héritage ce qu'ils » pouvoient ; des richesses, des » images, l'éclat de leur nom : ils » ne leur ont pas laissé la vertu ; ils » ne le pouvoient. C'est la seule » chose qu'on ne donne, qu'on ne » reçoit point, &c. «

Métellus rappelé, & cependant honoré à Rome.

Ce reproche ne pouvoit tomber sur Métellus. Il étoit sage & vainqueur. Il espéroit terminer promptement la guerre, quand il eut le chagrin de voir un ingrat lui enlever le commandement. De retour à Rome, il dissipa sans peine des soupçons injurieux. Le peuple lui décerna le triomphe avec le surnom

de Numidique. Un tribun l'ayant accusé d'avoir pillé la province, les chevaliers romains ne voulurent point examiner ses comptes, qu'il produisoit pour se justifier. *La plus forte preuve de son innocence*, disoient-ils, *c'est le témoignage de toute sa vie.* Une accusation ainsi terminée valoit elle-même un triomphe.

647. Jugurtha livré aux Romains par une infâme trahison.

Quelque habile, quelque courageux que fût Marius, la guerre de Numidie ne finit que par trahison. Sylla, son questeur, qui deviendra bientôt son rival, détache de l'alliance de Jugurtha, Bocchus, roi de Mauritanie, gendre & allié de ce prince. Il lui persuade ensuite de le livrer aux Romains de la manière la plus infâme. Bocchus, après avoir quelque temps flotté entre la nature & l'intérêt, fait arrêter son beau-père, qui venoit sur sa parole au rendez-vous d'une conférence, à qui même il avoit promis de livrer Sylla. Le roi numide est conduit à Rome, chargé de fers; il orne le triomphe de Marius, essuie les insultes de la soldatesque, & meurt en prison, victime

de sa propre scélératesse, & de la vengeance d'une république corrompue, qui s'avilissoit au sein de la victoire.

Rome s'enrichit encore par cette guerre.

Trois mille sept cents livres pesant d'or, près de six mille livres d'argent, sans compter l'argent monnoyé, furent les dépouilles de son royaume. Les Romains s'enrichissoient toujours par la guerre, si ruineuse pour les nations modernes. Faut-il s'étonner que leur ambition ne finît ordinairement une guerre que pour en commencer une autre? Mais nous approchons du temps où les dépouilles de l'univers seront l'aliment des guerres civiles; où les citoyens, pour se les arracher les uns aux autres, deviendront les ennemis de la république; où enfin Rome sera punie de ses injustices par les crimes de ses propres enfans. Marius, contre la règle, avoit enrôlé pour l'expédition d'Afrique, tout ce qu'il y avoit de plus vil & de plus indigent dans la populace. De tels soldats ne pouvoient avoir des sentimens de citoyens. Un sordide intérêt les rendoit capables

de tout oſer, de tout entreprendre. Ils coururent ſe ranger ſous ſes enſeignes. Dès-lors il fut aiſé de prévoir que, ſi des chefs de parti vouloient ſe rendre maîtres de la république, ils ne manqueroient point de ſatellites prêts à ſe vendre à leur ambition.

CHAPITRE III.

Invasion des Cimbres & des Teutons.
-- Corruption dans la république.
-- Guerre sociale.

Invasion des Cimbres & des Teutons.

UN déluge de barbares exposa bientôt ces avides conquérans à perdre tout le fruit de leurs victoires. Les Cimbres & les Teutons, sortis du nord de l'Europe, des environs de la mer Baltique, s'étoient jetés sur le Norique (aujourd'hui la Bavière & le Tirol), & ensuite sur la Gaule, où quelques peuples gaulois, s'unirent à eux. Ils avoient franchi la barrière des Pyrénées. Victorieux par-tout, ils avoient battu cinq consuls avec un carnage affreux. Rome perdit dans une seule journée quatre-vingt mille hommes en 648, sur les bords du Rhône, où deux armées consulaires s'étoient réunies.

Révolution qu'ils devoient faire un jour.

Voilà donc ces *Danois* ou ces *Normands*, comme on les appela depuis, qui pénètrent déja dans les

plus belles contrées de l'Europe, pour y exercer leurs brigandages & y former des établiſſemens. Une des grandes révolutions de l'univers doit s'opérer par eux & par leurs ſemblables. La barbarie ſe répandra du nord au midi, détruira l'empire romain, changera tout, & les mœurs & les opinions & les lois. Rome trembla, comme elle avoit tremblé au temps de l'invaſion des Gaulois.

Marius eſt conſul pluſieurs années de ſuite pour les combattre.

On ne vit que Marius capable de réparer ces malheurs. Les lois ne permettoient point de nommer conſul un abſent; elles vouloient qu'il y eût dix ans d'intervalle entre deux conſulats du même homme: on paſſa ſur les règles ordinaires, & Marius, avant ſon retour d'Afrique, étoit conſul pour la ſeconde fois. Il le fut quatre années de ſuite juſqu'à la défaite entière des barbares. Exemple dangereux pour un état républicain.

Son habileté & ſa prudence dans cette guerre.

Dans la Gaule où il commença la guerre, il montra autant d'habileté que de courage. Il aſſujettit les troupes à la plus ſévère diſcipline. Son neveu, tribun légionnaire, fort débauché, ayant été tué par un ſol-

dat auquel il faisoit violence, le soldat fut récompensé au lieu d'être puni. Marius, assez politique pour profiter de la superstition, conduisoit pompeusement une prétendue prophétesse, dont il dictoit les oracles, & qui sembloit mettre à tous ses desseins le sceau de la divinité. Défié à un combat singulier par un des principaux chefs de l'armée ennemie : *S'il a envie de mourir*, répondit froidement le consul, *il peut s'aller pendre.*

651. Il défait les Teutons, ensuite les Cimbres.

Les Teutons, quoique alors séparés des Cimbres, étoient redoutables par leur multitude & leur bravoure. Il attendit pour hasarder une bataille qu'il pût compter sur la victoire, méprisant leurs insultes, accoutumant les troupes à ne plus s'effrayer de leurs hurlemens ni de leur aspect. Enfin, il les tailla en pièces près d'Aix en Provence : on fait monter leur perte à deux cents mille hommes tués, & quatre-vingt mille prisonniers. L'année suivante, dans son cinquième consulat, il défit de même à Verceil les Cimbres qui ravageoient l'Italie, où ils avoient

pénétré par le Tirol. Plutarque rapporte que ces barbares, hommes & femmes, se pendirent la plupart de désespoir, plutôt que de survivre à leur défaite; & que les arbres leur manquant, ils s'attachoient par le cou à la queue de leurs chevaux ou aux cornes de leurs bœufs. S'ils avoient eu la discipline des Romains, ils les auroient peut-être subjugués: mais ils ne savoient que se battre en furieux, & mourir avec courage. Leur science militaire se réduisoit, autant qu'on en peut juger, à ne point se charger de butin, & à tout détruire pour ôter à l'ennemi tous les moyens de défense. Le proconsul Catulus, qui commandoit avec Sylla une partie de l'armée, eut plus de part que Marius à la victoire; il partagea l'honneur du triomphe. Catulus est cependant presque entièrement oublié; tant la réputation même dépend quelquefois des caprices de la fortune.

Marius sacrifie tout à l'ambition de dominer.

En sauvant la république, Marius n'avoit cherché qu'à satisfaire son ambition. Insatiable d'honneurs, sacrifiant tout à l'envie de dominer,

il obtint un sixième consulat à force d'argent & de bassesses ; il se fit donner un collègue sans mérite, tandis que le grand Métellus étoit sur les rangs ; il s'unit de la manière la plus étroite avec Saturninus, tribun du peuple, & avec le préteur Glaucia, deux ennemis de la vertu & du bien public.

Il s'unit à Saturninus.

Loi de ce tribun contre le sénat.

Saturninus proposa une loi agraire portant cette clause : » Que le sénat » s'obligeroit par serment de confirmer tout ce qui seroit statué par » le peuple ; sous peine, pour les » sénateurs qui refuseroient le serment, d'être dégradés & condamnés à une amende de vingt talens. « Le rusé consul affecta d'abord de s'y opposer, se déclara ensuite pour ce serment avec une restriction équivoque, & entraîna les sénateurs dans le piège. Métellus, qu'il vouloit perdre, persista seul à refuser. C'étoit s'exposer à un péril imminent. Ses amis le lui représentèrent en vain. Il leur répondit : *S'il n'y avoit jamais de risque à faire le bien, qui voudroit jamais faire le mal ?* Saturninus l'exila le lendemain, malgré l'oppo-

Exil de Métellus.

ction de quelques tribuns. On l'exila. *Ou les choſes changeront*, dit-il, en partant de Rome, *& le peuple revenu de ſon erreur me rappellera ; ou elles ne changeront point, & alors je dois me féliciter d'être loin de ma patrie.* elles changèrent effectivement par les fureurs même de Saturninus, pouſſées au point que Marius l'abandonna.

653. Saturninus puni de ſes fureurs.

Ce tribun, voulant que Glaucia fût conſul, fit aſſaſſiner publiquement Memmius, ſon compétiteur. Alors le ſénat, comme dans les périls extrêmes, ordonne aux conſuls de pourvoir à la ſureté de la république. On prend les armes contre les ſéditieux. On pourſuit Saturninus dans le capitole ; il eſt maſſacré, auſſi bien que Glaucia, malgré le déſir qu'avoit Marius de les ſauver l'un & l'autre. Celui-ci eut bientôt le chagrin de voir rappeler Métellus, qui ſe conſoloit de l'oppreſſion au ſein de la philoſophie & de la vertu ; & dont l'exil, ſelon Velleïus Paterculus, étoit plus glorieux que toutes ſes dignités & tous ſes triomphes. Avant ſon arrivée, Marius paſſa en

Métellus rappelé.

Asie sous un vain prétexte, pour n'être pas témoin de la gloire d'un rival, dont le nom seul auroit dû le faire rougir.

Tout dégénéroit dans la république.

La république, au plus haut point de grandeur, penchoit sur le bord des précipices. On ne connoissoit plus guère ce généreux patriotisme, qui immole l'intérêt particulier au bien de l'état. Les bons citoyens devenoient les victimes des méchans. Rutilius, indignement accusé, parce qu'il avoit réprimé les concussions des publicains, s'exila volontairement sans avoir daigné se défendre. Quelqu'un lui disant, que bientôt une guerre civile faciliteroit son rappel: *Quel mal vous ai-je fait*, répondit-il, *pour me souhaiter un rétablissement si funeste? puisse ma patrie rougir de mon exil, plutôt que de s'affliger de mon retour!*

Vexations des publicains.

Les publicains, chargés de percevoir les revenus de l'état, dévoroient en quelque sorte les provinces pour s'enrichir. Comme ils étoient chevaliers, & que leur ordre étoit en possession des tribunaux, ils craignoient peu les recherches & la sé-

vérité de la justice. D'ailleurs, le fruit des rapines, qui leur procuroient la considération avec la fortune, ne faisoit-il pas en quelque sorte un titre d'impunité ?

Parmi les principaux magistrats, on voyoit même cet étalage d'opulence, & ces fantaisies de luxe, qui supposent ou amènent toujours la corruption des mœurs. L'orateur Crassus, quoique revêtu de la censure, se distinguoit par une magnificence qu'on auroit punie auparavant, comme un désordre scandaleux. Selon Macrobe, il étoit si amoureux d'une murène apprivoisée, qu'après la mort de ce poisson, il en prit le deuil, & lui érigea un monument. Le sénateur Duronius, tribun du peuple, (car tous ambitionnoient le tribunat,) fit abroger la loi qui modéroit les dépenses de la table : il représenta cette loi comme *la rouille d'une dure & sauvage antiquité*. En un mot, des vices nouveaux enflammant chaque jour les passions, une étincelle pouvoit allumer les guerres civiles. La guerre *sociale* en fut comme le prélude.

Luxe énorme des grands.

Fantaisie de l'orateur Crassus.

662. Depuis long-temps les alliés de Rome en Italie aſpiroient aux droits de citoyens Romains. C. Gracchus, pour fortifier ſon parti, s'étoit efforcé de procurer aux Latins un avantage ſi précieux, & avoit péri dans cette entrepriſe. Le tribun Druſus, homme diſtingué par ſa naiſſance & par ſes talens, forma le deſſein chimérique de ſatisfaire tout-à-la-fois les alliés & tous les ordres de l'état. En voulant remédier à de grands maux, il en attira de pires; ce qui arrive d'ordinaire quand les vices ſont dominans. Il propoſa des lois agraires, des établiſſemens de colonies, des diſtributions de blé, pour le ſoulagement du peuple; il propoſa encore de partager entre les ſénateurs & les chevaliers l'adminiſtration de la juſtice, dont ceux-ci abuſoient publiquement; & de ſoumettre au jugement les magiſtrats qui prévariqueroient dans ce miniſtère. On dit ſans preuve, que pour dédommager les chevaliers, il imagina d'en mettre trois cents au nombre des ſénateurs. Comme les alliés avoient une influence conſi-

Lois de Druſus, qui donnent lieu à la guerre ſociale.

Il ôte aux chevaliers une partie des tribunaux.

dérable dans les affaires, par le moyen de leurs parens & de leurs amis, Druſus ſe les attacha, en leur promettant le droit de cité. Ses lois paſsèrent, malgré de vives oppoſitions; tant il ſut manier adroitement les eſprits.

Il ne peut procurer aux alliés le droit de citoyens.

Outre l'inconvénient de multiplier à l'infini le nombre des citoyens, il y avoit un obſtacle terrible aux prétentions des alliés. Les Romains qui les regardoient comme leurs ſujets, ne pouvoient ſe réſoudre à les rendre leurs égaux. Druſus ſentit la foibleſſe de ſon crédit à cet égard. Les alliés déſeſpérant de le voir exécuter ſa promeſſe, quelques-uns d'eux réſolurent d'aſſaſſiner les conſuls. Inſtruit du complot, le tribun eut la généroſité d'en avertir le conſul Philippe, ſon plus ardent adverſaire. Pour récompenſe de ce ſervice, il fut lui-même aſſaſſiné peu de temps après. On rapporte un trait qui donnera l'idée de ſa vertu. Il faiſoit bâtir une maiſon. L'architecte lui offrant de la tourner de manière que perſonne n'auroit vue ſur lui; *Faites plutôt*, répondit-il, *que*

Druſus aſſaſſiné, malgré ſa vertu.

mes actions soient exposées à la vue de tout le monde.

Guerre sociale.

La mort de Drusus fut comme un signal de guerre pour les alliés. Ils

Révolte des alliés.

se révoltent de concert; ils prennent les armes : ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils avoient la discipline & la science militaire des Romains, & que Rome n'avoit vaincu qu'avec leur secours. Les Marses & les Samnites tenoient parmi eux le premier rang. Ils forment le projet d'une république nouvelle, sur le plan de celle dont il veulent secouer le joug. Ils se donnent des consuls, des préteurs & d'autres magistrats. Ils combattent contre les meilleurs généraux, Marius, Sylla, Pompeius Strabon, père du fameux Pompée. Après la première campagne, ils envoient demander justice ; & représentent qu'ils ont eu assez de part aux succès de Rome, pour en partager les avantages. Le sénat répond avec sa fermeté ordinaire, qu'on pourra les écouter, s'ils se soumettent en reconnoissant leur faute ; qu'autrement ils se gardent bien d'envoyer des ambassadeurs. On se bat dès-

dès-lors avec plus d'acharnement, & les succès varient de part & d'autre.

Il fallut que la politique romaine joignît l'adresse à la fermeté. Rome, après avoir enrôlé les affranchis contre l'usage, & avoir accordé politiquement le droit de citoyens à ceux des alliés qui étoient demeurés fidèles, accorde le même droit aux autres à mesure qu'ils se soumettent. Ainsi la guerre sociale se rallentit tout-à-coup. Chaque peuple se détachoit de la ligue, pour obtenir par un traité particulier l'objet de ses prétentions. Les Samnites & les Lucaniens s'obstinèrent seuls à ne point quitter les armes.

La politique romaine désarme une partie des alliés en les faisant citoyens.

664.

On trouva d'abord le secret de rendre presque inutile aux alliés, ce qu'ils avoient obtenu avec tant de peine. Au lieu de les distribuer dans les trente-cinq tribus, où ils auroient eu par leur nombre la supériorité des suffrages ; on en composa huit tribus nouvelles, qui n'avoient aucune influence, parce qu'elles votoient les dernières. Ils y consentirent ; soit qu'ils ne prévissent

On en forme huit tribus, au lieu de les distribuer dans les anciennes.

pas les suites de cet arrangement, soit que la qualité de citoyens suffit pour les satisfaire.

Les chevaliers dépouillés des tribunaux.

Toutes les lois de Drusus avoient été abolies après sa mort. Le tribun Plautius réussit mieux à dépouiller les chevaliers de leur juridiction. Il fit passer en loi, que chaque tribu nommeroit chaque année quinze citoyens, parmi lesquels on choisiroit les juges des causes civiles. Mais l'audace des méchans ne pouvoit plus supporter de frein. Asellion, préteur, qui protégeoit les pauvres contre les usures & les violences des créanciers, fut assassiné dans le temps qu'il faisoit un sacrifice, sans que le sénat pût découvrir les auteurs d'un crime si atroce & si éclatant.

Crime atroce impuni.

Victimes humaines défendues.

L'usage d'immoler des victimes humaines, avoit eu lieu en certaines conjonctures. On venoit récemment de le proscrire. C'étoit un hommage rendu à l'humanité. Nous allons voir cependant les passions furieuses immoler & les citoyens & la république.

NEUVIÈME ÉPOQUE.

GUERRES CIVILES.

RUINE DE LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an de Rome 665, jusqu'en 724.

CHAPITRE PREMIER.

Marius & Sylla commencent la guerre civile.

La guerre sociale conduit aux guerres civiles.

DE la guerre sociale aux guerres civiles, il n'y avoit qu'un pas. On avoit appris à verser un sang que la nature & les lois devoient rendre cher; les factions s'étoient familiarisées avec la violence. Dès qu'un ambitieux vouloit l'emporter par les armes, pouvoit-il manquer de ministres de sa fureur? Marius & Sylla donnèrent ce funeste exemple. Nous

avons fait connoître le premier ; l'autre mérite davantage d'être connu.

Sylla, distingué par sa noblesse & par ses talens.

Il étoit de l'illustre famille Cornélia, descendant de Cornélius Rufinus, que les censeurs chassèrent du sénat, l'an de Rome 477, parce qu'il possédoit plus de quinze marcs de vaisselle d'argent. Personne de cette branche n'étoit depuis parvenu au consulat. Tous les talens de l'esprit cultivés par la littérature & la politesse, animés par l'ambition & par l'amour de la gloire, joints au courage, à l'activité, à une grande souplesse de caractère, rendoient Sylla très-capable de relever l'honneur de sa maison. Aimant les plaisirs, il savoit y renoncer pour la réputation & la fortune. Né avec peu de bien, il avoit amassé des richesses, dignes sans doute du reproche qu'on lui fit un jour : *Comment seriez-vous honnête homme, vous à qui votre père n'a rien laissé, & qui êtes maintenant si riche ?* Après la guerre de Numidie, l'argent & l'intrigue lui procurèrent la préture. Il donna le spectacle d'un combat

Il s'élève aux premières dignités.

de cent lions contre des hommes ; ſpectacle affreux, mais conforme au goût des Romains, & qui contribua peut-être à lui attirer beaucoup de partiſans. Ses exploits dans la guerre ſociale, où il éclipſa Marius, augmentèrent l'attachement pour ſa perſonne. Sa généroſité, ſon indulgence lui attachèrent ſur-tout les ſoldats. Il s'en faiſoit chérir aux dépens de la diſcipline. Albinus qui commandoit ſous lui, ayant été tué dans une ſédition militaire : *Les troupes*, dit-il froidement, *expieront cette faute quand elles rencontreront l'ennemi.* Il devint conſul, & fut chargé de la guerre contre Mithridate, roi de Pont, que je ferai bientôt connoître.

665. Marius lui enlève le commandement de la guerre contre Mithridate, par le moyen du tribun Sulpitius.

Marius ne pardonnoit point à Sylla de s'être attribué le ſuccès de l'expédition de Numidie ; & quoique vieux, peſant & infirme, il vouloit avoir le commandement de cette nouvelle guerre. Pour l'enlever à ſon rival, il s'unit avec Sulpitius, tribun du peuple, homme d'une audace effrénée, toujours eſcorté de fatellites, qu'il appeloit imprudemment

ſon *anti-ſénat*. Après un combat où les deux conſuls furent en danger de perdre la vie, ce tribun fit paſſer en loi, que les alliés, nouvellement admis au nombre des citoyens, ſeroient incorporés dans les anciennes tribus, au lieu d'en former huit nouvelles ſelon les dernières conventions. Il devint ainſi maître des ſuffrages. Il propoſa enſuite de nommer Marius, alors ſimple particulier, général de l'armée contre Mithridate; & il n'eut aucune peine à l'obtenir.

Sylla entre à Rome l'épée à la main.

Sylla s'étoit rendu à ſon camp. Réſolu de tirer vengeance d'un tel affront, sûr de l'attachement de ſes ſoldats, il marche vers Rome, où pluſieurs de ſes partiſans avoient été maſſacrés. Il y entre l'épée à la main; il menace de mettre le feu aux maiſons, ſi l'on fait de la réſiſtance. Marius & Sulpitius ayant pris la fuite, il contient les troupes dans le devoir & empêche tout déſordre. Il fait caſſer les lois du tribun; il rétablit l'ancienne règle, de ne propoſer aucune loi que le ſénat n'eût approuvée; il ſubſtitue

Changemens qu'il y fait.

même les comices par centuries aux comices par tribus. Le peuple intimidé confirme tous ces changemens. La république étoit à un point d'instabilité, où le plus fort devoit imposer la loi. Dès qu'il n'y a plus de principes, la force gouverne.

Décret de proscription.

Pour satisfaire sa vengeance, le consul propose au sénat de déclarer ennemis de la patrie Marius & son fils, Sulpitius, & neuf de leurs principaux partisans. Q. Scévola, savant & vertueux citoyen, lui résiste courageusement. » Ni vos soldats, ni » vos menaces, dit-il, ne m'obli- » geront de déshonorer ma vieil- » lesse, en déclarant ennemi de » Rome celui par qui Rome & l'I- » talie ont été sauvées. « Mais les autres sénateurs se montrent faciles & complaisans. On rend un décret de proscription. La tête de Sulpitius, portée à Rome, devint un spectacle de terreur. Marius fut pris dans les marais de Minturnes, où il se cachoit. Un soldat qui devoit être son bourreau, n'osa frapper ce grand général, & les Minturnois favorisèrent son évasion en Afrique.

Marius sur les ruines de Carthage.

Le commandant de cette province lui ayant envoyé ordre d'en sortir, il répondit fièrement à l'officier qui faisoit la commission : *Va lui dire que tu as vu Marius fugitif, au milieu des ruines de Carthage.* Tableau frappant des vicissitudes de la fortune ! Il se retira ensuite dans une île, où avec son fils il attendit quelque révolution en sa faveur.

666. Cinna, consul, se déclare contre Sylla, & se fait chasser.

A Rome, tout changea bientôt de face. Cinna, furieux partisan de Marius, fut nommé consul. Sylla y consentit, après lui avoir fait jurer de ne point agir contre ses intérêts. Il témoigna même être charmé, de ce que le peuple usoit de la liberté qu'il disoit lui avoir rendue. Cette modération ne désarma point la haine. Le nouveau consul, quoique son parent, le fit d'abord accuser par un tribun, & l'obligea ainsi de s'embarquer pour la guerre de Mithridate ; car les poursuites cessoient contre un citoyen employé au service de la république. Après son départ, Cinna se donne carrière. Il renouvelle la loi de Sulpitius par rapport aux

alliés. L'autre consul, Octavius s'y oppose ; on en vient aux armes, la place publique regorge de sang. L'ennemi de Sylla est chassé de Rome, privé du consulat, & on lui donne pour successeur Mérula, prêtre de Jupiter.

Cinna se retire chez les alliés, qui trouvoient leur avantage dans les troubles de Rome. Ils prennent les armes en sa faveur ; & avec les Romains mécontens, ils forment bientôt une armée des plus nombreuses. La circonstance étoit favorable à Marius. Il revient, il est reçu par Cinna, qui le déclare proconsul. Tous deux assiègent la ville. Le sénat augmente leur audace, en leur envoyant une députation. Cinna ne veut rien entendre jusqu'à ce qu'on le reconnoisse pour consul. Reconnu après l'abdication volontaire de Mérula, il promet d'épargner le sang des citoyens. Il n'en forme pas moins la résolution, avec Marius & les autres chefs, de massacrer tous ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis; & ce massacre s'exécute.

Marius & Cinna assiègent Rome, & massacrent leurs ennemis.

Qu'on imagine une ville prise

Idée géné-

rale des malheurs de Rome.

d'assaut par des barbares; les têtes des plus illustres citoyens exposées sur la tribune aux harangues; les richesses ou la puissance devenues un titre de proscription; la soif du sang irritée par le carnage même; le féroce Marius, qui avoit affecté l'abattement d'un malheureux, surpassant à l'âge de plus de soixante & dix ans, les cruautés de Cinna: c'est le spectacle que présente Rome.

Illustres proscrits.

Parmi les victimes de la proscription, furent ce même Catulus, qui avoit eu tant de part aux victoires sur les Cimbres & les Teutons; Antoine, cet orateur célèbre dont Cicéron faisoit tant d'éloges, sans prévoir qu'il périroit comme lui; Crassus, illustre sénateur, qui vit massacrer un de ses fils, & prévint le coup de ses meurtriers en se tuant. Mérula, grand-prêtre de Jupiter, se fit ouvrir les veines dans le temple de ce dieu; il voulut mourir sur son siège pontifical, où personne n'osa depuis s'asseoir dans l'espace de près de quatre-vingts ans. *

* En 742, Auguste ajouta cette di-

Frère qui a tué son frère.

Je rapporterai un seul fait propre à caractériser les guerres civiles. Dans une action, deux frères se battirent sans se connoître. L'un tua l'autre, le reconnut en le dépouillant, & se tua lui-même sur le bûcher de son frère, pour mêler ses cendres aux siennes.

Mort de Marius dans son septième consulat.

A la fin de cette année de massacres, Cinna & Marius s'emparèrent du consulat; ils ne daignèrent pas même se faire élire pour la forme. Le dernier mourut bientôt. Agité des inquiétudes de la tyrannie, il craignoit le retour du victorieux Sylla, dont la vengeance ne pouvoit être que terrible. Sans ressources du côté de la raison, il cherchoit à s'étourdir par des excès de vin, & il y trouva une mort digne de lui. Monstre de scélératesse & de cruauté, s'il sauva Rome, ce

L'ambition le rendit malheureux.

---

gnité à ses autres titres. La superstition la rendoit précieuse pour la sûreté de sa personne; car on regardoit comme un augure des plus funestes la mort d'un prêtre de Jupiter (*flamen dialis*) pendant qu'il étoit en exercice.

ne fut que pour la perdre. Les lettres qu'il affectoit tant de mépriser, auroient pu du moins lui apprendre qu'il se tourmentoit à la poursuite d'une chimère de bonheur; que sept consulats n'étoient qu'un foible remède aux agitations d'une ame livrée au crime; & qu'un pouvoir injuste, exercé avec barbarie, n'est qu'un fléau pour les oppresseurs comme pour les opprimés. Les ennemis de la littérature ne citeront pas son exemple : il réfuteroit leurs invectives.

Barbarie de Fimbria contre le pontife Scévola.

Selon Valère-Maxime, le jour des funérailles de Marius, Fimbria, un de ses plus fougueux partisans, fit assassiner l'illustre pontife Scévola. La blessure n'étant pas mortelle, il le cita en justice. *De quoi prétendez-vous accuser un homme si respectable?* lui demanda quelqu'un : *de n'avoir pas reçu assez avant dans le corps*, répondit-il, *le poignard qui devoit le tuer.* Ce récit paroît absurde ; mais de tels hommes étoient pires que les bêtes féroces.

CHAPITRE II.

Expéditions de Sylla dans la Grèce & en Asie. — Mithridate, redoutable ennemi de Rome.

Mithridate ennemi redoutable de Rome.

IL est temps de suivre Sylla dans ses expéditions, & de connoître le fameux ennemi auquel il faisoit la guerre. On a vu la république romaine établir son despotisme en Asie. Elle commandoit aux souverains, protégeoit les uns, pour dompter les autres, & se rendoit l'arbitre de tous, pour les juger au gré de ses propres intérêts. Dès que Mithridate, roi de Pont, fut en âge de former des entrepriſes, il résolut de résister à cette ambitieuse puissance. Issu des anciens monarques de Perse, il étoit le seizième de sa race qui possédoit le royaume de Pont. La noblesse de son origine, la hauteur de ses sentimens, la force de son génie, son courage endurci aux fatigues, sa position avantageu-

se, ses ports sur le Pont-Euxin, le rendoient capable d'exécuter les plus grandes choses, & son ambition ne connoissoit point de bornes. Trois cents mille hommes de pied & quarante mille chevaux, sans compter les auxiliaires, lui formoient une armée à laquelle il ne manquoit, pour devenir la terreur de Rome, que la discipline romaine.

Ses conquêtes en Asie & en Grèce.

Ce prince avoit enlevé la Cappadoce à Ariobarzane, & la Bithynie à Nicomède, deux rois alliés des Romains; il avoit conquis toute l'Asie-mineure. Rome lui ayant déclaré la guerre, il avoit fait massacrer en un seul jour quatre-vingt mille Romains ou Italiens, comme pour allumer entre les deux nations une haine irréconciliable. Un tel massacre, exécuté dans toutes les provinces avec la même fureur, prouve combien le joug de Rome étoit odieux en Asie. Oppius & Manius, deux généraux qui tombèrent entre ses mains, furent chargés d'opprobres cruels. Il fit verser de l'or fondu dans la gorge du dernier, après l'avoir forcé de

Massacre des Romains.

déclarer publiquement que son avarice étoit la cause de la guerre.

Enfin Mithridate envahit la Grèce par ses généraux. L'imprudente Athènes se livra follement à la joie de changer de maître. Aristion, sophiste ambitieux, lui inspira cet enthousiasme en faveur de Mithridate qu'il servoit alors. Il le rendit maître de la ville, & la gouverna en tyran : digne chef d'un peuple esclave, dont l'ancienne gloire se réduisoit à des disputes de mots.

Les Athéniens se livrent à lui.

667.

Les troubles de la république de Rome avoient favorisé les entreprises de Mithridate. Sylla, comme nous l'avons vu, partit enfin pour arrêter ses progrès. Il passa en Grèce, & résolut de prendre Athènes & le Pirée tout à-la-fois. La somme qu'on lui avoit fournie ne suffisant point, (car il prodiguoit l'argent aux soldats pour les attacher à son parti) il se fit apporter les trésors des temples, même de celui de Delphes. En les recevant, il dit avec plaisanterie, qu'*on ne pouvoit point douter de la victoire*,

Sylla se rend maître d'Athènes, & l'épargne à cause des grands hommes qu'elle a produits.

puisque les dieux soudoyoient ses troupes. Les Athéniens railloient de leur côté, quoique environnés de périls. Une famine affreuse les réduisit à demander grace. Leurs députés ou plutôt ceux d'Ariſtion, vinrent haranguer Sylla. Ils parlèrent avec emphaſe de Théſée, de Codrus, des victoires de Marathon & de Salamine. *Allez*, leur répondit-il, *heureux & glorieux mortels, reportez ces beaux diſcours dans vos écoles : je ne ſuis point ici pour apprendre votre hiſtoire, mais pour châtier des rebelles.* La ville fut priſe d'aſſaut & livrée au pillage. Le vainqueur, prêt à la raſer, ſe laiſſa fléchir ; il *pardonna aux vivans en conſidération des morts :* ce fut ſon expreſſion. Tant la gloire des anciens héros d'Athènes, & des grands génies qu'elle avoit produits, imprimoit encore du reſpect dans l'abjection de cette fameuſe république ! Archélaüs, l'un des meilleurs généraux de Mithridate, fut contraint d'abandonner le Pirée. On y mit le feu.

Il remporte

Deux victoires complètes rem-

portées ensuite par Sylla, l'une à Chéronée, l'autre à Orchomène, ruinèrent toutes les espérances de l'ennemi. La seconde bataille lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il se vit au moment de la perdre. Ses troupes fuyoient; il accourut, descendit de cheval, saisit une enseigne, & affrontant le danger: *Il m'est glorieux de mourir ici*, s'écria-t-il; *vous autres, si l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, vous répondrez, à Orchomène.* Il n'en falloit pas davantage pour rendre les Romains invincibles.

deux grandes victoires.

Tandis que le général soutenoit ainsi la cause de Rome, il étoit proscrit comme ennemi de la république. Cinna, consul pour la troisième fois, exerçoit avec son collègue Carbon, une tyrannie atroce. Archélaüs, voyant qu'en pareilles circonstances Sylla devoit souhaiter la fin de la guerre, lui offrit toutes sortes de secours, s'il vouloit retourner en Italie. Le Romain, indigné de la proposition, lui offrit à son tour de le mettre sur

Il rejette avec fierté les offres du général de Mithridate.

le trône de Mithridate, s'il vouloit livrer la flotte qu'il commandoit. Archélaüs répondit qu'il déteſtoit la trahiſon. *Quoi donc*, reprit Sylla, *toi, Cappadocien, l'eſclave ou l'ami d'un roi barbare, tu rougirois d'acheter à ce prix une couronne; & à un général romain, à Sylla, tu oſes parler de trahiſon!* Il finit par preſcrire les conditions, auxquelles Mithridate pourroit obtenir la paix: » Qu'il abandonnât toutes ſes conquêtes, & ſe renfermât dans le » royaume de ſes pères; qu'il rendît » les priſonniers, & les eſclaves » fugitifs; qu'il payât aux Romains » deux mille talens, & leur livrât » ſoixante & dix vaiſſeaux de guerre. « Archélaüs promit tout, ſans l'aveu de Mithridate.

Belles paroles de Sylla.

Flaccus envoyé contre Sylla, tué par Fimbria.

Cependant Valérius Flaccus, que Cinna avoit nommé général, venoit dépouiller Sylla du commandement, par ordre du ſénat même : ordre difficile à exécuter. Ses troupes, excepté deux légions, paſsèrent ſous les drapeaux de Sylla. Flaccus, ne pouvant rien contre lui, prit la route de Byzance pour attaquer

Mithridate. Mais il fut tué par son propre lieutenant, le fougueux Fimbria, qu'il avoit dépossé, & qui ne respectoit aucun devoir. Fimbria s'empare du commandement ; il commence la guerre en Asie avec beaucoup de succès. Il excitoit les troupes par le pillage & la licence, sans prévoir que des troupes corrompues ne seroient pas long-temps soumises.

Fimbria succombe, après que Sylla a donné la paix à Mithridate.

Alors Mithridate ayant demandé à Sylla une entrevue, se soumet aux conditions déja proposées. Le traité à peine conclu, Sylla marche contre Fimbria, son ennemi personnel. Il le fait sommer de lui remettre le commandement. Fimbria refuse, est abandonné de ses soldats, & se perce de son épée, après avoir tenté inutilement de faire assassiner le général. Il avoit les talens & la méchanceté de Marius.

Sylla enrichit son armée, qui se corrompt.

L'heureux Sylla, triomphant ainsi de tous les obstacles, ne voulut point quitter l'Asie, sans venger le massacre des Romains. Les contributions qu'il exigea des villes rebelles, montèrent, selon Plutarque,

à vingt mille talens. Il distribua partout ses légions ; il fit donner à chaque soldat seize drachmes par jour, outre le logement & la nourriture. Ces funestes exemples annonçoient la chute de la discipline. » On » vit alors pour la première fois, » dit Salluste, une armée romaine » prendre le goût du vin & des » femmes, le goût des statues, des » tableaux, des vases ciselés ; en » dépouiller les particuliers, les » villes & les temples ; piller enfin » le sacré & le profane. « Cet esprit de rapacité s'accrut tous les jours. Autant Sylla mérite sans doute de reproches, pour avoir énervé la discipline, autant peut-on l'admirer d'avoir suspendu son ressentiment, d'avoir négligé ses intérêts personnels, pour finir la guerre contre Mithridate. » Il crut » devoir abattre l'ennemi, dit Pa» terculus, avant de se venger du » citoyen. « Mais la cruelle vengeance souillera bientôt sa gloire ; & l'adversaire de Marius en sera pour un temps l'imitateur.

Désordres dans Rome.

Un dérangement universel dans

les finances de l'état, dans les fortunes particulières, causé par la défiance & par les alarmes des Romains, sur-tout par la perte de l'Asie, où ils avoient une infinité d'établissemens; la foi publique ruinée par les suites de cette violente secousse; des altérations de monnoie, qui rendoient tout incertain dans le commerce, augmentèrent les désordres de Rome après la mort de Marius.

Un magistrat de Plaisance résiste au consul Carbon.

Cinna & Carbon toujours consuls avoient levé des troupes contre Sylla. Le premier fut tué dans une sédition militaire. L'autre voulut exiger des otages de toutes les villes d'Italie. Castricius, premier magistrat de Plaisance, refusant de lui obéir : *J'ai bien des épées*, lui dit Carbon; *& moi*, répondit courageusement le magistrat, *j'ai bien des années.* On rapporte un mot assez semblable de Solon à Pisistrate : il exprime les sentimens généreux d'un vieillard qui compte la vie pour rien en comparaison de la vertu.

CHAPITRE III.

Retour de Sylla. -- Ses proscriptions. --- Sa dictature & sa mort.

670. Retour de Sylla.

PLUS de deux cents mille hommes étoient en armes, pour s'opposer à Sylla. Il arriva, n'ayant qu'une armée d'environ quarante mille hommes. Mais ses soldats le chérissoient, & il avoit le talent d'attirer les autres dans son parti. *C'est un lion & un renard*, disoit Carbon en parlant de ce général; *je crains plus le renard que le lion.*

On se jette dans son parti.

Céthégus, Verrès, Pompée, déja distingué par son mérite, quoique fort jeune, d'autres personnages considérables, toute une armée consulaire, se rangèrent sous ses drapeaux. Il échauffoit les cœurs, il inspiroit la confiance. Crassus, qu'il envoyoit faire des levées, lui demandant une escorte, parce qu'il falloit traverser un pays occupé par les ennemis ; *Je te donne pour es-*

corte, dit Sylla, *ton père*, *ton frère*, *tes proches*, *indignement égorgés*, *& dont je poursuis la vengeance.* Ces paroles firent voler Crassus, & la commission fut remplie avec succès.

Il remporte plusieurs grandes victoires.

Le consul Norbanus est défait dans une bataille, où périssent sept mille hommes de son côté. L'année suivante, le jeune Marius, * consul, après avoir fait massacrer un grand nombre de sénateurs, combat à son tour, voit son armée taillée en pièces. Selon les Mémoires de Sylla, cités par Plutarque, le vainqueur perdit seulement vingt-trois hommes, en tua vingt mille, & fit huit mille prisonniers. Comment le croire, en supposant ce que l'on ajoute, que les deux armées combattirent long-temps avec une égale valeur ?

Téléfinus défait.

Une dernière victoire, remportée aux portes de Rome sur les Samnites & les Lucaniens, fut encore plus glorieuse pour Sylla. Ces indomp-

* Les uns le disent petit-fils, les autres, fils adoptif du fameux Marius.

tables ennemis du nom romain continuoient opiniâtrément la guerre *sociale*. Ils avoient pour chef Téléſinus, général auſſi habile que vaillant. Ils ne furent défaits qu'après avoir été victorieux. Téléſinus reſta mort ſur le champ de bataille.

Cruauté perfide envers les vaincus.

Sylla fit cruellement maſſacrer ſix mille hommes, qui avoient mis bas les armes, & auxquels il avoit promis la vie. La rage des guerres civiles devoit produire bien d'autres horreurs.

Il proſcrit tous ſes ennemis.

Dans l'hiſtoire des barbaries humaines, il eſt peu d'exemples d'atrocités comparables à celles des proſcriptions de Sylla. Quelqu'un lui diſant : » Nous ne demandons » pas grace pour ceux que vous êtes » réſolu de faire mourir ; mais du » moins tirez d'inquiétude ceux que » vous voulez ſauver : « *Je ne ſais pas encore*, répondit-il, *à qui j'accorderai la vie.—Hébien*, répliqua-t-on, *nommez ceux que vous voulez exterminer*. Le lendemain parut une liſte de quatre-vingt proſcrits, dont les premiers étoient Carbon & Marius, actuellement conſuls ; le ſur lendemain,

main, une autre liſte de deux cents vingt, & une autre pareille le jour ſuivant. Enfin le tyran déclara qu'il ne pardonneroit à aucun de ſes ennemis.

La cruauté pouſſée aux derniers excès.

Leur donner aſyle étoit un crime capital, quelque liaiſon de parenté qu'on eût avec eux. L'eſclave fut invité par des récompenſes à tuer ſon maître, le fils même à tuer ſon père : la tête d'un proſcrit étoit payée deux talens. On confiſquoit les biens ; on puniſſoit juſqu'aux générations à naître : car les petits-fils de ces malheureux étoient condamnés comme infâmes, à ne poſſéder aucune charge. Rome, les provinces, ſe changèrent en boucheries pour une foule de citoyens, dont pluſieurs ne furent immolés que parce qu'on en vouloit à leur dépouille. *C'eſt ma terre qui me proſcrit*, s'écria un certain Aurélius, homme paiſible, éloigné de toute affaire.

Catilina ſe ſignale dans la proſcription.

Il ſuffiroit de dire que Catilina, le bourreau de ſon propre frère & de ſon beau-frère, fut le principal miniſtre de la fureur. Après avoir

présenté à Sylla dans la place publique la tête sanglante d'un proscrit, il se lava les mains dans l'eau lustrale d'un temple, comme pour insulter à la religion autant qu'à l'humanité.

Mort des deux consuls, Marius & Carbon.

Marius ne pouvant plus défendre Prénestе (Palestrine), où il s'étoit retiré, convint avec un ami de se donner mutuellement la mort : ils se percèrent de leurs épées. Carbon, l'autre consul, avoit quitté l'Italie. Pompée le poursuivit, le vit prosterné à ses pieds, & ordonna son supplice, quoique Carbon eût des droits à sa reconnoissance. Ainsi les Romains vengeoient les uns sur les autres tant de peuples écrasés par leur ambition. Ainsi leur patriotisme, éteint par le vice, ne laissoit aux citoyens que des passions furieuses, que des crimes & des massacres.

672. Sylla, dictateur perpétuel.

La république n'existoit plus ; un seul étoit maître de tout : l'épée faisoit son titre & le soutenoit. Sylla en voulut un plus respectable. Comme le nom de roi auroit excité l'horreur des Romains, il fit pro-

poſer au peuple de nommer un dictateur ſans limitation de temps, pour réparer les maux de l'état; il s'offrit à remplir cette charge, ſi on vouloit la lui confier. C'étoit ſe nommer lui-même avec adreſſe, en ſauvant les apparences. Les ſuffrages du peuple établirent un vrai deſpotiſme perpétuel, puiſqu'il n'y avoit pas de pouvoir au monde plus arbitraire que celui d'un dictateur.

Il fait des lois propres à rétablir le bon ordre.

Sylla, que les conjonctures avoient rendu le tyran de Rome, fit des lois très-ſages, quand il ſe trouva maître abſolu. Il réprima le meurtre & les violences; il rendit au ſénat les tribunaux; il y incorpora trois cents chevaliers, pour remplir les vides que la guerre & les proſcriptions y avoient occaſionnés; il régla qu'on ne parviendroit à la préture qu'après avoit été queſteur, & au conſulat, qu'après avoir exercé la préture; il preſcrivit dix ans d'intervalle d'un conſulat à l'autre, ſelon les anciennes lois; il reſtreignit la puiſſance tribunitienne, en

défendant aux tribuns de se mêler de la législation, en ordonnant qu'ils fussent tirés du sénat, & qu'ils ne pussent prétendre à une dignité supérieure. Dès-lors le tribunat ne pouvoit guère tenter les ambitieux. Comment auroient-ils renoncé aux premières charges de la république?

674. Il abdique courageusement la dictature.

On n'imagineroit point qu'après avoir fait périr cent mille citoyens par les armes; quatre-vingt-dix sénateurs, & plus de deux mille six cents chevaliers, par les proscriptions; qu'après avoir élevé sa puissance sur les ruines de tant de familles, de tant de villes, de la république même, Sylla voulût & osât abdiquer la dictature. Il le fit; il déclara même qu'il étoit prêt à rendre compte de sa conduite. On le vit ensuite se promener dans la place, sans licteurs, avec un petit nombre d'amis. Mais il avoit affranchi & élevé au rang de citoyens dix mille esclaves, il avoit donné des terres dans les colonies à ses vieux soldats: il avoit répandu les bienfaits sur ses partisans; eux seuls

Ce qui pouvoit le rassurer dans le péril.

étoient en possession des emplois civils & militaires. Les défenseurs ne pouvoient donc lui manquer, & la terreur de son nom lui servoit de gardes. Cependant le jour qu'il abdiqua, un jeune homme eut l'insolence de l'insulter par ses discours. Sans rien répondre, Sylla dit seulement : *Ce jeune homme sera cause qu'un autre dans une place telle que la mienne, ne pensera point à la quitter.*

Il meurt de ses débauches l'année suivante.

Les plaisirs & la débauche, auxquels il se livra ensuite plus que jamais, lui attirèrent une maladie pédiculaire, dont il mourut âgé de soixante ans. Il conserva jusqu'à la fin l'activité de son génie, s'occupant encore d'affaires publiques, & travaillant à ses mémoires, ouvrage curieux qui n'existe plus. Son épitaphe, composée, dit on, par lui-même, portoit en substance que *personne n'avoit fait tant de bien à ses amis, ni tant de mal à ses ennemis.* Il avoit pris le surnom d'*heureux*, soit qu'il crût la fortune attachée à sa personne, soit qu'il voulût le

faire croire. Mais s'il fut heureux dans ses entreprises, il ne connut point le vrai bonheur, incompatible avec les troubles d'une ame agitée par les passions. Un siècle plutôt, il auroit peut-être été un excellent citoyen. L'ambition de Marius le força, en quelque sorte, d'être méchant; & il ne devint oppresseur que pour se venger de l'oppression d'un scélérat. Tel est l'empire des circonstances sur le cœur humain, quand il n'a pas des règles fixes de sagesse.

676. Lépidus renouvelle la guerre civile par ambition.

On avoit appris par l'exemple de Sylla, qu'un citoyen pouvoit asservir la république. Ainsi les factions devoient se multiplier de jour en jour. Le consul Lépidus, avec peu de talens, voulut dominer. Catulus, son collégue, lui tint tête. Ils alloient recommencer la guerre civile, si le sénat ne leur eût fait jurer de ne point prendre les armes. Lépidus, au sortir de charge, se crut dégagé de sa promesse; il marcha vers Rome avec des troupes, pour obtenir un second con-

sulat l'épée à la main. Repoussé, vaincu par Catulus & par Pompée, il passa en Sardaigne où il mourut de chagrin, à la nouvelle des infidélités de sa femme.

Il est vaincu, & meurt de chagrin.

CHAPITRE IV.

Guerre de Sertorius. — Spartacus à la tête des eſclaves. — Pompée défait les pirates.

Sertorius ſoutient encore en Eſpagne le parti de Marius.

UN homme vraiment redoutable, Sertorius, relevoit le parti de Marius en Eſpagne. Grand capitaine, grand politique, vertueux autant qu'on peut l'être au milieu des vices & des factions; après avoir eſſuyé beaucoup d'infortunes, il ſe retira chez les Luſitaniens, qui lui confièrent le commandement de leurs troupes. Il fut bientôt maître de l'eſprit de ces barbares. Une biche apprivoiſée, par laquelle il ſe diſoit inſtruit miraculeuſement des choſes qu'il découvroit par ſa prudence, n'étoit pas un inſtrument trop groſſier pour tromper leur ſuperſtition; mais à cette reſſource il en joignit de plus efficaces, la ſageſſe du gouvernement & les victoires.

Avec une petite armée, il soutint une guerre opiniâtre contre plusieurs généraux romains, qui commandoient plus de cent mille hommes. L'art des campemens, les marches savantes, les stratagêmes, les attaques brusques faites à propos sans rien hasarder, la discipline jointe au courage, l'admiration & la confiance qu'il inspiroit à ses soldats, sembloient augmenter ses forces dans toutes les occasions. Du vivant de Sylla, une foule d'illustres mécontens se réfugièrent auprès de Sertorius. Il en fit un sénat qu'il appeloit *le sénat romain.* En effet, il auroit eu quelque raison de dire, comme dans Corneille : *Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.* Ses talens & ses victoires.

678. Il résiste à Pompée & à Métellus.

Métellus, un des lieutenans de Sylla, lui ayant fait la guerre sans succès, on envoya Pompée en Espagne après la mort du dictateur. Sertorius venoit d'être renforcé par une armée entière, sous les ordres du factieux Perpenna ou Perperna, qui, cherchant à s'établir dans le pays, fut contraint par ses soldats

de se joindre à cet illustre général. Pompée & Métellus réunis ne purent jamais le vaincre. Il méprisoit même le premier; & l'ayant battu dans une action : *C'est un enfant*, dit-il, *que je renverrai à ses parens, après l'avoir châtié comme il le mérite.* Le dernier n'eut pas honte de mettre sa tête à prix. Cent talens & vingt mille arpens de terre devoient être la récompense de l'assassin. Cette politique de brigands exposoit Sertorius à mille trahisons. Il devint sévère; une conspiration se forma autour de lui. Perpenna en étoit le chef, & le fit lâchement égorger dans un festin.

680.

Perpenna le fait assassiner.

Beau trait de Sertorius à l'égard de Mithridate.

Peu de temps avant sa mort, Sertorius reçut une ambassade de Mithridate, qui lui offroit des secours & lui demandoit la restitution de l'Asie. Il répondit avec grandeur d'ame, qu'il ne l'empêcheroit point de reprendre la Bithynie & la Cappadoce, sur lesquelles les Romains n'avoient aucun droit; mais qu'à l'égard de l'Asie-mineure qu'ils possédoient légitimement, jamais il ne souffriroit que ce prince les en

dépouillât. *Je dois employer mon pouvoir*, ajouta-t-il, *à l'agrandissement de la république, & non m'agrandir de ses pertes.* Quel Romain!

Avec Sertorius tomba toute la force de son parti. Le traître Perpenna, en s'emparant du commandement, ne fit que rendre la victoire facile à Pompée. Battu & pris, il voulut racheter sa vie par une nouvelle trahison : il offrit au vainqueur les papiers de Sertorius, où l'on pouvoit découvrir ses liaisons avec les principaux de Rome. Pompée brûla les papiers, & ordonna le supplice de Perpenna. Ensuite il érigea un monument fastueux de ses exploits : il se vantoit, par l'inscription, d'avoir soumis huit cents soixante & seize villes, depuis les Alpes jusqu'aux extrémités de l'Espagne. Ne cherchons pas d'autre preuve de la vanité de ce fameux capitaine, qui mérita peu le nom de grand homme, malgré ses succès, & qui voulut toujours être sans égal.

Pompée finit la guerre.

Sa vanité.

Quoique simple chevalier, il fut

Il eut les

honneurs du triomphe.

honoré du triomphe. En 672, il avoit déja eu cet honneur, après une expédition en Afrique. Sylla refusant alors d'y consentir : *Pensez donc*, lui dit fièrement Pompée, *que le soleil levant a bien plus d'adorateurs que le soleil couchant.* Ces paroles hardies arrachèrent le consentement du dictateur.

Révolte & guerre des esclaves gladiateurs.

Rome, accoutumée à vaincre les nations, mais déja vaincue par leurs vices & leurs richesses, eut encore à soutenir une guerre aussi dangereuse qu'humiliante, contre ses propres esclaves. Deux révoltes d'esclaves en Sicile avoient appris combien le joug des Romains étoit abhorré. Celle-ci fut un exemple beaucoup plus terrible. On exerçoit malgré eux au métier de gladiateur un nombre de ces infortunés, qui gémissoient dans la servitude, la plupart Gaulois ou Thraces. Soixante & dix-huit rompirent leurs chaînes, ayant pour chef Spartacus, Thrace, d'un mérite bien supérieur à sa fortune. Quelques milices envoyées contre eux furent défaites; un préteur reçut le même affront

Spartacus, leur général, remporte des victoires.

à la tête de trois mille hommes. Ces premiers succès attirèrent d'autres esclaves. La troupe de Spartacus devint une armée nombreuse & aguerrie. On fit marcher les deux consuls & un préteur pour le combattre. Il les vainquit tous trois avec d'autant plus de gloire, que les Gaulois, s'étant séparés de lui, venoient d'être taillés en pièces par les Romains.

Déja il menaçoit Rome, il pouvoit l'assiéger avec cent vingt mille esclaves soldats. Enfin Crassus, l'un des meilleurs généraux de la république, fut chargé de cette guerre, & la termina heureusement, après avoir rétabli la discipline presque anéantie. Spartacus, forcé par les esclaves d'en venir à une action décisive, se conduisit avec autant d'habileté que de valeur. Il tua son cheval au moment que la bataille alloit commencer : *Je n'en manquerai pas*, dit-il, *si je suis vainqueur; je n'en aurai pas besoin, si je suis vaincu.* La victoire balança longtemps. Les esclaves furent battus, & leur chef, couvert de blessures,

682. Crassus le défait.

expira dans la mêlée. Les rebelles perdirent quarante mille hommes.

Pompée s'attribue l'honneur de la victoire.

Cinq mille fuyards se rallient; Pompée les défait sans peine. Comme s'il avoit sauvé la république, il écrit au sénat : *Crassus a remporté une victoire sur les esclaves, mais j'ai coupé jusqu'aux racines de la rébellion.* Cet ambitieux citoyen tournoit tout à son avantage; il éblouissoit la multitude, en exagérant ses services; il vouloit qu'on le crût nécessaire, afin de se rendre tout puissant; il persuada ce qu'il vouloit. Nommé consul, sans avoir été même questeur, n'ayant que trente-quatre ans, il abolit les meilleures lois de Sylla; il rendit aux tribuns leur ancien pouvoir; il devint l'idole du peuple, dont il flattoit les préjugés. L'opulent Crassus, son collégue & son rival, eut beau donner un festin de dix mille tables, & distribuer aux pauvres du blé pour trois mois : ces profusions immenses ne balancèrent point l'énorme crédit de Pompée, quoiqu'il n'y eût guère de moyen plus sûr de captiver la multitude.

Il devient l'idole du peuple, malgré les profusions de Crassus.

686.

Des milliers de pirates, sortis des côtes de Cilicie, infestoient les mers, pilloient jusqu'aux temples, désoloient les provinces, ruinoient le commerce & répandoient la famine. Les Ciliciens s'étoient livrés à ce genre de brigandage : ils y avoient acquis des richesses, de la puissance, au point de former une république, tandis que les Romains s'acharnoient les uns sur les autres. Pompée seul paroît capable de les vaincre. Le tribun Gabinius propose de lui donner le commandement, avec pouvoir de lever autant de soldats & de matelots qu'il voudroit; de puiser dans le trésor public tout l'argent qu'il jugeroit nécessaire, sans avoir de comptes à rendre; & de se choisir quinze lieutenans dans le sénat. Sa puissance devoit s'étendre sur toute la Méditerranée, & jusqu'à cinquante milles en terre ferme. La commission étoit pour trois ans. Cette loi odieuse, qui tendoit à faire d'un citoyen un monarque, rencontra les plus vives oppositions. Pompée lui-même y opposa une fausse mo-

La loi Gabinia lui donne un pouvoir excessif.

deſtie. La loi paſſa cependant, avec tant d'avantage pour lui, qu'on lui donna encore cinq cents vaiſſeaux, cent vingt-cinq mille hommes de débarquement, & ſix mille talens attiques. Avec de pareils moyens, l'homme le plus médiocre peut faire de grandes choſes en apparence, & ſurprendre l'admiration ſans la mériter.

Il diſſipe les pirates.

Les pirates furent détruits ou diſſipés en quatre mois. L'enthouſiaſme populaire augmenta en faveur du général. S'il n'abuſa point de ſa puiſſance, c'eſt qu'il craignoit le ſoupçon de tyrannie. Il en devint plus puiſſant, comme il l'eſpéroit ſans doute, & la guerre d'Aſie lui ouvrit un autre théâtre.

CHAPITRE V.

Fin de la guerre de Mithridate. — Lucullus supplanté par Pompée.

DEPUIS le départ de Sylla, Mithridate avoit recommencé deux fois la guerre; car sa haine implacable pour les Romains ne cédoit à la nécessité, qu'en attendant des occasions plus utiles. Nicomède, roi de Bithynie, ayant légué son royaume à la république, vers le temps où Sertorius se signaloit en Espagne, le roi de Pont résolut d'enlever cet héritage au peuple ambitieux qui vouloit l'empire de l'univers. Instruit par l'expérience, il bannit de son armée le faste asiatique; il y substitua les armes & la discipline des Romains; enfin il avoit formé des soldats, & il étoit grand capitaine.

Mithridate avoit recommencé la guerre, & aguerri ses troupes.

On envoya contre lui, en 679, les deux consuls, Cotta & Lucullus. Ce dernier réunissoit au goût des

679. Lucullus envoyé contre ce prince.

lettres & des sciences tous les talens militaires. Il avoit servi en qualité de questeur sous Sylla. Cicéron exagère par conséquent beaucoup, lorsqu'il lui fait apprendre le métier de général, par les livres seuls & les conversations, dans le trajet de Rome en Asie. Lucullus débuta comme un grand homme. Il mit un frein à l'avidité des financiers & à la licence des troupes; il sauva son collégue, battu par Mithridate; il fit lever à ce prince le siège de Cyzique, où périt presque toute son armée, quoique extrêmement nombreuse; il le chassa de la Bithynie, & ensuite de son royaume. C'est alors que le monarque cruel donna ordre d'empoisonner ses sœurs & ses femmes, la fameuse Monime en particulier, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains du vainqueur.

Conduite & succès de ce général.

684. Il défait Tigrane, roi d'Arménie.

S'étant retiré chez Tigrane, roi d'Arménie, son gendre, il l'engagea dans sa querelle. Mais Tigrane, dont la domination s'étendoit jusqu'en Syrie, où les Séleucides avoient tout perdu par leur foiblesse, Ti-

grane, dis-je, avec des troupes innombrables & de grands tréſors, n'avoit qu'un ſot orgueil & une aveugle témérité. Lucullus paſſe l'Euphrate & le Tigre ſans peine; parce qu'on ne le croyoit pas aſſez hardi pour le tenter. Il marche aux Arméniens, vingt fois plus forts que lui par le nombre. Quelqu'un obſervant que ce jour-là étoit de mauvais augure, marqué comme tel dans le calendrier : *Hé bien*, dit-il, *j'en ferai un jour heureux.* En effet, il tailla en pièces les ennemis. Sa victoire fut ſuivie de la priſe de Tigranocerte. L'année ſuivante, il paſſa le mont Taurus. Tigrane & Mithridate étoient réunis : il les attaqua & les mit en fuite. Rien n'égaloit encore la vaillance des Romains; mais ils manquoient de vertus, non moins néceſſaires pour aſſurer le ſuccès des entrepriſes.

La mutinerie de ſes troupes occaſionne des revers.

Lucullus, avec des qualités ſublimes, n'avoit pas le talent de ſe faire aimer. Officiers & ſoldats ſouffroient d'autant plus impatiemment ſa hauteur, ſa ſévérité pour

le maintien de la discipline, que les mœurs corrompues se portoient davantage à la licence. On savoit que ses envieux déclamoient à Rome contre lui, & l'accusoient de prolonger la guerre par des vues d'intérêt & d'ambition. Enfin les troupes se mutinèrent plusieurs fois. Tigrane & Mithridate, profitant des conjonctures, rentrèrent dans leurs royaumes. Une armée romaine, sous les ordres de Tiagrius, fut entièrement défaite; & Lucullus se vit abandonné de ses soldats, lorsqu'il s'empressoit de réparer ces malheurs.

687. La loi Manilia fait passer le commandement de cette guerre à Pompée.

C'étoit une circonstance aussi favorable à Pompée, que honteuse pour la république. Vainqueur des pirates, il se trouvoit en Asie : ses partisans saisirent avec zèle l'occasion. Le tribun Manilius proposa de rappeler Lucullus, & d'accorder à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate & Tigrane, en lui laissant tout le pouvoir que la loi Gabinia lui avoit donné. Par-là on lui confioit toutes les forces de l'état, on le rendoit maître

absolu de la mer & de la terre. Les plus zélés citoyens jetèrent un cri d'indignation. Mais César, qui flattoit la multitude pour s'élever lui-même au-dessus des lois; Cicéron alors préteur, qui avoit besoin de l'amitié de Pompée; d'autres personnages illustres, ou entraînés par le torrent, ou conduits par des motifs particuliers, ou éblouis par la réputation de ce général, soutinrent la loi de Manilius. Le peuple suivit son penchant, sans prévoir qu'il pourroit un jour en être la victime.

Pompée dissimule son ambition en hypocrite.

On voit ici combien les souplesses de l'ambition sont quelquefois basses & grossières. Pompée avoit mis tout en œuvre pour le succès de cette affaire. Quand il en reçut la nouvelle, il couvrit sa joie d'une apparence de douleur. » Ne jouirai-» je donc jamais du repos, disoit il? » ne pourrai-je vivre dans la re-» traite avec une épouse chérie? » Heureux les hommes qui passent » des jours tranquilles au sein de » l'obscurité! « Cette hypocrisie choqua même ses amis, mais le

vulgaire en fut vraisemblablement la dupe. Les apparences le trompent si aisément !

Il déprime les exploits de Lucullus.

Si Pompée avoit été digne de sa fortune, il auroit du moins respecté le mérite & les services de Lucullus. Il affecta au contraire de l'humilier, de le décrier sans ménagement. A l'entendre, Lucullus n'avoit eu que des succès faciles, & ne s'étoit proposé que les richesses pour fruit de la guerre. Celui-ci, blessé des propos injurieux de son rival, lui reprochoit avec plus de raison, de vouloir s'approprier toute la gloire d'autrui, de rechercher le commandement contre des ennemis déja vaincus, & de venir à la fin de chaque guerre enlever au général l'honneur de la terminer; semblable à ces lâches oiseaux, qui ne fondent que sur des corps morts. Une entrevue qu'ils eurent ensemble, aigrit leur animosité mutuelle. On décerna cependant le triomphe à Lucullus; car ses victoires ne pouvoient être oubliées.

Leurs reproches mutuels.

Retraite de Lucullus.

Il passa le reste de sa vie dans une retraite voluptueuse, mais consa-

crée à l'étude & au commerce de l'amitié. Perſonne n'avoit porté auſſi loin que lui la magnificence & le luxe, qui, après les conquêtes d'Aſie, devoient changer entièrement les mœurs de Rome. Son maître-d'hôtel l'ayant fait ſervir, un jour qu'il mangeoit ſeul, moins ſomptueuſement qu'à l'ordinaire : *Ne ſavois-tu pas*, lui dit-il en ſe fâchant, *que Lucullus devoit ſouper aujourd'hui chez Lucullus?* Voilà un des plus grands hommes de la république métamorphoſé, pour ainſi dire, en un ſatrape de Perſe.

Sa magnificence.

Mithridate, affoibli par tant de revers, abandonné de ſes alliés, que l'artifice ou la terreur fit paſſer du côté de Rome, ſuccomba bientôt ſous les efforts d'un ennemi trop ſupérieur. Il s'enfuit, & gagna le Boſphore. Son courage ne l'abandonna point. Il méditoit de porter la guerre juſqu'en Italie, & de ſuivre les traces d'Annibal; lorſque Pharnace, un de ſes fils, excita contre lui une révolte. Le roi, aſſiégé dans un château, craignant

Mithridate, vaincu, veut porter la guerre en Italie.

Perfidie de ſon fils, récompenſée

par les Romains.

d'être livré aux Romains, essaya inutilement de finir ses jours par le poison, & se fit tuer par un esclave fidèle. On dit qu'il s'étoit accoutumé aux antidotes dès sa jeunesse, de manière que le poison ne pouvoit lui ôter la vie. Ses cruelles défiances, à l'égard de sa famille même, ne l'avoient point mis à couvert de la trahison. Toujours environné d'ennemis domestiques, il eut la gloire de résister près de quarante ans aux Romains. A la nouvelle de sa mort, leur joie éclata en transports immodérés, & Pharnace obtint le royaume du Bosphore, pour récompense d'un parricide. Le Pont fut réuni à la province de Bithynie.

Expéditions de Pompée en Asie.

Pompée, au lieu de poursuivre Mithridate, s'étoit jeté sur la Syrie, royaume toujours déchiré par des guerres intestines. Tigrane l'avoit possédée dix huit ans. Lucullus y avoit établi Antiochus XIII, surnommé l'Asiatique, légitime héritier des Séleucides. Pompée dépouilla ce prince, peut-être uniquement

quement pour détruire l'ouvrage de Lucullus. Il réduisit la Syrie en province romaine, sans aucune résistance. Il passa en Judée : il se déclara en faveur d'Hyrcan, contre Aristobule son frère, qui lui disputoit la couronne ; il força le temple de Jérusalem, emmena prisonnier Aristobule, rendit à Hyrcan la dignité de grand-prêtre, avec le titre de prince des Juifs. Il revint en Italie, après avoir distribué à ses troupes des sommes immenses, qu'Appien fait monter à seize mille talens. Chaque fantassin eut quinze cents drachmes. C'est ainsi que les généraux achetoient des partisans & des soldats, aux dépens de la république.

Il enrichit ses soldats & ses partisans.

On ne vit jamais Pompée imiter le luxe & le faste, dont les exemples étoient si communs ; mais il donnoit à ses amis toute licence, il abandonnoit les peuples à leur avarice & à leurs vexations. Démétrius, son affranchi, ayant des richesses sans bornes, étaloit l'insolence d'un esclave parvenu au plus haut degré

Pompée permet tout ses amis.

de pouvoir. Peut-on louer la modération d'un homme, dont les amis, les eſclaves même ſe permettent tout, ſous la ſauve-garde de ſa puiſſance?

CHAPITRE VI.

Conjuration de Catilina. — Triumvirat de Pompée, Craſſus & Céſar.

AVANT le retour de Pompée, peu s'en fallut que Rome ne fût enſevelie ſous ſes ruines, par la ſcélérateſſe d'une partie de ſes citoyens. Sergius Catilina, d'une naiſſance illuſtre, génie fougueux que nulle entrepriſe n'effrayoit, capable cependant d'une diſſimulation artificieuſe; abymé de dettes, noirci de crimes, n'ayant que la reſſource du déſeſpoir, forma le projet d'exterminer les ſénateurs, & de s'emparer, comme Sylla, de l'autorité ſouveraine. Tous les moyens de corruption, argent, plaiſirs, promeſſes, eſpérances, il les employa pour parvenir à ſon but. Les débauchés, les mécontens, les ambitieux, la nobleſſe ruinée & inſatiable, le peuple aveugle & volage, Conjuration de Catilina.

entroient en foule dans son parti, chacun au gré de ses passions particulières. Il falloit un grand génie pour sauver la république ; la gloire en étoit réservée à Cicéron.

690. Le complot découvert à Cicéron.

Cet orateur admirable, dont on admireroit encore davantage les talens, les lumières & les vertus, si la vanité n'en avoit un peu obscurci l'éclat, briguoit la dignité de consul, lorsque les complots de Catilina lui furent découverts par une femme. Curius, l'un des conspirateurs, étoit amoureux de Fulvie. Se voyant mépriſé d'elle, après lui avoir sacrifié tous ses biens, il se flatta de regagner ses faveurs en lui révélant la conspiration, & lui annonçant les richesses qu'il en espéroit. Une femme infidèle à son mari, ne pouvoit rougir de l'être à un amant disgracié. Fulvie parla, Cicéron fut instruit du secret. Il s'en servit habilement pour obtenir le consulat, malgré les intrigues de la noblesse, qui mépriſoit en lui un homme nouveau. On exclut Catilina, son compétiteur ; on lui donna pour collègue Antonius, dont l'in-

Il parvient au consulat.

dolence étoit propre à lui laisser toute la gloire du gouvernement.

Le furieux Catilina, encore animé par la vengeance, presse l'exécution de ses desseins. Le jour étoit pris pour mettre le feu à différens quartiers de la ville ; pour assassiner, à la faveur de cet incendie, les principaux du sénat, & en particulier Cicéron ; pour s'emparer du capitole ; pour renouveler & surpasser même toutes les horreurs de Sylla. Mais Cicéron veilloit sur la république, & rien n'échappoit à sa prudence. Les lois ne permettoient pas d'arrêter les accusés avant la conviction. Cet abus de la liberté civile, en des temps si dangereux, étoit peut-être le plus grand obstacle à son zèle. Il dévoile au sénat tout le complot. On donne aux consuls un pouvoir illimité, par la formule en usage dans les périls extraordinaires. Catilina ose néanmoins encore paroître ; mais confondu en plein sénat par l'éloquence de l'orateur, il sort de la ville. Cicéron acquiert toutes les preuves nécessaires pour dissiper les doutes du

Il prévient l'effet de la conjuration.

peuple. C'étoient des lettres de Catilina & de ſes principaux complices, Lentulus, Cethégus, Statilius, Gabinius. Ceux-ci, arrêtés, convaincus, condamnés à mort par un décret du ſénat, ſont exécutés de nuit dans les priſons. On marche contre Catilina, qui, avec une troupe de rebelles, alloit ſoulever la Gaule; on l'attaque, il ſe défend avec fureur. Vaincu ſans reſſource, il ſe jette au fort de la mêlée, & y meurt percé de coups. C'étoit un de ces hommes nés pour faire de grandes choſes, qui, eſclaves des paſſions, ne ſemblent plus être capables que de grands crimes.

Catilina vaincu & tué.

Avant que la conjuration éclatât, Cicéron avoit fait rejeter, même par le peuple, une loi agraire du tribun Rullus, en vertu de laquelle dix commiſſaires devoient être, pour cinq ans, revêtus d'une autorité preſque ſans bornes. De pareilles lois, en un ſiècle où la probité devenoit ſi rare & l'ambition ſi violente, ne tendoient qu'au bouleverſement de l'état. Elles ne pouvoient s'exécuter qu'en produi-

Loi agraire de Rullus.

sant des guerres civiles. Les décemvirs auroient employé leur pouvoir à leur fortune ; le peuple auroit eu de nouveaux tyrans, la république des maîtres. Rullus se proposoit lui-même de dominer, & son zèle apparent du bien public étoit un masque pour couvrir l'intérêt particulier.

Commencemens de César.

Un patricien qui le surpassoit infiniment, soit par l'éclat de la naissance, soit par le mérite des talens, Jules-César, gendre de Cinna, formoit en silence de plus vastes entreprises. La molleſſe, la parure, le libertinage, n'annonçoient dès sa jeunesse qu'un homme de plaisirs, dont Rome n'avoit rien à espérer ni rien à craindre. On le peignit comme tel à Sylla, pour le sauver de la proscription. Le dictateur en jugea mieux. *Ne voyez-vous pas*, dit-il, *dans ce jeune homme plus d'un Marius?* César s'enfuit alors. Il cultiva son génie ; il fit bientôt connoître son grand caractère. Allant à Rhodes étudier l'art oratoire, il fut pris par des pirates. Il osa les braver jusques aux me-

naces les plus fières, en attendant une grosse somme qu'il avoit promise pour sa rançon. A peine sorti de leurs mains, il rassembla quelques vaisseaux, les poursuivit, les prit à son tour, & les fit mourir sur la croix, comme il les en avoit menacés. Dès qu'il entra dans la carrière de l'ambition, à l'âge de trente-sept ans, il y parut avec tous les avantages de l'éloquence & d'une profonde politique. Pour s'attacher le peuple, il épuisa son patrimoine en profusions, en spectacles. Ses dettes furent énormes; mais il étoit sûr de les acquitter, s'il parvenoit à la puissance. Il acheta impunément les dignités; il ranima les restes du parti de Marius.

Son ambition soutenue par de grands moyens.

Toute son ame se portoit aux honneurs & à la gloire. Lisant un jour la vie d'Alexandre : *Hélas!* dit-il les larmes aux yeux, *Alexandre avoit conquis à mon âge tant de royaumes, & moi je n'ai rien fait encore de mémorable!* Une autre fois, traversant une petite bourgade des Alpes, & entendant quelqu'un

Traits qui dévoilent son caractère.

de sa suite demander d'un ton moqueur, si l'on briguoit aussi les charges en cet endroit, il répondit: *J'aimerois mieux être ici le premier, que le second à Rome.* De semblables traits peignent le fond d'un caractère.

693. Il réconcilie adroitement Pompée & Crassus pour s'appuyer de leur crédit.

Mais Pompée, de retour à Rome en 692, accoutumé au commandement & aux succès, ne vouloit souffrir ni supérieur ni égal. Il avoit étalé dans un triomphe magnifique tout ce qui pouvoit éblouir le peuple, & effacer en quelque sorte la gloire des autres généraux: la liste de ses conquêtes étoit prodigieuse, & les dépouilles ne l'étoient pas moins. Naturellement ennemi de la violence, peut-être par foiblesse d'ame, plutôt que par sagesse de conduite, il avoit licencié ses troupes en arrivant; & il s'étoit flatté de rester, sans leur secours, le maître de la république. Il trouva dans Crassus un adversaire, à qui des richesses prodigieuses attachoient une infinité de partisans. Ces deux rivaux se haïssoient; la balance flottoit entre eux dans le

sénat. César, après avoir commandé en Espagne, voulant être consul, ayant besoin de l'un ou de l'autre, & ne pouvant s'attacher à l'un sans se faire de l'autre un ennemi, exécuta un nouveau plan de politique, dont lui seul étoit capable. Il les réconcilia; il unit ses intérêts aux leurs, ou plutôt il vint à bout par cette union, de cimenter son intérêt de tout leur crédit. Caton, si célèbre par sa vertu stoïque poussée au-delà des bornes, prévit que le triumvirat entraîneroit nécessairement la ruine de la liberté. Cependant on applaudissoit à une réconciliation qui sembloit éteindre la discorde.

Triumvirat.

Caton en prévoit les suites.

A peine César eut-il obtenu le consulat, par le moyen de Pompée & de Crassus, qu'il proposa une loi agraire, pour attacher davantage le peuple à son parti. Cette loi n'avoit pas les inconvéniens des précédentes. Elle se bornoit à certaines terres de la Campanie, qu'on devoit distribuer à vingt mille pauvres citoyens, ayant au moins trois enfans. Elle étoit faite de manière à éloi-

César fait passer une loi agraire plus juste que les précédentes.

gner tout soupçon de tyrannie. Cependant Caton, le consul Bibulus, & la plupart des sénateurs, s'y opposèrent. On eut recours au peuple. Pompée & Crassus se déclarèrent hautement pour la loi. Bibulus fut chassé de l'assemblée avec outrage; le sénat réduit au silence ne fit plus d'opposition. Depuis ce jour l'autorité du consulat fut toute entre les mains d'un seul : son collègue n'osa plus paroître. Cicéron dit plaisamment que c'étoit le consulat, non de César & de Bibulus, mais de Jules & de César.

Sa politique pour s'assurer de Pompée, & pour se défaire de Cicéron.

César, avec une adresse infinie, approchoit toujours de son but. Il donne sa fille en mariage à Pompée, de peur que les républicains zélés ne lui enlèvent cet appui. Il fait passer une loi par laquelle on oblige les sénateurs & les magistrats de prêter serment, qu'ils ne proposeront jamais rien contre ce que les assemblées populaires ont décidé sous son consulat. Craignant le zèle & l'éloquence de Cicéron, il procure le tribunat au séditieux Clodius, ennemi mor-

tel de l'orateur, & qui, de race patricienne, s'étoit fait adopter dans une famille plébéienne pour devenir tribun du peuple; vrai scélérat, accusé tout récemment d'avoir profané les mystères de la *Bonne déesse*, & d'avoir entretenu un mauvais commerce avec la femme même de César. Enfin, il obtient pour cinq ans le gouvernement des Gaules, (Cisalpine & Transalpine) & quatre légions, prévoyant que le pouvoir militaire le mettroit en état d'exécuter tous ses desseins. Caton dit alors : *Nous venons de nous donner un roi, & nous l'avons établi avec ses gardes dans notre citadelle.*

695. Clodius opprime Cicéron.

Bientôt après, Clodius propose une loi, pour déclarer criminel d'état quiconque a fait mourir un citoyen avant le jugement du peuple. C'étoit une batterie dressée contre Cicéron, dupe jusqu'alors des artifices du triumvirat. Les complices de Catilina avoient été mis à mort, sans que le peuple eût prononcé leur jugement; mais Cicéron n'avoit agi que par l'ordre du sénat, & la nécessité des conjonctures justi-

finoit sa conduite. Dès qu'il se vit attaqué, la foiblesse de son caractère trahit son génie. Abbatu, suppliant, en habit de deuil, il sollicita du secours, & n'en trouva point. L'ingrat Pompée lui ferma sa porte; Ce même Pompée qui, le comblant de louanges artificieuses, disoit peu auparavant: *J'ai servi la république, mais il l'a sauvée.* Cicéron prévint le décret de son exil, sortit de Rome, se retira en Grèce. Sa douleur excessive, ses plaintes amères contre ses meilleurs amis, sont une preuve que la philosophie, dont il se paroit avec complaisance, étoit moins dans son ame que dans ses discours.

Il éloigne aussi Caton.

Clodius venoit aussi d'éloigner Caton, inflexible républicain, qui ne cessoit de combattre les vices & la tyrannie. Il lui fit donner la commission de détrôner Ptolémée, roi de Chypre, dont on prétendoit que le royaume appartenoit aux Romains. Le tribun, ennemi personnel de ce prince, l'avoit fait condamner comme ennemi de la république. Celui-ci s'empoisonna avant l'arrivée de Caton.

Royaumes légués à la république.

Ptolémée Alexandre, roi d'Egypte, chassé par les Alexandrins, avoit légué à la république, non-seulement Chypre, mais l'Egypte même. Il donnoit ce qu'il avoit perdu : c'étoit probablement pour se venger d'un usurpateur. Par quel motif, trois autres souverains avoient-ils de même légués leurs états ! *Coutume fort singulière*, dit Rollin, & *qui certainement fait beaucoup d'honneur à ceux en faveur de qui elle s'établit !* Disons plutôt qu'elle fut le fruit ou des manéges de Rome, ou de la terreur du nom romain. Ces tyrans des rois & des peuples écrasoient tout par leurs vexations comme par leurs armes. Et l'on veut que des legs de royaumes aient été un hommage à leurs vertus !

696. Pompée fait rappeler Cicéron, qui lui procure un nouveau pouvoir.

Pompée s'apperçut enfin de ses erreurs. Clodius cessa de le ménager ; & la première campagne de César dans la Gaule parut éclipser toute sa gloire. Irrité contre l'un, jaloux de l'autre, il ménagea le rappel de Cicéron, qu'il avoit si lâchement abandonné. L'orateur fut

comblé d'honneurs à son retour ; il traversa l'Italie comme en triomphe : on rebâtit ses maisons aux frais de l'état. Son crédit se signala bientôt en faveur de Pompée. Saisissant l'occasion d'une disette de grains, il lui procura pour cinq ans la surintendance des vivres, dans tout l'empire, avec un pouvoir excessivement étendu. Par de telles commissions, on s'accoutumoit à mettre la fortune publique entre les mains de quelques ambitieux, & on les accoutumoit à en faire leur fortune particulière.

697. Commandemens accordés pour cinq ans aux triumvirs.

Comme les triumvirs avoient besoin les uns des autres, ils s'unirent par de nouveaux engagemens. Pompée & Crassus obtinrent le consulat, & des gouvernemens considérables ; le premier eut celui de l'Espagne ; le second, celui de la Syrie, de l'Egypte & de la Grèce ; tous deux pour cinq années. Les amis de César n'y consentirent qu'en le faisant continuer, pour cinq ans, dans son gouvernement des Gaules. Ces trois généraux furent autorisés à lever autant de troupes, & à exiger des

rois & des peuples alliés de Rome, autant d'argent & de secours qu'ils le jugeroient convenable. Ils pouvoient donc disposer absolument de tout.

700. Crassus défait, & tué par les Parthes.

Pompée règnoit presque à Rome, & se garda bien de s'éloigner: il se contenta d'envoyer en Espagne ses lieutenans, comme un souverain envoie ses officiers dans les provinces. Crassus, qui accumuloit trésors sur trésors; qui disoit qu'un citoyens n'étoit point riche, s'il n'avoit de quoi entretenir une armée; qui, sans doute, étoit pauvre lui-même, au milieu de son opulence, se hâta de passer en Asie où il espéroit d'assouvir sa cupidité. Après avoir pillé le temple de Jérusalem, il s'engagea dans une expédition imprudente contre les Parthes, sans aucun autre motif de guerre que leurs richesses. Mais les Parthes étoient un peuple guerrier, formidable même en fuyant, par leur adresse à tirer de l'arc & à manier les chevaux. L'armée romaine fut taillée en pièces, & Crassus tué avec son fils. Il avoit tenu

la balance entre Céſar & Pompée : ſa mort devoit rompre l'équilibre, & faire éclater la diſcorde. On ne voyoit à Rome que factions, que déſordres de toute eſpèce. Tout s'y vendoit publiquement ; la violence accompagnoit la brigue, c'étoit à force d'argent qu'on s'aſſuroit les ſuffrages ; c'étoit avec l'épée qu'on attaquoit ſes rivaux. Les lois étoient foulées aux pieds ; le parti immoloient tout à l'intérêt perſonnel. Milon tua Clodius, & ce meurtre fut un ſignal de combats & d'incendies au centre de la ville.

Meurtre de Clodius.

701.

Les partiſans de Pompée s'efforcèrent de le faire nommer dictateur. C'eſt ce qu'il ambitionnoit ſecrettement. Caton, pour mettre à couvert la liberté, en le tenant ſous le joug des lois, propoſa de l'élire ſeul conſul ; parce que, du moins, il reſteroit comptable de ſa conduite. La choſe étoit ſans exemple, elle s'exécuta. Pompée fut ſeul conſul. On lui accorda de nouvelles troupes, & mille talens de revenu pour l'entretien de ſon armée ; on lui continua le gouvernement

Pompée, ſeul conſul.

d'Eſpagne, avec la permiſſion d'y envoyer des lieutenans. Avant la fin de ſon conſulat, il ſe choiſit un collègue. Feinte modération qui éblouit les ſénateurs !

Il viole ſes lois.

Deux lois nouvelles qu'il publia contre la violence & la brigue, auroient été bonnes ſi elles avoient pu s'exécuter. Milon fut condamné à l'exil, pour le meurtre de Clodius, malgré l'éloquence de Cicéron ſon ami & ſon défenſeur. C'étoit une ſuite de la première loi ; mais Pompée lui-même viola publiquement la ſeconde, en ſauvant par ſon crédit Métellus Scipion, accuſé de brigue, & prêt à être condamné. Quand la force & l'intérêt dominent, la volonté de celui qui peut tout eſt proprement l'unique loi.

Procès de Milon.

Le procès de Milon fournit même une preuve du déſordre le plus violent. Une multitude furieuſe menaça dès le commencement ſes défenſeurs. Pompée fit prendre les armes, & environna de gardes le *forum* pour contenir le peuple. Cet appareil militaire, inouï juſqu'alors, un nouveau tumulte, les cris des

partisans de Clodius, intimidèrent Cicéron. Son plaidoyer fut foible, en comparaison de celui qu'il écrivit après le jugement. Milon fut condamné, & le méritoit. Il prévint la sentence en s'exilant à Marseille. Cicéron lui ayant envoyé ce chef-d'œuvre d'éloquence : *Quel bonheur*, dit-il après l'avoir lu, *qu'il n'ait pas été réellement prononcé! Je ne mangerois pas des figues si excellentes.* Milon n'avoit jamais démenti sa fermeté. Son caractère, soutenu dans l'exil, fait un contraste frappant avec celui de Cicéron.

CHAPITRE VII.

Conquête des Gaules par les Romains.
— Pompée se brouille avec César.
— Guerre civile.

Succès de César dans la Gaule, depuis l'an de Rome 696.

CÉSAR, en moins de dix ans, avoit dompté les Helvétiens, vaincu Arioviſte, prince Germain uſurpateur d'une partie du pays des Séquanois ; ſubjugué les Belges, les plus redoutables des Gaulois ; réduit en province romaine toute la Gaule, & porté la terreur de ſes armes deux fois au-delà du Rhin, deux fois juſques dans la Grande-Bretagne. On compte parmi ſes exploits huit cents places de priſes, trois cents peuples aſſujettis, trois millions d'hommes défaits en pluſieurs batailles. Les Gaulois étoient pleins de courage, mais diviſés en petits états, ſous des chefs qui avoient peu d'autorité. Il les aſſujettit, non-ſeulement par ſa valeur & par ſes talens militaires, mais par

son adroite politique, en fomentant leurs dissensions, en les armant les uns contre les autres, & ne négligeant aucun moyen d'étendre & d'assurer ses conquêtes.

Peu s'en fallut cependant qu'un illustre auvergnat, Vercingétorix, ne lui enlevât rapidement tout le fruit de ses exploits. En l'absence du général romain, qui avoit coutume de passer l'hiver au-delà des Alpes, se forma une ligue formidable de presque tous les Gaulois pour s'affranchir d'un joug odieux. Vercingétorix en fut le chef, & se montra digne de l'être. César accourt avec une diligence incroyable; surmonte toutes les difficultés, répare tous les malheurs; il s'empare de Bourges (*Avaricum*) que défendoit une armée entière; à la nouvelle d'une défection des Eduens, il lève le siège de Gergovia en auvergne (peut-être Clermont); il passe la Loire à gué devant les ennemis; il défait ensuite Vercingétorix, & le réduit à se renfermer dans Alise, place très-forte, située sur une montagne du pays qu'on

702. Ses victoires sur Vercingétorix.

appelle aujourd'hui l'Auxois, en Bourgogne. C'eſt au ſiège d'Alèſe que ſe déploie tout le génie de Céſar. Il fait des travaux prodigieux; il met en fuite une armée de deux cents cinquante mille hommes qui aſſiége ſon camp; il force les aſſiégés à ſe rendre après ſept mois de réſiſtance, ſi opiniâtre, qu'on avoit propoſé dans leur conſeil de guerre de manger les perſonnes inutiles. Telle fut la ſeptième campagne de Céſar.

Sa conduite pour devenir le maître à Rome.

Intrépide, ſobre, infatigable, toujours prêt à combattre, toujours attentif aux affaires, en même tems qu'il pourſuivoit les ennemis, il veilloit ſur les intrigues de Rome, il répandoit l'or à pleines mains, pour acheter les ſuffrages, pour ſe faire des créatures: le conſul Emilius lui coûta ſeul cent cinquante talens. Il enrichiſſoit ſes officiers & ſes ſoldats, qui n'étoient plus ceux de la patrie. Il avoit douze légions, accoutumées à vaincre ſous ſes ordres, attachées par affection & par intérêt à ſa fortune. Enfin il ſe permettoit tout pour règner, & ſon

génie s'élevoit au-dessus de tous les obstacles.

Le terme de son gouvernement approchoit. En lui ôtant le commandement militaire, ont l'eût remis au niveau des citoyens. C'étoit l'espérance de Pompée, qui sollicitoit sous main son rappel. Mais le tribun Curion vendu à César, détourna le coup sans paroître d'aucun parti. Il proposa ou de continuer ou de révoquer ces deux généraux, tous deux également capables d'inspirer de l'inquiétude à la république. Comme Pompée, quelque modération qu'il affectât, n'avoit garde de consentir à se dépouiller le premier, Curion fut d'avis qu'on les déclarât l'un & l'autre ennemis du peuple romain, s'ils vouloient retenir leurs gouvernemens. Le ressentiment de César étoit d'autant plus vif, qu'on lui avoit permis, contre les règles, de briguer même le consulat sans venir à Rome, & sans quitter sa province. Il offrit cependant d'abdiquer, pourvu que son rival abdiquât. Celui-ci, moins habile & moins

Brouillerie ouverte entre César & Pompée.

clairvoyant, persuadé que les troupes de César abandonneroient leur général, portoit sa confiance jusqu'à dire, qu'*il n'avoit qu'à frapper la terre du pied, pour en faire sortir une armée.* Julie sa femme, étant morte, nulle espèce de lien ne l'attachoit plus à son beau-père ; tout l'excitoit à le traiter en ennemi.

Ce dernier, par une confiance aveugle, rejette tout accommodement.

Après quelques négociations, Pompée, par ses refus d'accommodement, rendit inévitable la guerre civile. De son côté, étoient les consuls & le sénat ; de l'autre ; le peuple, & une armée victorieuse, sous les ordres du plus grand capitaine qui fût jamais. Là, il y avoit plus d'apparences de justice ; ici, plus d'habileté, de courage & de ressources. La justice même, quand elle seroit sans nuages, se trouveroit bien foible en pareilles circonstances.

704. César passe le Rubicon ; Rome est consternée.

On avoit déclaré César ennemi de Rome, s'il refusoit de quitter le commandement ; on avoit chargé Pompée de la défense de la république, quoiqu'il ne fût pas consul. César est au bord du Rubicon, petite

tite rivière qui sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie. La plupart de ses légions étoient encore dans la Gaule transalpine; & c'étoit probablement l'effet de sa profonde politique : d'un côté, il inspiroit par-là une aveugle confiance à ses ennemis ; de l'autre, il se ménageoit les moyens de détruire les forces de Pompée en Espagne. Cependant, selon le récit de Plutarque, il hésite au bord de cette rivière, dont le passage est une hostilité manifeste. *Si je ne passe point*, dit-il, *je suis perdu; si je passe, de quels malheurs Rome est menacée!* Mais réfléchissant sur la haine de ses adversaires, il s'écrie : *Le sort en est jeté.* Il passe le Rubicon, court s'emparer de Rimini, répand l'alarme jusques dans Rome. Le sénat déclare qu'il y a *tumulte;* c'est-à-dire, que la ville est en danger, & que les citoyens doivent tous prendre les armes.

Rien n'étoit prêt contre un ennemi si actif & si redoutable. Il ne trouve presque par-tout que des déserteurs qui se joignent à ses trou-

705. Guerre civile. Bataille de Pharsale.

pes. Pompée abandonne la ville & l'Italie. César, après s'être emparé du trésor public, & en avoir tiré des sommes immenses, va soumettre l'Espagne, où le parti contraire étoit puissant. Il revient victorieux. Marseille, dont il avoit commencé le siége, & que ses lieutenans n'avoient pu prendre, lui ouvre ses portes dès qu'il reparoît. Nommé dictateur, contre les règles, par le préteur Emilius Lépidus, élu ensuite consul par les comices, il poursuit en Epire son rival, lui offrant toujours la paix, poussant toujours vivement la guerre. Pompée, maître de la mer & supérieur en forces, perdit une occasion de vaincre. César décampa, l'attira en Thessalie, y remporta une victoire décisive à Pharsale. On vit dans cette action, que la supériorité du nombre n'est rien contre la discipline & le courage. Une foule de jeunes patriciens, amollis par le luxe, entretenoient l'aveugle confiance de Pompée. La victoire leur paroissoit certaine, & ils en partageoient d'avance les fruits. Leur

impatience, irritée par les fatigues de la guerre & par l'attrait des plaisirs de Rome, contribua beaucoup à précipiter le général, qui devoit prudemment éviter cette bataille. César avoit recommandé à ses vétérans de les frapper au visage : il prévoyoit que la crainte d'être défigurés feroit plus d'impression sur eux, que le desir de la gloire. En effet, ils furent bientôt en déroute. Le vainqueur trouva dans le camp ennemi tout l'attirail d'un luxe asiatique. Quinze mille morts, vingt-quatre mille prisonniers, tandis qu'il ne perdit que deux cents soldats & trente centurions ; c'est de quoi étonner dans une victoire de César lui-même, sur tout contre un ennemi tel que Pompée.

Il jeta au feu les papiers de son rival, sans en lire aucun. *J'aime mieux*, dit-il, *ignorer des crimes, que d'être obligé de les punir.* Il soupira profondément, à la vue du champ de bataille couvert de morts ; & du moins il s'efforça de réparer

(Modération du vainqueur.

par sa clémence les maux qu'on l'avoit, disoit-il, contraint de faire.

La cour d'Egypte fait assassiner Pompée.

Ce fameux Pompée, si long-temps le maître de la république, & en quelque sorte de la fortune, maintenant vaincu, fugitif, errant au hasard, prend enfin la route de l'Egypte, où il avoit rétabli Ptolémée Aulète, détrôné par les Alexandrins : il se flattoit d'éprouver la reconnoissance du jeune Ptolémée, fils & successeur d'Aulète. Mais l'infortune laisse si peu d'amis ! César le poursuivoit avec ardeur. La cour d'Egypte balança sur le parti qu'on devoit prendre. On suivit le conseil de Théodote, lâche rhéteur, qui persuada une trahison & un meurtre, comme le seul moyen de plaire à César. On assassina Pompée, en lui tendant les bras pour le recevoir. On présenta sa tête à son ennemi ; mais, au lieu de la joie qu'on attendoit, il ne témoigna que de l'indignation & de la douleur.

César donne l'Egypte à Cléopâtre.

Cléopâtre, sœur & femme du roi d'Egypte, avoit droit de partager avec lui la couronne, selon les

dispositions de leur père. Elle soutenoit ce droit par les armes. César voulut terminer le différend au nom du peuple romain; & la beauté de Cléopâtre lui inspira des sentimens, qui le rendoient trop suspect de partialité. Photin, ministre de Ptolémée, excita pour cette raison la guerre d'Alexandrie, dans laquelle périrent & le roi & le ministre. César y courut les plus grands dangers; la littérature y fit une perte irréparable, puisque la meilleure partie de la bibliothèque des Ptolémées fut la proie des flammes d'un incendie.

Guerre d'Alexandrie.

Ayant mis Cléopâtre sur le trône, César marcha rapidement contre Pharnace, fils de Mithridate & roi du Bosphore, dont les conquêtes s'étendoient en Asie. La promptitude de cette expédition justifie les trois mots célèbres dont il orna ses trophées : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

Sa victoire sur Pharnace.

706. Consul pour cinq ans, dictateur pour un an, chef perpétuel du collège des tribuns, autorisé à faire la paix & la guerre comme il le ju-

Il revient à Rome, où il est le maître.

geroit à propos ; deux ans après le passage du Rubicon, il reparut à Rome avec un pouvoir absolu. Loin de le cimenter, à l'exemple de Sylla, par le sang des citoyens, il s'empressa de pardonner ; il combla même de bienfaits plusieurs de ses principaux ennemis. Tous n'étoient pas encore domptés. Pendant son séjour en Egypte, où un amour imprudent lui avoit fait négliger ses intérêts, Scipion, Caton, avec les fils de Pompée, & d'autres républicains, avoient rassemblé des forces en Afrique. Caton refusa le commandement, parce qu'il étoit dû à Scipion, en qualité de consulaire. Ils avoient pour allié Juba, roi de Mauritanie. Ils se préparoient à une vigoureuse défense. Mais qui pouvoit vaincre César ?

Guerre d'Afrique.

Ayant passé la mer, dépourvu d'abord de munitions & de subsistances, il donna bientôt de nouvelles preuves de sa supériorité. Il vouloit combattre ; les ennemis devoient éviter le combat. Après plusieurs mois d'inquiétudes, il les at-

tira enfin sous les murs de Thapse qu'il assiégeoit ; il les défit, & n'eut que des succès rapides. Caton avoit inutilement conseillé de ne point courir les risques d'une défaite. Renfermé dans Utique, il sembloit y faire revivre le sénat de Rome & la liberté. Ses espérances s'évanouissent enfin. Il voit le découragement répandu par-tout ; il invite ses amis à prendre la fuite, ou à implorer la clémence du vainqueur. Pour lui, résolu de ne point survivre à la liberté de sa patrie, après avoir conversé tranquillement avec deux philosophes, & avoir lu le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, essayant la pointe de son épée, il dit : *Je suis enfin mon maître.* Il s'endort ; il se perce à son réveil. On accourt au bruit, on panse la blessure ; il la r'ouvre lui-même, & expire. César, à cette nouvelle, s'écria : *O Caton, je t'envie ta mort, puisque tu m'as envié la gloire de te conserver la vie.* Sauver un tel ennemi, eût été en effet plus glorieux que de le vaincre. Rien ne résista plus en Caton se tue.

Afrique. Juba désespéré se donna la mort; Scipion périt; les fils de Pompée se sauvèrent en Espagne.

Ce vertueux romain manque de prudence.

Si Caton n'avoit pas été enthousiaste dans la vertu, & qu'au lieu de heurter avec rudesse les mœurs de son siècle, il eût cherché par des moyens praticables à en corriger les désordres, son patriotisme & sa grandeur d'ame auroient pu produire beaucoup de bien, ou empêcher beaucoup de mal. Mais la remarque de Cicéron est juste : en se conduisant *comme dans la république de Platon, & non dans la lie de Romulus*, sa rigidité fut rarement utile, quelquefois pernicieuse. Ce n'étoit plus le temps des Fabricius. Rome, entièrement corrompue, ne pouvoit plus se gouverner par les anciens principes républicains. Il falloit donc les plier aux circonstances & aux besoins. Caton se rendit respectable, en observant ces grandes maximes de vertu, tombées dans l'oubli. Il manqua le but, en voulant trop les faire observer. La sagesse doit-elle tenter l'impossible ?

D'ailleurs, on remarque dans la vertu de Caton, ces excès de singularité, qui annoncent presque toujours moins de raison que d'enthousiasme. Il affectoit souvent de se montrer en public sans les vêtemens ordinaires, pour s'accoutumer, disoit-il, à n'avoir honte que de ce qui est véritablement honteux. Fort attaché à sa femme Marcia, dont il avoit eu plusieurs enfans, il la céda néanmoins à Hortensius, & la reprit après la mort de ce Romain. Un soufflet qu'il avoit reçu, ne lui paroissoit point une offense, parce que l'injure, selon ses principes, ne pouvoit parvenir jusqu'à lui. Honorons en lui le grand homme, le vertueux citoyen, le martyr de la liberté & des lois; mais avouons que la vertu plus tempérée mérite davantage l'amour des mortels.

Sa vertu outrée.

CHAPITRE VIII.

César devient maître de la république. — Sa mort.

708. Honneurs excessifs prodigués à César.

LES honneurs prodigués à César, après son retour, prouvent assez qu'il n'y avoit plus qu'une ombre de république. On remercia solennellement les dieux de ses victoires; on prolongea sa dictature pour dix ans, & ensuite pour toute sa vie; on lui donna, sous le titre de *réformateur des mœurs*, toute l'autorité de la censure, que deux magistrats partageoient auparavant; on déclara sa personne sacrée & inviolable; on mit sa statue dans le capitole à côté de celle de Jupiter, avec cette inscription sacrilège: *A César demi-dieu.* On lui décerna quatre triomphes, qui eurent pour objet les Gaules, l'Egypte, Pharnace & Juba. Il y étala des vases d'or & d'argent estimés soixante-cinq mille talens.

Ses profusions aux soldats & au peuple, les repas, les jeux, les spectacles superbes qu'il donna, enchantèrent une multitude, que l'attrait du plaisir conduisoit à l'esclavage. Vingt-deux mille tables, services dans les rues de la ville pour une fête, font juger de sa prodigalité. Les mœurs étoient si avilies, que des chevaliers romains n'eurent pas honte de combattre avec les gladiateurs.

Ses profusions.

La douceur de César, son application au gouvernement & la sagesse de ses lois, étoient les meilleurs moyens de colorer ses entreprises ambitieuses. Il rétablit l'ordre dans Rome; il y attira des citoyens; il ranima la population par des récompenses; il réprima les excès du luxe; il borna la durée des gouvernemens à un an pour les préteurs, & à deux pour les consulaires.

Il rétablit l'ordre, & fait de bonnes lois.

En qualité de souverain pontife, il réforma le calendrier. Les pontifes, soit par ignorance, soit par intérêt, y avoient mis une étrange confusion. L'année étoit de douze

Il réforme le calendrier, où les pontifes avoient mis la confusion.

mois lunaires : on devoit intercaler de deux en deux ans un mois de vingt-deux ou de vingt-trois jours, alternativement ; mais on faisoit ou l'on omettoit l'intercalation, tantôt pour abréger, tantôt pour prolonger le temps des magistratures. Ainsi tout ordre étoit renversé. Sosigène, astronome d'Alexandrie, porta la lumière dans ce chaos, & César établit l'année solaire de trois cents soixante-cinq jours, avec un jour d'intercalation au bout de quatre ans. La première année, il fallut, outre le mois intercalaire, ajouter soixante-sept jours.

Ce bel ouvrage fut censuré.

Un ouvrage si digne d'éloges, fut censuré, comme tout ce qui choque les coutumes & les idées vulgaires. Cicéron, plus capable que personne d'en sentir tout le mérite, en fit lui-même l'objet de ses indécentes railleries. Entendant dire un jour qu'une certaine constellation devoit se lever le lendemain : *Oui*, répondit-il, *& par l'ordre de César.* Cet orateur sacrifioit tout à ses bons mots. Le vrai sage peut-il jamais se permettre l'injustice ?

Les deux fils de Pompée ayant relevé leur parti en Eſpagne, Céſar y accourut, & porta le dernier coup à la liberté par ſa victoire de Munda. Il avoit, diſoit-il, combattu ailleurs pour la victoire ; mais à Munda il combattit pour ſa perſonne ; tant il eſſuya de périls avant d'être victorieux. *N'avez-vous pas honte de me livrer à des enfans?* dit-il pluſieurs fois à ſes ſoldats, au milieu de la mêlée. On le vit rentrer à Rome en triomphe, comme s'il eût vaincu les ennemis de la république. Alors, nommé dictateur perpétuel & empereur, il travailla plus que jamais à ſe concilier les cœurs & les eſprits. Il renvoya même ſes gardes ; il fit relever toutes les ſtatues de Pompée ; il augmenta le nombre des magiſtratures, pour multiplier les récompenſes ; il prodigua les bienfaits même à pluſieurs de ſes ennemis ; il remplit le ſénat de ſes créatures ; mais il l'avilit, en y ajoutant ſix cents ſénateurs, la plupart indignes de ce rang. C'étoient pour ſon ambition des inſtrumens néceſſaires. Le titre militaire

Céſar dictateur perpétuel, après la bataille de Munda.

d'*imperator*, (empereur) conféré auparavant par les soldats comme purement honorifique, ne subsistoit plus après le triomphe des généraux qui l'avoient reçu : il deviendra bientôt un titre de souveraineté.

709. Il irrite les républicains.

Quelques zélés républicains abhorroient une puissance destructive de la république. Le dictateur les irrita, ou par orgueil ou par imprudence. Un jour que le sénat en corps vint lui déférer de nouveaux honneurs, il ne se leva point de son tribunal. Cette marque de mépris offensa même le peuple. Quelque temps après, Marc-Antoine, son collègue dans le consulat, lui offrit publiquement un diadême. On applaudit au refus qu'en fit César : mais son intention étoit de sonder les sentimens du public ; & l'on sut bientôt qu'il ambitionnoit le titre de roi, si detesté par la nation. Un mot peut quelquefois beaucoup sur les hommes. César jouissoit de l'autorité suprême & absolue ; qu'avoit-il besoin de ce titre, qui n'étoit propre qu'à soulever les esprits ?

Une conspiration se forma d'abord. Cassius en étoit le chef. Il y engagea Marcus Brutus, descendant du premier consul, gendre & imitateur de Caton; que César aimoit comme son fils; qu'il avoit comblé de graces, après lui avoir sauvé la vie; & dont il s'étoit fait un ami, sans pouvoir dompter sa haine pour une domination usurpée. Des billets anonymes que Brutus, alors préteur, trouva sur son tribunal, réveillèrent dans son ame les sentimens républicains. *Tu dors, Brutus*, lui marquoit-on; *tu n'es plus le même.* L'ayant ainsi ébranlé par des voies obliques, Cassius acheva de le persuader par ses entretiens. Conspiration de Cassius & de Brutus.

Porcia, fille de Caton, épouse de Brutus, s'apperçut que son mari étoit vivement agité, & lui cachoit quelque chose d'important. Elle se fit une profonde blessure à la cuisse, pour essayer ses forces contre la douleur. Sûre de pouvoir garder un secret dans les tourmens même, elle découvrit sa plaie à Brutus, lui communiqua le motif de cette Courage de Porcia.

action courageuse & obtint la confidence qu'elle souhaitoit. *Fasse le ciel*, s'écria Brutus, *que je me montre le digne époux de Porcia !* L'ame de Caton respiroit dans une femme, que la philosophie avoit élevée au-dessus des hommes de son siècle. Cependant le jour de l'exécution du complot, elle ne fut pas maîtresse de ses sens. Agitée d'une violente inquiétude, troublée au moindre bruit, elle envoya message sur message pour savoir des nouvelles de son époux. Enfin elle tomba en défaillance ; on la crut morte, on courut en avertir Brutus. Il sentit la plus vive émotion, mais ne quitta point sa place. La femme peut le disputer à l'homme en courage, sans pouvoir vaincre une sensibilité qui, dans le courage même, fait éclater souvent la foiblesse.

César est assassiné.

On devoit assassiner le dictateur en plein sénat, lorsqu'il étoit sur le point de porter la guerre en Asie contre les Parthes, pour venger la défaite de Crassus. Des soupçons, des pressentimens, plutôt que les

prétendus oracles rapportés dans toutes les hiſtoires, le firent balancer s'il ſe rendroit à l'aſſemblée. Mais s'imaginant, comme ſes flatteurs le lui diſoient, que ſa conſervation intéreſſoit la république, & qu'on n'oſeroit pas attenter ſur ſa perſonne, il s'expoſa au danger ſans précaution. Les conjurés tirent leurs poignards, le percent de coups. A la vue de Brutus, il s'écrie : *Et toi auſſi, mon fils Brutus !* Il ceſſe alors de ſe défendre ; & ſe couvrant le viſage de ſa robe, il reçoit la mort en homme qui ne doit plus regretter la vie. Ce héros étoit alors âgé de cinquante-cinq ans.

Réflexions ſur ce meurtre.

Selon les maximes & les lois de la république, quiconque vouloit uſurper la ſouveraine puiſſance, étoit un ennemi de la patrie, livré aux coups des citoyens. Comme maître de l'état, Céſar ſembloit donc être condamné : un meurtre ſuppléoit à l'impuiſſance de la juſtice. Mais ſi Rome ne pouvoit plus demeurer libre ; s'il falloit néceſſairement qu'elle ſubît la loi d'un ambitieux, parce que les mœurs &

les principes, soutiens de la liberté, étoient détruits; si l'exemple de Sylla, si les richesses énormes & le crédit de quelques particuliers, devoient tôt ou tard changer la république en monarchie; César ne méritoit-il pas que sa domination fût préférée à de nouvelles guerres civiles? L'action atroce de Brutus, qui tue son bienfaiteur, son ami, dans l'espérance chimérique de sauver l'état, est un trait de ce fanatisme républicain, dont les excès ressemblent beaucoup à ceux du fanatisme religieux.

Suivant Cicéron, il falloit tuer tous les amis de César.

Cicéron, qu'on n'avoit point admis dans le secret du complot, parce que sa timidité étoit trop connue, se plaignit après coup que les conjurés n'eussent pas fait main-basse sur tous les principaux amis de César. *Ils ont exécuté un projet d'enfant avec un courage de héros*, écrivoit-il à Atticus; *l'arbre est abattu, mais les racines subsistent.* Couper les racines de la tyrannie étoit impossible alors: elles tenoient aux mœurs, qu'on ne pouvoit plus changer. Parmi les conjurés même, peut-être

auroit-on vu bientôt un usurpateur. Cicéron va s'égarer dans sa politique : il deviendra l'auteur & la victime de la fortune d'Auguste.

Dès que César eut expiré, ses meurtriers parcourent la ville le poignard à la main, criant que le roi de Rome n'étoit plus. Quelques patriciens se joignirent à eux; mais le peuple ne témoigna que de la consternation & des regrets. Trompés dans leur attente, ils se retirent au capitole. Le consul Marc-Antoine, & Lépidus, général de la cavalerie, se montrent alors, prêts à venger le dictateur, c'est-à-dire, à s'emparer du pouvoir suprême, l'objet de leur ambition. Le sénat s'assemble. On délibère si César doit être déclaré tyran ou légitime magistrat. Sa mémoire alloit être flétrie, lorsqu'Antoine présente avec adresse, que le dictateur ayant nommé à presque toutes les charges, les magistrats & les gouverneurs seroient forcés d'abdiquer, dès que celui dont émanoient leurs titres passeroit pour usurpateur & tyran; qu'il en résulteroit une funeste anar-

Les conjurés ne réussissent pas auprès du peuple.

Délibération importante du sénat.

chie, des troubles, des guerres civiles. On laisse la question à l'écart. On convient de ne point poursuivre les meurtriers du dictateur, & en même temps on confirme toutes ses ordonnances. Ce décret équivoque, ou plutôt contradictoire, ne pouvoit rétablir le calme. Il falloit montrer de la vigueur, ou renoncer à la liberté. Marc-Antoine, maître des papiers de César, y supposa ce qu'il voulut, & l'exécuta au gré de son intérêt.

Fausse paix.

Cependant les esprits se rapprochèrent en apparence. Les conjurés descendirent du capitole; Antoine & Lépidus les reçurent en citoyens: mais une démarche d'Antoine ranima bientôt les dissensions. Il fit lire le testament de César: plusieurs de ses meurtriers y étoient nommés avec honneur, & le peuple romain avoit des legs considérables. La tendresse, la reconnoissance pénétrant les cœurs, il acheva de les embrâser par l'éloge de ce grand homme, par le récit de ses exploits, par la peinture de ses vertus; il déploya sa robe ensanglantée; il

Marc Antoine soulève le peuple contre les meurtriers de César.

montra les bleſſures qu'il avoit reçues de ſes aſſaſſins : car le cadavre étoit expoſé pour les obsèques. L'impreſſion fut telle, que la populace en furie vouloit mettre le feu aux maiſons des conjurés. Ceux-ci ſortirent de Rome. Le conſul, pour gagner enſuite le ſénat, affectant un zèle républicain, propoſa le rappel de Sextus, fils de Pompée, caché en Eſpagne depuis la bataille de Munda. Cicéron lui-même donna dans le piège, & préconiſa Antoine, qu'il devoit bientôt déchirer par les plus violentes invectives.

Il trompe le ſénat.

CHAPITRE IX.

Politique hardie d'Octavius.—Triumvirat.—Bataille de Philippe, où le parti républicain est détruit.

Octavius, adopté par César, se déclare son héritier.

UN jeune homme de dix-huit ans parut tout-à-coup sur la scène, pour jouer le premier rôle. C'étoit Octavius, petit-fils de Julie sœur de César, & si célèbre depuis sous le nom d'Auguste. Le dictateur, son grand-oncle, l'avoit adopté en lui laissant les trois quarts de sa succession. Il étudioit l'éloquence à Apollonie sur les côtes d'Epire, quand il apprit le tragique événement, qui changeoit la face des affaires. On lui conseilla de dissimuler, d'attendre, de renoncer même à l'adoption & à l'héritage. Trop ambitieux pour suivre ce conseil, il se rendit à Rome, & se déclara l'héritier de César. Antoine qui dominoit, ne lui étoit point favorable. Il ne laissa pas de tendre à

son but, avec une politique également ferme & adroite. Ce consul ayant refusé de lui remettre l'argent du dictateur, il vendit son patrimoine, pour acquitter les legs contenus dans le testament : moyen infaillible de s'attacher le peuple, & de l'irriter contre un homme, qui, en offensant le fils, paroissoit ingrat envers le père, & injuste envers la nation.

Brouillerie ouverte entre Antoine & Octavius.

Antoine & Octavius se réconcilièrent, se brouillèrent plusieurs fois. Celui-ci vouloit venger la mort de César : celui là sembloit aussi le souhaiter, parce que la multitude le souhaitoit ; mais au fond il ne cherchoit qu'à s'agrandir. Leurs intérêts incompatibles, produisirent enfin une guerre. Plusieurs membres du sénat en furent charmés, dans l'espérance qu'ils se détruiroient mutuellement. Cicéron, moins sage que ceux qui restèrent neutres, embrassa le parti d'Octavius, se déchaîna contre Antoine, & s'attira ce reproche de Brutus, qu'*il cherchoit moins la liberté de sa patrie, qu'un bon maître pour lui-*

Cicéron prend le parti du dernier.

même. Ennemi personnel de l'un, séduit par les flatteries & la feinte confiance de l'autre, il satisfaisoit sa haine & sa vanité, croyant peut-être servir uniquement la patrie. On peut se tromper soi-même, jusqu'à ne pas distinguer les motifs de ses actions, tandis qu'ils n'échappent point aux yeux des autres.

Quel étoit le caractère de cet orateur?

Le portrait que Montesquieu a tracé de cet illustre orateur, expliquera le secret de ses démarches. » Je crois, dit-il, que si Caton » s'étoit réservé pour la république, » il auroit donné aux choses un tout » autre tour. Cicéron, avec des » parties admirables pour un second » rôle, étoit incapable du premier; » il avoit un beau génie, mais une » ame souvent commune. L'accès- » soire chez Cicéron, c'étoit la » vertu : chez Caton, c'étoit la » gloire. Cicéron se voyoit toujours » le premier : Caton s'oublioit tou- » jours. Celui-ci vouloit sauver la » république pour elle-même, ce- » lui-là pour s'en vanter. «

Les petits motifs entraînent à de

Tant de sensibilité à la vaine gloire, est certainement d'une ame foible,

foible, que de petits motifs peuvent entraîner à de grandes fautes. D'ailleurs Cicéron, en élevant le jeune César, croyoit se ménager un appui. Ses éloquentes Philippiques sont fort suspectes de passion; & n'en sont pas moins, comme celles de Démosthène, d'excellens modèles pour les orateurs hommes d'état. grandes fautes.

Le gouvernement de la Gaule cisalpine, qu'Antoine se fit donner pour tenir en bride l'Italie, fut l'occasion de la guerre. Décimus Brutus, un des principaux conjurés, avoit reçu du dictateur ce gouvernement, & vouloit s'y maintenir. Antoine fait marcher des légions, se met à leur tête. Octavius avoit déja une armée, quoique sans titre pour le commandement. Ses soldats le pressent de prendre la qualité de propréteur. Il refuse par une modestie politique, prévoyant bien que le sénat lui tiendra compte de ce refus. En effet, sur l'avis de Cicéron, le sénat non-seulement le nomme propréteur, mais encore lui érige une statue, & lui permet de Il fait prodiguer les honneurs à Octavius.

prétendre au consulat dix ans avant l'âge prescrit par les lois. Cicéron n'avoit déja que trop souvent sacrifié les lois à ceux dont il recherchoit l'amitié.

Antoine vaincu se joint à Lépidus.

Déja Antoine assiégeoit Décimus dans Modène. Cicéron le fait déclarer ennemi de la patrie, s'il ne lève incessamment le siège, & s'il ne sort de la Gaule cisalpine. Le décret du sénat étant méprisé, les deux nouveaux consuls, Hirtius & Pansa, reçoivent ordre de le combattre, Octavius de se joindre à eux. Pansa est battu & tué; Hirtius périt en gagnant une bataille. Antoine, obligé de fuir, passe dans la Gaule transalpine, où commandoit Lépidus. Il se montre en habit de deuil aux soldats; il les touche de compassion. Ces troupes le proclament leur général; & Lépidus est ainsi forcé de se déclarer en sa faveur, pour n'être pas lui-même abandonné sans retour.

710. Octavius forme avec eux un triumvirat.

Après la défaite d'Antoine, le sénat avoit cessé de ménager le jeune César. On avoit donné à Décimus le commandement de l'armée. Le

parti républicain se ranimoit. Octavius sentit qu'il étoit temps de lever le masque. Cicéron, encore dupe de ses artifices, ayant proposé en vain de lui donner le consulat, dans l'espérance d'être son collègue; & cette proposition ayant été accueillie avec des éclats de rire, l'héritier du dictateur ne balança point à imiter la politique & l'audace du dictateur même. Il employa tout, argent & promesses, pour s'attacher les soldats, qui devenoient les arbitres du gouvernement; il marcha vers Rome à la tête d'une armée; il se fit élire consul, quoiqu'il eût à peine vingt ans; il unit ses intérêts à ceux d'Antoine & de Lépidus; enfin il se mit en état, par son adresse plutôt que par son courage, de satisfaire l'ambition qui le dévoroit. Le triumvirat fut autorisé par les suffrages du peuple; car depuis long-temps les plus forts étoient les maîtres des suffrages. Décimus, abandonné de ses troupes, arrêté, assassiné, fut comme une première

victime d'une fureur insatiable de sang.

Ils conviennent de poursuivre les meurtriers de César.

Brutus & Cassius s'étoient retirés, l'un en Grèce, l'autre en Asie. La victoire y avoit fortifié leur parti, & l'on comptoit vingt légions sous leurs ordres. Le premier soin du jeune consul fut de les faire condamner, avec tous les meurtriers de César. Comme il ne pouvoit les vaincre sans le secours d'Antoine & de Lépidus, le décret porté contre ces derniers par le sénat, fut aussi-tôt révoqué. Octavius les joignit près de Modène. Leur conférence dura trois jours. Ils convinrent de partager entre eux le pouvoir

Ils veulent exterminer leurs ennemis.

suprême pour cinq ans; que Lépidus demeureroit à Rome, tandis qu'Octavius & Antoine feroient la guerre aux conjurés; qu'auparavant ils extermineroient leurs ennemis par une proscription, qui leur procureroit des fonds pour l'entretien de leurs troupes. Ainsi devoient se renouveler toutes les horreurs de Sylla, effacées en quelque manière par la clémence de César. Mais César avoit été poignardé malgré

la clémence : les triumvirs ne l'oublioient point.

Il seroit impossible de peindre l'atrocité de cette proscription. Les tyrans commencent par sacrifier les uns aux autres les têtes de leurs proches & de leurs amis ; Lépidus, celle de son frère ; Antoine, celle de son oncle ; Octavius, celle de Cicéron, qui l'avoit trop bien secondé. On défend, sous peine de mort, de secourir ou de cacher aucun des proscrits ; on promet récompense à quiconque les tuera, & même le droit de citoyens aux esclaves assassins de leurs maîtres. Au milieu du carnage & des trahisons, quelques esclaves se déguisèrent pour mourir à la place de leurs maîtres, quelques femmes donnèrent des preuves héroïques de fidélité ; mais le crime fit de Rome une boucherie. A la vue de la tête de Cicéron, tué par un tribun que son éloquence avoit sauvé, Antoine triompha de joie : Fulvie, femme du triumvir & veuve de Clodius, goûta le plaisir affreux de percer avec un poinçon la langue de cet

Horrible proscription.

illuſtre orateur. Trois cents ſénateurs & plus de deux mille chevaliers furent égorgés. Les richeſſes étoient un crime pour ceux que l'on n'avoit nulle raiſon de haïr. Cependant les biens confiſqués ne ſuffiſant pas encore, on mit une taxe ſur les mères, les filles, les parens des proſcrits. Enfin, c'eſt ici une de ces ſcènes abominables, où l'on voit les hommes, dénaturés par les paſſions, ſurpaſſer entre eux la rage des tigres. Et qui étoient les tyrans de la république? Un jeune fourbe, dont le grand talent étoit de tromper un général crapuleux, dont le génie s'abrutiſſoit continuellement dans les plus viles débauches; un autre général, dont on n'auroit jamais parlé, ſi le haſard ne l'avoit élevé aux honneurs en dépit de la nature. Combien Céſar méritoit d'être admiré & regretté, ſi l'on compare ſa conduite avec celle des nouveaux oppreſſeurs de Rome!

Octavius & Antoine marchent contre Brutus & Caſſius.

Après tant de maſſacres & de rapines, les triumvirs hâtèrent l'exécution de leur projet contre les

républicains. Lépidus garda Rome. Ses deux collègues passèrent en Macédoine, où Brutus & Cassius se réunirent. Le second arrivoit de Syrie, & venoit de fouler les asiatiques, pour soutenir les dépenses de la guerre. Jamais il n'y avoit eu d'armées romaines aussi nombreuses, que celles qui alloient décider du sort de la république. C'étoient de part & d'autre plus de cent mille hommes, accoutumés aux combats, & animés de l'ardeur qu'inspirent l'ambition, l'avarice ou la liberté. Cassius vouloit éviter une bataille, parce que les ennemis, faute de vivres, devoient se détruire d'eux-mêmes. Cet avis prudent ne fut point celui de Brutus. Les soldats regardoient comme une lâcheté de ne point combattre; ils murmuroient, ils désertoient; leur impatience décida les officiers & les généraux.

711. Bataille de Philippes.

La bataille de Philippes, sur les confins de la Macédoine & de la Thrace, fut la ruine du parti républicain. Octavius, lâche un jour d'action, autant que hardi dans le

cabinet, ne se montra point, sous prétexte de maladie, réelle ou feinte. Brutus mit en déroute ses légions. Mais, tandis que le vainqueur poursuivoit les fuyards avec trop peu de prévoyance, Antoine enfonça & dissipa les troupes de Cassius. Celui-ci, ignorant la victoire de son collègue, se fit tuer par un de ses affranchis. Les deux armées vaincues en partie, en partie victorieuses, retournent dans leur camp. Celle des triumvirs est exposée à manquer de tout. Brutus alors se règle sur le plan de Cassius. Le succès en eût été infaillible, si la mutinerie des soldats ne l'avoit contraint de hasarder une seconde bataille. Il la perdit, après avoir entièrement défait l'aîle que commandoit Octavius; & croyant la liberté anéantie, il se tua d'un coup d'épée, à l'exemple de son collègue.

Mort de Cassius & de Brutus.

Ces deux généraux ont été appelés honorablement les derniers Romains. Ils pouvoient mieux mériter ce titre. Cassius, d'un caractère violent & impérieux, fut soupçonné

Fautes de ces deux Romains.

d'agir moins par zèle pour la patrie, que par haine contre César. Brutus, vertueux par principes, inviolablement attaché aux lois, plein d'humanité & de justice, respectant jusques dans ses ennemis la qualité de citoyen, se livra trop à cet enthousiasme qui empêche la réflexion. Tantôt il agit foiblement, de peur d'aller au-delà des bornes; tantôt, mais rarement, il crut la violence permise pour l'intérêt de sa cause. Avant la seconde bataille de Philippes, il promit à ses soldats le pillage de Thessalonique & de Sparte, s'ils remportoient la victoire. C'étoit, comme l'observe Plutarque, imiter ceux à qui le droit du plus fort tenoit lieu de tout. Depuis long-temps on n'avoit des soldats qu'à ce prix: on achetoit leurs services par des gratifications énormes, par des promesses de distributions de terres. Ils s'en faisoient un droit; leurs sermens tenoient à la seule espérance de voir leur avidité satisfaite. Que devoit-il en résulter? Le despotisme militaire. Brutus se flattoit en vain de délivrer

sa patrie de ce fléau, s'il étoit victorieux. *J'attends l'événement*, écrivoit il à Atticus : *la liberté ou la mort en sera la suite.* Rome étoit-elle donc encore libre sous Pompée lui-même. Cassius peut-être auroit voulu remplacer César.

Réflexions sur le suicide, alors si commun.

Brutus & Cassius, en se tuant, ensevelirent avec eux la république. On les blâme avec raison de ce désespoir précipité. Mais il ne faut pas attribuer à un défaut de courage le suicide, alors si commun parmi les Romains. » Il est certain, » dit le célèbre Montesquieu, que » les hommes sont devenus moins » libres, moins courageux, moins » portés aux grandes entreprises, » qu'ils n'étoient, lorsque, par cette » puissance qu'on prenoit sur soi-» même, on pouvoit à tous les » instans échapper à toute autre » puissance. « La religion chrétienne inspire une juste horreur du suicide ; & les exemples que nous en voyons aujourd'hui, presque tous occasionnés par le vice & par le désordre, prouvent assez combien sa divine morale est nécessaire. Il n'en

eſt pas moins évident que les Catons & les Brutus n'étoient point des lâches, en renonçant à la vie plutôt que de perdre leur liberté. Les raiſonnemens ſubtils ſur cette matière n'affoibliſſent point les preuves de ſentiment.

CHAPITRE X.

Fautes d'Antoine utiles à Octavius. — Bataille d'Actium, & fin de la république.

Nouvelles cruautés d'Octavius.

OCTAVIUS s'abreuva encore de sang, après la victoire qu'Antoine avoit remportée pour lui. Un grand nombre d'illustres victimes subit le supplice, entre autres, le sénateur Favonius, philosophe, ami de Brutus, mais qui n'avoit point trempé dans le meurtre de César. La plus injuste tyrannie, selon lui, étoit préférable à une guerre civile; maxime trop souvent confirmée par l'expérience.

Favonius exécuté.

Profusions aux soldats.

Comme l'intérêt seul, l'appât des richesses, procuroient des troupes aux tyrans, les triumvirs devoient payer cinq mille drachmes à chaque soldat, outre les récompenses des officiers. On peut juger quelles extorsions souffrirent les peuples. Antoine alla épuiser l'Asie, où Brutus & Cassius

avoient laissé peu d'argent. *Puisque vous doublez nos taxes*, lui dit un orateur, *doublez aussi nos étés & nos automnes, sans quoi nous ne pourrons vous satisfaire.* Mais que peuvent les raisons contre la force?

Etant en Cilicie, Antoine cita devant lui la reine d'Egypte, Cléopâtre, qui avoit tenu pendant la guerre une conduite équivoque. Il étoit probablement d'accord avec elle, & saisissoit un prétexte pour l'attirer auprès de lui. Cette princesse comparut à Tarse, où elle se rendit, non en accusée, mais avec l'appareil d'une Vénus triomphante. Elle n'eut pas de peine à captiver par ses charmes un homme insatiable de plaisirs. Le grand général, l'ambitieux politique s'endormit au sein de l'amour; il oublia tout le reste. Octavius, uniquement occupé de ses propres intérêts, & résolu de règner seul, profita d'une passion si aveugle : il suppléoit par une habileté profonde aux qualités militaires dont il étoit dépourvu.

Antoine captivé par Cléopâtre.

C'est lui qui distribua aux vétérans les terres qu'on leur avoit

Terres distribuées aux soldats.

promiſes en Italie; ou plutôt, il autoriſa l'injuſte rapacité avec laquelle ils s'emparèrent des meilleurs cantons. Les citoyens paiſibles, Virgile entre autres, furent dépouillés de leurs patrimoines pour ſatisfaire ces uſurpateurs. On s'inquiétoit peu des murmures que de telles violences devoient exciter : en s'aſſurant l'affection des troupes, on s'aſſuroit les moyens d'affermir & d'augmenter la puiſſance. Auſſi, dès qu'Octavius ceſſa de craindre Sextus, fils de Pompée, maître de la Sicile & de la Sardaigne, & dont les flottes cauſoient les plus vives inquiétudes, il ſaiſit d'abord un prétexte pour ſe débarraſſer de Lépidus, homme ſans mérite, qui ne s'étoit élevé que par des baſſeſſes. Ce triumvir s'humilia devant lui, demanda la vie, & fut content de la traîner dans le mépris & l'obſcurité, quoique pontife, juſqu'en 740.

Chute de Lépidus.

Un trait ſingulier donnera l'idée du perſonnage. S'étant mis en tête d'avoir les honneurs du triomphe pour une petite expédition, il dreſſa

Son orgueilleuſe baſſeſſe.

lui-même, du consentement de ses collègues, un décret qui commençoit ainsi : *A tous ceux qui honoreront notre triomphe, santé & honneur ; aux autres, misère & proscription.*

Sextus Pompéius, moins par ses talens que par les forces de son parti, s'étoit maintenu long-temps en Sicile, s'étoit même rendu redoutable. Les triumvirs avoient même traité avec lui, tandis qu'il affamoit l'Italie, & que le peuple commençoit à se soulever. Mais à la première occasion de rupture, on reprit les armes. Enfin, le célèbre Agrippa, général d'Octavius, le défit dans une bataille navale. Il se sauva en Asie, où il fut tué par l'ordre d'Antoine, en 718. Celui-ci pouvoit seul disputer l'empire à son collègue : il lui en facilita au contraire l'usurpation, & il se perdit lui-même par un enchaînement de fautes énormes. Mort du jeune Pompée.

Fulvie, sa femme, également vindicative & courageuse, l'avoit brouillé avec Octavius, pour le retirer des mains de Cléopâtre. Ce fut Antoine se rend odieux & méprisable.

la cause d'une petite guerre dont Pérouse fut la victime, (en 713). La réconciliation s'étoit faite; ils avoient partagé entre eux toutes les provinces. Antoine quitta sans raison l'Italie, où il étoit revenu. On raconte qu'il perdoit toujours en jouant aux dés avec Octavius, qu'il en avoit de l'humeur, & qu'un astrologue égyptien, sans doute pour plaire à Cléopâtre, lui conseilla de s'éloigner de ce rival: *Car votre génie craint le sien*, lui dit-il; *le vôtre est fier loin de lui, mais sans courage en sa présence.* Si tel fut son motif, on y reconnoît toute la foiblesse de l'esprit humain.

Sa conduite à l'égard des Athéniens & de Cléopâtre.

Les Athéniens, chez qui il voulut passer l'hiver, le reçurent comme un dieu, & lui offrirent, dit-on, leur déesse Minerve en mariage: il récompensa leur flatterie, en exigeant deux mille talens pour la dot. Au

719. retour d'une expédition malheureuse contre les Parthes, il se rend odieux & méprisable par de nouveaux excès. Il donne à Cléopâtre le spectacle de son triomphe sur Artabaze, roi d'Arménie; & cette pompe glo-

rieuse est prostituée à l'amusement de sa maîtresse. Octavie, sœur d'Octavius, qu'il avoit épousée, & qui méritoit sa tendresse comme son estime, Octavie venoit le joindre; elle attendoit ses ordres à Athènes : il craint de déplaire à Cléopâtre en la recevant, & lui envoie l'ordre de s'en retourner. Il avoit déja proclamé Cléopâtre reine d'Égypte, de Chypre, d'Afrique, de Célé-Syrie; il prodigue les provinces & les royaumes aux enfans nés de leurs amours; il déshonore à chaque instant le nom romain. Cléopâtre est déclarée son épouse; Cléopâtre est tout pour lui.

Octavius saisit habilement les occasions de le décrier, & l'accuse ensuite devant le sénat. On se détermine à la guerre. Antoine s'y prépare au milieu des baladins & des plaisirs. En répudiant la sage Octavie, il s'étoit privé de toute espérance d'accommodement. Plusieurs de ses amis l'abandonnent, indignés de sa conduite avec Cléopâtre. Le faste & les hauteurs de cette reine augmentoient l'indigna-

Octavius se déclare son ennemi.

tion. On publioit qu'elle vouloit régner à Rome. C'eſt à elle qu'Octavius, en qualité de conſul, faiſoit déclarer la guerre. Avec une adreſſe infinie, il affectoit de défendre contre un ennemi étranger les droits de la république, en n'agiſſant que pour la mettre ſous le joug.

722. Bataille d'Actium, ſuivie de la mort d'Antoine & de Cléopâtre.

Les deux rivaux ſe déchirent par des invectives, avant de décider leur querelle par les armes. Enfin la bataille navale d'Actium fixe la deſtinée de l'empire. Cléopâtre avoit voulu ſuivre Antoine, non par courage de reine, mais par jalouſie de femme; il avoit eu la foibleſſe d'y conſentir, ſans égard pour les ſages conſeils qu'on lui donna; il eut encore pour elle la fatale complaiſance de combattre ſur mer, quoiqu'il eût la ſupériorité ſur terre. Elle s'enfuit avec ſes galères pendant le combat. Son amant, dont la valeur étoit éprouvée, s'oublie lui-même, & abandonne tout pour la ſuivre. Octavius, ou plutôt Agrippa, remporte la victoire. L'armée de terre d'Antoine, compoſée de dix-neuf légions & de douze mille

chevaux, l'ayant attendu en vain, ne pouvant plus douter de sa fuite, passe sous les drapeaux du vainqueur. L'Egypte est bientôt soumise. Antoine se tue à Alexandrie : Cléopâtre est réservée pour l'ornement du triomphe; mais elle évite cet opprobre en mourant avec courage, soit par la piqûre d'un aspic, soit par quelque autre poison. Son royaume fut réduit en province.

724. Octavius reste ainsi le maître de la république.

Ainsi le petit-neveu de César, à force de ruses, de souplesse, d'audace & de cruauté, parvint à la suprême puissance où il aspiroit dès sa jeunesse. Sa politique égala toujours son ambition. Son intérêt régla ses démarches : il ne se trompa ni sur les momens favorables, ni sur les moyens les plus sûrs; tantôt courtisant le sénat pour l'animer contre Antoine, tantôt s'unissant à Antoine pour opprimer le sénat. Il sut attacher les troupes à son parti, & éloigner adroitement de l'armée, non-seulement des esclaves qui déshonoroient la milice, mais des vétérans qui montroient un esprit de mutinerie. Son mariage avec

Scribonia lui procura une liaiſon paſſagère avec le jeune Pompée dont il avoit alors beſoin. Il la répudia bientôt, quoique dans une groſſeſſe avancée, pour épouſer Livie qu'il aimoit & qui pouvoit lui être plus utile. Nous verrons de quelle manière il affermit ſon empire, en paroiſſant reſpecter les lois. Rome perdit pour toujours la liberté. Cette fameuſe république fut anéantie. Il n'en reſta qu'une ombre, qui flattoit l'orgueil des Romains.

Les vices produits par les richeſſes devoient entraîner la ruine de la liberté.

La révolution doit s'attribuer aux vices qu'amenèrent les richeſſes. Tout étant devenu vénal, depuis qu'un petit nombre de particuliers pouvoient tout acheter, & leur énorme opulence augmentant les beſoins & la misère des autres; il falloit bien que les principes cédaſſent à la corruption, que la probité diſparût, que l'intérêt ſervît de règle, que les mœurs dépravées infectaſſent le gouvernement. Il falloit que l'amour de la patrie fût étouffé par mille paſſions contraires; que le luxe, les plaiſirs & la

débauche rompissent le joug des devoirs; que l'ambition forçât les obstacles à main armée; enfin, que le plus fort asservît les foibles. Quand on voit le peuple séduit par des profusions sans bornes, les soldats vendus au général qui les enrichit, les magistrats appliqués à se soutenir par des cabales, les généraux ne voulant pas déposer le commandement, lorsque l'autorité des lois les y oblige; on peut hardiment conclure : c'en est fait de la liberté.

En une seule année (715), plus de soixante préteurs parurent, disparurent successivement, comme il plut aux triumvirs. Ils faisoient de même passer rapidement le consulat d'une tête à l'autre. C'étoit un titre d'honneur, conféré pour satisfaire la vanité ou pour payer des services. Une chose plus monstrueuse encore, c'est qu'un sénateur vouloit s'avilir jusqu'à figurer avec les gladiateurs aux yeux du public, & qu'il fallut un décret du sénat pour empêcher cette infamie. D'autres en donneront bientôt l'exemple sans

Abus énormes.

rougir ; car nous voici arrivés au terme où l'on ne rougira plus de rien.

DIXIÈME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

LA RÉPUBLIQUE CHANGÉE EN MONARCHIE MILITAIRE.

Depuis l'an de Rome 726; avant J. C. 27, jusqu'au règne de Constantin.

AUGUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

Règne d'Auguste, jusqu'à la mort d'Agrippa.

Idée du règne d'Auguste.

LA politique rafinée d'Auguste, (c'est le nom qu'Octavius se fit donner par le sénat), n'a été jusqu'à présent que celle d'un méchant homme, qui sacrifie tout à la fureur

d'établir son injuste domination. S'il ne change pas de caractère & de principes, du moins il ne se baignera plus dans le sang humain ; il paroîtra même un bon prince, autant que son intérêt l'exigera. Les flatteurs le combleront d'éloges, le républicain le haïra toujours comme un oppresseur, l'homme impartial lui applaudira quelquefois dans l'exercice de l'autorité.

Ce fut un bonheur que l'ordre s'établît après la perte de la liberté.

» Auguste, dit Montesquieu, établit l'ordre, c'est-à-dire, une servitude durable : car dans un état libre où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle règle tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul ; & on nomme trouble, dissension, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir la liberté des sujets. « Mais, puisque les Romains devoient cesser d'être libres, cet ordre qu'Auguste établit, comparé aux désordres & aux malheurs précédens, efface une partie des taches de sa mémoire. Le temple de Janus fut fermé ; Rome respira paisiblement sous son règne : c'étoit beaucoup

beaucoup après les horreurs des guerres civiles. A son retour, chargé des dépouilles de l'Egypte, il distribua des sommes immenses à l'armée & au peuple; il donna des fêtes magnifiques, il ajouta aux libéralités funestes, qui depuis long-temps corrompoient la populace, entretenoient la fainéantise & la licence, mais éteignoient tout sentiment de patriotisme, d'honneur & de liberté.

725. Auguste affecte de vouloir abdiquer.

N'ayant rien plus à cœur que d'affermir sa puissance, & en même temps de se garantir, par une feinte modération, des coups qui avoient précipité César dans le tombeau, il affecte de vouloir abdiquer. Il consulte, dit-on, ses deux confidens, Agrippa & Mécène. Le premier, en généreux citoyen, lui conseille d'exécuter ce noble dessein; le second, en habile courtisan, lui prouve que la sureté de sa personne & le bien public doivent l'en dissuader. Auguste se rend à cet avis, qui probablement étoit le sien.

Avis d'Agrippa & de Mécène.

726. Par cette feinte modération, il

Cependant, après avoir cassé tous les actes du triumvirat, & donné des preuves d'un sage gouvernement,

affermit sa puissance.

n'agissant qu'en qualité de consul & comme l'égal de son collègue Agrippa, rapportant tout en apparence au rétablissement de la république; il déclara par un discours étudié, qu'il remettoit la souveraine puissance au sénat. Si ce discours fut tel que le rapporte Dion Cassius, c'est un monument précieux du talent & de l'art d'Auguste. Il y relève la grandeur du sacrifice qu'il fait à l'état; il insiste sur la sincérité d'une démarche si glorieuse; il propose aux sénateurs d'excellens principes de gouvernement; il leur conseille de préférer une règle fixe, quoique imparfaite, à des projets de réforme qui rendent le sort des hommes flottant & précaire; il les avertit qu'en s'écartant de ces principes, ils le feroient repentir de sa résolution, & replongeroient la république dans les désordres dont il l'a heureusement tirée. Ses mesures étoient bien prises; il comptoit sur un refus. On le supplia, en effet, de ne point quitter les rênes de la république; on obtint qu'il se chargeroit encore pour dix ans de ce fardeau. Il se réserva d'abdiquer

plus tôt, si l'on pouvoit se passer de lui. Selon toute apparence, la plupart des sénateurs pénétroient ses intentions : toute sa conduite passée les faisoit assez connoître. Mais enfin le consentement & les vœux des citoyens parurent légitimer son pouvoir; & il le conserva jusqu'à la mort, en renouvelant par intervalles la même cérémonie. Un plan de politique, bien concerté & constamment suivi, manque rarement le but, quand la force est jointe à l'adresse.

Tous les pouvoirs réunis dans sa personne, sous la forme de l'ancien gouvernement.

Attentif à déguiser la monarchie sous les dehors du gouvernement républicain, Auguste partage les provinces avec le sénat, & lui assigne adroitement les plus tranquilles, c'est-à-dire, celles où il n'y avoit point d'armées. La force militaire demeure ainsi entre ses mains. Loin de révolter les esprits en affectant le titre de roi, il ne prend pas même la qualité de dictateur; il se contente d'être nommé empereur, titre honorable, mais sans pouvoir, au temps de la république. A ce titre fut attaché, comme du temps de César, le pouvoir qui subjugue les nations, le

Titre d'empereur.

commandement des troupes, joint au droit de guerre & de paix. Revêtu successivement de la puissance consulaire & proconsulaire ; de la puissance tribunitienne, sans être tribun, (un patricien ne pouvoit l'être ;) de la censure, sous le titre de réformateur des mœurs ; du grand pontificat, si considérable par l'influence de la religion ; Auguste est le maître de tout, & cache son despotisme. On ajoute à ses titres celui de père de la patrie.

Le sénat & le peuple conservent leurs droits en apparence.

Il laisse au sénat les anciennes charges, les anciennes décorations ; mais il l'affoiblit par le nombre même des sénateurs, qu'il porte jusqu'à mille, & par le soin d'y placer des hommes esclaves de ses volontés. Il caresse & flatte le peuple, lui donne des fêtes, lui procure l'abondance. Il le fait assembler à l'ordinaire pour l'élection des magistrats ; mais il gouverne les comices, il dispose des suffrages, & rien ne se décide qu'à son gré.

Mais la liberté n'existe plus en effet.

Tel fut le gouvernement des empereurs. Ils agirent toujours en souverains, quoique la souveraineté

semblât toujours appartenir au peuple & au sénat. Vaine apparence d'une liberté qui n'existoit plus ! Qu'importe de conserver quelques traces d'un état libre, si réellement on est soumis au joug d'un despote ? qu'importe de paroître accorder ce que l'on ne pourroit refuser ? L'empereur se fit dispenser des lois. Outre qu'une telle dispense prouve le renversement des lois ; qui l'eut empêché de s'en dispenser lui-même ? Les mots ont un étrange empire sur les hommes. Il règna, parce qu'il ne se donna pas pour roi ; on crut la république subsistante, parce que les noms de sénat, de consul, &c. subsistèrent dans la monarchie. Ainsi le meilleur moyen de détruire la force d'une opinion, est souvent de conserver le mot en faisant tomber la chose.

Dispense des lois.

La conduite privée d'Auguste, sa modestie extérieure, son affabilité, ses bienfaits, lui furent, sans doute, fort utiles. Cette ame double savoit se plier à toutes les formes. Les perfidies & les cruautés avoient servi de fondemens à sa fortune : il devoit

Vertus politiques d'Auguste, pour effacer le souvenir de ses crimes.

en effacer le souvenir par les dehors de la vertu. Il témoigna même du respect pour la mémoire de Brutus. Un jour qu'on blâmoit devant lui l'opiniâtreté inflexible de Caton : *Quiconque*, répondit-il, *soutient le gouvernement établi, est un bon citoyen & un honnête homme.* Cette apologie de Caton tournoit à l'avantage du prince. L'historien Tite-Live célébra Pompée, sans perdre son amitié. Auguste l'appela par plaisanterie *Pompéien*, mais évita de paroître condamner des louanges conformes aux idées républicaines.

Son règne paisible fournit peu d'événemens.

Ce long règne fournit peu d'événemens à l'histoire, parce qu'il fut paisible, & que d'ailleurs les bons historiens nous manquent ; (car Suétone & Dion Cassius laissent beaucoup à desirer). La tranquillité se rétablit en Espagne, par la défaite des Cantabres & des Asturiens. Candace, reine d'Ethiopie, qui avoit envahi l'Egypte, fut vaincue, se releva & fit la paix. Le courage des Romains, aiguisé par les guerres civiles, auroit triomphé d'ennemis plus formidables, si l'empereur avoit

eu le goût des armes. Mais il lui importoit davantage de veiller sur Rome, & de l'endormir dans les délices de la paix.

732. Il donne sa fille en mariage à Agrippa.

Marcellus, son neveu & son gendre, né du premier lit d'Octavie, destiné vraisemblablement à l'empire, jeune prince de grande espérance, mourut infiniment regretté des Romains. Agrippa étoit loin de la cour. On avoit donné à ce général le gouvernement de Syrie, pour l'éloigner de Rome, où Marcellus ne le voyoit pas sans chagrin. Auguste sentit le besoin de le rappeler, pour s'en faire un appui contre ses ennemis secrets, qui formoient des conspirations. Il lui donna sa fille Julie, la veuve de Marcellus, dont il avoit épousé la sœur. S'il faut en croire les historiens, Mécène l'y détermina par ces paroles : *Vous avez fait Agrippa si grand, qu'il faut ou le tuer ou en faire votre gendre.* Agrippa n'eut pas de peine à répudier la nièce pour épouser la fille d'Auguste.

Il va en Asie ; le roi des Parthes

L'empereur, lui ayant confié le gouvernement de Rome, alla visiter

Lui rend les drapeaux enlevés aux Romains.

les provinces d'Asie. Il eut la gloire de recouvrer sans combat les drapeaux des légions de Crassus. Phraate, roi des Parthes, craignant les forces de l'empire, renvoya ces monumens d'une ignominieuse défaite, & rendit les prisonniers qui restoient de la déroute d'Antoine. Evénement que l'on célébra comme un triomphe. Toute la puissance romaine, entre les mains d'un seul homme, étoit alors bien capable de faire trembler ses ennemis les plus courageux; mais, dans sa propre grandeur, elle portoit le principe d'une ruine inévitable.

A son retour, le sénat porte la soumission jusqu'à la bassesse.

Auguste, à son retour, vit le sénat & le peuple lui donner de nouvelles preuves de soumission. Il refusoit le consulat, dont il avoit été revêtu onze fois : au lieu d'un vain titre, il reçut la puissance consulaire pour toute sa vie, avec la préséance sur les consuls. Les sénateurs portant la bassesse jusqu'à offrir de jurer d'avance l'observation de toutes ses lois, il rejeta ce vil serment : *Si les lois sont bonnes*, dit-il, *on ne manquera pas de les observer; si elles sont mau-*

vaiſes, le ſerment ne feroit que du mal. Il ſavoit que le pouvoir légiſlatif étoit aſſez fort avec le pouvoir militaire.

Différentes lois qu'il publia ou renouvela en ce temps, contre le célibat, l'adultère, le divorce ſans cauſe légitime, le luxe des tables, occaſionnèrent cependant des murmures, & produiſirent peu de bien; ſoit qu'il en deſirât foiblement l'exécution, ſoit que la dépravation univerſelle fournît un prétexte de les mépriſer. Que peuvent les lois contre le torrent des vices? En ſatisfaiſant le goût du peuple, qui n'ambitionnoit plus que du pain & des ſpectacles; en lui accordant ſans ceſſe des jeux & des diſtributions de blé, Auguſte ſe montroit beaucoup moins zélé pour les mœurs, que pour ſon intérêt perſonnel. C'étoit le moyen d'effacer le ſouvenir de l'ancienne liberté, & le ſentiment de la ſervitude préſente.

Ses lois pour réprimer les vices ſont mal obſervées, par ſa faute.

Il corrompt le peuple.

Pilade & Bathille, hiſtrions célèbres, fixoient l'attention de ces Romains, autrefois ſi ardens pour

Pilade & Bathille, hiſtrions qui font oublier

le gouvernement.

les affaires publiques. Pilade ayant été chassé pour une insolence, rappelé ensuite parce que les Romains le regrettoient vivement, dit à l'empereur : *César, félicitez-vous de ce que le peuple s'occupe de moi & de Bathille.* Ces paroles signifioient beaucoup, & le sens ne pouvoit en échapper à un politique si profond.

Réforme du sénat, suivie de cabales.

Il est singulier qu'après avoir contribué à l'avilissement du sénat, Auguste ait entrepris de lui rendre son premier lustre. L'unique moyen pour cela, étoit de diminuer le nombre des sénateurs, & d'exclure ceux que leur naissance ou leur conduite rendoit indignes de ce rang. Le nombre fut réduit de mille à six cents ; la réforme se fit avec beaucoup de prudence & d'équité. Mais les moins dignes étant d'ordinaire les plus jaloux des honneurs, cette réforme donna lieu à des cabales.

Précautions d'Auguste pour sa sûreté.

L'empereur, toujours couvert d'une cuirasse sous sa robe, quand il paroissoit en public, s'étoit muni d'une autre défense, en s'associant

à la puissance tribunitienne Agrippa, ce héros si respecté, & en le désignant son successeur. Cependant, comme il témoignoit encore des inquiétudes, les sénateurs proposèrent de le garder tour-à-tour. Le jurisconsulte Labéon, génie républicain, rompit la délibération par cette plaisanterie : *Je suis dormeur, ne comptez pas sur moi.* Il y eut des mécontens punis de mort. On ignore s'ils étoient coupables, ou seulement suspects : ce qui paroît certain, c'est que l'empereur ne pouvoit être bien délicat en fait de justice.

Mot hardi de Labéon.

Mécontens punis de mort.

Un gouvernement militaire, où l'épée tenoit lieu de lois fondamentales, étoit d'autant plus exposé aux conspirations, aux soulèvemens, que malgré la corruption des Romains, les guerres civiles avoient nourri leur courage, & que les anciens sentimens de liberté vivoient encore dans quelques ames généreuses. Si Auguste échappe à tous les périls, ce n'est pas moins l'effet de son adresse que de sa puissance.

Dangers du gouvernement militaire.

Nous verrons combien le deſpotiſme ſera funeſte à la plupart de ſes ſucceſſeurs.

CHAPITRE II.

Guerres de Germanie. — Fin du règne d'Auguſte. — Lois & littérature.

AGRIPPA mourut au retour d'une expédition en Pannonie : perte irréparable pour l'empire. Deux fils qu'il avoit eus de Julie, Caïus & Lucius, étoient déja les enfans adoptifs d'Auguſte, mais trop jeunes encore, & incapables d'agir. Ce prince, voulant s'attacher un nouveau gendre, fixa, malgré lui, ſon choix ſur Tibère, que Livie, femme de l'empereur, avoit eu de Tibérius Néro, ſon premier mari : il l'obligea de répudier une fille d'Agrippa, une épouſe qu'il aimoit, pour épouſer ſa fille Julie, dont les débauches étoient publiques. Tibère obéit avec un air de ſatisfaction ; car la ſoif des grandeurs éteignoit tout ſentiment d'honnêteté.

742. Mort d'Agrippa.

Tibère devient le gendre d'Auguſte.

Les Germains, peuple libre, belliqueux, vertueux même autant que

Guerre de Germanie.

peuvent l'être des barbares, donnoient de l'inquiétude à l'empire. Depuis l'invasion des Cimbres, ils avoient conçu le dessein de passer le Rhin, & de venir s'établir sous un ciel plus doux. Des forêts inhabitables couvroient leur pays, que l'industrie a fertilisé, dont elle a même changé le climat. Auguste passa trois ans dans la Gaule, pour veiller à la sûreté de cette province. Il y laissa Drusus, frère cadet de Tibère, qui pénétra en Germanie par l'Océan, & y fit quatre campagnes glorieuses. Une mort prématurée arrêta le cours de ses victoires. Excellent général, bon citoyen, Drusus mourut dans sa trente & unième année. Tibère venoit de se signaler aussi contre les Pannoniens, les Daces, les Dalmates. Il fut envoyé en Germanie, il réprima les barbares. La domination romaine parut s'établir & s'étendre dans le centre du pays; mais les indomptables Germains n'attendoient que l'occasion de recommencer la guerre.

Drusus y meurt.

Tibère y a des succès.

Ces expéditions firent décerner le triomphe à Auguste. Comme chefs

Auguste refuse le triomphe.

de toutes les armées, les empereurs, avec les princes de leur maiſon, eurent droit à un honneur, qui avoit excité l'émulation d'un ſi grand nombre de généraux. Il le refuſa. Sa politique conſiſtoit en partie, à éviter toute apparence de faſte: moins il ſe montroit le maître, plus il l'étoit sûrement. Le temple de Janus, qui juſqu'au règne d'Auguſte n'avoit été fermé que deux fois, le fut alors pour la troiſième fois ſous ce règne. On jouit d'environ douze années de paix; phénomène remarquable dans l'hiſtoire des nations.

Le temple de Janus fermé.

Parmi les nouveaux réglemens que fit Auguſte, en voici un où reſpire ſa défiance. Les eſclaves ne pouvoient être mis à la queſtion, pour dépoſer contre leurs maîtres. N'oſant abolir cette loi, & craignant qu'elle ne fût contraire à ſa ſûreté, il l'éluda d'une manière odieuſe: il ordonna que dans les crimes de trahiſon, les eſclaves de l'accuſé pourroient être vendus au prince ou à la république, & qu'alors leur témoignage ſeroit admis. C'étoit évidemment ſe jouer de la légiſla-

Réglement odieux pour faire dépoſer les eſclaves contre leurs maîtres.

tion par le pouvoir même législatif; c'étoit apprendre que l'intérêt d'un seul devenoit la règle de tout.

Concussionnaire approuvé par l'empereur.

Dion Cassius rapporte un trait frappant de cette politique intéressée, qui dirigeoit toujours l'empereur. L'affranchi Licinius, un de ses hommes de confiance, financier rusé & cruel, accabloit les Gaules de vexations. Comme les taxes se payoient par mois, & que les mois de Juillet & d'Août, (auparavant *Quintilis* & *Sextilis*,) avoient changé de nom depuis peu, il en faisoit quatre mois, sous les anciens noms & sous les nouveaux, & par-là il doubloit les taxes. L'empereur, ayant reçu de grandes plaintes, étoit sur le point de le punir. Licinius ouvrit son trésor: » C'est pour vous » que je l'ai amassé, lui dit-il; les » Gaulois pouvoient se servir de » leurs richesses contre vous: pre- » nez cet argent. « Alors le concussionnaire parut honnête homme. Plusieurs actions d'Auguste ont un air de vertu qui en impose; mais plus on approfondit son caractère, plus on y apperçoit de fausseté; &

comment Octavius ſeroit-il devenu vertueux?

Il devoit à Mécène une grande partie de ſa gloire. Il eut cependant un commerce de galanterie avec la femme de cet ami, de ce miniſtre fidèle; & leur amitié ſe réfroidit. Mécène étoit un épicurien, ami du repos & des lettres, ſi indifférent pour les honneurs qu'il ne ſortit point de ſa condition de chevalier; excellent politique & dévoué aux interêts de ſon maître, qu'il regardoit comme ceux de l'État; aſſez courageux même pour lui dire quelquefois des vérités dures. Un jour, qu'Auguſte alloit prononcer quelque jugement ſanguinaire; ne pouvant approcher de lui dans la foule, il écrivit ſur des tablettes qu'il lui jeta: *Bourreau, deſcends du tribunal.* Auguſte ſortit ſans juger. La modération du prince, après la ruine du triumvirat, fut vraiſemblablement le fruit des conſeils du miniſtre: comme les éloges que lui prodiguèrent les gens de lettres, étoient le fruit des graces que le miniſtre leur prodiguoit. Il regretta

Mort de Mécène.

Ses conſeils modérés.

un homme si difficile à remplacer, mort en 745.

Auguste malheureux dans sa famille.

Au comble de la fortune & de la puissance, au milieu des honneurs divins qu'on lui rendoit servilement, Auguste éprouva enfin qu'il pouvoit être malheureux. Il trouva dans sa propre famille une source inépuisable de chagrins. Sa fille Julie, dont lui seul ignoroit les déréglemens, se prostitua avec tant de publicité, qu'il crut devoir la dénoncer au sénat, & la condamner à l'exil. Sa petite-fille, du même nom, imita l'exemple de sa mère, & subit la même peine. Ses fils adoptifs, Caïus & Julius, objets de sa tendresse, de ses espérances, à qui il avoit voulu servir de précepteur, répondoient mal à ses soins; & tous deux moururent loin de lui, l'un en Asie, l'autre à Marseille.

Retraite de Tibère.

Tibère, son gendre, s'étoit retiré à Rhodes, choqué peut-être de sa prédilection pour eux, ou irrité de la conduite infâme de Julie. Il resta sept ans comme en exil. Auguste, qui le connoissoit trop pour l'aimer, l'adopta néanmoins, parce qu'il le

Son adoption.

crut nécessaire après la mort des Césars, & le fit son successeur, en le haïssant.

Conjuration de Cinna.

Un nouveau coup lui perce l'ame. Cinna, petit-fils de Pompée, conspire contre sa vie. Il l'apprend; il flotte plusieurs jours entre le desir de la vengeance, & la crainte de se rendre odieux par de nouvelles rigueurs. Les sages conseils de Livie le décident à pardonner. Il mande Cinna, lui reproche sa perfidie, le désigne consul: il s'en fait de la sorte un ami zélé. Clémence, ou politique; ce trait méritoit d'être célébré par un Corneille.

Les soldats se plaignent pour faire augmenter leurs récompenses.

Les Germains & d'autres barbares ayant pris les armes, les soldats, qui ne combattoient plus que par intérêt, se plaignirent de leur sort, pour augmenter leurs avantages. On avoit très-sagement supprimé les distributions de terre, si communes en leur faveur depuis Sylla, & si contraires à la tranquillité publique. Leur récompense étoit fixée en argent. Auguste leur promit une somme plus considérable, vingt mille sesterces aux gardes préto-

riennes après seize ans de service, & douze mille aux soldats des légions après vingt ans. Le grand sesterce ou mille sesterces valoient environ cent soixante & seize livres de notre monnoie; ainsi la récompense de chaque prétorien étoit d'environ trois milles cinq cent vingt livres.

Prodigieuses dépenses pour les troupes.

Il y avoit cependant alors dix cohortes prétoriennes, faisant dix mille hommes, destinées à la garde de l'empereur, & vingt-six légions sur pied *, sans compter un nombre à-peu-près égal de troupes auxiliaires, & encore deux flottes. La paye de toutes ces troupes passoit de beaucoup celle de nos troupes modernes; tout cela se faisoit en pleine paix. Dépenses prodigieuses! Mais il falloit tout sacrifier au militaire, pour soutenir une puissance usurpée. Auguste établit un trésor

* La légion, du temps de Polybe, étoit ordinairement de quatre mille deux cents hommes de pied & de trois cents chevaux. Elle fut augmentée depuis jusqu'à cinq & à six mille hommes.

destiné à la solde & aux récompenses des soldats. Il fit les premières avances, comme si tout l'argent public n'étoit pas à sa disposition. Enfin il établit un impôt pour l'entretien de ce trésor, & le peuple se vit contraint de payer ceux qui le tenoient en servitude.

Trésor & impôts pour cet objet.

Nous observerons ici que l'ère chrétienne vulgaire avoit commencé l'an 753 de Rome, époque de la naissance de Jésus-Christ, selon l'ancienne opinion. Les chronologistes modernes placent quatre ans plus tôt cette époque, en se conformant néanmoins à l'ère vulgaire, qui doit maintenant nous servir de règle pour les dates. Ce n'est point ici le lieu de parler du christianisme : il fut long-temps obscur avant d'éclairer les nations.

Observations sur l'ère vulgaire.

Tibère & Germanicus, son neveu, fils du célèbre Drusus, domptèrent les Dalmates & les Pannoniens, dont la révolte avoit jeté l'alarme dans Rome. Un de leurs chefs, nommé Baton, interrogé par Tibère sur les motifs du soulèvement, répondit avec hardiesse ; *C'est qu'au lieu de*

Révolte des barbares opprimée.

pasteurs pour nous défendre, on nous envoie des loups pour nous dévorer.

An de J. C. 9. Varus défait par les Germains.

Dans les transports de joie qu'excitoit cette victoire, on reçut une nouvelle accablante. Varus qui commandoit en Germanie, avec autant de sécurité que d'avarice, s'étoit laissé surprendre par les Germains. Quelques-uns de leurs chefs, surtout le fameux Arminius, l'ayant trompé par des apparences d'amitié, tandis qu'ils soulevoient leurs compatriotes, l'attirèrent dans une embuscade où il se vit tout-à-coup enveloppé & sans ressource. Trois légions furent taillées en pieces; le général se tua de désespoir. Auguste, en l'apprenant, se livra d'abord à une douleur pusillanime, capable de consterner les esprits, qu'il importoit de rassurer. On dit qu'il se frappoit la tête contre les murailles, en criant: *Varus, rends-moi mes légions.*

Tibère se fait honneur en Germanie.

Revenu de sa frayeur, il envoya Tibère contre les ennemis. En deux campagnes, la tranquillité parut rétablie. Tibère se fit honneur par sa vigilance, par son exactitude à

mettre en vigueur la discipline, & par une conduite aussi prudente que celle de son prédécesseur étoit aveugle. Sans aucune action d'éclat, il remplit les désirs d'Auguste, puisqu'à son retour il fut associé à l'empire. Huit légions gardèrent le Rhin, sous les ordres de Germanicus, dont nous aurons sujet de parler, & dont le rare mérite sera une matière de regrets.

Il est associé à l'empire.

L'empereur conservoit, dans la vieillesse, toute l'activité de son génie, avec la passion du commandement. Il ne manquoit pas de se faire proroger sa puissance, dès qu'il approchoit du terme; affectant de tenir de la république une autorité qui la détruisoit. Il fit statuer que les ordonnances de son conseil privé auroient la même force, que si elles émanoient du sénat; il nomma lui-même une année à toutes les charges, sous prétexte que les élections n'étoient point tranquilles. Tout, en un mot, dépendoit de lui. La peine du crime de lèse-majesté, prononcée contre les auteurs de libelles diffamatoires, prouve qu'en vieillissant

Despotisme d'Auguste.

Loi contre les auteurs de libelles.

il devenoit sévère. Cette loi fut un instrument de tyrannie entre les mains de ses successeurs.

Loi contre les célibataires, mal observée.

Celle qu'il avoit portée contre les célibataires, étoit si mal observée, que la plupart des chevaliers vivoient par débauche dans le célibat, & murmuroient hautement du joug qu'on vouloit leur imposer. Alors parut une loi nouvelle, appelée Papia-Poppéa, du nom des consuls, qui aggravoit les peines prescrites contre ce désordre. Elle confisquoit au profit du trésor public les successions collatérales & les legs en faveur des célibataires. Les deux consuls Papius & Poppéus, étoient eux-mêmes dans le cas.

La corruption y mettoit trop d'obstacles.

Il est facile d'observer que la corruption des mœurs en tout genre mettoit obstacle aux vues du législateur. Les liens sacrés du mariage, si doux & si précieux à la vertu, sont des chaînes affreuses pour le vice. En vain fait-on des lois, quand les mœurs les rendent presque nulles.

La noblesse s'avilissoit par les combats

Auguste avoit défendu aux chevaliers de combattre dans l'aréne comme

comme les gladiateurs; car cette manie honteuse devenoit commune à la noblesse. Il trouva tant d'obstacles à une défense dont la nécessité paroît incroyable, qu'il fut contraint de l'abroger. On vit dans la suite des sénateurs, des femmes même, se déshonorer par ces combats, aussi avilissans que barbares & odieux. Les mœurs des Romains offrent toujours quelque chose de contraire à l'humanité; mais pouvoit-on y joindre plus de turpitude? Le gladiateurs.

A l'âge de soixante & quinze ans, après environ quarante-quatre ans de règne, Auguste finit sa carrière, avec plus de courage qu'il n'en avoit montré dans les batailles. Se sentant près de mourir: *N'ai-je pas bien joué mon rôle*? dit-il à ses confidens; *la pièce est finie, applaudissez*. Peu d'acteurs, en effet, l'ont égalé sur le grand théâtre de l'ambition & de la politique. Ce fut presque toujours à force de tromper les hommes, qu'il s'éleva au-dessus d'eux. Mais en détestant son hypocrisie, & les crimes par lesquels il rendit le triumvirat exécra- 14. Mort d'Auguste. Son règne mérite des éloges.

ble, on doit avouer que Rome, devant obéir à un maître, fut heureuse de l'avoir plutôt qu'un autre. Il éteignit le flambeau des guerres civiles, il ramena l'abondance avec la paix; il ranima l'agriculture; il opposa des lois aux désordres; il fut modeste dans la vie privée, modéré dans l'administration, habile à choisir de bons ministres, constant à les employer; il gouverna enfin plutôt en roi qu'en tyran.

Sa maxime sur la guerre.

Une de ses maximes étoit qu'il ne faut ni entreprendre de guerre, ni hasarder de bataille, sans avoir beaucoup à espérer & peu à craindre. Il comparoit ceux qui agissent autrement à des hommes qui pêcheroient avec des hameçons d'or: la perte d'un seul hameçon pourroit aisément ruiner le pêcheur. Les louanges flatteuses qu'il a reçues des orateurs & des poëtes, prouvent seulement qu'il favorisa les lettres, & qu'il récompensoit les talens. Comblés de ses bienfaits, les Virgile, les Horace, lui prodiguoient l'encens, dirai-je de la re-

Il sut gagner les éloges des gens de lettres.

connoissance, ou de l'adulation? C'est à eux sur-tout qu'il doit sa renommée. Il y avoit beaucoup de politique, sans doute, à favoriser des hommes si capables d'enchanter les contemporains, & d'enlever les suffrages de tous les siècles.

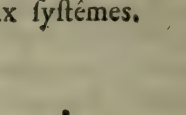
Le goût étoit formé avant lui.

On se tromperoit grossièrement, en faisant honneur à Auguste du bon goût qui règnoit alors. Lucrèce, Cicéron, Salluste, César, &c. fleurirent avant lui. Les Romains avoient appris des Grecs à peindre & à embellir la nature; le goût s'étoit formé, les lumières s'étoient répandues. Enfin, la comédie, l'éloquence, l'histoire, la philosophie, avoient produit leurs chefs-d'œuvre. Il ne manquoit plus que de disputer la palme à Homère & à Pindare. Virgile & Horace, amis d'Auguste & de Mécène, le firent avec succès. Ovide, malgré ses brillans défauts, tient un rang distingué parmi les écrivains de ce siècle. Sa mauvaise conduite lui attira une disgrace; il mourut en exil, où il ne cessa de gémir en vers, &, ce qui est plus honteux, de chanter bassement les

louanges de l'empereur, pour acheter, à force de flatteries, la fin de ses peines.

Les Grecs supérieurs aux Romains en philosophie.

Le génie des Romains les rendoit capables de tout, & en imitant les Grecs, ils perfectionnèrent plusieurs genres de littérature, de manière à paroître créateurs. Mais en fait de philosophie, Lucrèce, & Cicéron même, ne firent qu'expliquer avec élégance les opinions qu'ils adoptoient. Il étoit réservé aux modernes de surpasser tous les anciens philosophes, en substituant l'observation aux conjectures, & la raison aux systêmes.



TIBÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'avénement de Tibère au trône, jusqu'à la mort de Germanicus & de Pison.

14. Tibère monte sur le trône.

ON disoit qu'Auguste avoit choisi Tibère pour son successeur, afin d'augmenter sa gloire par le contraste. Un soupçon si peu vraisemblable venoit de la malignité humaine, qui s'exerce volontiers sur les intentions des grands comme sur leurs vices. Mais le gouvernement de Tibère fut effectivement une odieuse tyrannie, propre à donner un nouvel éclat à la mémoire d'Auguste.

Son caractère.

Ce prince, de l'ancienne maison des Claudius, âgé de cinquante-cinq ans, joignoit à beaucoup d'esprit, de capacité & d'expérience, les qualités d'une ame noire, mé-

fiante, cruelle & perfide. La dissimulation masquoit tous ses sentimens, & ne servoit qu'à les rendre plus dangereux. Ses premières démarches le firent connoître pour un tyran, aussi fourbe que sanguinaire. Auguste avoit adopté un des enfans d'Agrippa, & l'avoit ensuite relégué, parce qu'il n'apperçut en lui que les vices d'une ame féroce. Le jeune Agrippa vivoit encore dans son exil. Tibère le craint, le fait assassiner; & menace l'assassin, exécuteur de ses ordres, de le déférer à la justice. On voit déja la scélératesse prendre l'essor, & s'envelopper du voile de l'hypocrisie.

Il fait assassiner le jeune Agrippa.

Après ce début, agissant déja en souverain, & ayant pris possession du commandement militaire, il affecte devant le sénat de refuser un pouvoir, qu'il exerce comme héritier d'Auguste. Il en exagère les peines : il représente qu'un seul homme ne peut y suffire; que le fardeau, partagé entre plusieurs, deviendroit plus supportable; que parmi tant d illustres citoyens, il en est qui peuvent le soutenir. On

Il se fait prier d'accepter l'empire.

fait semblant de ne pas lire dans son cœur; on se jette à ses pieds, en le conjurant de ne pas abandonner la république. Il insiste sur ses répugnances. Enfin, il paroît se rendre aux vœux du sénat; & il veut bien accepter l'empire, jusqu'à ce qu'on juge à propos de soulager sa vieillesse.

Il vouloit sonder les sentimens des sénateurs.

Cette comédie avoit sans doute pour objet, & d'en imposer au public, & de tendre un piège aux sénateurs, dont Tibère vouloit connoître les sentimens à son égard. Quelques-uns, qui dans l'indignation ou l'impatience s'étoient exprimés avec franchise, éprouvèrent bientôt sa haine. Presque tous avoient étudié leurs paroles, leurs gestes, de manière à ne point se rendre suspects; habiles esclaves d'un tyran farouche & soupçonneux. On voulut prodiguer les honneurs à Livie, sa mère, la veuve d'Auguste, dont le crédit sous le dernier règne avoit été le fondement de sa fortune. Il s'y opposa, sous un prétexte de modestie, craignant que sa propre grandeur n'en souffrît quelque di-

Sa modestie affectée.

minution. Comme Auguſte, il rejeta le titre de *ſeigneur*, de *maître*. *Je ſuis le maître de mes eſclaves*, diſoit-il, *le général de mes ſoldats, & le chef des citoyens.*

Il gouverne d'abord ſagement, de peur d'être ſupplanté par Germanicus.

Sa conduite, dans les commencemens, répondit à ce langage. On le vit témoigner au ſénat une déférence extraordinaire, le conſulter, étendre même ſon pouvoir, lui tranſmettre le droit d'élection, que le peuple exerçoit encore, du moins en apparence. Il honoroit les conſuls, il reſpectoit les lois & les mœurs, il faiſoit rendre la juſtice, il ſoulageoit les provinces; il diſoit, qu'*un bon berger doit tondre & non écorcher ſes brebis.* Il ſouffroit même patiemment les traits de la médiſance & de la ſatire, parce que, diſoit-il, *dans un état libre, les penſées & les langues doivent être libres.* Cette conduite ſage venoit probablement, de la crainte d'être ſupplanté par Germanicus, qui ſe ſignaloit en Germanie. Le tyran ſe démaſqua, dès qu'il crut pouvoir donner carrière à ſes paſſions.

Sédition militaire.

Deux ſéditions militaires lui

avoient inspiré de l'inquiétude. La première arriva en Pannonie, où se trouvoient trois légions sous les ordres de Blésus. Les soldats, à la faveur de quelques jours de repos, réfléchissant sur les peines de leur état, passèrent des murmures aux cabales. Ils demandèrent hautement, qu'on augmentât leur solde; qu'après dix ans de service, on ne les retînt plus sous le drapeau, & qu'on leur donnât en même temps leur récompense & leur congé. Ils poussèrent la révolte, jusqu'à insulter leurs officiers, & ériger un tribunal, comme pour y placer un empereur. Tibère crut le mal si dangereux, qu'il envoya au camp son fils Drusus. Sans une éclipse de lune, sans des orages qui alarmèrent la superstition des soldats, ce jeune prince ne seroit peut-être pas venu à bout de les réduire. Quelques-uns furent punis de mort : le reste rentra dans le devoir.

litaire en Pannonie.

Les mêmes motifs produisirent en Germanie le même effet; avec cette différence, que l'armée y étoit beaucoup plus nombreuse, & que

Autre sédition en Germanie.

Germanicus qui la commandoit, adoré des soldats, auroit pu profiter de la conjoncture pour s'élever à l'empire. Tibère l'avoit adopté avec répugnance : il voyoit d'un œil jaloux son mérite, sa réputation, & l'amour qu'on lui portoit. Germanicus n'en étoit pas moins fidèle. Alors occupé dans la Gaule pour le service de l'empereur, il y apprit la mutinerie de ses troupes. Leur espérance étoit de le voir bientôt, à leur tête, disputer un trône dont il se montroit si digne, & sur lequel un tyran se faisoit déja détester. Mais le jeune prince aimoit plus ses devoirs que la fortune. A la première nouvelle du tumulte, il court le réprimer : il trouve des furieux, que ses reproches & ses prières ne touchent point. Il lève le bras, pour se percer en leur présence. Tandis qu'on s'y oppose, un des rebelles lui présente son épée nue, en disant : *Celle-ci vaut mieux*. Malgré cet excès de rage, il appaise la sédition, par une sage fermeté, mêlée de douceur. Les soldats rentrent en

Germanicus l'appaise, loin d'en vouloir profiter.

eux-mêmes, & massacrent les plus coupables. Ils demandent, pour expier leur crime, à marcher contre les Germains ; ils les attaquent, les taillent en pièces. Une grande victoire, remportée sur Arminius, consterna tellement ces barbares, que Germanicus se flattoit de les subjuguer en peu de temps. Tibère, dévoré de soupçons, & les dissimulant toujours, le rappela, comme pour lui procurer du repos & des honneurs.

16. Il défait Arminius.

Sa dissimulation laissoit échapper de temps en temps des signes de cruauté, qui annonçoient un triste avenir. Les legs qu'Auguste avoit faits au peuple, n'ayant pas été acquittés d'abord, un plaisant s'approcha d'un mort dont on alloit faire les funérailles, & lui dit d'informer Auguste que son testament ne s'exécutoit pas. Tibère le fut, manda cet homme, lui paya sa part du legs, & le fit tuer sur le champ. *Va-t-en faire savoir à mon père*, lui dit-il, *que j'exécute son testament.* La modération qu'il avoit montrée à l'égard de ceux qui le censuroient

Tibère commence à faire connoître sa cruauté.

Crime de lèse majesté.

ne tarda guère à se démentir. On vit bientôt le crime de lèse-majesté, appliqué aux écrits, & même aux discours, armer la méchanceté des délateurs contre la vertu des bons citoyens.

Accusation de sacrilège.

Deux citoyens furent accusés, sous le plus frivole prétexte, de sacrilège contre le culte d'Auguste. L'empereur arrêta très-sagement les poursuites, en répondant qu'*on devoit laisser aux dieux la vengeance de leurs injures*. Mais sa conduite devint un mélange inconcevable de belles maximes & de cruauté, de traits de justice & de tyrannie. Connoître le bien, le commander souvent, faire plus souvent le mal, & le faire avec une méchanceté réfléchie : c'est, en quelque sorte, la vie de Tibère.

Germanicus envoyé en Asie, par la méchanceté de l'empereur.

Germanicus, à son retour, fut honoré d'un triomphe magnifique. Plus on lui témoigna généralement de vénération & d'amour, plus la haine secrète de l'empereur s'envenima contre lui. Pour éloigner un objet si odieux, peut-être pour s'en délivrer par un crime, il l'envoya

commander en Asie, où plusieurs provinces étoient agitées de troubles, & où la fidélité des légions n'étoit point suspecte. En même temps il donna le gouvernement de Syrie à Pison, homme violent & hautain, très-propre à l'exécution d'un grand crime.

Pison, gouverneur de Syrie.

Douze villes célèbres de l'Asie-mineure furent détruites cette année par un tremblement de terre. Les fléaux de la nature sembloient être le présage de maux plus affreux. Les premiers, du moins, ne faisoient périr qu'un nombre d'hommes dans une contrée particulière : les autres, ayant leur principe dans la méchanceté du souverain & dans les vices des sujets, devoient blesser profondément le corps entier de l'empire.

Tremblement de terre.

Tout ce qu'il falloit attendre d'un prince aimable, courageux, habile, Germanicus le fit en orient. Il rétablit la tranquillité par-tout ; il donna un roi à l'Arménie déchirée par la discorde ; il réduisit la Comagène & la Cappadoce en provinces romaines ; il gagna les cœurs en remplissant sa commission. Mais arrivé

Succès de Germanicus.

Il est contrarié en tout par Pison.

en Syrie, il trouve Pison, aussi indocile & arrogant, que les étrangers étoient soumis. Ce gouverneur contrarie ses vues, méprise ses ordres, multiplie sans cesse les sujets de plaintes. Il porte si loin les excès, que Germanicus lui commande enfin de se retirer. Bientôt le prince tombe dangereusement malade, & meurt à Antioche, se croyant empoisonné par Pison, & conjurant ses amis de poursuivre la vengeance de sa mort. Il avoit trente-quatre ans.

19. Il meurt, infiniment regretté.

Pison est accusé à Rome.

Asiatiques, Romains, tous firent éclater leur désespoir; tous sembloient avoir perdu leur père, leur unique espérance. Pison s'efforça de rentrer dans son gouvernement. Il fut chassé, & contraint de retourner en Italie, où l'attendoient ses accusateurs. Agrippine, veuve de l'illustre prince, apporte ses cendres à Rome. Elle est reçue avec des honneurs extraordinaires. Les sentimens du public éclatent sur-tout à la cérémonie des funérailles. L'indignation y perce à travers les gémissemens. Bientôt Pison est personnellement accusé. Tibère auroit voulu parer

le coup. La mort de Germanicus, soit naturelle, soit violente, étoit pour lui un sujet de joie, au milieu de la désolation générale, qu'il affectoit de partager. On le soupçonnoit lui-même d'en être le principal auteur. Ne pouvant arrêter le cours de la justice, & voulant se montrer impartial, il renvoya l'affaire au sénat; mais il lui fit entendre qu'il n'approuvoit point l'excessive chaleur, avec laquelle on se déchaînoit contre l'accusé.

Son procès & sa mort.

On produisit plusieurs chefs d'accusation: licence entière accordée aux soldats, afin de se faire un parti; mauvais traitemens exercés sur les gens de bien, & en particulier sur les amis de Germanicus; poison & sortilèges employés contre la vie de ce prince. Pison réfuta le dernier article, & se défendit mal par rapport au reste. S'étant apperçu que Tibère ne donnoit aucun signe d'intérêt ni de pitié, il se retira sans espoir; il écrivit à l'empereur pour lui recommander ses enfans, & le lendemain il fut trouvé mort dans sa chambre.

Soupçons sur Tibère à ce sujet.

Quelques-uns crurent que Tibère l'avoit fait tuer, de peur que, pour sa justification, il ne montrât des ordres donnés contre Germanicus. Tout se réduit à des soupçons, à des conjectures ; » tant les plus » grandes affaires sont ambiguës, » dit Tacite, les uns prenant pour » certain tous les bruits qui courent, » les autres déguisant à dessein la » vérité, & ces contradictions se » répandant de siècle en siècle. « Maxime qui regarde principalement les affaires de cour, enveloppées de ténèbres mystérieuses, & susceptibles de toutes les tournures que peut donner l'esprit de parti.

CHAPITRE II.

Gouvernement de Tibère, jusqu'à la conspiration de Séjan.

LE sombre caractère de l'empereur, ses discours équivoques, sa dissimulation rafinée, la solitude où il commençoit à fuir les regards des hommes, augmentèrent les craintes & la défiance. On préféroit la conduite de Drusus son fils, alors consul, ami du luxe & des plaisirs. *Qu'il passe*, disoit-on, *les jours aux spectacles, les nuits dans les festins, plutôt que de se livrer, seul & sans amusemens, à une morne vigilance & à des soucis pernicieux.* L'abus énorme des délations faisoit trembler les citoyens. Un mot, une plaisanterie innocente, un rien interprèté en mauvaise part, devenoient crimes de lèse-Majesté. Un ancien préteur fut sur le point d'être accusé, parce que, dans un besoin naturel, il n'avoit pas ôté sa bague, où étoit

La conduite de l'empereur inspire la crainte.

Abus énorme des délations.

l'image de Tibère. Un chevalier romain, voyant Druſus fort malade, fit des vers à ſa louange, ſur ſa mort qu'il croyoit prochaine, & eut l'imprudence de les lire dans un cercle; il fut dénoncé au ſénat, condamné au dernier ſupplice, & exécuté. Tibère ne déſapprouva point ce jugement; il ſe plaignit ſeulement qu'on n'eût pas attendu ſes ordres; & il fit régler que les ſentences du ſénat ne ſeroient miſes à exécution qu'après un eſpace de dix jours, non qu'il ſe propoſât de les adoucir, mais afin qu'en ſon abſence il fût informé à tems de tous les décrets.

L'exécution des ſentences du ſénat renvoyée à dix jours.

Accablés du poids de la tyrannie, les Romains ſe félicitèrent d'une révolte des Gaulois, qui leur faiſoit eſpérer quelque changement de maître. Ils ſe trompoient dans leurs eſpérances. Eux & les Gaulois furent encore opprimés. Mais que penſer d'un gouvernement ſous lequel on ſe félicite de la révolte?

On ſe félicite d'une révolte des Gaulois.

Cependant Tibère, par des ménagemens politiques, évitoit toujours ce qui auroit pu le rendre plus odieux, ſans lui procurer aucun

Tibère refuſe de faire des lois contre le luxe; parce qu'il en prévoit l'inutilité.

avantage. On le pressa plusieurs fois de réprimer les excès du luxe. Celui des tables sur-tout étoit monstrueux. Un poisson rare de quatre livres & demie avoit été payé cinq mille sesterces; un bon cuisinier, un morceau friand, coûtoient des sommes immenses; on se ruinoit à l'envi pour des fantaisies absurdes. Quoique l'empereur aimât la frugalité, & qu'il en donnât l'exemple, il ne voulut point compromettre son pouvoir, au risque de multiplier sans fruit les ordonnances & les peines; persuadé, selon Tacite, qu'il vaut peut-être mieux laisser en paix des vices trop enracinés, que de montrer l'impuissance où l'on est de les détruire. Il observa que les dernières lois somptuaires, dont on espéroit beaucoup de bien, loin de contenir ou d'extirper le luxe, en avoient augmenté la fureur; » car » si l'on désire ce qui n'est pas encore défendu, ajouta-t-il, on » craint la défense; mais quand elle » a été faite & impunément violée, » la crainte, la honte, rien n'arrête » plus. «

Il avoit raison en ce point.

Tibère avoit raison en cela. Faire des lois sages en elles-mêmes, dont l'exécution paroît impossible, c'est occasionner le plus grand mal, le mépris des lois. Dans un état où l'extrême inégalité des fortunes engendre tous les vices, comment arrêter les folies de l'opulence? Réglez la dépense de ces riches, qui prodiguent l'or & ne savent pas l'employer : ils en rempliront leurs palais; la circulation cessera, les pauvres en seront plus misérables.

Moyen de bannir le luxe.

On réussiroit beaucoup mieux à bannir le luxe, en déchargeant le peuple des impôts dont il gémit trop souvent, & en les faisant porter à ceux qui regorgent de superflu. Mais il faudroit autant de prudence que de vigueur, pour exécuter un pareil système.

L'abus des asyles de la Grèce maintenu, avec des modifications.

Les abus de la superstition, quelquefois aussi dangereux, ne sont pas moins difficiles à réformer que ceux des richesses. On se plaignit de cette multitude d'asyles établis en Grèce, où les esclaves infidèles, les débiteurs de mauvaise foi, tous les malfaiteurs en général, trou-

voient une funeste impunité. » Nulle » puissance, selon Tacite, n'étoit » capable d'arrêter les séditions du » peuple, qui protégeoit le crime » par devoir de religion. « Cette matière fut agitée dans le sénat. Les députés de plusieurs villes grecques y défendirent ce qu'ils regardoient comme des privilèges, & ce que la raison auroit dû leur faire considérer comme des maux publics. Soit que le sénat fût entraîné par le préjugé, ou qu'il craignît de révolter un peuple superstitieux, les asyles furent maintenus, mais avec des modifications importantes.

22. Servitude & bassesse du sénat.

Depuis quelque temps, l'empereur retiré dans la Campanie goûtoit tristement la solitude, sans rien perdre de son inquiète activité. Une maladie de sa mère le rappelle à Rome. Il trouve le sénat plus rampant, plus vil que jamais : il est même fatigué de ses bassesses, & ne le dissimule point. On raconte qu'il disoit au sortir des assemblées : *O quels amis de la servitude !*

Tacite rapporte des faits propres à caractériser ces esclaves de la

Fois de ce genre.

tyrannie. Ennius, chevalier romain, ayant été dénoncé pour avoir converti en vaisselle une image d'argent de Tibère, le prince rejeta une accusation si odieuse. Capiton, célèbre jurisconsulte, & plus lâche adulateur, s'en plaignit pour faire sa cour, comme si la modération du souverain eût laissé impuni un attentat contre la république.

Un fils accuse son père.

Cependant les délations encouragées par des récompenses, s'accrurent de jour en jour. On vit même un monstre en ce genre, un fils accusant son père. Celui-ci comparut chargé de chaînes & accablé de douleur; l'autre plaida contre lui avec un air de gaieté & de confiance. Le malheureux père fut exilé. Quelques-uns des juges opinèrent à la mort, parce que Tibère le haïssoit : car de quoi n'est-on pas capable, quand on n'a pour règle que son intérêt & les passions d'autrui ?

Procès de Crémutius Cordus, au sujet de ses ouvrages.

Crémutius Cordus, historien sincère, avoit loué Brutus, & désigné Cassius comme *le dernier des Romains*. Il avoit tenu quelques propos contre Séjan, digne favori,

digne ministre d'un tel empereur. Ainsi il ne pouvoit échapper à la vengeance. Accusé, & se voyant perdu, il ne démentit point son courage. Tacite lui fait dire au sénat: Sa défense.

» On accuse mes paroles, tant mes » actions sont innocentes. Tous les » historiens ont parlé honorable- » ment de Brutus & de Cassius. Il » reste encore plusieurs pièces sati- » riques contre Auguste & contre » César. Ces grands hommes les » ont souffertes patiemment, peut- » être avec autant de sagesse que » de modération; car des libelles » tombent, quand on les méprise: » ils paroissent vrais, quand on s'en » montre irrité. Toujours il fut » permis de parler librement des » morts, pour qui il ne reste ni » faveur ni haine. La postérité ren- » dra justice à chacun; & si je suis » condamné, on se souviendra, » non-seulement de Brutus & de » Cassius, mais encore de moi. «

Il sortit, résolu de se délivrer par une mort volontaire. C'étoit le moyen de tromper l'avarice des délateurs, qui n'avoient la dépouille Sa mort.

des accusés qu'après la condamnation. Malgré eux, il exécuta son dessein. Ses livres condamnés au feu par le sénat, reparurent bientôt dans le public avec un succès éclatant. Tacite observe, au sujet de Crémutius & de son ouvrage, qu'en séviſſant contre les génies, on augmente leur autorité; & que personne ne s'est porté à cette rigueur, sans se déshonorer soi-même, & sans contribuer à la gloire des écrivains.

Ses livres condamnés inutilement.

26.

L'empereur quitte Rome, & se retire à Caprée.

Le séjour de Rome devenoit insupportable à l'empereur. Ses vices, vus de trop près, y étoient gênés. La liberté dont il restoit à peine quelques traces, & l'adulation qui se prosternoit devant lui, le choquoient également. Il ne pouvoit souffrir les hauteurs de Livie, sa mère, à laquelle il étoit redevable de l'empire, bienfait dont l'idée offensoit son amour-propre. Enfin, il quitta la ville pour toujours, n'emmenant qu'un sénateur, quelques chevaliers, & un petit nombre de Grecs lettrés dont la société l'amusoit. Il défendit à tout le monde de venir troubler son repos; &

ne trouvant pas dans la Campanie une ſolitude aſſez inacceſſible, il ſe retira dans l'île de Caprée, que ſes fureurs & ſes débauches ont rendue célèbre. Là, éloigné des hommes & des affaires, il tâcha de ranimer ſa vieilleſſe par tout ce que le vice peut imaginer de plus infâme. Séjan, dont les deſſeins ſeront bientôt dévoilés, avoit eu beaucoup de part à ſa retraite, en excitant avec adreſſe ſes dégoûts pour la capitale de l'empire. Le ſcélérat y gagnoit une augmentation de pouvoir.

Cinquante mille ſpectateurs tués ou bleſſés à Fidènes par la chute d'un amphithéâtre, & tout un quartier de Rome conſumé par un incendie, ſont de petits événemens dans l'hiſtoire, en comparaiſon des maux que produit la méchanceté réunie à la puiſſance. Calamités accidentelles.

CHAPITRE III.

Conspiration de Séjan.—Fin du règne de Tibère.

Séjan, ministre absolu, aspire à la puissance suprême.

UN ministre aussi méchant que le prince, Séjan, avoit un empire incroyable sur cet esprit soupçonneux, à qui tout faisoit ombrage. Du rang de simple chevalier, il s'étoit élevé par l'intrigue au comble de la fortune; & en s'élevant, il avoit étendu ses desirs jusqu'à la place de son maître. Rapprochons les traits de sa politique ambitieuse. Peu importe de suivre les dates, pourvu qu'on connoisse les hommes & la chaîne des événemens.

Il s'étoit fait une armée des gardes prétoriennes.

Séjan, devenu préfet des cohortes prétoriennes, jugea qu'il pouvoit tirer de grandes ressources de ce commandement militaire, peu considérable jusqu'alors. Sous prétexte d'établir la discipline, il rassembla dans un camp toutes les cohortes, qu'on laissoit dispersées

dans Rome, ou dans les villes du voisinage. Ainsi il eut à ses ordres une armée, d'autant plus propre à le servir, qu'elle campoit aux portes de la capitale.

Ses crimes pour anéantir la famille impériale.

Quoique la famille impériale fût nombreuse, il osa entreprendre de s'élever sur ses ruines. Drusus, fils de l'empereur, qu'il haïssoit personnellement, tomba le premier sous ses coups. Il débaucha sa femme, sœur de Germanicus, lui offrit de l'épouser, & lui fit espérer l'empire. Un poison lent finit les jours de Drusus. Après deux ans d'intervalle, Séjan demanda la veuve en mariage à Tibère. Ce monarque, sans se douter de son crime, la lui refusa avec douceur, ou plutôt lui représenta les inconvéniens d'une alliance trop disproportionnée. Les fils de Germanicus, que la succession regardoit, leur mère Agrippine, princesse fière & incapable de foiblesse, éprouvèrent à leur tour la scélératesse de Séjan. Espions apostés, pièges invisibles, rapports calomnieux, il employa tous les moyens de les perdre. C'étoit assez

qu'ils appartinſſent à Germanicus, pour n'être pas aimés de Tibère. Le tyran crut tout; il écrivit contre eux au ſénat. Agrippine & ſon fils aîné furent exilés, comme ennemis de la patrie; ſon ſecond fils fut enfermé dans une priſon. Le troiſième, Caïus Caligula, fut enſuite adopté par Tibère, & trouva ſa ſûreté dans ſes baſſeſſes.

29. Son ſuccès.

Séjan conſpire contre la vie de l'empereur.

Alors Séjan devint plus maître de l'empire que l'empereur. Celui-ci, plein d'une aveugle confiance à ſon égard, environné de ſes eſpions, n'agiſſoit qu'au gré de ſes deſirs. Le miniſtre, diſpoſant de tout, enchaînoit les uns par l'eſpérance, les autres par la crainte. On ne le diſtinguoit point du prince; on lui rendoit les mêmes honneurs. Il ne lui reſtoit qu'un pas à faire pour couronner tant de crimes: c'étoit de faire périr Tibère, & d'uſurper le pouvoir ſuprême. Le deſſein en étoit peut-être formé. Un avis ſecret ou la défiance & la jalouſie ouvrirent enfin les yeux d'un maître, dont l'amitié pouvoit, au moindre ſoupçon, ſe changer en haine implacable.

Sa politique se réveilla & le servit parfaitement. N'osant se déclarer d'abord ni employer la rigueur, il use d'artifices ; il comble Séjan de caresses ; il le fait nommer consul, & l'éloigne ainsi d'une manière honorable. Dès que le nouveau consul est à Rome, Tibère, par une conduite ambiguë, sonde les esprits, les tient en suspens : tantôt il laisse échapper contre lui des signes de mécontentement, qui refroidissent ses adorateurs ; tantôt il lui donne des marques de confiance, qui l'empêchent de faire un éclat. Peu-à-peu la vérité se dévoile ; on devine les intentions du despote ; & l'on cesse de s'attacher au ministre. Enfin arrive Macron, nouveau préfet des gardes prétoriennes, avec une lettre contre Séjan. La lettre se lit dans le sénat. On arrête Séjan ; on le condamne presque aussi-tôt, & on l'exécute.

31. Manière adroite dont Tibère se défait de Séjan.

Un moment auparavant, sur le faux bruit répandu par Macron, que l'empereur associoit Séjan à la puissance tribunitienne, les sénateurs avoient redoublé leurs flatte-

Perfidie des amis de Séjan.

ries & leurs hommages. Comme l'intérêt avilit les hommes! Ceux qui s'étoient le plus servilement abaissés aux pieds de la fortune, insultèrent au malheur avec le plus d'arrogance. Jamais les faux amis de cour ne firent mieux connoître leur fourberie, ni le peuple sa légéreté fougueuse. Le cadavre de Séjan fut couvert d'opprobres, ses statues brisées. On condamna ses enfans à mort, sa fille même, quoique dans l'âge le plus tendre.

Tibère se livre sans ménagement à la cruauté.

Tibère trembla & se tint caché, depuis le commencement de la scène, jusqu'à ce que la catastrophe l'eût rassuré. Le public se flattoit en vain de voir la tyrannie s'adoucir, comme si elle eût été principalement dans le ministre. Mais l'empereur, donnant l'essor à son caractère, surpassa tout ce qu'on avoit vu en ce genre. La vie des citoyens fut le jouet de sa cruauté. C'étoit peu de les faire mourir, s'il ne rendoit leur mort atroce. Un de ces malheureux s'étant tué de sa propre main : *il m'a échappé*, s'écria-t-il avec dépit.

L'infâme métier de délateur s'accrédita tellement, que les membres du sénat n'en rougissoient point. Les faits rapportés par Tacite & par Suétone font frémir d'horreur. Un seul nous suffit. La mère de Fusius, ami de Séjan, femme très-âgée, subit le supplice pour avoir pleuré la mort de son fils. Ces meurtres juridiques se commettoient par sentences du sénat; & c'étoit le comble de la tyrannie, qu'un tribunal autrefois si auguste en fût l'instrument. Tibère à la fin se lassa d'attendre des procédures. Il ordonna le massacre de tous ceux qui étoient détenus en prison pour l'affaire de Séjan. On vit des amas de cadavres inspirer la douleur la plus vive, sans qu'il fût permis de donner le moindre signe de douleur.

Délations affreuses.

Massacre des gens suspects.

Au milieu de ces barbaries, le vieux empereur continuoit ses débauches, & s'efforçoit de dérober sa conduite aux yeux du public. Exempt de maladies, méprisant la médecine, il se moquoit de quiconque, parvenu à l'âge de trente ans, ne savoit pas gouverner lui-

Il balance sur le choix de son successeur, & ne décide rien.

même sa santé. Cependant, averti par la vieillesse, il pensa au choix d'un successeur. Des enfans de Germanicus, le cadet, Caïus restoit seul en vie. Agé de vingt-quatre ans, chéri du peuple en considération de son père, il se comportoit en courtisan flatteur & assidu. L'empereur ne l'aimoit point, démêloit le fond de son caractère pervers, & auroit voulu lui préférer Tibérius Gémellus, fils de Drusus, son petit-fils par le sang, au lieu que Caïus ne devoit ce titre qu'à l'adoption. Mais Gémellus n'avoit que dix-sept ans, & les désordres de sa mère Liville avoient rendu sa naissance fort suspecte. Tibère embarrassé laissa la décision au destin.

Caïus Caligula.

37. Tibère est assassiné par Macron.

Caïus s'étoit attaché Macron, qui se ménageoit un appui dans la faveur de ce jeune prince. L'empereur tombe en défaillance. On le croit mort. Macron s'empresse de faire proclamer par les soldats celui dont il a épousé les intérêts. Le malade étant revenu de sa foiblesse, & la terreur glaçant les esprits, il ordonne qu'on l'étouffe sous des

matelats. Tibère mourut ainſi dans la ſoixante & dix-huitième année de ſon âge, & la vingt-troiſième de ſon règne. Le peuple fut ſur le point d'inſulter à ſon cadavre. Les traits de ſageſſe, de généroſité, de juſtice, épars dans ſon règne, n'ont pas rendu ſa mémoire moins odieuſe, parce que la méchanceté & la fourberie dominèrent dans ſa conduite, & qu'avec beaucoup de génie, il n'avoit qu'un mauvais cœur. Velleïus Paterculus, ſon contemporain, l'a cependant comblé d'éloges. Un courtiſan de Tibère & de Séjan pouvoit-il écrire l'hiſtoire? Quel hiſtorien, que celui qui, dans le même ouvrage où il avoit dignement loué pluſieurs grands hommes, fait un long panégyrique de ces deux monſtres & de leur gouvernement! Excès d'adulation, propre à déshonorer même un poëte.

Loué par Velleïus Paterculus.

Je finirai cet article par une obſervation importante de Monteſquieu. » Auguſte avoit ôté au peu» ple la puiſſance de faire des lois, » & celle de juger les crimes pu» blics; mais il lui avoit laiſſé, ou

L'ame des grands s'avilit, quand le peuple ceſſe d'élire les magiſtrats.

» du moins avoit paru lui laisser
» celle d'élire les magistrats. Ti-
» bère, qui craignoit les assemblées
» d'un peuple si nombreux, lui ôta
» encore ce privilège, & le donna
» au sénat, c'est-à-dire, à lui-même.
» On ne sauroit croire combien
» cette décadence du pouvoir du
» peuple avilit l'ame des grands.
» Lorsque le peuple disposoit des
» dignités, les magistrats qui les
» briguoient faisoient bien des bas-
» sesses, mais elles étoient jointes
» à une certaine magnificence qui
» les cachoit, soit qu'ils donnassent
» des jeux ou de certains repas au
» peuple, soit qu'ils lui distribuas-
» sent de l'argent ou des grains :
» quoique le motif fût bas, le
» moyen avoit quelque chose de
» noble, parce qu'il convient tou-
» jours à un grand homme d'ob-
» tenir par des libéralités la faveur
» du peuple. Mais lorsque le peuple
» n'eut plus rien à donner, & que
» le prince au nom du sénat, dis-
» posa de tous les emplois, on les
» demanda, & on les obtint par
» des voies indignes ; la flatterie,

» l'infamie, les crimes, furent des » arts néceſſaires pour y parvenir. « On pourroit dire avec plus de ſimplicité, que l'ame des nobles s'avilit, dès qu'ils eurent beſoin d'être courtiſans pour devenir quelque choſe.

CAIUS, surnommé CALIGULA.

37. Caligula est d'abord chéri, quoiqu'indigne.

CAÏUS, plus communément nommé par les modernes Caligula, * étoit l'idole du peuple romain, en qualité de fils de Germanicus. Le vœu public le plaça, en quelque manière, sur le trône, & le sénat n'eut que du plaisir à casser le testament de Tibère, qui lui associoit Tibérius, son petit-fils. Mais le sang ne donne pas le mérite : il est même rare que la gloire des grands hommes ne soit pas flétrie par leurs enfans. Caligula, souple avant son élévation, devint un monstre dans la grandeur. On a dit qu'il n'y eut jamais de meilleur valet ni de pire maître.

Il fait quelques actions de bon prince.

Il montra cependant des vertus au commencement de son règne. Il rappela les exilés, supprima les

* Ce surnom venoit d'une chaussure en forme de bottine, (*caliga*) qu'il portoit étant jeune.

délations, rétablit les droits des magistrats & du peuple; il permit la lecture des ouvrages libres qu'on avoit proscrits; il rejeta un mémoire sur quelque complot, vrai ou supposé, & répondit avec noblesse que, n'ayant rien fait pour s'attirer la haine, il ne pouvoit croire de semblables accusations. La crainte d'un rival l'engageoit sans doute à se contrefaire. Attentif aux moyens de captiver & d'éblouir le peuple, il rappela les pantomimes, bannis par Tibère : il dissipa en jeux, en spectacles, en folles profusions, des sommes immenses, que Suétone fait monter à près de trois cents millions de sesterces. Cette prodigalité, quand il n'auroit pas eu lui-même la fureur des spectacles, annonçoit un mauvais gouvernement. Mais que penser d'un souverain qui, épuisant le trésor pour ces jeux toujours infectés de barbarie, ne les donnoit au peuple que pour s'en amuser lui-même ?

Mais il prodigue tout pour flatter le peuple.

Bientôt tout change de face. Lois, mœurs, humanité, raison, tout est foulé aux pieds. Caligula

Il devient un monstre de tyrannie.

se baigne dans le sang. Il commence par le meurtre de Tibérius & de Macron ; il se fait un plaisir de ses cruautés. Inceſtes avec ses sœurs, adultère avec toutes les femmes de nom, il ne rougit d'aucun excès ; il rougit seulement d'avoir pour aïeul le grand Agrippa, dont la naissance étoit obscure ; & il veut que sa mère Agrippine soit née d'Auguste & de Julie, fille d'Auguste, c'est-à-dire, d'un inceſte abominable qu'il suppose un titre d'honneur. Il joue le personnage de tous les dieux, se faisant adorer, tantôt comme Jupiter, tantôt comme Junon, Bacchus, Hercule, &c. Enfin, par un délire sans exemple, l'empereur traite son cheval en favori ; & pense à l'élever au consulat.

Sa démence.

Ce qu'on doit penser des faits rapportés par Suétone.

Ces faits accumulés par Suétone, écrivain peu judicieux, supposent une démence manifeste ; & l'on n'imagine point comment les Romains pouvoient obéir à un fou si enragé. Le détail de ses dépenses, de ses rapines, de ses vexations tyranni-

ques, passe toute vraisemblance. Ce sont, ou des traits de folie qui n'intéressent pas un esprit sensé, ou des excès incroyables qui sortent de la sphère des choses humaines.

Traits de cruauté.

Toute la cruauté possible est renfermée dans quelques mots de Caligula. *Frappe de façon qu'il se sente mourir.* — *Plût à dieu que le peuple romain n'eût qu'une tête, qui pût être coupée d'un seul coup!* — Un jour éclatant de rire devant les consuls : *Je pensois*, leur dit-il, *que d'un clin d'œil, je puis vous faire égorger tous deux.*

39. Expéditions militaires ridicules.

Aussi lâche que sanguinaire, Caligula prend fantaisie de paroître à la tête des armées, & donne une farce dont les historiens exagèrent peut-être le ridicule. On le voit se transporter sur les bords du Rhin, comme pour quelque grand exploit; faire cacher dans un bois un détachement de sa garde; le surprendre, en supposant que ce sont les ennemis; dresser ensuite des trophées & chanter victoire. On le voit passer vers l'Océan du côté de la Grande-

Bretagne, dont il médite la conquête : il range son armée en bataille sur la côte; il donne le signal, sans avoir personne à combattre ; il fait ramasser des coquillages à ses soldats; & fier de ces dépouilles de l'Océan, il revient à Rome pour recevoir l'honneur du triomphe.

41. Meurtre de Caligula.

Quelque avilis que fussent les Romains dans la servitude, il étoit impossible qu'une tyrannie affreuse, exercée par un extravagant, ne fît pas éclore des conspirations. Chéréa, tribun d'une cohorte prétorienne, délivra Rome de ce monstre, sans la délivrer des vices qui perpétuent les malheurs. Le tyran fut assassiné à la fin de la quatrième année de son règne. Un imbécille va lui succéder, & par conséquent il faut s'attendre à des scènes déplorables.

Observations sur les historiens de Caligula.

La partie des annales de Tacite, contenant le règne de Caligula, est malheureusement perdue pour nous. Rien ne peut suppléer au pinceau de cet historien philosophe, qui connoissoit si bien les hommes & les cours, & qui intéresse la raison

jusques dans les moindres détails. On ne trouve guère ailleurs qu'un tas d'inutilités, ou même de puérilités insipides & dégoûtantes, dont les écrivains modernes n'auroient pas dû grossir leurs ouvrages.

CLAUDE.

41. Les soldats proclament Claude, qui tremble d'être tué.

CHÉRÉA & les sénateurs, après le meurtre de Caligula, vouloient rétablir la république : ils firent d'abord quelques démarches hardies, jusqu'à condamner la mémoire des Césars. Les soldats vouloient un empereur, parce qu'ils trouvoient leur avantage dans la puissance militaire. Claude, frère de Germanicus, & oncle de Caligula, loin d'aspirer à l'empire, tremblant de frayeur, ne pensoit qu'à sauver sa vie, & se cachoit dans un coin. Par hasard un soldat l'apperçoit, & le proclame; d'autres arrivent; on l'emmène malgré lui, on lui prête serment de fidélité. Il promet quinze mille sesterces par tête aux prétoriens, des récompenses proportionnées aux officiers; & se trouve le maître de l'état, lorsqu'à peine il est revenu de son épouvante & de sa surprise. Le sénat est forcé de le reconnoître; Chéréa est mis à mort,

toute espérance de liberté tombe avec sa tête.

Agé de plus de cinquante ans, Claude étoit encore dans une espèce d'enfance. Esprit foible, hébété par une éducation dure, incapable de tout, *homme ébauché*, comme l'appeloit sa mère Antonia; son ris niais, sa contenance embarrassée, ses manières basses, annonçoient l'ineptie & la sottise. C'est ce qui lui avoit attiré l'aversion de ses parens, malheur qui augmenta sans doute les défauts de la nature. Auguste seul avoit eu pour lui de la bonté, sans pouvoir l'employer à rien. Auroit-on imaginé que la fortune le placeroit un jour sur le trône même d'Auguste?

Claude incapable de régner.

En succédant à Caligula, Claude, naturellement doux, pouvoit du moins se faire aimer. Il y réussit dans les commencemens, par une conduite toute opposée à celle de son prédécesseur. Il brûla deux mémoires intitulés l'*épée* & le *poignard*, où ce monstre avoit écrit les noms de ceux qu'il destinoit au supplice. Il abolit les étrennes, moyen bas

Sa bonté produit du bien au commencement.

Étrennes abolies.

Défense de faire héritier l'empereur.

& odieux d'extorsions. Il défendit à quiconque avoit des parens, de l'instituer son héritier; autre moyen par lequel les princes ne rougissoient pas de s'enrichir. La clémence, l'humanité, parurent succéder à la barbarie; mais il falloit se défier de la foiblesse d'une tête, susceptible de toutes les impressions, & qui feroit indifféremment le bien ou le mal, selon qu'elle seroit gouvernée par de bons ou de mauvais conseils.

Il est bientôt l'esclave de Messaline & des affranchis.

Une femme, l'opprobre de son sexe, Messaline, épouse de Claude, partagea toute la confiance de ce prince avec des valets sans honneur, avec un Narcisse, un Pallas, & d'autres affranchis, dont l'énorme opulence ne pouvoit être que le fruit du crime. On ne tarda guère à sentir combien l'autorité est terrible entre de pareilles mains. Les affranchis vendirent tout, disposèrent des actions, & en quelque sorte de la personne de leur maître; ouvrirent & fermèrent sa porte à qui ils voulurent; dictèrent ou changèrent ses ordonnances; régnèrent

enfin sous son nom ; & Messaline se servit d'eux pour exécuter ses exécrables projets.

42. Comment Messaline fait tuer Silanus, qu'elle n'a pu séduire.

Cette infâme princesse avoit de la passion pour Silanus, son beau-père. Ne pouvant le séduire, elle jura de le perdre. Elle concerte les moyens avec Narcisse. Un jour, de grand matin, Narcisse entre tout effaré dans la chambre de l'empereur, & lui dit qu'il l'a vu en songe poignardé par Silanus. Messaline assure qu'elle a eu plusieurs nuits le même songe. A l'instant paroît Silanus, qu'on avoit mandé par un faux ordre. Le timide Claude, dont l'imagination étoit frappée, croit voir un assassin, & le fait tuer sur le champ. Par ce trait, qu'on juge des autres.

Conspiration découverte & punie au gré des affranchis.

Il se forma une conspiration, dès que la tyrannie eut éclaté d'une manière si révoltante. Camille, gouverneur de Dalmatie, prit les armes, & même le titre d'empereur. Mais ses soldats l'abandonnèrent, & un d'eux le poignarda. Tandis que l'on faisoit des recherches rigoureuses contre ses complices, Messa-

line & les valets saisirent l'occasion de satisfaire leur haine, ou leur rapacité. Claude jugea lui-même les accusés dans le sénat. Ses affranchis y prirent séance, mais Narcisse y reçut du moins une leçon. Un affranchi de Camille, à qui il demanda ce qu'il auroit fait, si son maître étoit devenu empereur, répondit fort à propos : *Je me serois tenu derrière lui, sans ouvrir la bouche.* Malheureusement, les vérités s'émoussent contre l'insolence de la fortune.

Narcisse dans le sénat.

C'est alors que la célèbre Arria donna des preuves singulières de courage. Pétus, son mari, personnage consulaire, étoit enveloppé dans la conjuration, & ne pouvoit éviter la mort. Arria l'exhorte à prévenir le supplice. Le voyant irrésolu, elle se plonge un poignard dans le sein, le retire, le lui présente en disant : *Pétus, cela ne fait point de mal.* Le mari se tue à l'exemple de sa femme.

Mort d'Arria & de Pétus,

43. On n'auroit pas cru possible que Claude formât des projets d'ambition & de conquête. Cependant il

Expédition dans la Grande-Bretagne.

entreprit de subjuguer la Grande-Bretagne, que César, suivant l'expression de Tacite, sembloit avoir montrée plutôt que donnée aux Romains. Les Gaules étant soumises, cette conquête n'offroit plus les mêmes difficultés. Mais une île éloignée, inculte, pauvre, remplie de sauvages, devoit-elle attirer les armes d'une puissance, déja surchargée du nombre & de la grandeur de ses provinces? Plautius eut ordre de commencer l'expédition. Les soldats se mutinèrent : ils ne vouloient point, disoient-ils, aller combattre au-delà du monde. Narcisse parut pour appaiser la révolte. Les mutins le renvoyèrent avec insulte *aux Saturnales* *, lui rappelant ainsi son ancienne servitude; & l'on aima mieux obéir au général, que d'écouter un valet.

Narcisse insulté par les troupes.

Les premiers succès de Plautius encouragèrent l'empereur. Il voulut paroître à la tête d'une armée; il

La Bretagne réduite en province, de même que la Mauritanie.

* A la fête des Saturnales, les esclaves jouissoient à Rome d'une grande liberté chez leurs maîtres.

passa en Bretagne, y resta seize jours, prit quelques fortereſſes, & triompha. Au bout de quatre années de guerre, Plautius réduisit en province romaine une partie considérable de l'île, du côté de la Tamise. La Mauritanie avoit eu depuis peu le même sort. Ces accroissemens de l'empire en hâtoient la décadence.

Claude fait des ordonnances ridicules, & quelques-unes de bonnes.

Aux exploits militaires dont il se glorifioit, Claude fit succéder les soins du ministère civil, & prit la qualité de censeur. Plusieurs ordonnances ridicules furent le fruit de ses travaux. Trois lettres ajoutées à l'alphabet lui parurent une réforme importante, qui ne dura qu'autant que lui. Mais avec ces inepties, on trouve des réglemens sages, qui par malheur devoient participer au mépris qu'on avoit pour le prince.

Il règle le payement des avocats.

Les avocats faisoient d'une profession noble un honteux métier; ils vendoient leur plume & leur langue à l'injustice, à la calomnie, à quiconque vouloit payer l'abus des talens. Silius, désigné consul, s'éleva

s'éleva contre ce brigandage. » On » multiplie, dit-il, les accusations, » les haines, les injures, afin de » s'enrichir par la chicane, comme » les médecins par les maladies. Il » n'y aura plus tant de procès, s'ils » ne rapportent rien à personne. « Les avocats répondirent qu'ils négligeoient leurs affaires pour celles d'autrui; que l'éloquence étoit une voie de fortune très-honorable; que si on retranchoit le fruit des études, les études tomberoient infailliblement. L'empereur défendit aux avocats de recevoir plus de dix mille sesterces.

Si cette profession pouvoit alors être gratuite.

Ce n'étoit plus le temps où les motifs de gloire, de bien public, où l'espérance de s'élever aux honneurs, excitoient seuls à fournir cette carrière. Il falloit fermer le barreau, si l'on ne vouloit pas permettre qu'il procurât des avantages à ceux qui manquoient de fortune ou de générosité. Mais il falloit aussi que la réputation des avocats, parmi lesquels se trouvoient toujours des sénateurs, les mît à couvert de tout

soupçon de bassesse. L'ancienne règle fut rétablie par Trajan.

Les étrangers admis parmi les citoyens & dans le sénat.

L'empereur décida une autre affaire plus intéressante pour l'état. La Gaule cisalpine & la narbonnoise jouissoient de tous les privilèges attachés au titre de citoyen romain. Ce titre avoit passé aux chefs du reste des Gaules, après la conquête de César; mais sans le droit d'entrer au sénat, droit qu'ils demandoient avec ardeur. Ils l'obtinrent, malgré les plus fortes représentations; & Claude prétendit augmenter les forces de l'empire, en permettant que des étrangers y parvinssent aux premiers honneurs; ce qui dans la suite n'eut point de bornes.

Si ce fut un bien ou un mal.

» Il arriva, dit Bossuet, que tous » les sujets de l'empire se crurent » Romains. Les honneurs du peu» ple victorieux peu-à-peu se com» muniquèrent aux peuples vain» cus : le sénat leur fut ouvert, & » ils pouvoient aspirer jusqu'à l'em» pire. Ainsi, par la clémence ro» maine, toutes les nations n'étoient » plus qu'une seule nation, & Rome

» fut regardée comme la commune » patrie. « On pourroit dire au contraire qu'il n'y eut plus de Romains, quand tous le furent; que ce mélange de toutes les nations anéantit la nation dominante; que Rome cessa d'être une patrie, dès que la plupart de ses citoyens devoient lui en préférer une autre; & que ce fut là une des principales causes de sa ruine.

Peu de Romains parmi une infinité de citoyens.

Ce malheur paroîtra inévitable, si l'on réfléchit que, même dans Rome, il ne restoit presque plus de vrai Romain. Le dénombrement fait par Claude présente près de sept millions de citoyens, nombre infiniment supérieur à ce que l'on avoit vu dans le temps la où république subjuguoit toutes les nations.

48. Messaline épouse Silius, sans que son mari le sache.

Tandis que l'empereur s'occupoit ou sembloit s'occuper du gouvernement, sa femme, maîtresse absolue de son esprit, se livroit publiquement aux débauches les plus honteuses, & rassasiée de plaisirs, s'en faisoit un de l'infamie. Amoureuse de Silius, elle l'avoit obligé de répudier une épouse de la plus

haute naissance. C'étoit peu : elle l'épousa solennellement, pendant un voyage de Claude à Ostie. Fait incroyable, si tous les historiens ne l'attestoient. Le stupide empereur en fut informé par ses affranchis, jusqu'alors ministres des empoisonnemens & des autres forfaits de Messaline, mais qu'elle avoit eu l'imprudence d'irriter.

Elle est mise à mort.

A cette nouvelle, interdit, tremblant, il s'écrie : *Suis-je encore empereur ?* On le rassure. Silius, le pantomime Mnester, & plusieurs autres complices des impudicités de sa femme, sont mis à mort. Elle se préparoit à le fléchir ; elle en seroit probablement venue à bout, si Narcisse n'avoit donné ordre de la tuer. Claude ne témoigna ni joie ni tristesse ; il apprit qu'elle ne vivoit plus, sans demander même la manière dont elle étoit morte.

Claude épouse sa nièce Agrippine, & le sénat approuve ce mariage.

Il avoit déja épousé trois femmes. Ses valets, qu'on peut appeler ses maîtres, le décidèrent à un quatrième mariage. Agrippine, sa nièce, fille de Germanicus, veuve de Domitius, eut la préférence par le

crédit de Pallas, un de ſes amans; autre Meſſaline, d'une conduite moins ſcandaleuſe, mais d'une ambition auſſi violente & auſſi criminelle que la première. La parenté donnoit quelque ſcrupule à Claude. Un courtiſan le raſſura bientôt, en faiſant approuver cette alliance par le ſénat. Quelques ſénateurs portèrent la flatterie juſqu'à dire qu'il falloit y contraindre l'empereur, en cas de refus. Perſonne n'ignoroit cependant qu'il uſoit avec Agrippine de tous les droits du mariage. On fit un décret pour permettre aux oncles de ſe marier avec les filles de leurs frères. Peut-être, dans un autre cas, auroit-on permis aux frères d'épouſer leurs ſœurs; tant on plioit facilement les lois au gré de la cour! Il n'y eut qu'un ou deux hommes qui profitaſſent de la permiſſion; ſans doute, parce que les mœurs conſervent toujours un certain empire chez les peuples même les plus corrompus; ou parce que de tels mariages doivent être néceſſairement rares, quand même ils ſeroient permis.

Ambition d'Agrippine ; comment elle procure l'empire à Néron.

Le grand objet d'Agrippine étoit de dominer, & de procurer l'empire au jeune Domitius, son fils. Exils, poisons, meurtres, toutes les ressources du crime, la délivrèrent des personnes qui pouvoient lui nuire. Elle maria son fils avec Octavie, fille de l'empereur; elle ménagea l'adoption de ce fils, au préjudice de Britannicus, frère d'Octavie. Sénèque, célèbre par son esprit & par sa brillante philosophie, avoit été exilé, comme coupable d'adultère avec une princesse. Le jugeant utile à Néron, (c'étoit le nouveau nom de Domitius) elle obtint son rappel, pour suppléer à la mauvaise éducation de ce prince. Elle mit à la tête des gardes prétoriennes, Burrhus, brave & vertueux capitaine, qu'elle savoit être capable de reconnoissance. En un mot, Claude qui ne voyoit que par ses yeux, lui laissa faire ce qu'elle voulut. Elle craignit que Domitia, sœur de son premier mari, ne balançât son autorité auprès de Néron. Domitia fut accusée de magie, & condamnée à mort pour un crime chimérique.

Sénèque & Burrhus à la cour.

Domitia condamnée pour magie.

Cependant l'empereur prêta l'oreille à Narciſſe, alors ennemi d'Agrippine qui donnoit toute ſa faveur à Pallas. Il témoigna ſe repentir du tort qu'il avoit fait à Britannicus, il lâcha quelque parole menaçante contre ſon épouſe. Celle-ci en prévint les ſuites. Non contente d'éloigner Narciſſe de la cour, elle employa les talens de la fameuſe Locuſte, pour empoiſonner ſon mari. Claude mourut âgé de ſoixante-trois ans.

54. L'empereur empoiſonné par ſa femme.

Ses intendans, ſimples chevaliers ou même affranchis, dont la commiſſion étoit de lever ſes revenus dans les provinces, avoient été revêtus de toute l'autorité des magiſtrats, & leurs jugemens déclarés auſſi reſpectables que ceux de l'empereur. Ainſi les provinces étoient livrées aux injuſtices des financiers.

Il avoit livré les provinces aux financiers.

Le ſénat, par un décret, honora Pallas des ornemens de la préture, pria l'empereur de lui faire porter un anneau d'or, lui décerna une gratification de quinze millions de ſeſterces pour récompenſe de ſes ſervices. L'affranchi refuſa la ſomme.

Honneurs rendus à Pallas, vil affranchi.

On afficha un nouveau décret en son honneur, où il étoit peint comme faisant revivre les anciennes mœurs, lui dont les richesses étoient immenses. Le despotisme avoit-il plus dégradé les ames en Asie?

Rhadamiste, roi d'Arménie par ses crimes.

On vit sous ce règne un Mithridate, roi d'Arménie, détrôné & mis à mort, par Rhadamiste son neveu, son beau-frère, son gendre. Les crimes de l'ambition, si communs dans tout l'orient, n'attirent point la curiosité, parce que des peuples lâches, des cours de despotes, intéressent peu l'esprit humain. Mais

Rome avilie.

Rome inondée de crimes, en proie à toutes les horreurs de la tyrannie, maîtresse du monde & réduite au dernier avilissement, est un spectacle des plus propres à exciter la réflexion.

Progrès de cet avilissement.

On a vu la corruption naître par degrés. Que de forfaits n'avoit-elle pas produits dans la république! Cependant les Romains conservoient alors quelques restes de grandeur d'ame : même en se vendant aux ambitieux, ils montroient la fierté & le courage de leurs ancêtres.

Maintenant on les voit traîner lâchement leurs fers, & encenser jusqu'aux vices infâmes de ceux qui les oppriment. Ainsi la perte des mœurs conduit à la servitude; ainsi la servitude achève d'anéantir les mœurs.

NÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'avénement de Néron au trône, jusqu'à la guerre de Bretagne.

54. Apothéose ridicule de Claude.

LA mort de Claude fut un secret, jusqu'à ce qu'Agrippine eut pris les mesures qu'exigeoient les circonstances. Burrhus fit reconnoître Néron par les cohortes prétoriennes, & le sénat suivit leur exemple avec ardeur. On mit au rang des dieux le prince stupide, qui venoit de finir ses jours par le poison. Néron prononça son oraison funèbre, où il exalta sa prudence & sa sagesse. Cet éloge fit rire l'assemblée, quoique dans la bouche de l'empereur. Sénèque, auteur de l'ouvrage, composa lui-même une satire contre la divinité de Claude. Comment avoit-

Sénèque y avoit contribué, & s'en moque.

il eu le front de faire débiter à son élève des fausſetés ridicules? Juſqu'alors les empereurs avoient montré plus ou moins de talent pour la parole & la compoſition. Néron, qui n'étoit que dans ſa dix-ſeptième année, ſe portoit à tout autre genre d'exercices, ou plutôt d'amuſemens. Ses penchans, encore déguiſés, n'avoient rien que de frivole, & même de vicieux. Ennemi du travail, il dut ſa première réputation à deux hommes qui travaillèrent pour lui.

Burrhus & Sénèque, intimement unis, firent en ſon nom d'excellentes choſes. Les tribunaux reprirent leur autorité, le deſpotiſme ceſſa pour un temps d'alarmer les citoyens; un diſcours plein de ſageſſe, prononcé au ſénat par le prince, gravé enſuite ſur des tables d'argent, annonça le bonheur public; quelques paroles touchantes de Néron charmèrent les cœurs. *Je voudrois ne ſavoir pas écrire*, dit-il avant que de ſigner un arrêt de mort. Un autre jour, le ſénat lui témoignant ſa reconnoiſſance, il répondit : *J'y compte, quand je la mériterai.* Avec de

Néron commence bien, parce que Sénèque & Burrhus gouvernent pour lui.

bonnes leçons, rien n'eſt ſi facile aux ſouverains, que d'éblouir par de belles apparences ; mais on n'en devient que plus malheureux, lorſqu'on eſt détrompé par les effets.

Les commencemens du règne en impoſoient.

Nous venons de voir des règnes déteſtables, commencés d'une manière avantageuſe pour l'état. Il ſemble que les princes cherchoient d'abord à inſpirer la confiance, afin d'endormir les ſujets ſous le joug de la tyrannie. Le nouveau règne ne ſera pas moins horrible, parce que les miniſtres qui firent le bien au commencement, ne purent en inſpirer le goût à leur maître, que tout entraînoit au mal.

55. Néron corrompu veut ſe défaire de Britannicus.

Déja Néron, corrompu par des flatteurs, dédaignoit ſa femme, pour ſe livrer à une affranchie. Sénèque & Burrhus ne gênoient point ſa paſſion, de peur que la réſiſtance ne produiſît de plus grands maux. Mais Agrippine, furieuſe de n'avoir plus le même pouvoir, ſaiſit cette occaſion d'éclater. Elle menaça même ſon fils de ſe déclarer en faveur de Britannicus, qu'elle lui avoit ſacrifié, & qui, âgé de treize ou qua-

torze ans, pouvoit être bientôt un redoutable rival.

Il l'empoisonne, & maltraite Agrippine.

Néron cesse alors de se contraindre. Un crime affreux ne l'étonne point. Il fait empoisonner le jeune prince dans un repas, en sa présence, en présence de sa mère. Il distribue les dépouilles du mort à Burrhus, à Sénèque, aux principaux de la cour, apparemment pour acheter leurs suffrages. Il déclare par un édit, que, n'ayant plus de frère, il met toutes ses espérances dans la république. Agrippine s'emporte : on la chasse du palais. Accusée de trahison, elle se justifie, & reprend une apparence de crédit qui l'appaise.

Ses courses nocturnes.

Après un crime si noir exécuté de sang-froid, Néron foula aux pieds toute bienséance, jusqu'à courir les rues déguisé pendant la nuit, avec de jeunes débauchés; insultant les uns, volant les autres, s'exposant à mille outrages, recevant des coups sans être connu, & s'applaudissant de ses bassesses. Le sénateur Montanus l'ayant maltraité rudement, dans une de ces courses nocturnes, ap-

prit que c'étoit l'empereur, & eut l'imprudence de lui écrire une lettre d'excuses. Il reçut deux mots pour réponse : *Quoi, un homme qui a frappé Néron vit encore !* Le seul parti à prendre fut de se tuer lui-même.

Le gouvernement se soutient ; mais ne peut se soutenir longtemps.

Les affaires publiques, entre les mains de deux ministres éclairés, se ressentoient peu de ces désordres du prince. Plusieurs impôts furent abolis ; une ordonnance équitable réprima les concussions des publicains. Il n'en falloit pas tant pour charmer le peuple, qui borne ses vues au présent, & ne pénètre point l'avenir. Mais le meurtre de Britannicus, les débauches & les folies de Néron, annonçoient toutes les horreurs de la tyrannie. Ni Sénèque, ni Burrhus, ne pouvoient conserver long-temps sa confiance. Une femme impudique fit éclore de nouveaux crimes.

Poppée inspire à Néron le parricide.

Poppée brilloit dans Rome par sa figure, ses graces, son esprit, ses richesses ; femme admirable si elle avoit été vertueuse. Othon, homme de plaisirs, sans principes & sans

mœurs, l'avoit débauchée à ſon mari ; & il l'avoit enſuite épouſée. L'empereur en devint éperdûment amoureux. Elle aſpira bientôt à ſon lit. Prévoyant qu'Agrippine ne ſouffriroit point qu'il répudiât Octavie, elle réſolut de perdre Agrippine même. Elle la peignit des plus noires couleurs. Elle excita contre cette altière princeſſe la jalouſie de ſon fils. C'eſt votre mère qui règne, lui diſoit-elle : vous n'avez pas même la liberté. Enfin elle l'entraîna au parricide.

59. Néron fait aſſaſſiner ſa mère Agrippine.

Comme ni le fer ni le poiſon ne paroiſſoient convenables pour ce crime, qu'il importoit d'enſevelir dans les ténèbres ; un affranchi propoſa l'expédient d'un vaiſſeau, conſtruit de façon qu'une partie ſe démonteroit tout-à-coup en pleine mer, & rendroit le naufrage inévitable ſans qu'on pût en ſoupçonner la cauſe. Ce projet infernal parut digne d'être adopté. Néron feignit, pour attirer ſa mère dans le piège, un retour de tendreſſe dont elle fut aiſément la dupe. Agrippine vint

Artifice pour ce meurtre.

le voir à Bayes. Elle monta sur le vaisseau. La machine joua mal, ne l'écrasa point comme on l'avoit cru; & tandis que les gens de sa suite périssoient, elle gagna le rivage. Une femme espéra d'être secourue en criant qu'elle étoit l'impératrice; mais on la fit tuer à coups de rames. Agrippine, capable de dissimulation malgré sa fureur, envoya informer son fils du naufrage dont elle venoit de se sauver.

Burrhus & Sénèque consultés.

A cette nouvelle, l'empereur est consterné. Il s'imagine déja voir sa mère armer contre lui & les soldats & le peuple. Il mande Burrhus & Sénèque. Ces ministres, qu'on soupçonne de n'avoir pas ignoré le premier projet, hésitent d'abord; mais, soit lâcheté honteuse, soit odieuse politique, ils finissent par entrer dans les sentimens du prince. On ordonne un parricide; l'affranchi Anicet se charge avec empressement de l'exécuter. Agrippine dit au chef des assassins : *Frappe ce ventre, qui a porté Néron.* Elle expira percée de coups. Tant de crimes qu'elle avoit

commis pour la fortune de son fils ; ou plutôt pour règner avec lui, c'est lui-même qui les punit par un crime atroce !

Peu de scélérats ont l'ame assez dure pour être à l'épreuve des remords. Néron en fut déchiré lui-même, & la terreur jointe aux cris de la conscience le réduisit presque au désespoir. Mais la flatterie sut dissiper ces orages. Burrhus le rassura, en lui mettant sous les yeux le dévouement des prétoriens. Sénèque lui composa une apologie, où il chargeoit Agrippine d'une fausse conjuration. Bientôt le sénat, le peuple & les troupes, firent éclater leur joie d'un événement si digne d'horreur. Ce fut un sujet de fêtes & de sacrifices.

Ils calment les remords de l'empereur.

On observa cependant comme des signes de la colère céleste divers phénomènes, éclipse, tonnerre ; auxquels les dieux avoient si peu de part, dit Tacite, que Néron jouit encore plusieurs années de l'empire, en continuant ses crimes. Les secrets de la providence sont impénétrables.

Signes suspects de la colère céleste.

On ne peut les lire dans des événemens naturels, que chacun interprète comme il lui plaît. Dieu punira ou récompensera un jour : c'est tout ce qu'il nous importe de savoir : la superstition veut deviner, & se trompe.

Néron se livre à des amusemens ridicules.

Agrippine étoit un frein pour Néron. Lorsqu'il en fut délivré, il se livra sans retenue à ses penchans. On le vit ne s'occuper que de chars, de chevaux, de musique, de comédie; se donner en spectacle, d'abord à ses courtisans, ensuite au peuple, comme un cocher ou un histrion ; payer une compagnie nombreuse, uniquement destinée à lui applaudir dans ces farces ridicules. Ses plus nobles amusemens furent de composer quelques méchans vers, que des poëtes ignobles rajustoient à leur façon, ou de rassembler de prétendus philosophes qui le divertissoient par leurs disputes. Pendant son quatrième consulat, (car les empereurs avoient toujours pris de temps en temps le titre de consuls, quelquefois pour

Jeux néroniens.

peu de mois) il institua des jeux à la grecque, & les appela *néroniens*. On devoit les célébrer tous les cinq ans. Il disputa contre les premiers de Rome le prix de la poësie & de l'éloquence. Quand il auroit eu pour concurrens des Cicérons & des Virgiles, ce prix ne pouvoit lui échapper. Les pantomimes furent bientôt en considération, & leur art se perfectionna jusqu'au prodige. On raconte qu'un philosophe, frappé du jeu d'un de ces acteurs muets, s'écria : *Je t'entends, tu parles avec les mains.*

Pantomimes.

Nous observerons que, si les Romains avoient toujours eu la passion des spectacles, sans goût pour les spectacles vraiment dignes d'un peuple poli, cette passion & ce mauvais goût devoient s'augmenter, dès qu'on cessoit de prendre part aux affaires publiques, dès qu'on se livroit aux caprices d'une cour. La bonne tragédie étoit inconnue. Jamais Térence n'avoit pu vaincre l'ascendant des baladins. Les gladiateurs l'emportèrent toujours

Goût dépravé des Romains.

ſur les poëtes. Du moins les pantomimes n'enſanglantoient point la ſcène : mais ils outrageoient ſouvent les mœurs.

CHAPITRE II.

Guerre de la Grande-Bretagne. — Affaires de Rome, jusqu'à la première conspiration.

PLUS les princes s'amusent, plus les peuples souffrent d'ordinaire. Un gouvernement tyrannique opprimoit la Grande-Bretagne. On s'y plaignoit & des rigueurs militaires & des vexations de finances. L'esprit de révolte se répandoit avec chaleur parmi une nation indomptable, qui ne cédoit qu'à la force, & rongeoit son frein en murmurant. Suétonius Paulinus, général célèbre, nouvellement arrivé dans le pays, ignorant l'état des choses, entreprit la conquête de l'île de Mona (Anglesey), dont les Druides avoient fait le centre du fanatisme. Il réussit, malgré l'étonnement qu'inspirèrent d'abord aux Romains ces prêtres terribles, courant çà & là comme des furies, avec des femmes hideu-

Révolte dans la grande Bretagne.

Conquête de l'île de Mona.

ſes armées de torches; leur figure, leurs cris, leurs imprécations, retraçoient l'image des enfers. Après la défaite des barbares, il fit couper les bois ſacrés, où les Druides verſoient religieuſement le ſang humain ſur les autels.

61. Suétonius défait la reine Boadicée.

Suétonius, victorieux à Mona, ne ſe doutoit point de ce qui ſe paſſoit derrière lui. Les Bretons avoient pris les armes, ſous les étendards de la reine Boadicée, héroïne ſupérieure à toute eſpèce de périls.. Ils avoient forcé des places, & égorgé une multitude de Romains. Le général ſe hâte d'aller au ſecours: il eſt contraint d'abandonner Londres; mais ayant formé un corps de dix mille hommes, il prend un poſte ſi avantageux, que les ennemis, quoique infiniment ſupérieurs en nombre, ſont défaits dans une grande bataille. Il en périt, dit-on, quatre-vingt mille. Boadicée ſe donna la mort pour ne pas ſurvivre au malheur de ſa nation.

Rappel de ce général.

Traverſé par la jalouſie de l'intendant, Suétonius ne recueillit point les avantages de la victoire.

Néron envoya un affranchi nommé Polyctète pour examiner sa conduite. Le faste & l'insolence de l'envoyé excitèrent le mépris des Bretons mêmes, qui virent avec étonnement un valet commander à un général vainqueur. Celui-ci fut rappelé; ses successeurs eurent grand soin d'éviter la guerre, & se firent honneur d'une tranquillité qui venoit de leur molesse. Ils se mettoient ainsi à couvert du côté de la cour, au risque de perdre la province.

Quatre cents esclaves punis de mort, parce qu'un d'eux a tué son maître.

Quelques affaires de Rome méritent plus d'attention. Le préfet de la ville ayant été assassiné par un de ses esclaves, on délibéra si tous les autres esclaves, au nombre de quatre cents, seroient envoyés au supplice, selon l'usage barbare établi anciennement. Le peuple s'y opposoit par ses clameurs, une partie du sénat en jugeoit comme le peuple; mais le jurisconsulte Cassius soutint fortement l'ancienne coutume. » On » objecte, dit-il, que les innocens » périront; c'est ce qui arrive quand » des troupes sont décimées pour » avoir fui: les braves tirent au sort

» avec les coupables. Tout exemple » pareil de sévérité a quelque chose » d'injuste ; néanmoins le bien public » compense le mal des particuliers. « L'avis sanguinaire l'emporta sur l'humanité.

Combien la jurisprudence étoit bannie en ce point.

C'est ainsi que des barbaries, consacrées par le temps, sont quelquefois soutenues par ceux qui devroient en mieux connoître l'injustice. Il falloit donc pour le bien public, que des milliers de têtes répondissent de la sureté d'une seule, & que le crime d'un seul fût puni par la mort de tous ! Sans doute les esclaves n'étoient pas comptés parmi les hommes. Cependant la loi Pétronia défendit de les exposer aux bêtes, sans la permission du magistrat : loi propre à consoler de tant d'horreurs, supposé que les magistrats fussent humains. Pouvoient-ils l'être sous un tyran, & avec des préjugés de tyrannie ?

Crime de lèse-majesté renouvelé.

A l'occasion de quelques satires, Néron fait revivre le crime de lèse-majesté. Antistius, préteur, eût été puni de mort pour ce sujet, si Thraséa n'avoit eu le courage d'opiner seulement

seulement à l'exil. Véienton, autre personnage distingué, fut banni de même, & ses écrits condamnés au feu. La défense de les lire les fit rechercher : on les oublia, dès que le péril ne subsista plus. C'est le sort de plusieurs ouvrages pareils.

62.

Il n'y avoit que Burrhus & Sénèque, dont les avis, malgré leur complaisance, pussent modérer la tyrannie de Néron. Malheureusement le premier mourut ; & son maître fut soupçonné d'avoir avancé sa mort. Le second, se voyant près d'une disgrace, voulut la prévenir par la retraite. Il offrit à l'empereur de quitter les biens immenses qu'il possédoit. Néron refusa d'y consentir, lui donna de nouvelles marques de confiance & de tendresse ; & en paroissant le regretter, se réjouit de le voir loin de la cour. Les ouvrages de Sénèque respirent un stoïcisme imposant, qu'il est impossible de concilier avec son opulence & son luxe. Nous le verrons mourir avec courage ; les foiblesses de sa vie n'en sont que plus surprenantes.

Mort de Burrhus, & retraite de Sénèque.

Tigellinus, nouveau préfet de

Meurtre

Octavie, & autres crimes de Néron.

la garde, scélérat digne de Néron, devint le ministre de ses crimes. Bientôt Octavie fut non-seulement répudiée, exilée, mais égorgée; & sa tête fut, pour ainsi dire, le présent de noces de Poppée, son infâme rivale. Le comble de l'infamie, c'est qu'afin de lui supposer un crime, l'affranchi Anicet l'accusa d'adultère avec lui-même : il ne pouvoit mieux faire sa cour à l'empereur. Après la mort d'Octavie, on rendit aux dieux de solennelles actions de graces; cérémonie qui suivoit toujours les meurtres célèbres. Néron se jouoit ainsi des dieux & du genre humain.

Débauches affreuses.

Ses débauches égaloient sa cruauté. Dans une fête que lui donna Tigellinus, il se maria comme femme à un certain Pythagoras; dans une autre occasion, il épousa pour femme un eunuque. Ces horreurs ne devroient pas souiller l'histoire, si elles n'apprenoient à quel point l'abus du pouvoir, & l'ivresse des passions, peuvent dégrader un souverain; si elles n'apprenoient du moins qu'il s'expose à des diffamations incroya-

bles, en foulant aux pieds les lois de la société & de la nature.

On lui attribua un incendie qui consuma plus des deux tiers de Rome; on publia qu'il l'avoit considéré avec plaisir du haut d'une tour, en chantant un poëme sur l'embrâsement de Troie. La haine inventa vraisemblablement ces bruits; car que ne pouvoit-elle pas attribuer à Néron? Il voyoit avec peine l'irrégularité de la ville, ses rues étroites & tortueuses; il la fit reconstruire plus belle & moins exposée aux incendies. Un superbe palais s'éleva sur les ruines publiques, tout brillant d'or & de pierres précieuses, & renfermant dans son enceinte des forêts, des lacs, des campagnes, avec toutes les richesses de l'art. Quand Néron le vit achevé: *Je commence*, dit-il, *à être logé en homme.* Un grand homme n'auroit pas eu besoin de ce logement.

Incendie de Rome.

Nouveau palais de Néron.

Plein d'idées extravagantes, il entreprit un canal navigable depuis le lac Averne jusqu'à l'embouchure du Tibre, à travers des terres arides & des rochers sans eau, dans un

Projet de canal, ruineux & impossible.

espace de cent soixante milles. L'ouvrage étoit impossible; l'utilité n'en pouvoit être que médiocre. On y travailla beaucoup, & l'on compta pour rien tant de sueurs & de peines perdues. Les profusions énormes du prince, jointes à ses folles entreprises, absorboient la substance de l'empire. Aussi avoit-il pour maxime de tout piller.

Les chrétiens accusés de l'incendie, & punis cruellement.

Quoiqu'il eût prodigué les secours au peuple après l'incendie, il n'en étoit pas moins accusé par le bruit public. Il crut se justifier en rejetant l'accusation sur des innocens. Les chrétiens se multiplioient déja, mais dans l'obscurité; & l'on confondoit leur religion inconnue avec les superstitions les plus grossières. Ils étoient haïs, parce qu'on les croyoit les ennemis du genre humain. C'est la fausse idée qu'en donne Tacite lui-même. Ce grave historien en parle comme de *scélérats dignes des plus rudes châtimens*, quoique sacrifiés par l'injustice de Néron. On supposa calomnieusement qu'ils étoient les incendiaires. On en fit périr une infinité par des supplices

affreux. C'étoit un ſpectacle pour les Romains. Aſſis lui-même ſur un char, l'empereur ſe fit un amuſement de voir ſes malheureuſes victimes, ou dévorées par les bêtes, ou brûlées comme des flambeaux; & l'on jugea que leur condamnation étoit un des plaiſirs de ſa cruauté.

CHAPITRE III.

Fin du règne de Néron.

65. Conspiration de Pison & d'Epicaris.

CE monstre lassa enfin la patience de ses sujets. Une conspiration se forma; Pison en étoit le chef; plusieurs illustres citoyens y entrèrent, & l'affranchie Épicaris échauffa le courage des conspirateurs. Le secret fut inviolablement gardé. Mais un esclave le devina aux préparatifs de son maître. On arrêta quelques coupables, dont la foiblesse trahit les autres. Épicaris soutint la torture en héroïne; exemple de courage, remarquable sur-tout dans une femme de plaisir. Le sang coula bientôt de tous côtés. Pison, prêt à mourir, fit son testament, & y prodigua les flatteries à Néron, dans la vue d'obtenir grace pour une épouse infidelle qu'il adoroit.

Courage de quelques-uns des conjurés.

Deux conjurés intrépides signalèrent au contraire leurs sentimens de liberté. L'empereur demandant à Subrius, pourquoi il avoit violé son

ferment : *Je te haïssois*, répondit ce tribun. *Personne ne t'a été plus fidèle, tant que tu as mérité l'amour. En te voyant parricide de ta mère, meurtrier de ta femme, cocher, histrion, incendiaire, je n'ai pu m'empêcher de te haïr.* Ces paroles furent un coup de poignard pour le tyran. Le centurion Sulpicius lui répondit à une demande pareille : *J'ai conspiré par zèle pour toi : il n'y avoit que ce moyen de finir tes crimes.*

Sénèque forcé de s'ouvrir les veines.

La célébrité de Sénèque & de Lucain rendent leur mort plus intéressante. Celui-là fut accusé, peut-être avec fondement quoique sans preuve certaine, d'avoir eu part à la conjuration. La haine secrète de son élève saisit avec joie l'occasion de s'en délivrer. On lui envoya l'ordre de mourir. Il se fit ouvrir les veines, ainsi que Pauline sa femme. N'ayant pu obtenir d'ajouter à son testament des legs en faveur de ses amis : *Je vous laisse*, leur dit-il, *ce qui me reste de plus précieux, l'exemple de ma vie.* Sénèque ne sera jamais le modèle des vrais philosophes ni des bons écrivains, quoique

Il est un mauvais modèle.

ſes ouvrages ſoient pleins de belles penſées & d'excellentes maximes. Son ſtyle affecté corrompit le goût; ſa morale faſtueuſement auſtère fut démentie par ſes actions.

Mort de Lucain.

Lucain, le Senèque des poëtes, mourut de la même manière. Il avoit encenſé Néron dans ſa Pharſale : il étoit devenu ſon ennemi mortel par un reſſentiment d'auteur; parce que le prince, qui ſe méloit de poéſie, avoit bleſſé ſon amour-propre en rival jaloux.

Mort de Pétrone, de Soranus & de Thraſéa.

On ne voit plus que têtes illuſtres tomber ſur le moindre ſoupçon. Je ne parlerai point de Pétrone, cet épicurien élégant, le maître de Néron dans la ſcience des voluptés, auquel on attribue une ſatire obſcène & ingénieuſe dont il reſte des fragmens. Mais je dois nommer Soranus & Thraſéa, deux ſénateurs dignes de l'ancienne Rome par leurs vertus, criminels à ce titre même dans une cour ſi abominable.

Procès remarquable du dernier.

Les crimes imputés à Thraſéa furent de n'avoir pas offert des ſacrifices pour la conſervation du prince & de ſa *divine voix*; de l'avoir blâmé

de faire le comédien sur le théâtre; de s'être retiré du sénat, quand on y lut l'apologie sur le meurtre d'Agrippine; de s'être absenté quand on décerna les honneurs divins à Poppée, devenue une déesse après que son mari en colère l'avoit tuée d'un coup de pied. Le reste de l'accusation étoit de même nature. L'accusé étant stoïcien de mœurs & d'opinion, on ne manqua pas de peindre sa secte comme ennemie de l'état, en ce qu'elle inspiroit l'amour de la liberté. Cet illustre Romain, condamné par le sénat, eut le choix de son supplice; faveur qu'on accordoit facilement. Il se prépara sans trouble à la mort, se fit ouvrir les veines, arrosa le plancher de son sang, & dit : *Faisons une libation à Jupiter libérateur.* La fermeté stoïque n'avoit rien pris sur son indulgence. Il répétoit souvent cette maxime : *Qui hait les vices, hait les hommes.* Mais ne doit-on pas plutôt haïr les vices, & supporter les vicieux ?

Son stoïcisme.

Au milieu de tant de scènes affreuses, arrive Tiridate, frère de

Tiridate à Rome cou-

Vologèse roi des Parthes, qui vénoit recevoir la couronne d'Arménie en pur don, après avoir long-temps fait la guerre pour s'en emparer. Il est accueilli magnifiquement; & plus il s'humilie, plus il est comblé de largesses. Témoin des frivoles & indécens plaisirs de Néron, il méprise enfin celui devant lequel il s'est prosterné. Corbulon, le plus grand général de ce temps, avoit jusqu'alors contenu & réprimé les Parthes, devenus très-redoutables aux Romains. Il faisoit l'espérance de Rome, & on lui désiroit l'empire. Tant de mérite étoit un crime capital. Corbulon fut rappelé, & reçut en chemin l'ordre de mourir.

ise Néron & le mépriſe.

Corbulon condamné, parce qu'il étoit un grand homme.

Vologèse, pressé par Néron de venir le voir, à l'exemple de son frère Tiridate, lui écrivit : *Vous pouvez plus aisément que moi passer la mer; venez en Asie, & nous conviendrons d'une entrevue.* L'empereur piqué eut envie de marcher contre les Parthes. Une autre espèce d'ambition l'entraîna ailleurs. Il voulut aller en Grèce pour

Vologèse rejette une invitation de l'empereur.

67. Voyage en

remporter des victoires théâtrales. Il partit avec une armée de musiciens & de bateleurs. Il parcourut tous les jeux, gagna dix-huit cents couronnes, & crut effacer la gloire des héros de la république. Par reconnoissance, il déclara libre la Grèce qui admiroit ses talens, ou plutôt qui flattoit sa vanité; mais cette liberté imaginaire ne la garantit d'aucune espèce de vexation. Il revint triomphant en Italie. Son entrée à Rome fut un étrange spectacle pour cette ville pleine de trophées. Le sénat, les chevaliers, le peuple, à la suite de son char, faisoient retentir les airs d'acclamations honteuses : *Vive le vainqueur des jeux olympiques, des jeux pythiens ! Néron est un autre Hercule, Néron est un nouvel Apollon. Seul il a vaincu dans tous les genres de combats & de jeux, &c.* En même temps que la tyrannie réduisoit les Romains à des bassesses si déplorables, elle redoubloit leur haine contre le tyran. Une conspiration presque générale les en délivra bientôt.

dicule de Néron en Grèce.

On le flatte bassement à son retour.

68. Révolte de Vindex & de Galba.

Vindex donna le signal dans la Gaule, où il commandoit. C'étoit un Gaulois d'illustre naissance, & zélé pour sa patrie. Il n'eut pas de peine à soulever des peuples encore fiers sous l'oppression. Ayant besoin de secours, il s'adresse à Galba, gouverneur d'Espagne, homme paisible, qui, descendant des premières familles de Rome, n'avoit échappé aux coups de la tyrannie, que par une conduite molle & par une vie obscure. Galba hésite, délibère avec ses amis. On lui représente que délibérer en pareille matière, c'est déja être criminel; qu'il faut à l'instant, ou marcher contre Vindex qui lui présente l'empire, ou prendre les armes contre un tyran. Il se détermine enfin à la révolte; mais il refuse le titre d'empereur que ses troupes vouloient lui donner, & il se déclare simple lieutenant du sénat & du peuple.

Mort de Vindex, & modération de Virginius.

A cette nouvelle, les autres gouverneurs de province, ravis de trouver un chef, embrassent son parti. Virginius avoit un commandement en Germanie. Quoiqu'ennemi secret

de Néron, il marcha contre Vindex, & finit par s'accorder avec lui dans une entrevue. Celui-ci alloit entrer dans Besançon, comme on en étoit convenu. L'armée romaine, ignorant cet accord, se crut attaquée, fondit sur ses troupes, les tailla en pièces ; & Vindex se tua de désespoir. Virginius auroit pu se faire empereur. Il n'estimoit point Galba, il haïssoit Néron. Sans se déclarer pour le premier, il attendit les événemens, résolu de servir sa patrie autant qu'il seroit possible. Dans la suite des révolutions, il refusa plusieurs fois l'empire, & il mourut consul sous Nerva.

Si le tyran avoit eu un peu de courage, peut-être auroit-il trouvé des ressources dans la tempête. Loin de prendre quelque mesure, ou quelque résolution vigoureuse, il ne montre qu'une stupide lâcheté. Nymphidius, préfet du prétoire avec Tigellinus, trahit son devoir, débauche les prétoriens, en leur promettant des sommes immenses au nom de Galba. Néron, abandonné de ses gardes, va se cacher dans la

Néron se livre à la peur.

On le condamne à mort.

maison d'un affranchi. Le sénat s'assemble, le déclare ennemi de l'état, le condamne à être puni comme tel *selon l'ancienne coutume*, & proclame enfin Galba empereur. L'affranchi porte cette affreuse nouvelle à son maître; il lui explique *l'ancienne coutume :* c'étoit d'attacher le criminel à un poteau, & de le battre de verges jusqu'à la mort. Ne pouvant soutenir une telle idée, Néron essaie d'une main tremblante la pointe de deux poignards. Sa lâcheté le désarme : il dit que l'heure fatale n'est pas encore venue. Cependant des soldats approchent pour le saisir. Que faire? Il se ranime, présente le poignard à sa gorge, & demande du secours à son secrétaire, qui lui aide à l'enfoncer. Ainsi mourut, âgé de trente ans, un prince dont le nom semble exprimer tous les crimes.

Il se tue avec peine.

En lui s'éteint la famille d'Auguste.

La famille d'Auguste fut éteinte dans sa personne. Un Tibère, un Caligula, un Claude, un Néron : voilà ceux pour qui Auguste avoit usurpé l'empire du monde ! ceux pour qui Rome avoit assujetti tant

de peuples ! Voilà les maîtres que les richeſſes, la corruption des mœurs, le mépris de la vertu & le débordement des vices, préparoient depuis long-temps aux Romains !

GALBA. — OTHON. — VITELLIUS.

68. Galba, maître de l'empire, fait de grandes fautes.

DEPUIS la défaite de Vindex, Galba retiré dans une ville d'Eſpagne ſe croyoit perdu. Il penſoit à ſe donner la mort, quand il apprit la révolution. Il ſe hâta d'en profiter ; mais vieux, rigide, économe juſqu'à l'avarice, incapable de ſe plier aux circonſtances : trop foible à l'âge de ſoixante & treize ans pour ſoutenir le poids de l'empire, il ne trouva dans la ſouveraineté qu'un écueil & un naufrage. Jetons un coup-d'œil rapide ſur ſes fautes, pour découvrir la ſource de ſes malheurs.

Il s'attire la haine des ſoldats.

Rien n'étoit plus dangereux que d'irriter les ſoldats, puiſqu'ils venoient de donner l'empire, & qu'ils pouvoient le donner encore. Cependant à peine arrivé en Italie, Galba fait maſſacrer une légion de marine, nouvellement créée, qui demandoit la confirmation de ſon établiſ-

sement. Les prétoriens comptoient sur les sommes qu'on leur avoit promises, ou du moins en attendoient une partie. Il confond leurs espérances, en disant qu'*un empereur choisit ses soldats, & ne les achète point.* Dès-lors les soldats deviennent ses ennemis. Et pouvoit-il règner sans eux?

D'un autre côté, le peuple que les spectacles & les largesses de Néron avoient aveuglé sur sa tyrannie, murmure de l'avarice d'un prince qui lui refuse les mêmes amusemens. Une foule de citoyens, dépouillés de ce qu'ils avoient obtenu sous le dernier règne, s'indignent du renversement de leur fortune. Ces démarches étoient d'autant plus imprudentes, que plusieurs traits d'injustice effaçoient ce qu'elles pouvoient avoir d'équitable. Nymphidius ayant cabalé pour se rendre maître de l'empire, Galba fit exécuter militairement un nombre de personnes distinguées, sur des accusations sans preuve. Il épargna l'infâme Tigellinus, en même temps qu'il sévit contre des hommes moins

Il donne lieu aux plaintes du peuple.

Injustice.

Mauvaise économie.

odieux. Effrayé des moindres dépenses, il souffrit les concussions de trois ministres qui vendoient tout, & saisissoient avidement l'occasion de s'enrichir. Il sembloit donc n'être avare ou économe, que pour ménager à ses ministres les moyens de faire des rapines.

69. Galba adopte Pison, & lui donne de sages conseils.

Déja l'armée de Germanie demandoit un autre empereur; c'est-à-dire, se proposoit d'en faire un. La révolte ne pouvoit manquer d'être bientôt contagieuse. Galba sentant sa foiblesse chercha un appui dans Pison, moins distingué par son illustre naissance que par ses vertus. Il l'adopta. Le discours qu'il lui adresse dans Tacite, seroit digne de l'homme le plus sage. En l'exhortant à une conduite prudente & modérée : » Il n'en est pas ici, lui » dit-il, comme ailleurs, où une » maison règne, & tout le reste » est esclave. Vous devez gouverner » des hommes qui ne peuvent sup» porter ni une entière servitude, » ni une liberté entière. « Pison n'eut pas le temps de mettre en usage ces conseils.

Un factieux, outré de la préférence que Galba venoit de donner à Pison, conjura la ruine de l'un & de l'autre. Ce rival étoit Othon, le mari de Poppée, le favori de Néron, avant que sa femme eût séduit le prince; courtisan décrié pour ses débauches & pour son luxe, endetté de deux cents millions de sesterces, & réduit à ne pouvoir se sauver que par un coup de désespoir. Périr dans une bataille, ou succomber en justice, c'étoit pour lui, disoit-il, à peu-près la même chose. Ses amis & ses esclaves l'excitoient à tout hasarder. Il y étoit encore animé par les promesses des astrologues, » espèce d'hommes, » dit Tacite, qui se joue des grands, » qui donne des espérances trom- » peuses, que l'on condamnera tou- » jours dans notre patrie, & qu'on » y retiendra toujours. « Ils promettoient l'empire à Othon : c'étoit le moyen de se faire croire.

Othon forme le projet d'usurper l'empire.

Deux soldats entreprenans dirigèrent le complot. Au jour marqué, on porte Othon dans le camp des prétoriens. La soldatesque le pro-

Les prétoriens le proclament.

clame empereur, les officiers sont entraînés par l'exemple. Pison & Galba s'efforcent en vain d'arrêter le cours du désordre : ils sont massacrés. Othon se donna le plaisir de considérer leurs têtes sanglantes. Galba au contraire avoit dit à un soldat, qui se vantoit d'avoir tué Othon, ces paroles dignes d'un grand homme : *Camarade, qui te l'a commandé?* Les anciennes proscriptions, la cruauté des successeurs d'Auguste, avoient tellement éteint la plupart des anciennes familles, que depuis Galba il n'y eut aucun empereur qui en tirât son origine.

Fin de Galba & de Pison.

Tandis qu'Othon, reconnu sans peine par le sénat, recevoit les hommages ordinaires de la flatterie, un concurrent venoit s'emparer de la puissance souveraine. Les légions de Germanie avoient proclamé empereur, avant le meurtre de Galba, Vitellius leur commandant, dont la jeunesse infâme passée avec Tibère auroit suffi pour le déshonorer, quand même il n'y auroit pas ajouté de nouvelles infamies, la crapule, la bassesse, & tous les

Vitellius proclamé en Germanie.

Ses vices.

vices d'une ame lâche. Une partie des Gaules s'étoit déclarée en sa faveur. Valens & Cécina, ses généraux, devoient suppléer à son incapacité pour la guerre. Othon se disposoit à la soutenir. Il avoit de son côté Rome, les prétoriens, des légions nombreuses; & son élévation sembloit en quelque sorte donner du ressort à son génie, auparavant enchaîné par la mollesse.

Ressources d'Othon.

On ne connoissoit plus la guerre en Italie, depuis qu'Auguste s'y étoit rendu le maître à force de politique & de violences. Les prétoriens menoient une vie tranquille & licencieuse; d'autant plus corrompus, que les princes ne pouvoient se les attacher qu'en leur prodiguant des largesses. Les sénateurs, les chevaliers, étoient en général si éloignés de la discipline, que leurs préparatifs annonçoient plutôt des fêtes brillantes que des combats. La frayeur se répandoit dans toute la ville; & les idées de guerre ne plaisoient qu'à ces esprits remuans, ou à ces hommes ruinés, qui mettent leurs espérances dans les maux

On ne connoissoit plus la guerre à Rome; on s'y prépare mal.

publics. Ce n'étoit plus le temps où Rome, quoique infectée de vices, étoit encore pleine de héros.

Bataille de Bédriac, décisive pour Vitellius.

Les premières hostilités furent malheureuses pour Vitellius. Cécina lève le siège de Plaisance, & reçoit un échec considérable avant l'arrivée de son collègue. Valens & Cécina réunis se méprisent, se décrient mutuellement. On conseille à Othon de temporiser. C'étoit le meilleur parti dans les circonstances. Mais ennuyé de l'incertitude, & craignant peut-être que ses partisans ne se refroidissent, il voulut courir les risques d'une bataille. Une faute plus étrange fut de ne s'y pas trouver en personne. Les flatteurs lui persuadèrent de se tenir à couvert, tandis que l'on combattroit pour sa fortune. Une partie des prétoriens le suivit; le reste de l'armée, loin de sa présence, ne pouvoit avoir ni la même ardeur, ni la même discipline. Deux habiles généraux qui la commandoient, perdirent toute autorité. Enfin la bataille de Bédriacum, entre Crémone & Mantoue, décida en faveur de Vitellius. Plus

de quarante mille hommes y périrent de part & d'autre. Dans les guerres civiles, on ne gagnoit rien à faire des prisonniers, parce qu'ils ne devenoient point esclaves; on s'acharnoit donc au massacre. La nouvelle de ce désastre fut apportée par un soldat, qui se voyant taxé de mensonge, la confirma en se tuant aux pieds d'Othon.

Carnage dans les guerres civiles.

L'empereur étoit résolu de ne pas survivre lui-même à une défaite. Malgré les instances de ses amis & de ses troupes, il persista dans son dessein, alléguant des motifs de générosité, qu'il est difficile de croire sincères. Il donna tranquillement ses derniers ordres; il s'occupa comme Caton de la sûreté de ses partisans, & se perça ensuite d'un coup de poignard. Plusieurs soldats, par attachement pour lui, se donnèrent la mort. Il n'avoit règné que trois mois. La douceur de son gouvernement, dans un espace si court, n'empêche point de conjecturer qu'une fois maître absolu de l'empire, il auroit imité Néron, puisqu'il en avoit les vices. On com-

Othon se tue après un règne de trois mois.

mençoit bien, pour s'affermir sur le trône : on se permettoit tout, quand on croyoit n'avoir rien à craindre.

Vitellius se rend odieux & méprisable.

Cependant Vitellius, encore moins digne de règner, apprit dans la Gaule que le sénat lui avoit déféré le pouvoir suprême. Il passa promptement en Italie; & sans daigner se couvrir de trompeuses apparences, il se fit un plaisir cruel de visiter le champ de bataille, encore tout couvert de morts. L'odeur des cadavres soulevant le cœur de quelques-uns de ses courtisans : *Un ennemi tué sent toujours bon*, leur dit-il, *sur-tout un citoyen.* Parole exécrable, qui renferme tous les genres de barbarie. Rome vit un tyran stupide, toujours plongé dans le vin ou dans le sang, dont la gourmandise dévoroit des millions; dont le palais offroit chaque jour le spectacle des bacchanales; & dont les soldats, à son exemple, ne respirant que débauches, semoient partout le désordre & la terreur. Pour le peindre d'un seul trait, ajoutons qu'il rendit des honneurs extraordinaires

dinaires à la mémoire de Néron.

Un tel règne, dans le temps où les armées donnoient ou ôtoient l'empire, ne pouvoit durer long-temps. Vespasien menaça bientôt Vitellius. Ce général, fils d'un petit publicain, s'étoit élevé insensiblement par des bassesses, sous Caligula & sous Claude; car les grandes fortunes, même des hommes de mérite, n'ont presque jamais d'autre origine dans les cours de mauvais princes. En un mot, il avoit été le protégé de Narcisse; & cette protection lui avoit procuré le consulat. Moins rampant sous Néron, dont il ne flatta point les goûts ridicules, il étoit parvenu au commandement dans la guerre contre les Juifs, (nous en parlerons ailleurs). Il la poussoit avec autant d'habileté que de courage, quand trois révolutions soudaines lui applanirent les voies à une entreprise, qu'il ne forma qu'en tremblant, ou plutôt qu'on forma pour lui. Les prétendus oracles qui lui annoncèrent l'empire, l'application sacrilège que lui fit Josèphe des prophéties concernant

Qui étoit Vespasien, & comment il avoit fait sa fortune.

Oracles en sa faveur.

le sauveur, doivent être comptés ou parmi les ruses de la politique, ou parmi les manœuvres de la flatterie, ou parmi les rêves d'une superstitieuse crédulité.

Vespasien est fait empereur en Orient.

Les légions d'Orient, jalouses de voir les autres disposer de tout, voulurent faire aussi un empereur. Mucien, gouverneur de Syrie, détermina Vespasien à saisir l'occasion. Proclamé par les soldats en Egypte, en Syrie, en Judée, tout l'Orient le reconnut. Mucien se met en marche. Antonius Primus le devance, avec les armées de Mésie, de Pannonie & de Dalmatie. Vitellius ne sort de son assoupissement, qu'aux bruits de guerre dont il est frappé. Il ordonne à ses généraux, Cécina & Valens, d'aller combattre l'ennemi. Mais le premier n'étoit qu'un traître; le second qu'un débauché, dont le cortège ressembloit à un sérail. Primus est aux portes de Crémone. Il y gagne une bataille, suivie de la prise de cette ville, qui fut impitoyablement saccagée & réduite en cendres.

Bataille & prise de Crémone.

Stupidité de Vitellius dans le danger.

De toutes parts, on se soumettoit à Vespasien. L'imbécille Vitellius

l'ignoroit, ou vouloit le faire ignorer. Il vivoit comme en pleine paix, sans rien diminuer de ses débauches ni de son luxe; prodiguant les immunités & les priviléges pour de l'argent, & dissipant ses trésors pour de funestes & honteux plaisirs. Cependant comme le danger pressoit, comme l'armée demandoit à grands cris son empereur, il se transporta au camp; mais il ne fit que s'y rendre plus mépriſable, & il en sortit bientôt avec une stupide terreur. Les habitans de Rome, touchés de son humiliation, plutôt qu'attachés à sa personne, lui témoignèrent beaucoup de zèle, dont il ne profita point.

Il fait un traité honteux pour vivre.

Primus passe l'Apennin au mois de décembre, sans trouver d'autres obstacles que ceux de la nature. Alors, entre la nécessité de périr ou d'abdiquer, l'empereur choisit le seul parti convenable à sa foiblesse. Il accepte les conditions que lui propose Flavius Sabinus, préfet de Rome, frère aîné de Vespasien; il s'oblige à céder l'empire pour une pension considérable, avec la liberté

de finir tranquillement ses jours en Campanie. Le traité conclu, il va en faire la lecture au peuple. Après lui avoir recommandé les larmes aux yeux toute sa famille, il quitte son épée; il veut se dépouiller de toute marque du commandement. Ce triste spectacle attendrit & échauffe la multitude. On s'oppose à sa résolution, on le reconduit par force au palais. Sabinus est attaqué. Ayant perdu quelques soldats, il se retire dans le capitole. Les cohortes germaniques l'y assiègent, & mettent le feu aux portes. Le temple de Jupiter est consumé par les flammes. Sabinus est pris, traîné aux pieds de Vitellius, & mis en pièces, malgré les efforts de ce prince pour fléchir une soldatesque furieuse.

Il se dépouille de toute marque de commandement.

Le peuple s'y oppose.

Terrible sédition.

Il ne restoit plus dès-lors aucune espérance de conciliation. Primus arrive. Son armée s'empare de la ville. On célébroit les Saturnales, fête pleine de licence & de folies. Tacite assure que le carnage & l'horreur de cette journée ne suspendirent point les divertissemens populaires. Tels étoient les Romains

Primus, général de Vespasien, prend Rome.

dans leur aviliſſement. Vitellius, ſurpris dans la loge d'un eſclave où il ſe cachoit, devint le jouet du même peuple qui venoit de lui témoigner tant de zèle : la corde au cou, les mains liées derrière le dos, ſes habits ignominieuſement déchirés, il paroît comme le plus vil ſcélérat. On le couvre de boue, on l'accable d'inſultes, on le fait expirer par mille tourmens, on traîne ſon corps avec un croc dans le Tibre, on porte ſa tête au bout d'une lance. Quelle fin pour un empereur ! C'eſt ainſi que dans les états les mieux policés, quand la licence a briſé le frein des mœurs & des lois, elle donne des ſpectacles que nous croirions à peine poſſibles ſous le règne de la barbarie.

Fin tragique de Vitellius.

VESPASIEN.

GOUVERNEMENT REMARQUABLE DE VESPASIEN.

Guerre de Judée & prise de Jérusalem.

69. Vespasien reconnu.

VESPASIEN étoit reconnu ; mais absent. Mucien qui se flattoit de lui avoir donné l'empire, en exerçoit à Rome la puissance. Cette malheureuse ville éprouva quelque temps toutes les cruautés de la victoire. Primus à qui l'on étoit redevable du succès, en butte à la jalousie du fier Mucien, ne joua plus aucun rôle : car dans les cours le mérite sans faveur disparoît en un moment.

Miracles qu'on lui attribue à Alexandrie.

L'empereur attendoit à Alexandrie des vents favorables. Son économie mêlée d'avarice choqua les Alexandrins, qui s'étant déclarés pour lui au commencement, espé-

roient de grandes largeſſes. Mais deux prétendus miracles que Tacite rapporte ſur la foi de témoins encore vivans, fermèrent la bouche aux murmurateurs. Un aveugle & un manchot le ſupplièrent, par l'inſpiration du dieu Sérapis, l'un de lui appliquer de ſa ſalive ſur les yeux, l'autre de lui preſſer la main avec le pied. Il le fit après quelque répugnance, & les malades guérirent.

Explication de ce fait.

On emploie communément le miniſtère du diable pour expliquer ces prodiges que de fauſſes religions s'attribuent; comme ſi le menſonge, la fourberie ou la crédulité, n'en fourniſſoient pas des explications plus vraiſemblables. Ou Veſpaſien ſe laiſſa tromper, ou il fut bien aiſe de tromper les autres. Les témoins dont parle Tacite, pouvoient être de ces hommes qui voient par-tout le merveilleux, & qui l'atteſtent comme s'ils l'avoient vu. Les exemples en ſont-ils ſi rares dans l'hiſtoire? & la vraie religion, dont les miracles portent le ſceau de témoignages divins, ne doit elle pas

rejeter toutes les fables de la superstition & de l'imposture ?

70. Il gouverne en bon prince.

Un vrai prodige d'un autre genre, c'est que Rome, après avoir obéi à sept monstres souillés de crimes, vit enfin un empereur digne de règner ; c'est que Vespasien, autrefois adulateur des tyrans, se rendit cher & respectable par des qualités vraiment royales. Modeste, laborieux, appliqué sans cesse aux soins du gouvernement, il s'efforça de rétablir l'ordre que la tyrannie & la discorde avoient renversé. Il contint les troupes dans le devoir, sans flatter leurs passions ; il rendit au sénat son ancien lustre, en le réformant & en lui communiquant les affaires ; il dissipa de grands maux par l'administration de la justice ; il réprima le luxe des tables, sur-tout par son exemple plus efficace que les lois ; il opposa des réglemens sages à la licence des mœurs. Sans faste, sans orgueil, il ne se montroit souverain, qu'en travaillant au bien public ; & c'est par-là qu'un souverain mérite de l'être.

On lui reproche néanmoins une passion, qui avilit même les particuliers, l'amour de l'argent. On l'accuse d'avoir vendu les charges, les absolutions; d'avoir augmenté les impôts; d'avoir employé dans la finance des hommes durs & avides, afin de les presser ensuite comme des éponges, & de les condamner quand ils se seroient enrichis. Titus, son fils, n'approuvant pas je ne sais quel impôt sur les urines, l'empereur lui présenta la première somme qu'on en avoit retirée, & lui demanda : *Cet argent sent-il mauvais ?* Ses apologistes le justifient par la nécessité des conjonctures, car les finances étoient entièrement épuisées; & par le noble usage qu'il fit toujours de ses revenus. Il les employoit à orner la ville, à réparer les grands chemins, à soulager des peuples dans le besoin, à rétablir la fortune des sénateurs obérés, à récompenser magnifiquement les gens de lettres & les artistes. Mais rien ne peut justifier des exactions odieuses, qui ressemblent plutôt à des rapines de publicain,

Mais on lui reproche de l'avarice & des concussions.

Emploi qu'il faisoit de l'argent.

qu'à des actes de souveraineté. Il n'est pas nécessaire d'assigner aux professeurs d'éloquence une pension de cent mille sesterces, ni de donner cinq cents mille sesterces de gratification à un poëte, comme le fit Vespasien. Il est nécessaire de ne lever sur le peuple que les impositions qu'exige le bien de l'état.

Il bannit les philosophes, comme ennemis de la monarchie.

Ce prince, si libéral pour les poëtes & les rhéteurs, bannit les philosophes comme des ennemis du gouvernement monarchique. Plusieurs, à la vérité, sous un masque de stoïcisme, se portoient à des excès condamnables. Un cynique, nommé Démétrius, eut l'insolence de rester à Rome, de se montrer même devant l'empereur sans aucun signe de respect. Vespasien lui envoya dire : *Tu fais ton possible pour que je t'ôte la vie, mais je ne tue point un chien qui aboie.*

Exil d'Helvidius Priscus,

Il exila cependant Helvidius Priscus, gendre de Thraséa & imitateur de ses vertus, dont le seul crime étoit un amour de la liberté, trop vif & trop suspect sous l'empire d'un monarque. Il avoit traité plus gé-

néreuſement Métius Pompotianus, qu'on lui peignoit comme un rival dangereux ; il l'avoit élevé au conſulat, en diſant : *s'il devient empereur, il ſe ſouviendra de mes bienfaits.*

Deux guerres importantes furent avantageuſement terminées. Les Bataves, ſous la conduite de Civilis, un de leurs plus illuſtres compatriotes, avoient ſecoué le joug des Romains. Les Gaulois, excités par leurs Druides & indignés de la ſervitude, ſe révoltèrent de même ; & Claſſicus, leur chef, ayant pris les marques du commandement, précédé de licteurs, obligea les légions de prêter ſerment à l'*empire des Gaules*. On envoya ſur le Rhin ſept légions pour étouffer la révolte. Des peuples, diviſés par une jalouſie mutuelle, ne pouvoient réſiſter à tant de forces : la plupart ſe ſoumirent promptement. Civilis tint ferme. Il remporta divers avantages, eſſuya des pertes ; & voyant les Bataves las d'une guerre ſi haſardeuſe, ſe ſoumit enfin au général Cérialis, homme de tête, quelque-

Révoltes des Batave & des Gaulois, réprimées.

Claſſicus.

Civilis.

70.

fois négligent, mais heureux dans presque toutes ses opérations.

État de la Judée.

La même année finit la guerre contre les Juifs. Ce peuple haï & mépriſé de tous les autres, autant qu'il les haïſſoit & les mépriſoit, reſpectable ſeulement par le dépôt de la révélation, qui ne l'empêchoit point de tomber dans les ſuperſtitions les plus groſſières; ce peuple, dis-je, étoit trop foible & trop avili, pour jouer un grand rôle dans les affaires politiques. Au ſortir d'une longue captivité, il avoit eu ſes pontifes pour princes. Pompée l'avoit ſoumis à la domination de Rome, après avoir terminé par la priſe de Jéruſalem la querelle des deux frères Hyrcan & Ariſtobule, qui ſe diſputoient la principauté. Le cruel Hérode, partiſan de Marc-Antoine, enſuite protégé d'Auguſte, porta long-temps le titre de roi. La tyrannie d'Archélaüs, un des fils d'Hérode, attira la colère d'Auguſte. Cet empereur l'exila, & réduiſit la Judée en province romaine.

Révolutions dans ce pays.

Préjugés & enthouſiaſme des Juifs.

De fréquentes révoltes, cauſées ſur-tout par le fanatiſme, entraînè-

rent les Juifs au dernier malheur. Ils se croyoient destinés à soumettre les nations. Méconnoissant le messie, que leurs prophètes avoient annoncé, & dont les mystères étoient accomplis, ils attendoient chaque jour à sa place un libérateur, conforme à leurs folles rêveries. Quiconque se présentoit comme tel, pouvoit produire un soulèvement. Les pharisiens entretenoient le feu de l'enthousiasme. Ils taxoient d'idolâtrie tout ce qui ne s'accordoit point avec leurs idées & leurs pratiques religieuses. Les drapeaux des légions, les images des Césars leur faisoient horreur. Une étincelle allumoit subitement des incendies en Judée, parce que les préjugés & le caractère national y concouroient également.

Siège de Jérusalem.

Vespasien fut chargé par Néron de dompter ce peuple rebelle. Il ne lui restoit plus qu'à prendre la capitale, lorsque, proclamé empereur, il suivit le cours de sa fortune. Titus, son fils aîné, continua & termina la guerre par le siège de Jérusalem. La ruine de cette ville

70.

fut moins l'ouvrage des Romains que celui des Juifs. Divisés entre eux, acharnés les uns contre les autres, ils devinrent leurs propres bourreaux. Les plus sages vouloient se soumettre. Une faction de furieux, qui prenoient le nom de *Zélateurs*, s'obstina aux partis violens; & tyrannisa le peuple, en même temps qu'elle provoquoit la vengeance de l'ennemi. Une multitude innombrable rempliſſoit la ville. La discorde y renouveloit sans cesse le carnage. Les zélateurs eux-mêmes, formant différens partis, se déchiroient avec autant de rage, qu'ils en montroient contre les Romains. La famine mit le comble à ces horreurs. Tout servit d'aliment; une mère tua son fils pour le dévorer. Ces fanatiques, sur la foi de leurs faux prophètes, bravoient les souffrances, les périls, la mort. Enfin, après avoir employé inutilement toutes les voies de douceur, Titus emporte la place d'assaut. Le temple est livré aux flammes; Jérusalem est ensevelie sous ses ruinès.

Excès des Zélateurs.

Observation sur Josèphe.

L'historien Josèphe, qui avoit

abandonné ſes compatriotes, & qui ſervoit chez les Romains, compte onze cents mille Juifs morts dans le ſiège. Suétone & Cornélius Népos en diminuent le nombre preſque de moitié. L'ouvrage de Joſèphe porte des caractères ſi marqués de flatterie, de crédulité & d'exagération, qu'il inſpire une juſte défiance ſur pluſieurs points. Celui qui prétend avoir prophétiſé l'empire à Veſpaſien, en le ſuppoſant l'objet des anciens oracles, doit-il trouver place au nombre des bons hiſtoriens ?

79. Mort de Veſpaſien.

Veſpaſien malade, près de mourir, dit en plaiſantant : *J'imagine que je deviens dieu.* L'apothéoſe étoit en quelque ſorte un droit de l'empire. Il voulut ſe lever ſur ſon lit; *Il faut qu'un empereur meure debout*, dit-il encore; tant les devoirs de la ſouveraineté occupoient ſon ame. Il expira auſſi-tôt, âgé de cinquante-neuf ans. Supérieur quelquefois aux idées vulgaires, il avoit plaiſanté des préſages dont les autres étoient effrayés. Au ſujet d'une comète à chevelure : » Si cet aſtre, dit-il,

Plaiſanterie ſur l'apparition d'une comète.

» menace quelqu'un ; c'eſt le roi des » Parthes qui a de longs cheveux, » & non pas moi qui ſuis chauve. « Cependant il croyoit à l'aſtrologie & à la divination.

Dénombrement. On met ſous ſon règne le dernier dénombrement des citoyens. On prétend qu'entre l'Apennin & le Pô, il ſe trouva quatre-vingt-une perſonnes au-deſſus de cent ans, dont huit en avoient plus de cent trente, & trois en avoient cent quarante. Ces ſortes de faits paroiſſent douteux : ils étoient alors plus difficiles à vérifier, qu'ils ne ſeroient aujourd'hui.

Vieillards.

TITUS.

AU nom de Titus, on se sent pénétré de joie, parce que l'idée d'un bon prince offre l'image du bonheur public. Des égaremens de jeunesse lui avoient fait une mauvaise réputation, lui avoient même attiré la haine du peuple. Quel mérite ne falloit-il pas pour effacer cette tache! Les devoirs de la souveraineté parurent le transformer en un autre homme. Il ne règna que pour faire des heureux; & loin de s'abandonner à l'ivresse du pouvoir suprême si favorable aux passions, il sacrifia ses penchans lorsqu'il se vit chargé du sort des hommes. Il renvoya Bérénice, fille du roi Juif Agrippa, dont il étoit éperdûment amoureux; & la renvoya uniquement pour ne pas se rendre blâmable aux yeux des Romains, en épousant une étrangère. Le désir de faire du bien fut la passion dominante de l'empereur. *Mes amis, j'ai perdu ma journée,*

79. Titus sacrifie les plaisirs au devoir.

Sa bienfaisance.

dit-il à la fin d'un jour qu'il n'avoit pu signaler par aucun bienfait.

Économie généreuse.

Les graces répandues sur les courtisans peuvent être un fardeau sur le peuple. On devroit moins admirer la générosité de Titus, s'il n'y avoit pas joint l'économie, & si, donnant aux uns, il ne s'étoit pas occupé de l'intérêt de tous. Sa maxime, *qu'aucun citoyen ne doit sortir mécontent de l'audience du prince*, n'est excellente que dans la bouche d'un prince éclairé, qui accorde ou qui refuse à propos, & qui fait paroître bon quand même il refuse. On le loue d'avoir confirmé sans examen tous les dons de ses prédécesseurs : peut-être auroit-on sujet de l'en blâmer.

Il donna des fêtes, mais il soulagea le peuple.

Il falloit au peuple des spectacles. Le superbe amphithéâtre de Titus, les fêtes qu'il y donna, convenoient au goût des Romains & à la grandeur de l'empire. Mais ce fut en prodiguant les secours dans les calamités publiques, après une fameuse éruption du Vésuve, & après un incendie de Rome, qu'il mérita principalement la tendresse des citoyens.

Titus, en prenant le pontificat, avertit qu'il se croyoit obligé, comme pontife, de ne jamais se souiller du sang romain. Il n'en répandit jamais une goutte. Il pardonna, ou il ne punit qu'avec clémence. Le farouche Domitien, son frère & son ennemi, eut part à ses bienfaits. Il fit manger à sa table deux patriciens, convaincus de conspiration, que le sénat venoit de condamner au dernier supplice. Sévère pour les délateurs seulement, il prévint les maux qu'ils pouvoient faire.

Il ne fit mourir aucun Romain.

Un si grand prince, appelé *les délices du genre humain*, dont on oublie les exploits pour célébrer ses vertus, Titus meurt à quarante ans, après deux années de règne; & laisse l'empire à un monstre qui devoit long-temps l'opprimer. Tel est le sort déplorable des peuples.

81. Sa mort.

Le principal événement de ce règne fut l'embrâsement du mont Vésuve. Deux villes entières, Herculanum & Pompéïa, disparurent sous des montagnes de cendre, mastiquées ensuite par les matières

Terrible éruption du Vésuve.

fondues que vomiſſoit le volcan.

Pline le Naturaliſte.

Pline le Naturaliſte, qui commandoit la flotte de Miſène, voulut obſerver de près ce terrible phénomène. Sa curioſité lui coûta la vie. Jamais homme ne montra plus de paſſion pour l'étude. A table, au bain, en voyage, & juſques dans les rues de Rome, il en étoit occupé. Sans parler de ſes ouvrages, il laiſſa cent ſoixante porte-feuilles remplis d'extraits de ſes lectures. Perſuadé que des livres les plus mauvais, on peut tirer quelque choſe d'utile, il liſoit ou ſe faiſoit lire preſque tout. Auſſi dans l'immenſité des matières que renferme ſon Hiſtoire naturelle, les critiques ont-ils de quoi s'exercer. La vie d'un homme ne pouvoit ſuffire à examiner tant de choſes.

DOMITIEN.

DOMITIEN, frère de Titus, est un Caligula & un Néron. La cruauté & la folie forment son caractère. Il s'amuse à tuer des mouches dans sa chambre ; il se plaît de même à faire tuer des hommes. Il prend le titre de *Dieu*, en se livrant aux vices les plus infâmes. Il ne montre qu'une honteuse lâcheté, & il affecte tous les titres militaires. Il publie quelques bonnes lois, une entr'autres qui défend de faire des eunuques ; il agit quelquefois en prince juste & généreux ; mais quelques traits de fausse vertu ne servent qu'à augmenter l'horreur de ses vices. 81. Domitien insensé & méchant.

Qu'on juge de son ame par le plaisir barbare qu'il prit un jour, d'assembler les principaux sénateurs & chevaliers dans une salle tendue de noir, de les faire dîner au milieu de l'appareil de la mort, & de les renvoyer chez eux avec la persuasion qu'ils alloient être ses victimes. Trait de sa méchanceté.

Après avoir bien joui de leurs alarmes, il les consola par des présens, qui, portés chez eux, ne furent d'abord qu'un nouveau sujet de frayeur.

Il excite & récompense les délateurs.

Un soulèvement en Germanie fournit au tyran l'occasion de déployer toute sa fureur. Alors, selon Tacite, la naissance, les richesses, les honneurs, les vertus sur-tout devinrent des crimes. Les récompenses des délateurs parurent aussi odieuses que leur méchanceté même; le consulat, le sacerdoce, les intendances plus lucratives, étoient prodigués à ces hommes abominables. On corrompoit les esclaves, pour avoir des accusateurs contre les maîtres; & les amis, en cas de besoin, tenoient lieu d'ennemis. Les plus respectables citoyens périrent, comme criminels de lèse-majesté, le sénat fut leur juge, c'est-à-dire, l'instrument forcé de la tyrannie.

Il bannit les philosophes, &c.

Qu'un tel prince ait haï les gens de lettres, les historiens en particulier, c'est ce qui n'a rien d'étonnant. Tous les philosophes furent bannis, de peur qu'il ne restât quelque

veſtige de vertu. Dion Chryſoſtôme & Epictète, les deux plus célèbres, ſe retirèrent ſans avoir du pain. L'empereur n'épargna ni les beaux-arts ni l'éloquence, moins propres à lui faire ombrage. Enfin, dit encore Tacite, *une affreuſe inquiſition empêchoit d'entendre & de parler; on auroit perdu la mémoire, ainſi que la voix, ſi l'on étoit maître d'oublier comme de ſe taire.* Les chrétiens eſſuyèrent une perſécution dont le motif paroît incertain, puiſque les auteurs profanes les confondent avec les Juifs.

Tout tremblait.

La crainte, compagne ordinaire de la tyrannie, ne ceſſa d'agiter Domitien, juſqu'à ce qu'il ſubît le ſort commun des tyrans. Une conſpiration ſe forma dans ſon palais même, & ſa femme ſe mit à la tête des conjurés. Ils l'aſſaſſinèrent. Le ſénat fit abattre ſes ſtatues. Les ſoldats voulurent en faire un dieu, parce qu'il les avoit comblés de largeſſes.

96. Domitien aſſaſſiné.

Agricola, beau-père de l'hiſtorien Tacite, & l'un des premiers hommes de ſon ſiècle, illuſtra ce règne par ſa conduite & ſes exploits dans

Agricola illuſtre ſous ce règne.

la Grande-Bretagne, où Vespasien l'avoit envoyé commander. Une politique vertueuse, un courage intrépide, une prudence admirable, assurèrent le succès de toutes ses entreprises. Il affermit la soumission des peuples déja subjugués, en les gouvernant avec autant d'humanité que de justice, & en adoucissant leurs mœurs féroces par l'attrait des arts & des commodités de la vie. Il poussa les conquêtes pendant sept campagnes. Ayant défait les Calédoniens, peuple du nord (dans l'Écosse,) il devoit assujettir l'île entière, lorsque Domitien jaloux de sa gloire le rappela. Toujours modeste, circonspect, réservé, Agricola sut échapper au malheur qui poursuivoit alors le mérite & la vertu. Il mourut tranquille. La politique avoit dicté son testament, puisque le prince étoit institué son héritier, avec la femme & la fille du testateur. Domitien en fut flatté comme d'une marque d'estime. *L'adulation*, dit Tacite, *l'avoit tellement aveuglé & corrompu, qu'il ignoroit*

Son testament.

ignoroit qu'un bon père ne peut faire son heritier qu'un méchant prince.

En finissant cet article, disons un mot du célèbre pythagoricien Apollonius de Tyane, qui joua un rôle sous les derniers empereurs, & que les ennemis du christianisme ont osé comparer à Jésus-Christ; ils ont pris pour vraies les fables racontées en son honneur par Philostrate, sur les mémoires d'un certain Damis, disciple imbécille d'Apollonius. Ce philosophe ne fut qu'un enthousiaste hardi, zélé, austère, vain, capable d'en imposer aux simples par des apparences de prophéties & de miracles. Après ses voyages dans l'Inde & dans l'Arabie, il vint à Rome du temps de Néron, curieux, disoit-il, de voir *quelle bête c'étoit qu'un tyran.*

Histoire d'Apollonius de Tyane.

Il eut des entretiens à Alexandrie avec Vespasien, & lui donna d'excellens conseils; en particulier celui-ci: » Ne vous enrichissez pas en » chargeant le peuple d'impôts. » L'or, acheté par les larmes de » vos sujets, seroit un or faux & » funeste. Soulager les misérables,

Ses conseils à Vespasien.

» conserver aux riches leurs posses-
» sions légitimes, c'est le meilleur
» usage que vous puissiez faire des
» richesses. Que la loi vous com-
» mande : vous établirez de bonnes
» lois, si vous vous y soumettez le
» premier ».

Accusé à Rome.

Accusé, sous Domitien, de magie & de révolte, par le philosophe Euphrate, il ne craignit point de se rendre à Rome, où l'on prétend qu'il parla au tyran avec une extrême liberté, sans en être puni. Son historien assure qu'étant à Ephèse, il annonça au peuple la mort de Domitien, le jour même qu'il fut assassiné.

Sa mort.

Pour couronner ses prestiges, Apollonius voulut mourir sans témoin; il disparut tout-à coup, & l'on publia qu'il avoit été enlevé au ciel.

Absurdités de son histoire.

L'histoire de sa vie est la meilleure preuve contre lui : on y trouve des absurdités qui démontrent l'imposture; mais l'absurdité n'effraie point les esprits crédules ou prévenus; & tant que le paganisme a subsisté, Apollonius a eu la réputation d'un homme divin. Il étoit né vers le commencement de l'ère chrétienne.

NERVA.

LES conjurés avoient jeté les yeux sur Nerva, pour remplacer Domitien. C'étoit un vénérable vieillard plein de vertu; mais timide & foible, soit par son caractère, soit par son âge. En gouvernant avec bonté & avec justice, en punissant même les délateurs du règne précédent, il se livra trop aisément aux impressions qu'on lui donnoit. Il montra toujours moins de fermeté que de mollesse; ce qui donna lieu à ce mot d'un consulaire: *C'est un malheur d'obéir à un prince sous qui rien ne soit permis à personne: c'en est un aussi, que tout soit permis à tous.* Tacite loue cependant Nerva d'avoir su allier deux choses autrefois incompatibles, la souveraineté & la liberté. Un bon prince a toujours droit aux hommages des bons citoyens, malgré ses fautes.

96. Nerva vertueux, mais foible.

Les prétoriens, qu'une sévère discipline pouvoit à peine contenir, abusèrent bientôt de la foiblesse du gou

Les prétoriens abusent de sa foiblesse, & adoptent Trajan.

vernement. Ils se soulevèrent ; ils demandèrent qu'on leur livrât les meurtiers de Domitien. Ni les prières de l'empereur, ni ses remontrances ne purent les appaiser. Ils le virent sans émotion leur tendre la gorge, & ils arrachèrent de lui ce qu'ils vouloient. Alors Nerva, pour se ménager un appui, qui soutînt en même tems l'empire, adopta Trajan, l'homme le plus digne de commander aux nations. Celui-ci faisoit la guerre en Pannonie, sans penser à la fortune. Il gouverna quelques mois sous le nom de l'empereur, dont la mort auroit été un grand malheur, s'il n'avoit pas dû lui succéder. Nerva mourut des suites d'un accès de colère contre un sénateur qui méritoit punition.

TRAJAN.

TRAJAN, né en Espagne, fils d'un personnage consulaire, possédoit tous les genres de mérite, excepté celui de la science, auquel il suppléoit par son estime pour les savans. Un seul trait fera juger de ses principes. En mettant un nouveau préfet du prétoire en possession de sa charge, il lui dit : *Servez-vous de cette épée pour moi, si je gouverne bien ; contre moi, si je fais mal.* Se regardant comme le chef & non comme le maître de l'état, il jura d'observer les lois ; il ne se distingua des sénateurs que par une plus grande assiduité au travail, & vécut au milieu de ses sujets en père qui ne respire que le bonheur de ses enfans. » Tels que j'ai souhaité que les empereurs fussent à » mon égard, quand j'étois simple » particulier, tel je veux être à » l'égard des particuliers, maintenant que je suis empereur. « Ce

98. Traian gouverne en chef de la république.

Belle maxime.

fut sa maxime, & la règle de sa conduite. La justice & la bonté règnoient donc dans sa personne.

Délateurs réprimés.

Il acheva de purger Rome de ces infâmes délateurs, qui faisoient des crimes de tout aux innocens. Comme les accusations étoient autorisées par les lois, n'y ayant point de partie publique chargée de poursuivre les criminels, il augmenta les peines établies contre les injustes accusateurs. Une de ses principales attentions fut d'empêcher que, sous prétexte de zèle pour ses intérêts, on ne vexât les citoyens par des injustices de finance. *Le fisc*, dit Pline, *dont la cause n'est jamais mauvaise que sous un bon prince, perdit souvent son procès.* Une sage économie, trésor inépuisable, mit l'empereur en état de diminuer les impôts, sans éprouver de besoins.

Économie & diminution d'impôts.

Pantomimes chassés & rappelés.

Son exemple étoit si propre à réformer les désordres, que le peuple demanda lui-même l'expulsion des pantomimes. On avoit contraint Nerva de les rappeler. Tel est l'empire d'un prince sage & adoré, sur les mœurs publiques, si souvent re-

belles aux lois. Cependant il rappela dans la suite les pantomimes, parce que le peuple n'en pouvoit supporter long-temps la privation.

Domitien avoit pris le titre de Dieu : les Romains donnèrent à Trajan celui de *Très-bon*. Il le méritoit d'autant plus, qu'aux vœux qui se faisoient tous les ans pour sa prospérité, il mit cette condition expresse : *S'il gouverne bien la république, pour l'avantage de tous.*

Titre de Très-bon, donné à Trajan.

Sensible à la gloire des armes, aussi grand capitaine que grand prince, il eut l'occasion de se signaler dans la carrière des héros. Les Daces, sous leur roi Décébale, s'étoient rendus formidables à Domitien, qui ayant marché contre eux par ostentation, avoit fini par leur payer un tribut. Trajan vouloit effacer cette flétrissure du nom romain, & les mouvemens du roi barbare lui fournissoient de nouveaux motifs de guerre. Il refusa le tribut, se mit à la tête d'une armée, défit les Daces, les soumit à des conditions de paix humiliantes. Les perfidies de Décébale l'engagèrent

Les Daces, qui avoient soumis les Romains au tribut, sont subjugués.

à une nouvelle expédition. Résolu de conquérir la Dace, voisine de la Thrace & de la Mésie, il construisit sur le Danube un pont célèbre; (bien inférieur, comme l'a prouvé le comte Marsigli, à l'idée qu'en donne Dion Cassius.) Décébale, vaincu, se tua lui-même; la Dacie devint une province de Rome, comprenant une partie de la Hongrie, la Transilvanie, la Valachie & la Moldavie. La colonne Trajane, qui subsiste encore, est un monument du triomphe de Trajan sur ces ennemis de l'empire.

Pont du Danube.

Colonne Trajane.

Nous l'admirerions davantage, s'il ne s'étoit pas livré au goût dangereux des conquêtes. On le voit passer en Asie, pour quelque sujet de plaintes contre Chosroès, roi des Parthes; y consacrer plusieurs années à une guerre, dont il ne nous reste aucun détail intéressant; conquérir l'Arménie, la Mésopotamie & l'Assyrie; traverser le golfe persique; s'avancer jusqu'à l'Océan, & s'écrier avec l'ardeur d'un Alexandre : *Si j'étois plus jeune, je porterois la guerre dans l'Inde.* Mais

Conquêtes inutiles de Trajan en Asie.

forcé par une maladie de reprendre le chemin de Rome, il laissa le commandement à Adrien, qui ne put conserver aucune de ces conquêtes. Des conquêtes solides sont quelquefois un mal, parce qu'elles coûtent trop cher, ou attirent trop d'ennemis ; que doit-ce être de conquêtes que l'on ne peut conserver ?

117. Il meurt en Cilicie.

Trajan mourut en Cilicie après un règne de dix-neuf ans. On lui reproche d'avoir trop aimé le vin. Il avoit, dit-on, défendu d'exécuter les ordres qu'il donneroit après de longs repas. On l'accuse aussi de penchans voluptueux très condamnables. C'est un prodige étonnant, que les foiblesses de l'homme n'aient point nui aux devoirs du souverain.

Trajan fut-il persécuteur des chrétiens ?

Un tel prince, dont la clémence a mérité tant d'éloges, peut-il être regardé comme un persécuteur des chrétiens ? On compte, à la vérité, plusieurs martyrs sous son règne. Mais les émeutes populaires, les préventions des magistrats, la haine contre les Juifs toujours disposés à la révolte, l'idée de judaïsme atta-

chée à la nouvelle religion, les assemblées des fidèles taxées de révolte sacrilège; c'est ce qui occasionna les supplices dans plusieurs provinces, sans qu'il y eut d'édit général contre eux.

Lettre de Pline en leur faveur.

Rien n'est plus connu que la lettre de Pline, gouverneur de Bithynie, & la réponse de Trajan, sur la manière dont il falloit les traiter. Pline, ne leur imputant que de folles superstitions, & rendant témoignage de leurs bonnes mœurs, consulte le prince, lui propose les voies de douceur qu'il a suivies; assure d'après son expérience, qu'on peut ramener un grand nombre de chrétiens, si on leur ouvre la porte du repentir. Trajan approuve sa conduite, & décide qu'il ne faut ni faire de recherches contre les chrétiens, ni recevoir de dénonciations sans signature; mais qu'il faut les punir, s'ils sont amenés au tribunal, & convaincus. On s'est beaucoup récrié contre cette décision. Trajan & Pline, ignorant la sainteté du christianisme, qui s'étendoit tous les jours, vouloient en arrêter les pro-

Réponse de Trajan.

grès, mais épargner, autant qu'il étoit possible, le sang de ses sectateurs. Ils considéroient les chrétiens comme une secte ennemie de toute religion connue, révoltée contre les cérémonies & les usages de l'empire, attachée à des principes inconciliables avec l'ordre établi, d'autant plus suspecte enfin, qu'elle se cachoit dans les ténèbres. Un tel préjugé, si difficile alors à détruire, eût certainement inspiré plus de rigueur, si le prince & le magistrat avoient eu peu d'équité.

Les Pline, Tacite, Juvénal, Plutarque.

Pline le Jeune, fils adoptif & neveu du Naturaliste, fut un des ornemens de ce beau règne, ainsi que Tacite son ami; tous deux moins distingués par les honneurs du consulat, que par leur probité, leurs talens & leurs ouvrages. *Siècle heureux*, dit Tacite, *où il est permis de penser ce qu'on veut, & de dire ce qu'on pense!* Cette liberté si favorable au génie, si utile aux nations quand elle se renferme dans de justes bornes, fit naître les chefs-d'œuvre de l'historien, & les sentimens de vertu qui animent les ouvrages de

l'orateur. Juvénal écrivit alors ſes ſatires, où les vices ſont attaqués avec véhémence ; mais où l'on ne trouve point les graces touchantes de la ſageſſe. Trajan aima le ſage Plutarque, & le fit conſul. Ce Béotien a fait de l'hiſtoire une école de morale : il mérite par-là les plus grands éloges.

ADRIEN.

UNE adoption vraisemblablement supposée, puisqu'elle n'étoit signée que de Plotine, femme de Trajan, fut le titre sur lequel Adrien, proche parent de ce prince qui ne l'aimoit point, fonda ses droits à l'empire. S'étant fait proclamer d'abord à Antioche par les soldats, il écrivit au sénat pour s'excuser d'avoir prévenu ses suffrages, & cédé à l'empressement des légions. Cette ruse politique annonce un ambitieux, plus jaloux de la puissance que de la réputation de droiture. Les belles paroles qu'il répéta souvent dans la suite : *Je gouvernerai la république, non comme mon bien propre, mais comme celui du peuple*, prouvent seulement qu'il savoit emprunter le langage de la vertu. Avec beaucoup d'esprit & de connoissances, Adrien tint quelquefois une conduite équivoque, où le mal mêlé au bien rend ses motifs suspects. On

117
Adrien se fait proclamer par les soldats.

Sa conduite équivoque.

peut se tromper sur ses motifs : son gouvernement n'en mérite pas moins d'éloges à plusieurs égards.

Il abandonne les conquêtes de Trajan, & préfère la tranquillité de l'état.

Comme Trajan, Nerva & Titus, il promit d'abord de ne faire mourir aucun sénateur. Cependant quatre consulaires furent mis à mort au sujet d'une conspiration. Il assura que c'étoit malgré lui; on ne le crut point. Les conquêtes de Trajan abandonnées; le pont du Danube détruit, sous prétexte d'arrêter les courses des barbares; la paix avec les Sarmates & les Roxolans, (habitans de la Pologne) achetée par des pensions, pouvoient paroître des preuves de lâcheté au commencement de ce règne. Mais la tranquillité publique fut un bonheur pour l'état. Adrien déchargea les peuples, en leur remettant tout ce qui étoit dû au fisc : sommes immenses qu'on fait monter à neuf cents millions de sesterces. Il distribua des largesses à chaque citoyen. En traitant le sénat avec la plus grande considération; en se montrant affable, modeste, populaire, il effaça les impressions désavantageuses qu'on

Ses vertus apparentes.

avoit conçues. Il pardonna même les injures, & dès qu'il fut le maître : *Vous voilà sauvé*, dit-il à l'un de ceux qui devoient craindre davantage son ressentiment.

Il devient injuste.

La politique ou la vanité étoit apparemment le motif de cette clémence, puisqu'elle se dément en plusieurs occasions. Jaloux du mérite, ombrageux, défiant, l'empereur devint injuste envers ses meilleurs amis. Similis, préfet du prétoire, averti par la chute des autres, prévint sa disgrace, & se retira lorsqu'il étoit en faveur. Après sept années de retraite paisible à la campagne, il mourut en faisant cette épitaphe très-philosophique : *Ci-gît Similis, qui a passé soixante & seize ans sur la terre, & qui n'en a vécu que sept.* Pour un courtisan ordinaire, ç'auroient été sept ans de mort.

Retraite de Similis.

Adrien mérita le titre de législateur, par des ordonnances pleines de sagesse. Il ôta aux maîtres le pouvoir de vie & de mort sur leurs esclaves ; il restreignit considérablement la loi barbare, qui ordonnoit

Adrien fait de bonnes lois.

le supplice de tous les esclaves d'un maître assassiné : il commença enfin à rétablir les droits précieux de la nature.

Son édit perpétuel.

De tous les édits annuels des anciens préteurs, où les lois étoient interprétées d'une manière trop variable, il fit recueillir ce qu'il y avoit de meilleures décisions, & en composa un édit perpétuel pour servir de loi permanente.

Il veille à l'administration de la justice.

Il veilla principalement sur l'administration de la justice dans les provinces, sur la conduite des gouverneurs & des magistrats; objet si essentiel dans un vaste état, où l'injustice se dérobe, dans l'éloignement, aux yeux du souverain, quelquefois malgré sa vigilance.

Il maintient la discipline militaire.

La discipline militaire ne fut pas moins observée. Le prince donnoit l'exemple aux soldats. Il marchoit à pied, comme Trajan, chargé d'une pesante armure. Exact sans petitesse, sévère avec douceur, libéral avec prudence, il se fit adorer des soldats en les assujettissant au devoir. Le calme & la sécurité furent le fruit de ses soins.

De longs voyages, entrepris par curiosité & par zèle politique, loin de nuire à son autorité & à ses affaires, lui procurèrent l'avantage de voir tout de ses propres yeux, & de réformer les abus dans les provinces. Il parcourut ainsi l'immense étendue de l'empire. Il éleva dans la Grande-Bretagne, un mur depuis l'embouchure de la Tine jusqu'au golfe de Solway, pour garantir des incursions la partie méridionale de l'île. Sa présence fut utile par-tout. Il parcourt l'empire.

Une lettre qu'il écrivit d'Alexandrie donne une très-mauvaise idée de l'Egypte. Il n'y trouva, dit-il, que légéreté, caprice, ingratitude. Les Juifs & les Chrétiens de cette ville ne connoissoient, selon lui, d'autre dieu que leur intérêt. Le commerce & les richesses d'Alexandrie avoient, sans doute, altéré les mœurs de plusieurs chrétiens. Les vrais disciples de l'évangile étoient peu connus. Sa lettre sur les Egyptiens, les Juifs & les Chrétiens.

Quant aux Juifs, toujours les mêmes, fanatiques, séditieux & rebelles, les malheurs qu'ils avoient éprouvés

134. Révolte des Juifs.

ne les rendoient que plus intraitables. Un temple, élevé à Jupiter dans Jérusalem, ranima jusqu'à la fureur leur haine contre les Romains. Ils crurent trouver le messie dans Barcochébas, brigand, qui prit hardiment ce titre. Ils se rassemblèrent sous ses drapeaux; & la révolte fut si violente, qu'Adrien rappela de la Grande-Bretagne Julius Sévérus, excellent général, pour l'envoyer en Judée. La punition des rebelles répondit à leur féroce fanatisme. On compte cinq cents quatre-vingt mille Juifs exterminés en trois campagnes. Le reste fut vendu & transporté ailleurs. Ils eurent défense de remettre les pieds dans Jérusalem, que l'empereur rebâtit sous le nom d'Ælia Capitolina. Leurs descendans, dispersés par tout l'univers, n'ont cessé de haïr les autres peuples, & d'être en butte à leurs mépris & à leurs outrages.

Ils sont exterminés ou dispersés.

138. Adrien adopte Antonin, & meurt.

Une maladie de langueur, dont Adrien fut attaqué, aigrit son caractère, le rendit cruel : il versa le sang de plusieurs illustres personnages. N'ayant point d'enfans, il adopta

Vérus, mépriſable par ſes vices. Heureuſement Vérus ne jouit pas long-temps de ſa fortune. L'adoption d'Antonin effaça la honte de ce premier choix. Nul homme n'étoit plus digne de l'empire, & il balança s'il l'accepteroit. Adrien, voulant ſe tuer dans un accès de mélancolie, demandoit des armes, du poiſon : Antonin empêcha de lui obéir. Après la mort de l'empereur, il obtint avec peine du ſénat, que ſes actes ne fuſſent point abolis, & qu'on le mît au rang des dieux, ſelon la coutume.

Jalouſie d'Adrien pour les gens de lettres.

Si Adrien n'eut que de fauſſes vertus, il mérita cependant d'être compté parmi les grands princes ; il fit le bonheur de ſes peuples. A la ſcience du gouvernement, il joignoit le goût des lettres & des arts. Mais les hommes habiles, admis à ſa familiarité, ſe trouvoient expoſés à ſa jalouſie, dont les ſuites étoient dangereuſes. Le philoſophe Favorin, quoique libre dans ſes ſentimens, lui céda un jour ſur quelque point de grammaire que l'empereur décidoit mal. Les amis de Favorin

Trait de Favorin.

blâmèrent sa condescendance : *Vous avez tort*, leur dit-il ; *celui qui a trente légions à ses ordres peut-il se tromper ?* On connoît les mœurs d'Adrien par sa passion pour l'infâme Antinoüs, à qui il consacra des temples.

Florus, Suétone, Arrien, Epictète.

Florus & Suétone écrivirent sous ce règne, ainsi qu'Arrien, disciple d'Epictète, homme d'état, & historien fort supérieur aux deux autres. L'histoire romaine, depuis Tacite, n'est qu'un amas de faits mal digérés. La philosophie morale d'Epictète est plus estimable. Il réduisoit sa doctrine à ces deux points ; *souffrir avec patience, jouir avec modération.* Il pratiqua ce qu'il enseignoit, & sa vertu fut éprouvée par l'infortune.

ANTONIN.

QU'ON se représente sur le trône un vrai philosophe, orné de toutes les vertus, n'ayant aucun vice; consacrant sa vie entière au bien public; citoyen avec les citoyens; père de la patrie, non par un simple titre qu'on prostituoit aux plus méchans empereurs, mais par les actions qui honorent plus que le titre : tel fut le sage Antonin, originaire de Nîmes, d'une ancienne famille illustrée depuis peu de temps. S'il avoit eu pour historien un Tacite, son règne de vingt-deux ans fourniroit les meilleures leçons de vertu & d'humanité. Nous ne trouvons que des traits épars. Il suffit d'en rapporter quelques-uns. 138. Vertus d'Antonin.

Dès le commencement, Antonin signala sa clémence, en arrêtant les recherches au sujet d'une conspiration. *Quel malheur pour moi*, dit-il, *si l'on trouvoit que je suis haï d'un grand nombre de mes concitoyens?* Non-seulement il ménageoit avec Quelques traits qui peignent les sentimens. Son bien

eſt celui de l'état.

ſoin les finances de l'état, mais il regardoit ſon propre bien comme celui de la république. Sa femme Fauſtine lui reprochant de prodiguer ſon patrimoine, pour épargner le tréſor, il répondit : *Nous n'avons plus de propriété, depuis que nous ſommes parvenus à l'empire.* Ces ſentimens généreux ne l'empêchèrent pas de retrancher pluſieurs penſions, accordées ſans raiſon ſur le tréſor ; *car*, dit-il, *c'eſt une choſe indigne & cruelle, que la république ſoit rongée par ceux qui ne lui rendent aucun ſervice.* Une économie ſi raiſonnable vaut mieux ſans doute que l'extrême libéralité de Titus.

Penſions ſupprimées.

Lois remarquables.

On cite deux ſages ordonnances de l'empereur. Par la première, il défend de pourſuivre pour le même crime un homme qui en a été abſous. Par la ſeconde, il abolit la coutume qui faiſoit paſſer au fiſc ou à d'autres familles, la ſucceſſion d'un père devenu citoyen romain, dont les enfans étoient demeurés citoyens de leur ancienne patrie. Saint Auguſtin loue une troiſième ordonnance, en vertu de laquelle

un mari, qui poursuivoit sa femme pour adultère, devoit être puni comme la femme, s'il se trouvoit coupable du même crime. Mais, quoique le crime paroisse égal de part & d'autre, les suites ne le sont pas relativement à la société ; & cette différence mérite l'attention du législateur.

Antonin mourut universellement regretté, à l'âge de soixante-treize ans. Il avoit adopté, du vivant de son prédécesseur, Marc-Aurèle & Vérus. Mais, juste appréciateur du mérite, il avoit donné sa fille en mariage au premier, qui méritoit toute sa confiance; & il avoit éloigné du gouvernement Vérus, qui ne respiroit que les plaisirs. C'étoit désigner son successeur. Il laissa le nom d'Antonin si respectable, que tous les empereurs, pendant près d'un siècle, se firent gloire de le porter, comme celui d'Auguste. Très-peu furent capables de le soutenir.

161. Mort de l'empereur.

MARC-AURÈLE.

161. Marc-Aurèle élu avec Vérus par le sénat.

DEPUIS que Nerva & Trajan avoient rendu au sénat une partie de sa dignité, & banni les terreurs du despotisme, on ne voyoit plus les armées maîtresses de l'empire. Le sénat éliſoit ou sembloit élire l'empereur, comme un premier magistrat. Nous avons vu Adrien reconnoître ce droit, foible monument de l'ancienne liberté. Marc-Aurèle fut proclamé par les sénateurs, ainsi que Vérus, son frère adoptif, qu'il eut la générosité de se donner pour collègue. Ensuite l'un & l'autre se transportèrent dans le camp des prétoriens, & leur promirent à chacun vingt mille sesterces; car il eût été dangereux de se dispenser de cette largesse, malheureusement établie.

Le premier trop généreux à l'égard de l'autre.

Ainsi deux princes partagèrent la puissance pour l'exercer en commun. On ne peut trop admirer Marc-Aurèle, si l'on ne considère que l'homme

l'homme qui sacrifie un tel intérêt. Mais le bien public fut en quelque sorte sacrifié au désintéressement particulier. Vérus, esclave de la débauche, sans vertu, sans courage, pouvoit-il être élevé à l'empire par le plus vertueux des princes? L'excessive bonté est un mal. C'est le seul qu'on puisse reprocher à Marc-Aurèle.

Espérant que la guerre feroit sortir son collègue des pièges de la volupté, il se déchargea sur lui du soin de dompter les Parthes, qui avoient envahi l'Arménie & défait une armée romaine. Vérus partit, s'arrêta par-tout où il trouvoit de l'amusement, fixa son séjour à Antioche; & pendant quatre ans que dura la guerre, il s'abandonna aux plus honteuses passions. Ses généraux remportèrent pour lui des victoires. Il revint décoré de titres pompeux, abruti par le vice, méprisant les conseils de son frère, prêt à dévorer l'état pour satisfaire ses penchans. Un seul festin lui coûta, dit-on, six millions de sesterces, quoiqu'il n'y eût que douze convi-

162. Excès de Vérus.

ves : les préſens qu'il leur fit, en eſclaves, en vaiſſelle & en voitures, entraînèrent cette horrible & folle dépenſe.

Conduite admirable de Marc-Aurèle.

D'un autre côté, Marc-Aurèle juſtifioit le mot de Platon : *Les peuples ſeront heureux, quand ils auront des philoſophes pour rois, ou que leurs rois ſeront philoſophes.* Il ne commandoit point au ſénat; il prenoit & ſuivoit ſes conſeils. Nul ſénateur n'étoit plus exact que lui aux aſſemblées. Econome du bien public, il ne croyoit pas même pouvoir récompenſer les ſoldats, au préjudice du peuple. Après une victoire, il leur dit : *Ce que l'on vous donneroit au-delà de ce qui vous eſt dû, il faudroit le tirer du ſang de vos pères & de vos proches.* Dans un beſoin preſſant, où l'augmentation des impôts ſembloit néceſſaire, il vendit ce qu'il y avoit de plus précieux au palais, plutôt que de vexer les provinces; déclarant qu'il racheteroit ces meubles de ceux qui voudroient les revendre.

Il n'outroit point la ſageſſe.

Modèle de toutes les vertus, zélé pour les mœurs, il n'outroit rien,

parce qu'il connoissoit les foiblesses de la nature. *Ne pouvant faire les hommes tels qu'on souhaiteroit*, disoit-il sagement, *il faut les supporter tels qu'ils sont, & en tirer tout l'avantage possible.* Maxime excellente, qui doit faire sentir aux enthousiastes la vanité de leurs systêmes de perfection. C'est par ce principe que Marc-Aurèle se prêta au goût ou plutôt à la manie des Romains pour les spectacles, même pour les pantomimes; il en donna de magnifiques, il y assistoit, mais en s'occupant des affaires d'état.

Il marche avec Vérus contre les Germains.

Cependant plusieurs nations germaniques, du côté de la Pannonie & du Danube, Quades, Jazyges, Marcomans sur-tout, menaçoient les frontières de l'empire. Marc-Aurèle marcha contre eux avec Vérus; car l'expérience lui avoit appris que ce prince ne pouvoit gouverner seul, sans faire beaucoup de mal; ni commander seul les armées, sans exposer l'état à de grands malheurs. La mort subite de Vérus dissipa les inquiétudes que ses vices lui inspiroient. Il le regretta

169. Mort de Vérus.

peu, sans doute; mais le soupçonner, comme firent quelques-uns, d'avoir avancé ses jours, c'est la plus absurde méchanceté. On lui reprocheroit seulement avec raison l'apothéose d'un tel homme, si l'usage n'avoit consacré cette ridicule cérémonie.

Guerre de Pannonie.

L'empereur resta cinq ans en Pannonie, supportant des fatigues prodigieuses, & les rendant à peine supportables aux troupes par son exemple. Il remporta sur les barbares une victoire célèbre, regardée généralement comme l'effet de la protection du ciel. Les Romains mouroient de soif. Tout-à-coup survint un orage qui leur procura de la pluie, & qui accabla de grêle & de foudres les ennemis. Selon des auteurs ecclésiastiques, les prières de la légion fulminante, qu'ils disent toute composée de chrétiens, furent cause de ce prodige; & Marc-Aurèle le reconnut par une lettre que cite Tertullien. Mais, comme la vérité du christianisme est indépendante de pareilles traditions, nous ne craindrons pas d'avouer avec

Légion *fulminante*; miracle douteux.

d'excellens critiques, les Pagi, les Tillemont, &c. l'incertitude d'un fait dénué de preuves solides. On voit sur la colonne Antonine, Jupiter *pluvius*, donner la pluie aux soldats : Marc-Aurèle auroit-il confondu le dieu des chrétiens avec Jupiter ? Il est certain d'ailleurs que la légion fulminante portoit ce nom sous Trajan : elle ne le reçut donc pas de la reconnoissance de Marc-Aurèle. Enfin sa lettre n'existe plus, & celle qu'on lui attribue est évidemment supposée. La persécution qu'essuyèrent bientôt les chrétiens, pourroit tenir lieu d'autre preuve *.

Paix accordée aux Germains.

Quelques redoutables que fussent les Germains, ils devoient infailliblement céder aux efforts d'une armée nombreuse, bien disciplinée, & invincible sous un si grand empereur. Ils demandèrent la paix & l'obtinrent. On leur permit même d'établir des colonies dans les provinces, où ils vouloient entrer par force. Ce peuple indomptable &

* Voyez *Mémoire de l'Académie des Inſc.*, *t.* 18.

avide n'attendoit que l'occasion de tout envahir.

175. Révolte de Cassius.

Un ennemi plus dangereux s'éleva contre Marc-Aurèle. Avidius Cassius, grand homme de guerre, affectant la sévérité des mœurs antiques, rigide zélateur de la discipline, avoit commandé avec beaucoup de succès dans la guerre des Parthes. Il étoit chargé de réformer les légions de Syrie. Extrêmement ambitieux sous les dehors d'un zèle républicain, il se révolta contre l'empereur en semant le faux bruit de sa mort, & se fit proclamer par ses soldats. Marc-Aurèle reçut cette nouvelle en Pannonie : il ne se plaignit que de l'ingratitude de Cassius, il ne témoigna que le désir de lui pardonner après la victoire. Mais il n'eut pas besoin de combattre : le rebelle fut assassiné, trois mois après sa révolte, par deux de ses officiers. Sa famille & ses complices éprouvèrent la clémence de l'empereur, comme il l'eût sans doute éprouvée lui-même.

Bonté excessive de l'empereur

Ce bon prince, nous l'avons déja observé, commit des fautes par sa

bonté même, quelquefois trop molle & presque lâche. Faustine son épouse étoit une autre Messaline. Au lieu de la répudier ou de la réduire à la décence, il donna des dignités aux complices de ses débauches. Il la décora d'un titre inconnu, & l'appela *mère des camps & des armées*. Il lui fit rendre, après sa mort, les honneurs divins, & éleva des monumens à sa mémoire. Père indulgent à l'excès, quoique son fils Commode fût un monstre, pour lui assurer l'empire, il lui conféra la puissance tribunitienne, & le fit déclarer Auguste; exemple inoui jusqu'alors. Il chassa ensuite du palais les hommes sans mœurs, dont le jeune prince étoit assiégé; mais il les rappela, pour le guérir d'une maladie feinte ou réelle; & Commode ne mit plus de frein à ses passions. L'empereur avoit un gendre capable de gouverner; il pouvoit en faire son fils par l'adoption; la forme du gouvernement établi ne déterminoit point son successeur, & la tendresse paternelle devoit céder au bien de l'état. On ne peut guère l'excuser,

pour sa femme Faustine, & pour Commode son fils.

qu'en supposant que cette tendresse l'aveugloit.

180. Mort de Marc Aurèle.

Marc-Aurèle mourut en Pannonie, où la guerre des Marcomans l'avoit rappelé. Son règne fit respecter la véritable philosophie, qui fait des sages & non des discoureurs.

Le stoïcisme en vigueur.

» La secte des stoïciens, dit Montesquieu, s'étendoit & s'accréditoit dans l'empire. Il sembloit que » la nature humaine eût fait un effort » pour produire d'elle même cette » secte admirable, qui étoit comme » les plantes que la terre fait naître » dans des lieux que le ciel n'a » jamais vus..... On sent en soi-» même un plaisir secret lorsqu'on » parle de cet empereur ; on ne » peut lire sa vie sans une espece » d'attendrissement : tel est l'effet » qu'elle produit, qu'on a meilleure » opinion de soi-même, parce qu'on » a meilleure opinion des hommes «.

Les Maximes de Marc-Aurèle.

La lecture des Maximes de Marc-Aurèle élève l'ame, aussi bien que le tableau de sa vie. On y voit un souverain philosophe tout pénétré de ses devoirs, ne respirant que justice & humanité ; comptant pour rien tout mérite de parade, auquel

manque le fondement du vrai mérite, la vertu. Il en composa une partie dans son camp, lorsqu'il faisoit la guerre aux barbares. Rien de plus touchant & de plus noble que la simplicité avec laquelle il se retrace les bonnes leçons, les bons exemples, qu'il a reçus de ses parens & de ses maîtres. Il remercie les dieux de n'être pas tombé entre les mains de quelque sophiste, qui ne l'auroit entretenu que de frivoles subtilités; d'avoir appris de l'un, à mener sans affectation une vie dure; de l'autre, à consulter la raison dans les plus petites choses; de celui-là, à ne jamais dire sans nécessité *je n'ai pas le temps*, quand il s'agit de remplir des devoirs d'humanité ou d'amitié; de celui-ci, à ne point relever les fautes d'un ton choquant, mais à reprendre avec adresse sans paroître donner des leçons, &c. Il caractérise son père Antonin, en disant : » Qu'il faisoit » toujours ce qu'il devoit faire, » qu'il étoit toujours où il devoit » être, qu'il sembloit trouver le » loisir dans les occupations, lors

» même qu'il étendoit ses soins aux » moindres objets. « En un mot, cet ouvrage peint l'ame de Marc-Aurèle.

Imposteurs sous le manteau de philosophes.

Sous un tel prince, la philosophie morale ne pouvoit manquer d'être florissante. Mais, comme on abuse de tout, plusieurs couvrirent leurs passions du manteau de philosophe, & furent hypocrites pour s'insinuer dans la confiance d'un sage. L'ingénieux Lucien tourna en ridicule les faux sages, ainsi que les faux dieux. C'est par lui que nous connoissons deux célèbres imposteurs, Pérégrin & Alexandre. Le premier, souillé de crimes, se fit chrétien, devint prêtre, fut mis en prison à Rome, où les chrétiens le révéroient comme un confesseur & un martyr. Remis en liberté, exclu ensuite de la société chrétienne pour quelque faute, il joua le rôle de cynique, insulta tout le monde, s'attira la haine & le mépris, & se brûla solennellement aux jeux olympiques, croyant acquérir par ce moyen la gloire d'Hercule. Alexandre se donna pour prophète. Il trompa vingt

Pérégrin & Alexandre, dépeints par Lucien.

ans le peuple crédule, quelquefois même les grands. Il invectivoit contre les chrétiens & contre les épicuriens, les accusant tous d'athéisme, parce qu'ils tâchoient de le décrier.

Celse, Empiricus, Apulée, Galien.

Les principaux philosophes de ce règne sont Celse, ennemi mortel du christianisme, dont Origène a réfuté les écrits; Sextus Empiricus qui, en exagérant la foiblesse de la raison, est tombé dans le pyrrhonisme; Apulée, africain, qu'on accusa de magie, & que les payens ont comparé à Jésus-Christ, comme Apollonius de Tyane. Galien, le restaurateur de la médecine, mérita l'estime & la confiance de Marc-Aurèle.

Les chrétiens persécutés dans la Gaule.

On ne peut guère attribuer à ce prince la violente persécution, que les chrétiens souffrirent dans la Gaule. Il ne publia contre eux aucun édit; on assure même qu'il défendit de les accuser comme chrétiens. Mais d'une part, le zèle fanatique du peuple & des magistrats, de l'autre, les atteintes portées ouvertement à la religion de l'empire, peut-être aussi l'aversion des chré-

tiens pour les philoſophes & celle des philoſophes pour eux, ne pouvoient manquer de faire naître des orages. Le chriſtianiſme ſortoit de l'obſcurité, parce qu'il avoit des écrivains zélés contre le paganiſme, des miſſionnaires infatigables dans leurs travaux, & des martyrs dont la conſtance excitoit l'admiration.

COMMODE.

180. Commode révolte par ses vices & sa tyrannie.

APRÈS cinq règnes glorieux, on retombe dans les horreurs de la tyrannie. Telle est la pente trop naturelle des choses humaines. Une suite de deux ou trois princes dignes du trône est comme un prodige. Presque tous les autres semblent destinés à exercer la patience de leurs sujets. Commode, qui n'avoit au commencement que de la foiblesse, corrompu, dirigé par d'infâmes séducteurs, prit les mêmes goûts que Néron, & marcha sur ses traces, bien loin d'imiter Marc-Aurèle. Il finit la guerre de Germanie, en achetant la paix des barbares. Il entra en triomphe à Rome, ayant sur son char un de ses mignons. Livré aux débauches les plus monstrueuses, il se fit un jeu de verser le sang après s'être souillé d'infamies. Sa propre sœur, Lucilla, fut le chef d'une conspiration. Le jour qu'on devoit l'assassiner, Quin-

Conspiration de sa sœur.

tien, jeune sénateur, qui vouloit porter le premier coup, tira son poignard en criant : *Voilà ce que le sénat t'envoie.* On eut le temps de saisir le téméraire. Le complot échoua : Lucilla fut mise à mort, avec plusieurs hommes de marque. Deux frères, inséparablement unis, distingués par le mérite littéraire comme par les services & les dignités, Maximus & Condianus, qui avoient eu ensemble le consulat, qui avoient composé ensemble un ouvrage, périrent ensemble, victimes de la tyrannie. L'empereur, frappé du mot de Quintien, prit le sénat en aversion ; & ce corps illustre, que les bons princes avoient tiré de l'esclavage, fut opprimé plus que jamais.

Conjuration de Pérennis, découverte par un philosophe cynique.

Pérennis, préfet du prétoire, s'étoit emparé de la confiance de Commode à force de bassesses, & en supplantant les ministres que Marc-Aurèle avoit donnés à son fils. Il gouvernoit l'état en tyran. Son ambition visoit plus haut. On l'accuse d'avoir conspiré la mort de son maître, pour s'emparer du trône.

Un philosophe cynique, montant sur le théâtre, en présence de l'empereur qui assistoit à des jeux, révéla les complots de Pérennis. Ce favori fit pendre aussi-tôt le philosophe, mais le prince trembla. Les ennemis du ministre profitèrent de l'occasion. On fournit des preuves contre lui; il fut déclaré ennemi de la patrie, livré aux soldats & massacré. Cléandre, vil affranchi, lui succéda pour commettre de nouveaux crimes. Une sédition violente en fut le fruit; & Commode, aussi timide que cruel, lui fit trancher la tête pour calmer la multitude.

*Affranchi, vil & odieux ministre.

Dès-lors, toujours agité de défiances & de terreurs, abhorrant les hommes de mérite, écoutant tous les calomniateurs, il ne cessa de multiplier les supplices, sur-tout contre ceux dont les richesses excitoient sa cupidité. Son beau-frère, son neveu, sa cousine-germaine, six consulaires à la fois, périrent par ses ordres. En même temps, il joignoit aux excès de la débauche ceux de la folie; il aspiroit à la gloire de tuer dans l'amphithéâtre à coups de flèches, des

Cruautés, débauches & bassesses de l'empereur.

lions & d'autres bêtes féroces ; il prit le titre d'*Hercule romain*, comme s'il eût égalé Hercule par ces frivoles exploits ; son ambition le fit descendre dans l'arène en qualité de gladiateur ; il remporta plusieurs victoires sur les hommes dévoués à ce vil métier ; & il se glorifia du titre de *sécuteur*, aussi ridicule que celui d'*Hercule romain*. C'étoit le nom de certains gladiateurs qui combattoient les *rétiaires*.

192. Le tyran assassiné par sa concubine.

Ce monstre, également mépriſé & détesté, n'avoit pas même la précaution des autres tyrans, de gagner le peuple par des largesses ; il mettoit toute sa politique à corrompre les soldats par une pernicieuse licence. Il n'épargnoit du reste personne, & se faisoit de ses propres domestiques autant d'ennemis. Il venoit d'écrire une longue liste de gens de sa maison, qu'il dévouoit à une mort prochaine. On la découvrit par hasard, presque au moment de l'exécution. Marcia, celle de ses femmes qu'il avoit le plus aimée, * proscrite avec les

* Elle favoriſoit les chrétiens, & ils

autres, se hâte de prévenir le moment fatal. Elle forme un complot, elle empoisonne le tyran, & le fait ensuite étrangler par un gladiateur. Le sénat, le peuple, signalèrent leur haine contre sa mémoire. A l'âge de trente & un ans, il avoit, en quelque sorte, épuisé les horreurs de la scélératesse.

Avilissement des Romains.

Il falloit que les Romains fussent étrangement corrompus, pour que les règnes de plusieurs princes vertueux ne les eussent pas mis à couvert d'une si abominable tyrannie. Sans l'avilissement extrême d'une nation servile, à laquelle il ne restoit ni principes, ni mœurs, ni sentimens, conçoit-on qu'un prince eût été capable de se livrer à des excès, dont l'histoire des barbares n'offre presque aucun exemple? C'est toujours en partie la faute des peuples, lorsque l'ivresse du pouvoir va au point de franchir audacieusement toutes les bornes. L'opinion publique, si elle a quelque

ne furent point persécutés sous le règne de ce tyran.

chose de mâle & de généreux, suffit souvent pour faire respecter les lois à ceux qui les violeroient peut-être impunément. Les mœurs publiques, si elles respirent la vertu & le courage, ont encore bien plus de force.

PERTINAX. — DIDIUS JULIANUS.

PERTINAX étoit un vieillard de basse naissance, qui, sous Marc-Aurèle, s'étoit élevé par ses services militaires & par ses vertus. Juste, intègre, tempérant, modeste, zélé pour la discipline & pour le bon ordre, il méritoit de règner, & de réparer les maux du dernier règne. Echappé à la tyrannie de Commode, peut-être parce qu'on mépriſoit ſon origine, dont il ne rougiſſoit point; il dut l'empire à Létus, préfet du prétoire, le chef de la conjuration. Létus le mena au camp des prétoriens; & les engagea, preſque malgré eux, à le proclamer, moyennant une promeſſe de douze mille ſeſterces par tête. Le ſénat & le peuple reconnurent avec tranſport un prince vraiment reſpectable. Il vendit, pour les largeſſes promiſes, & mal-

193. Pertinax élevé à l'empire par les ſoldats.

heureusement nécessaires, tout ce que le luxe insensé de Commode avoit amassé de précieux. Il se hâta d'exécuter un plan de réforme, trop sublime peut-être & trop hardi dans les circonstances, mais digne d'une grande ame qui se dévoue pour la patrie.

Sagesse de son gouvernement.

Bientôt on voit renaître le gouvernement des Antonins. En trois mois, les lois reprennent vigueur, les dettes sont acquittées, les finances sont rétablies : il y a même des fonds pour les ouvrages publics ; tant l'économie procure de ressources, quand on renonce aux fastueuses dépenses ! Pertinax trouve le moyen d'augmenter ses revenus sans mettre d'impôts : il donne les terres incultes à quiconque veut les cultiver ; il encourage les cultivateurs, par une exemption d'impôts pour dix ans. Il étoit persuadé avec raison que l'agriculture est une mine inépuisable, où la fortune des particuliers fait toujours celle de l'état.

Les prétoriens l'assassinent.

Mais les prétoriens avoient trop goûté la licence, pour se soumettre

patiemment à la discipline. Un prince réformateur leur paroissoit un tyran. Létus lui-même, qui n'avoit fixé leur choix sur Pertinax qu'avec des vues ambitieuses, les excita contre lui à la révolte. Ils coururent au palais; ils assassinèrent ce grand homme. L'empereur mourut sans se défendre, enveloppé de sa toge, & invoquant Jupiter vengeur. Il avoit obtenu du sénat la grace d'un sénateur coupable de conspiration. Son règne de trois mois méritoit l'immortalité. Sa mort est un de ces événemens dont le principe entraîne une longue suite de calamités inévitables.

Ils mettent l'empire à l'enchère.

On vit alors jusqu'où peuvent aller des soldats sans frein & sans honte. Ils avoient donné l'empire pour de l'argent : ils le mettent à l'enchère. Deux acheteurs se présentent, Sulpicianus, beau-père de Pertinax, & Didius Julianus, homme distingué par sa naissance. Le dernier l'emporte, au prix de vingt-cinq mille sesterces pour chaque prétorien; & la crainte oblige le sénat de confirmer cet infâme marché.

Trois empereurs à la fois, Didius, Niger & Septime Sévère.

Au moment que Julianus prenoit possession du trône avili, le peuple indigné fit éclater son ressentiment. On jette les yeux sur Niger, gouverneur de Syrie, général de réputation. On l'invite à venger & à gouverner l'état. Ses troupes le proclament empereur; les provinces d'Orient le reconnoissent. S'il avoit usé de diligence, tout lui assuroit un succès facile. Mais, tandis qu'il s'amuse avec trop de sécurité; un dangereux compétiteur profite des conjonctures. Les légions de Pannonie étoient sous les ordres de Septime Sévère, qui joignoit à l'ambition beaucoup de génie, d'activité & d'adresse. En déplorant le meurtre de Pertinax, en affectant le désir de le venger, il se fit proclamer lui-même, sans paroître demander l'empire. A la vérité, il promit à chaque soldat une somme très-considérable; moyen infaillible de persuader. Voilà trois empereurs à-la-fois, dont le titre émane des soldats.

Sévère marche vers Rome. Il ne

trouve aucune réſiſtance. L'Italie ne connoiſſoit plus la guerre; les troupes gardoient les frontières de l'empire, & les prétoriens étoient moins des ſoldats que des ſatellites. L'empereur conſterné offre de partager le pouvoir ſuprême. Le ſénat lui donne en effet pour collègue ſon ennemi. Sévère ne vouloit point de partage. Il s'avance avec une célébrité prodigieuſe. Les prétoriens qu'il avoit gagnés, abandonnent Julianus; bientôt le ſénat le condamne; il eſt exécuté, en criant: *Quel crime ai-je commis?* Cet imbécille vieillard, après avoir marchandé & acheté l'empire, ſe croyoit ſans reproche, parce qu'il n'avoit point commis de nouveau crime en ſoixante-ſix jours de règne. Du reſte, il faut l'avouer, la coutume fait ſouvent une telle illuſion, qu'elle efface juſqu'aux idées les plus lumineuſes de la morale. En voyant les largeſſes que chaque nouvel empereur prodiguoit par intérêt aux ſoldats, on ne s'habituoit que trop à regarder comme vénale la ſouve-

che à Rome, & ſe délivre de Didius.

Didius exécuté.

raineté même. Et de quoi peut-on rougir, dès que l'argent paroît conférer tous les droits ?

SEPTIME

SEPTIME SÉVÈRE.

193. Septime Sévère reçoit mal les sénateurs, & il casse les prétoriens.

ON craignoit Sévère à Rome, & ce n'étoit pas sans raison. Le sénat lui envoya des députés. Il les fit fouiller, avant de leur donner audience. Il les reçut au milieu de ses gardes; mais en les congédiant, il leur distribua des largesses. Tous ceux des prétoriens, qui avoient eu part au meurtre de Pertinax, furent envoyés au supplice. Sévère cassa les autres; son armée les enveloppoit : on les désarma, on les dépouilla. L'empereur les bannit, avec défense, sous peine de mort, de paroître à trente lieues de Rome. Il choisit dans ses légions les meilleurs soldats, pour en former de nouvelles cohortes prétoriennes : cette garde étoit auparavant d'environ douze mille hommes : il la fit monter à plus de cinquante mille. Nous verrons dans l'histoire moderne quelques princes affermir le trône par de semblables coups d'autorité.

Il jure de ne point faire mourir de sénateur, mais ne tient point parole.

L'empereur ayant fait son entrée, à la tête d'environ soixante mille hommes, se rendit au sénat, exposa les motifs de sa conduite, annonça un gouvernement équitable & modéré, jura même de respecter la vie des sénateurs. Mais, si les principes du despotisme n'avoient pas encore pris racine, le pouvoir de l'épée rendoit aisément le souverain maître des lois. Sévère se souilla pendant son règne du sang d'une foule de sénateurs. Quelle différence entre les promesses d'un Titus, & celles d'un prince dont la première règle est l'intérêt !

194.

Niger vaincu & tué en Asie.

Les affaires de Rome ainsi terminées promptement, il passa en Asie, où Niger avoit un parti considérable. Trois batailles gagnées par ses généraux, l'une à Cizique, l'autre à Nicée en Bithynie, la troisième près de Nissus en Cilicie, lui assurèrent la possession de l'empire. Niger perdit vingt mille hommes à celle de Nissus, & fut tué dans sa fuite. On peut observer qu'il en étoit des légions asiatiques, comme des peuples même de cette contrée : amol-

lies par le poison du luxe, elles n'opposoient en général qu'une foible résistance aux légions de l'Europe, mieux disciplinées & endurcies à la fatigue. Byzance, après un siège de trois ans, commencé par l'empereur & fini par ses généraux, se rendit à discrétion. Cette ville importante devint un amas de ruines. Sévère se montra par-tout cruel: il crut sans doute avoir besoin de la terreur pour affermir sa puissance.

Avant de quitter Rome, il avoit donné le titre de César à Albin, gouverneur de la Grande-Bretagne, qui pouvoit lui disputer le trône; & par cette association simulée, il avoit prévenu ses entreprises. Tranquille du côté de l'Asie, il ne pense qu'à se défaire d'Albin. Il lui ôte les prérogatives de César, il l'irrite pour avoir un prétexte de l'écraser. Ce général, voyant sa perte résolue, se fait proclamer empereur, & prend la route d'Italie. Sévère marche contre lui, remporte une victoire décisive entre Lyon & Trévoux. Albin se tue. L'empereur, après avoir insulté à son cadavre,

Sévère se défait d'Albin qu'il avoit créé César.

197. Mort d'Albin.

envoie sa tête au sénat avec une lettre foudroyante, par laquelle il reproche aux sénateurs d'avoir eu de l'affection pour un rival qu'il s'étoit associé lui-même.

Sévère se livre à la cruauté, en flattant le peuple & les soldats.

Cette victoire fut suivie de terribles exécutions. Loin de brûler les papiers d'Albin, à l'exemple d'autres généraux victorieux, il y chercha curieusement les noms de ses amis. Vingt-neuf, ou, selon Spartien, quarante & un sénateurs furent immolés aux soupçons & à la vengeance. Les honneurs divins que Sévère fit rendre à Commode, furent peut-être un plus grand outrage pour le sénat. Mais en même temps, les spectacles, les profusions, la licence, attachèrent le peuple & les soldats au gouvernement. Il fut permis aux soldats d'avoir leurs femmes dans les camps : la discipline militaire se relâcha tous les jours : Sévère s'en plaignit lui-même : * un prince moins habile en

* Il écrivit à un de ses généraux pour lui ordonner une réforme : les tribuns en devoient être les premiers objets, parce qu'*un officier qui perd l'estime de ses soldats, ne peut en exiger l'obéissance.*

auroit sans doute éprouvé les pernicieux effets. Il ne craignit point de retourner en Asie, où les Parthes donnoient de l'inquiétude. Il y passa quelques années; il y eut quelques succès inutiles. Les Arabes lui firent lever deux fois le siége d'Atra, ville qui avoit résisté à Trajan. Toutes ces expéditions ne peuvent nous intéresser.

Plautien le gouverne, comme Séjan avoit gouverné Tibère.

Avec un génie peu différent de celui de Tibère, défiant, rusé & cruel, Sévère tomba aussi dans le piége de la flatterie : il avoit un autre Séjan. Plautien, né comme lui en Afrique, le gouvernoit avec empire, & abusoit insolemment de son pouvoir. Il commandoit les supplices; il s'enrichissoit par les rapines; il étaloit tout le faste, toute l'arrogance d'un favori sans mœurs & sans retenue. Un officier de justice, à qui l'empereur ordonnoit de mettre une affaire sur le bureau, répondit : *Je ne le puis, sans l'ordre de Plautien.* Ce ministre, comblé d'honneurs, préfet du prétoire, consul, maria sa fille à Bassien, (appellé depuis Caracalla) fils aîné

de Sévère, & qui avoit déja le titre d'Auguſte. Suivant Dion Caſſius, témoin oculaire, mais hiſtorien crédule, & médiocrement judicieux quoique ſénateur, les préſens qu'il fit à ſa fille auroient ſuffi pour cinquante reines.

Chute & mort de ce favori.

Un ſi brillant mariage fut l'occaſion de ſa perte; tant les grandeurs de l'ambition penchent vers le précipice! Baſſien déteſtoit le miniſtre, déteſtoit auſſi une épouſe qu'il n'avoit priſe que par force. Il concerte une délation contre Plautien, & le fait paroître coupable. L'empereur ayant mandé ce favori, lui reproche doucement ſon ingratitude. Tandis qu'il veut ſe juſtifier, le jeune prince en fureur ſe jette ſur lui, le déſarme, le fait tuer par un ſoldat en préſence de Sévère.

208.

Baſſien & Géta, méchans fils de l'empereur.

A ce trait, on peut juger du caractère violent & farouche de Baſſien. Une haine irréconciliable régnoit dès l'enfance entre lui & Géta ſon frère, l'un & l'autre livrés au vice & à tous les excès de la débauche. Les valets de cour, des gladiateurs, des hiſtrions, qui étoient

leur unique société, les corrompoient de plus en plus. Sévère, ne pouvant rien sur eux par les remontrances, n'ayant même rien gagné en punissant trop tard les corrupteurs, espéra qu'en menant ses fils à la guerre, il les retireroit du désordre. Les Calédoniens, Bretons septentrionaux, avoient pénétré dans la province romaine, & y faisoient de grands ravages. Il saisit cette occasion avec d'autant plus d'ardeur, que la vieillesse & la maladie n'affoiblissoient point en lui l'amour de la gloire. A travers des difficultés terribles, continuellement harcelé par les barbares, sans pouvoir les combattre en corps d'armée, il pénétra jusqu'au nord de l'île. Mais cette expédition, qui lui coûta cinquante mille hommes, ne lui valut qu'un morceau de terre. Il recula un peu les frontières de la province, il construisit un nouveau rempart entre les golfes de Forth & de Clyde. Les jeunes Augustes, car Géta avoit aussi obtenu ce titre, ne furent pas moins vicieux ni moins ennemis qu'auparavant.

Il les conduit dans la Grande-Bretagne, où il a peu de succès.

Il pardonne à son fils, qui a voulu l'assassiner.

Tandis que l'empereur faisoit un traité avec les Bretons, Bassien, en présence des deux armées, s'avance pour commettre un parricide. On l'arrête par de grands cris. Sévère achève tranquillement son ouvrage. Il fait venir ensuite dans sa tente le prince dénaturé; il lui présenta une épée devant Papinien, préfet du prétoire : » Si vous êtes résolu, » lui dit-il, d'être le meurtrier de » votre père, exécutez ici votre des- » sein; ou si vous n'osez répandre » vous-même mon sang, ordonnez » à Papinien de le faire. Vous êtes » son empereur : il obéira. « Cette leçon touchante eut peu d'effet. Le monstre, insensible au remords, forma une conspiration l'année suivante pour détrôner l'empereur, qui punit les séditieux & épargna encore son fils.

211. Mort de Sévère.

Sévère, déjà malade, ne put résister à tant de chagrins. Sentant approcher la mort, il s'écria : *J'ai été tout, & tout est bien peu de chose.* On raconte qu'il se fit apporter l'urne où ses cendres devoient être déposées, & qu'il dit en la voyant : *Tu*

renfermeras celui que l'univers n'a pu contenir. On ajoute qu'ayant fait lire à ses enfans, dans Salluste, le discours de Micipsa près de mourir, il s'en appliqua ces paroles : *Je laisse à mes fils un empire puissant, s'ils ont de la vertu ; foible, s'ils sont méchans.* Cependant Dion Cassius lui fait débiter aux deux princes la maxime la plus tyrannique : *Enrichissez les soldats ; ne vous embarrassez pas des autres.* Il mourut à Yorck (Eboracum) dans la soixante-sixième année de son âge. Ses vices étoient mêlés de qualités estimables & de grands talens ; caractère équivoque, où le bien & le mal forment un contraste singulier. Il aimoit les lettres, & avoit écrit en latin les mémoires de sa vie.

Maxime qu'il donnoit à ses deux fils.

Tertullien écrivit sous ce règne sa fameuse Apologie des chrétiens, alors persécutés en vertu des anciennes lois. » Nous remplissons, dit-il, » vos villes, vos bourgades, votre » sénat, vos armées : nous ne vous » laissons que vos temples & vos » théâtres. « Ce mot ne laisse aucun doute sur les progrès du christia-

Tertullien & autres auteurs.

nisme. Il pénétroit même dans le palais. La nourrice & le précepteur de Caracalla furent chrétiens.

Diogène Laërce, Philostrate, Solon, & d'autres écrivains du même temps, ainsi qu'Athénée, contemporain de Commode, prouvent en général par leurs écrits la décadence du goût. Le temps étoit venu, où les génies manquoient d'émulation & de culture, où les bons modèles étoient négligés, où l'on tomboit dans un engourdissement peu éloigné de la barbarie.

Décadence du goût.

CARACALLA ET GÉTA. — MACRIN.

211. Caracalla & Géta règnent enſemble, & ſe déteſtent.

LORSQUE Sévère voulut s'aſſocier ſon fils aîné, Baſſien, ce nom fut changé en celui de Marc-Aurèle-Antonin; nom trop reſpectable, pour s'allier avec l'idée d'un tyran. Auſſi le ſobriquet de *Caracalla* lui eſt-il demeuré dans l'hiſtoire. Géta règna d'abord conjointement avec ſon frère. Leur haine mutuelle s'enflammant de jour en jour; tous deux, malgré une apparence de réconciliation, ſe tendant des pièges; ils formèrent un projet de partage. L'aîné devoit avoir l'occident, & le cadet l'orient. Leur mère Julie les détourna d'une nouveauté qui révoltoit les eſprits; c'étoit pourtant l'unique moyen de prévenir un fratricide.

212. Le premier aſſaſſine ſon frère.

Caracalla fait aſſaſſiner ſon frère entre les bras même de Julie. Il vole au camp des prétoriens; il leur déguiſe ſon crime; il leur accorde

d'immenſes largeſſes : il eſt reconnu ſeul empereur. Environné de ſes gardes, il paſſe au ſénat, ſe juſtifie comme il peut ; & conſent à l'apothéoſe de ſon frère, en diſant, ſelon le récit de Spartien : *Qu'il ſoit dieu, pourvu qu'il ſoit mort.* Il rappelle tous les exilés, criminels ou non, afin de ſe donner un air de clémence : comme s'il étoit poſſible d'effacer tant de fureurs atroces, & de paroître bon, après les plus grandes preuves de méchanceté.

Il commet d'horribles cruautés.

On ne tarda guère à juger par les faits, de cette clémence. Les remords qui déchiroient Caracalla ne ſervirent qu'à irriter ſa rage. Tous les amis de Géta furent maſſacrés. Vingt mille perſonnes, s'il faut en croire Dion, furent enveloppées dans le carnage. Les plus illuſtres ſénateurs tombèrent ſous la hache du bourreau ; entre autres, Papinien, que Sévère avoit fait préfet du prétoire. Ce juriſconſulte fut toujours ſi révéré, qu'une loi de Valentinien III ordonne de ſuivre ſon ſentiment, en cas de partage. L'empereur lui avoit demandé une apolo-

Meurtre de Papinien.

gie pour le meurtre de Géta. Voici la réponse de Papinien, dictée par la vertu la plus courageuse : *On ne justifie pas un parricide aussi aisément qu'on le commet ; & c'est un second parrricide que de diffamer un innocent après lui avoir ôté la vie.* Une fille de Marc-Aurèle, Pompéien son petit-fils, le fils de Pertinax, un cousin-germain de Caracalla, sont comptés parmi les victimes de la tyrannie.

Il ne ménage que les soldats.

Nul excès ne doit plus étonner dans Caracalla. Fausse monnoie, rapines, extorsions de toute espèce, c'est la moindre partie de ses crimes. La substance des peuples étoit destinée aux soldats : car le tyran n'avoit qu'eux pour le soutenir. Sa mère lui représentant un jour, qu'il ne lui restoit plus aucun moyen de faire de l'argent : *Tant que j'aurai cela*, répondit-il en portant la main à son épée, *l'argent ne me manquera point.* Il donna le droit de cité à tous les sujets de l'empire ; parce que les citoyens payoient des taxes que ne payoient pas les étrangers. Ainsi un intérêt sordide acheva de

Droit de cité accordé à tous les sujets.

confondre les Romains, avec tout ce qu'il y avoit de vil & de barbare dans les provinces de l'empire.

Massacre d'Alexandrie.

Un massacre affreux des habitans d'Alexandrie, qu'il ordonna pour punir une légère offense, & dont il fut tranquille spectateur, ne lui coûta pas même un regret. Il écrivit au sénat que ceux qui avoient échappé méritoient la mort, comme ceux qui avoient péri.

Expéditions ridicules de Caracalla.

Les expéditions militaires de Caracalla ne furent que des preuves de folie. Il adoroit Alexandre, au point qu'il vouloit avoir une phalange macédonienne; & qu'il persécuta les péripatéticiens en haine d'Aristote, ridiculement soupçonné d'avoir eu part à la mort de ce héros. S'imaginant marcher sur ses traces, il parcourut une grande partie des provinces, non en général, mais en soldat, ou plutôt affectant de vivre en soldat. Les Gaules, la Germanie, l'Asie, l'Afrique, furent témoins de sa lâcheté & de ses violences; le craignirent & le méprisèrent. Il acheta la paix avec les Germains; il prit des Gaulois un

habillement nommé *caracalle*, d'où lui est venu son nom; il se décora du titre de Parthique, sans avoir vaincu, ni même vu les Parthes; il extermina par trahison les Alexandrins, pour se venger de leurs railleries. Le nouvel Alexandre fut partout Caracalla.

217. Macrin le tue, & prend sa place.

Il vouloit se défaire de Macrin, préfet du prétoire, homme de fortune, né en Mauritanie; qui, à force d'étude & de travail, s'étoit retiré de l'état obscur où sa naissance l'avoit réduit. Macrin connut le danger, & le prévint. Il fit assassiner l'empereur, dissimula son crime, se fit proclamer par les troupes, & bientôt reconnoître par le sénat. Autant Caracalla étoit abhorré des citoyens, autant étoit-il chéri des soldats auxquels il prodiguoit ses trésors. Macrin, pour adoucir leurs regrets, lui fit décerner l'apothéose. On avoit déja déifié tant de monstres!

L'usurpateur méprisable & odieux.

Cet usurpateur ne jouit pas long temps de sa fortune. D'un côté, il se rendit méprisable, en donnant de grosses sommes à Artaban, roi des

Parthes, & en se livrant aux délices d'Antioche; de l'autre, il se rendit odieux, en affectant de couvrir par son faste & ses hauteurs la bassesse de son origine. Enfin, il ne put satisfaire les troupes, accoutumées à d'immenses largesses, & qui n'obéissoient plus qu'à ce prix. Le mal étoit sans remède. Une trop longue expérience avoit appris qu'on faisoit tout avec l'épée, & qu'on n'étoit rien sans elle.

218 Méſa fait proclamer Héliogabale, ſon petit-fils.

Une femme ambitieuse, Mésa, sœur de l'impératrice Julie, fut cause de la révolution. Elle produisit le jeune Bassien, son petit-fils, prêtre du soleil, parent de Caracalla, connu sous le nom d'Héliogabale ou Elagabale. Elle n'eut pas de honte de semer le bruit, que ce prêtre syrien étoit né d'un adultère de sa fille avec le dernier empereur; elle corrompit par ses libéralités une légion, campée près d'Emèse en Phénicie, lieu de sa naissance. La légion reçoit Héliogabale & le proclame. Des troupes, envoyées par Macrin contre les rébelles, se joignent à eux. Il est lui-même vaincu,

après avoir fait déclarer ſon rival ennemi public. Il ſe ſauve d'Antioche, traverſe en fuyant l'Aſie-mineure ; on le prend & on le tue. Un projet de réforme militaire lui avoit attiré la haine des troupes.

HÉLIOGABALE.

218. Héliogabale est un monstre.

LES Caligula, les Néron, les Domitien, semblent revivre dans un jeune homme de quatorze ans; ou plutôt Héliogabale semble ne monter sur le trône que pour les surpasser tous. En écrivant au sénat, il prend les titres de tribun & de proconsul, que personne jusqu'alors, pas même les tyrans, n'avoit pris que par un décret du sénat. Il s'annonce comme l'imitateur d'Auguste & de Marc-Aurèle, tandis qu'il n'a dans l'esprit que de l'ineptie, & dans le cœur que de la bassesse & des vices infâmes.

Il assassine Gannys son gouverneur.

Avant son départ d'Asie, non content d'avoir fait mourir les plus illustres partisans de Macrin, il tue de sa propre main Gannys, son gouverneur, à qui il étoit sur-tout redevable de sa fortune. Il donne toute sa confiance à Eutychien, vil bouffon, & il accumule sur sa tête les premières dignités. Il dédaigne l'ha-

billement romain ; il y substitue la soie & la broderie d'or ; enfin tout ce qu'un luxe efféminé peut offrir de voluptueux & de superbe. Arrivé à Rome, il fait entrer au sénat Mésa, son aïeule ; exemple unique dans cette histoire. Il établit un sénat de femmes pour prononcer sur les modes, les voitures, & sur d'autres bagatelles semblables. Il change d'épouse chaque année : il se marie comme femme à un esclave, auquel il donne tout pouvoir ; il se plonge publiquement dans de si horribles débauches, qu'on ne peut même en supporter le récit. Quand les historiens auroient beaucoup exagéré, de pareilles exagérations ne tombent jamais que sur un monstre.

Il crée un sénat de femmes.

Ses débauches.

Une superstition insensée est jointe à ces excès abominables. Héliogabale profane, dépouille tous les temples en faveur du dieu Syrien dont il étoit le pontife, & dont il veut élever le culte sur les ruines de celui même de Jupiter. Il fait venir de Carthage la statue d'une déesse, pour la marier à son dieu, & ce mariage lui coûte des sommes im-

Ses superstitions.

mensès. Il immole, dit-on, des enfans à sa divinité favorite, se soumet à la circoncision en son honneur, ne voit rien de plus grand que d'exercer son sacerdoce : en un mot, il devient ridicule aux yeux des uns, sacrilège aux yeux des autres, par cette bizarre superstition.

222. Il est assassiné.

Comme on prévoyoit qu'il ne régneroit pas long-temps, on lui avoit fait adopter son cousin Alexien, connu sous le nom d'Alexandre Sévère. Le nouveau César fut bientôt l'objet de sa fureur : il tenta plusieurs fois de l'assassiner. Les prétoriens se révoltèrent pour Alexandre, & tuèrent Héliogabale avec sa mère Soémis. Il n'avoit que dix-huit ans. C'est le treizième empereur qui meurt de mort violente. La plupart de ses successeurs finiront de même. L'ambition ne cessa pourtant jamais d'aspirer à cette place, ni la tyrannie d'y provoquer la vengeance des hommes. Nous voyons aujourd'hui le despotisme chez les Turcs ; mais nous n'y voyons point de règnes si affreux. Les Turcs ont des mœurs : les Romains en général n'en avoient

plus. On ne peut trop insister sur cette cause, une des principales causes, sans doute, de l'état heureux ou malheureux des nations. Quiconque aime ses enfans & sa patrie, en sentira mieux que la vertu doit fixer ses premiers soins. Puissent les gouvernemens apprendre aussi par l'histoire, qu'il faut rendre les hommes vertueux, pour avoir des sujets dignes de servir le prince & la patrie!

ALEXANDRE SÉVÈRE.

222. Alexandre commence bien, malgré sa jeunesse.

ALEXANDRE, âgé seulement de seize ans, étoit exposé à la séduction, & par sa jeunesse, & par la puissance impériale. Mais un bon naturel, cultivé avec soin, profite des exemples même du vice, pour s'attacher à la vertu. Méſa son aïeule & Mamée sa mère le garantirent des pièges de l'adulation, en éloignant les corrupteurs. Mamée surtout le gouverna; & quoique fort jalouse de l'autorité, elle lui forma un conseil de seize sénateurs respectables; les célèbres jurisconsultes Ulpien & Paulus furent du nombre. Les lois devoient donc enfin reprendre leur autorité, ou plutôt paroître la reprendre; car elles ne règnent véritablement, que lorsqu'elles ont de l'empire sur les ames.

Ses vertus.

Toutes les vertus des bons princes, justice & clémence, modération & fermeté, bienfaisance & éco-

nomie, zèle & sageſſe; on les trouve dans le gouvernement d'Alexandre. Il ſuffit de dire que les affaires l'occupoient la plus grande partie du jour; que la lecture de Cicéron, de Virgile, d'Horace, de Platon, faiſoit ſon plus grand plaiſir, ainſi que les entretiens d'un petit nombre d'amis ſages; qu'à certaines heures il donnoit audience à ſes ſujets; & qu'il avoit ſans ceſſe devant les yeux cette maxime, conſacrée par la religion chrétienne : *Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous faſſent.*

Il donne trop de puiſſance au préfet du prétoire.

Il manqua peut-être de politique, en voulant que les préfets du prétoire fuſſent ſénateurs. Leur charge, déja trop conſidérable, réuniſſoit par-là le pouvoir civil avec le militaire. Ils jugeoient au nom du prince, ou avec lui, les cauſes les plus importantes. L'empereur fit ce changement, afin que les ſénateurs n'euſſent pas pour juges des chevaliers. Le ſage Ulpien étant alors préfet du prétoire, ſon mérite fit apparemment perdre de vue ce qu'on devoit craindre de ſes ſucceſſeurs.

Licence des prétoriens.

L'habitude d'une licence effrénée avoit rendu les prétoriens indisciplinables. Ils se mutinoient continuellement, parce qu'on essayoit de les réformer. Ulpien, l'ami & le ministre d'Alexandre, fut immolé dans une de leurs séditions. L'historien Dion, qui venoit de commander en Pannonie, devint l'objet de leur haine, par le zèle qu'il avoit eu pour la discipline. Ils osèrent demander sa tête. Leur insolence ne servit d'abord qu'à lui procurer de nouveaux honneurs. Alexandre le fit son collègue de consulat; mais il lui conseilla cependant de s'absenter. Le consul se retira en Bithynie, son pays natal. Tant la licence militaire mettoit d'entraves au gouvernement!

Artaxerxès rétablit l'empire des Perses.

Une grande révolution changeoit la face de l'Orient, & intéressoit les Romains. L'empire des Parthes, établi par Arsace l'an de Rome 502, s'étoit constamment soutenu, malgré les secousses que lui avoient données quelquefois les conquérans de l'univers. Les Parthes pouvoient se glorifier d'être invincibles. Tout-

à-coup

à-coup ils disparurent, comme engloutis dans une autre domination. Artaxerxès, héros de Perse, ambitionnant de relever le trône de Cyrus, se révolta contre Artaban, dernier roi des Parthes, remporta sur lui trois victoires, & le tua. Enfin, il se rendit maître de l'empire des Arsacides, qui subsistoit depuis quatre cents soixante & quinze ans, & qui comprenoit alors dix-huit royaumes ou grandes provinces. Le nom des Perses sortit de l'obscurité, où les vicissitudes humaines l'avoient plongé après tant de siècles de splendeur. Ne doit-on pas expliquer ce phénomène, en disant que les Perses ne faisoient plus qu'un même peuple avec les Parthes; que les guerres de Rome avoient aiguisé leur courage, & que tout se réduit presque à un changement de nom?

Les Parthes disparoissent.

Enflé de sa puissance & de ses succès, Artaxerxès entreprit de faire la guerre aux Romains. Il revendiquoit la Mésopotamie, la Syrie, toute l'Asie-mineure jusqu'à la mer Egée, comme conquises par Cyrus,

Il révendique les provinces conquises par les Romains.

& dépendantes de son empire. On est étonné de voir élever de pareilles prétentions, sur un titre que les siècles avoient anéanti; mais quel titre ne suffit pas aux conquérans ambitieux? & s'ils allèguent des prétextes, n'est-ce pas toujours sur la force qu'ils fondent leur droit réel? Les Romains n'avoient guère connu de droit plus légitime : on tournoit enfin contre eux les mêmes armes dont ils avoient écrasé tant de nations.

232. Alexandre va l'attaquer, & rétablit la discipline.

Alexandre marcha contre les Perses. Une légion s'étant mutinée, il eut le courage de faire un exemple en la cassant. *Bourgeois*, s'écria-t-il, *retirez-vous, & quittez les armes.* Les mutins obéirent. Peu de temps après, il rétablit la légion. Attentif à maintenir la discipline, il y joignit toujours les sages tempéramens de la bonté & de la douceur. Sa conduite auroit eu les plus grands succès, si tout n'avoit pas dégénéré.

Contradictions des historiens.

Selon Hérodien, & tous les auteurs orientaux, Alexandre fut vaincu par les Perses; au lieu que selon Lampride, il remporta sur eux une

victoire complette. Un discours de l'empereur au sénat, rapporté par Lampride, suppose que l'ennemi avoit sept cents éléphans, dix-huit cents chariots armés de faulx, cent vingt mille hommes de cavalerie, sans compter le reste; & que cette armée avoit été taillée en pièces. L'historien assure avoir tiré ce discours des registres du sénat. La plupart des écrivains l'ont cru sur sa parole, malgré les témoignages contraires. Mais Lampride, & Capitolin, & Eutrope, & en général les écrivains de l'histoire *Auguste*, sont si pleins d'erreurs & de contradictions, qu'on ne peut les lire sans défiance. Hérodien, plus judicieux, est bien plus croyable, quoique son autorité laisse encore des doutes. Voilà un exemple insigne de l'incertitude où nous jettent souvent les mauvais historiens.

Guerre de Germanie.

L'empereur revint à Rome, parce que les Germains ravageoient la Gaule. Il triompha des Perses; il prit aussi-tôt la route de Germanie. Dès le commencement de cette malheureuse expédition, il éprouva

combien la vertu a peu d'empire sur des soldats ennemis de la règle, & exercés aux cabales séditieuses.

235. Maximin, d'origine barbare, veut détrôner Alexandre, & le fait assassiner.

Un des principaux officiers de l'armée étoit Maximin, né en Thrace, Goth d'origine, simple pâtre dans sa jeunesse, devenu soldat sous le règne de Sévère, élevé par Héliogabale au rang de tribun, chargé par Alexandre de former les nouvelles troupes qui venoient de la Pannonie. Sa taille giganteſque, sa force prodigieuse, * son courage, sa vigilance, son exactitude aux devoirs de la milice, avoient contribué à sa fortune. Ce barbare (il méritoit encore ce nom) osa porter ses vues jusques sur le trône. Il fomenta l'esprit de révolte dont les soldats étoient toujours animés; il leur dépeignit Alexandre comme un prince lâche gouverné par une fem-

* On assure qu'il pouvoit traîner une charrette chargée, déraciner de petits arbres, &c. qu'en un jour il pouvoit boire une amphore de vin, (environ 25 pintes) & manger trente à quarante livres de viande.

me ; (sa mère conservoit effectivement trop de pouvoir, & en abusoit pour satisfaire son avarice) il les fit soupirer pour les largesses, qu'amenoient toujours les changemens d'empereur ; enfin il commit par leurs mains un parricide. Le vertueux Alexandre fut égorgé, n'ayant que vingt-six ans.

Vénération d'Alexandre pour les grands hommes.

Sa vénération pour les grands hommes en tout genre, (preuve certaine du mérite,) étoit si profonde, qu'il leur rendoit une espèce de culte dans son palais. Il y honoroit Jésus-Christ parmi les sages ; mais il lui associoit Apollonius de Tyane. Il se fit toujours un devoir de ne confier les dignités qu'à ceux qu'il en jugeoit dignes : les vendre lui paroissoit une chose détestable. *Quiconque achète*, disoit-il, *vend à son tour ; & l'on ne peut punir quelqu'un pour avoir vendu, après qu'on lui a permis d'acheter.* Il n'épargna point, malgré sa clémence, les voleurs publics, les concussionnaires, ni une espèce de brigands de cour, qu'on appeloit *vendeurs de fumée*. Ces derniers trafiquoient de leur crédit,

Il ne vouloit pas qu'on vendît les charges.

Vendeurs de fumée.

réel ou supposé, auprès du prince; & extorquoient de l'argent, tantôt par l'espérance des graces, tantôt par la crainte des mauvais offices.

On tombe dans l'ignorance.

Nous approchons des temps malheureux où l'esprit humain sans culture, sans jugement, privé du flambeau de la science, paroîtra privé de la raison même. Les lois vont tomber dans le chaos; le fer décidera de tout, la barbarie augmentera sans cesse par les succès des barbares. Les grands jurisconsultes disparoissent. Après Papinien, Ulpien, Paulus, Modestin, disciple d'Ulpien, la jurisprudence s'éclipse comme la philosophie, le goût & la littérature. Dion Cassius est le dernier historien supportable de ces temps-là; mais à peine digne d'un titre que les Thucydide, les Xénophon, les Plutarque, &c. avoient illustré dans la même langue. Une grande partie de son ouvrage est perdue. On y supplée par celui de Xiphilin, son abréviateur, écrivain du onzième siècle, encore moins éclairé que lui. Nous tracerons rapidement le tableau de ce que l'histoire peut four-

Derniers jurisconsultes.

Dion Cassius & Xiphilin.

nir d'intéreſſant au milieu de la confuſion & de l'ignorance.

Progrès du chriſtianiſme.

Les chrétiens jouirent ſous ce règne d'une heureuſe tolérance, qui dura près de quarante ans. Les vertus ſublimes, les talens & la ſcience de quelques membres de l'égliſe, attiroient les regards même de la cour. Mamée, mère de l'empereur, voulut connoître le fameux Origène, dans un voyage qu'elle fit à Antioche. Elle goûta ſes diſcours, & montra de la conſidération pour ſa perſonne. La religion faiſoit des conquêtes à meſure qu'elle ſortoit de ſa première obſcurité. Il devenoit plus facile de juger par comparaiſon, & de la doctrine céleſte qu'elle enſeignoit ſur le vrai dieu, & de la morale excellente qu'elle faiſoit pratiquer aux hommes.

SUCCESSEURS
D'ALEXANDRE SÉVÈRE, jusqu'à AURÉLIEN.

État affreux de l'empire pendant cinquante ans.

DEPUIS la mort d'Alexandre Sévère, dans un espace de cinquante années, on compte plus de cinquante Césars, qui, avec ce titre, ou légitime ou usurpé, paroissent sur la scène pour se disputer l'empire. Proclamés, massacrés par les soldats, ils sont le jouet de la fureur & de la fortune. Ce qu'on appeloit l'empire romain étoit donc alors, comme l'observe Montesquieu, » une espèce » de république irrégulière, telle, » à-peu-près, que l'aristocratie d'Al- » ger, où la milice, qui a la puis- » sance souveraine, fait & défait un » magistrat qu'on appelle dey. Et » peut-être est-ce une règle assez » générale, que le gouvernement » militaire est à certains égards » plutôt républicain que monarchi- » que. « Le gouvernement établi

par Auguſte, n'étant fondé que ſur le pouvoir de l'épée, devoit dégénérer ainſi, lorſque les ſoldats corrompus auroient appris qu'ils étoient les maîtres. Tâchons toujours de remonter aux principes des grandes révolutions.

235. Tyrannie de Maximin, ſuivie de révoltes.

MAXIMIN, proclamé par les troupes, reconnu par le ſénat qui ne pouvoit rien, porta ſur le trône ſa férocité naturelle, irritée encore par le chagrin de voir qu'on ſe ſouvenoit de ſa naiſſance. Ses cruautés, jointes à des rapines qu'il porta juſqu'à dépouiller les temples, furent auſſi-tôt ſuivies de conſpirations. Quelques troupes proclamèrent un autre empereur, nommé Quartinus, qu'un traître aſſaſſina au bout de ſix jours. Après des victoires ſur les Germains, les Daces & les Sarmates, la tyrannie devint plus violente. On maſſacroit les grands, on fouloit impitoyablement le peuple.

Les deux Gordiens.

Enfin, l'Afrique ſe ſoulève. GORDIEN, proconſul de cette province, illuſtre vieillard, opulent & magnifique, lettré & vertueux, digne du trône de Trajan dont il deſcendoit

par sa mère, fixe malgré lui le choix des rebelles : ils le font empereur, & lui associent son fils. Le sénat à Rome confirme l'élection, déclare Maximin ennemi de l'état ; mais le gouverneur de Numidie, ennemi des Gordiens, marche contre eux. Le fils est tué dans une bataille ; le père se tue lui même de désespoir.

238. Meurtre de Maximin.

Le sénat leur donne deux successeurs, MAXIME & BALBIN, auxquels le peuple fait joindre GORDIEN III, en qualité de César : le jeune prince n'avoit que treize ans. Maximin, respirant la vengeance, se hâte de revenir des bords du Danube. Aquilée lui ferme ses portes. Tandis qu'il assiège cette ville, les prétoriens, qui souffroient de sa disette, l'assassinent lui & son fils. On l'appeloit communément un Busiris, un Cyclope ; & ces noms odieux n'exprimoient pas toute la haine qu'inspiroit sa tyrannie.

Maxime & Balbin tués aussi.

Un gouvernement équitable commençoit à dissiper les maux publics. Les prétoriens firent bientôt évanouir ces espérances. Indignés de voir des empereurs qui n'étoient pas

leurs créatures, craignant de leur part le traitement qu'ils méritoient, ils se jetèrent dans le palais, lorsque le peuple étoit assemblé à des jeux; ils saisirent Maxime & Balbin, les traînèrent par les rues, les accablèrent de coups & d'outrages, les massacrèrent enfin avec la dernière fureur. On ne connoissoit plus qu'à de tels exploits les gardes des empereurs, ou plutôt les maîtres de l'empire.

Pour s'assurer l'impunité, ils emmènent dans leur camp le jeune Gordien, prince aimable que le sénat & le peuple reconnurent avec joie. Ceux qui gouvernèrent d'abord en son nom, eunuques, courtisans intéressés, lui auroient attiré la haine par leurs injustices; s'il ne s'étoit donné un ministre habile & vertueux, dans la personne de Misithée, homme de lettres dont les talens furent consacrés au bien public. L'empereur devint son gendre & le fit préfet du prétoire. La guerre se ralluma en orient. Sapor, successeur d'Artaxerxès, héritier de ses grands desseins ainsi que de sa puis-

Misithée gouverne sagement sous Gordien III.

Sapor est repoussé; Misithée meurt.

sance, envahit la Mésopotamie. Gordien va l'attaquer, le repousse, reprend Nisibe, qui étoit alors la principale ville du pays. Mais une dyssenterie lui enlève l'auteur de ses succès, Misithée; & il donne sa place à PHILIPPE, Arabe perfide & ambitieux, né dans la bassesse, capable de s'élever, comme Maximin, par un crime atroce.

244. Philippe, préfet du prétoire, envahit l'empire.

Le nouveau préfet du prétoire n'a pas honte de cabaler contre son bienfaiteur. Il fait manquer les vivres aux troupes, afin de les soulever. Il insinue que c'est la faute du prince, que le prince est incapable du gouvernement; il remue si bien les esprits, qu'on oblige Gordien de le prendre pour collégue & pour tuteur. Il couronne sa trahison par le meurtre de Gordien, exécuté en secret; & il affecte d'honorer ensuite sa mémoire.

Dèce, empereur; Philippe tué.

Un attentat en amenoit toujours un autre. A peine Philippe, de retour à Rome après avoir conclu la paix avec Sapor, se croit-il paisible possesseur de l'empire, que l'armée de Syrie & celle de Mésie

nomment deux empereurs, Jotapien & Marinus. Tous deux périssent. Les légions de Pannonie & de Mésie proclament DECE, qui aussitôt se met en marche pour attaquer son rival. Philippe est tué avec son fils dans une bataille près de Vérone. Les auteurs ecclésiastiques le supposent chrétien. Il importeroit fort peu à la religion que ce fait douteux fût constaté. Il importe davantage aux mœurs d'observer ici que Philippe défendit les débauches contre nature. Elles étoient si publiques & si communes dans Rome, qu'Alexandre n'avoit osé les interdire. On payoit une taxe au fisc, pour avoir droit d'exercer cette horrible prostitution.

Prostitutions contre nature, défendues.

Dèce est célèbre par la persécution que l'église essuya sous son règne. Les chrétiens l'ont représenté comme un tyran, les païens comme un prince digne de tous les éloges. Une irruption des Goths, peuple dont nous aurons souvent occasion de parler *, l'obligea de

249. Les Goths passent le Danube.

* Je ferai connoître les Goths, & les

Révoltes contre Dèce.

prendre les armes. Prisçus, qu'on croit frère de l'empereur, se joignit à ces barbares, & perdit la vie en voulant usurper l'empire. GALLUS, avec les mêmes vues d'ambition, engagea Dèce dans une embuscade, où ce prince fut tué par les Goths, après un règne de deux ans. Le projet qu'il avoit formé de rétablir la censure dans la personne de Valérien, mériteroit de grands éloges, si le rétablissement des mœurs publiques n'eût été une pure chimère au milieu de tant d'orages & de désordres.

Guerres civiles.

Gallus est tué à son tour par ses soldats, en combattant EMILIEN, qui lui disputoit le trône. Emilien périt de la même manière, & fut remplacé par le sage VALÉRIEN. Celui-ci, très-estimé jusqu'alors, honnête homme, bon magistrat, devint un foible empereur. Les barbares fondoient de tous côtés sur les pro-

Irruptions des barbares.

autres barbares conquérans, lorsque leurs incursions auront des suites plus considérables, & qu'ils seront prêts à s'établir dans l'empire.

vinces, que les guerres civiles, la marche des armées, l'embarras des nouveaux souverains, exposoient trop à leurs entreprises. Valérien, par ses généraux, remporta sur eux quelques victoires dans la Gaule & en Illyrie; mais des essaims de Scythes ravagèrent l'Asie-mineure, prirent Trébizonde, Chalcédoine, Nicée, Nicomédie. En même temps, Sapor fit des conquêtes, & pilla même Antioche. L'empereur, qui s'étoit transporté dans ce pays, ayant perdu une bataille, demanda la paix. Il alla en personne négocier avec Sapor, sans aucune précaution; il fut arrêté prisonnier, & traité comme un vil esclave jusqu'à sa mort, pendant trois ans au moins de captivité.

260. Valérien, prisonnier de Sapor.

La noblesse de ses sentimens éclate dans un trait, d'autant plus digne d'être cité, que depuis long-temps nous ne voyons presque aucune trace de vertu. Il avoit nommé consul Aurélien, fameux général, mais hors d'état de donner les jeux & de faire les autres dépenses d'usage. Valérien ordonna que le trésor pu-

Beau trait de Valérien à l'égard d'Aurélien.

blic fit tous les frais ; il écrivit l'ordre en ces termes : *Nous avons nommé conſul Aurélien. Sa pauvrete, par laquelle il eſt grand, plus grand qu'aucun autre, ne lui permettant pas de ſoutenir la dépenſe, vous lui donnerez, &c.* Paroles admirables, mais trop foibles contre des mœurs corrompues !

Sous le règne de Gallien ſon fils, tout eſt calamités & révoltes.

GALLIEN, fils de Valérien, déja Auguſte, loin d'ambitionner la gloire de venger ſon père & de le tirer de priſon, ſe livra tout entier au goût des plaiſirs & de la débauche, tandis que des maux affreux, la peſte, la famine, la guerre, les révoltes, le mépris des lois, mettoient l'empire en combuſtion. Les événemens de ce règne forment un chaos ténébreux, où il ſeroit inutile de vouloir jeter quelque lumière. Ce ne ſont que ravages de barbares, que ſoulèvemens d'armées, &c.

Empereurs proclamés en grand nombre.

On voit une foule de rebelles prendre le titre d'empereurs ; la plupart officiers de mérite, quelques-uns revêtus malgré eux de ce titre plus funeſte que brillant. Le nombre en a été porté juſqu'à trente,

pour les assimiler sans raison aux *trente tyrans* d'Athènes. Les critiques judicieux n'en trouvent que dix-huit ou dix-neuf. Parmi eux on doit distinguer Posthume, qui règna sept ans dans la Gaule, avec toutes les qualités d'un grand prince. Il repoussa les Germains, & fut, selon la coutume, assassiné par ses soldats. Postume.

Un personnage encore plus célèbre est Odénat, prince de Palmyre, ou chef d'une tribu de Sarasins. Ce héros attaché à l'empereur, méprisé de Sapor, ne cessa de combattre les Perses, porta même la terreur jusqu'à Ctésiphon en Assyrie, leur capitale. Gallien le créa Auguste, titre dont il partagea les honneurs avec la fameuse Zénobie, sa femme. Des embuches domestiques le firent malheureusement périr. Zénobie lui succéda comme *reine d'Orient ;* elle prit toutes les marques de la dignité impériale, en exerça toute l'autorité, mais sans être reconnue par Gallien. Odénat & Zénobie.

268. Gallien assassiné.

Celui ci étoit en Illyrie, pour s'opposer aux invasions des barbares,

lorſqu'un Dace, nommé Auréole, homme vil & audacieux, ſe fit proclamer empereur en Italie, & l'obligea de revenir ſur ſes pas. Marcien & Claude, deux braves capitaines à qui il avoit laiſſé le commandement, repouſsèrent les Goths ou les Scythes ; (car on leur donne indifféremment l'un & l'autre nom). S'étant rejoints enſuite à Gallien, ils conſpirèrent contre lui & le firent aſſaſſiner. Ses vices & ſes débauches le rendoient ſi exécrable, que la voix publique le chargea d'imprécations, en même temps que ſes meurtriers crurent devoir lui procurer l'apothéoſe. Inſenſible à tout dans l'ivreſſe des plaiſirs, en apprenant que l'Egypte s'étoit révoltée, il avoit dit froidement : *Hé bien, ne pouvons-nous pas vivre ſans le lin d'Egypte ?* & en apprenant la perte des Gaules : *La république eſt-elle donc perdue, parce que nous n'aurons plus d'étoffes d'Arras ?* Il ſe méloit de poéſie, de ſciences, de jardinage, de cuiſine ; il ſembloit ne dédaigner que les affaires du gouvernement.

Il avoit ré- Le ſénat en particulier ne lui par-

donna point d'avoir interdit aux sénateurs le commandement militaire ; innovation sans exemple. Ils s'accoutumèrent cependant à préférer les paisibles fonctions de la magistrature aux dangers inséparables des armes. Ainsi commence une distinction inouie entre la robe & l'épée. Le motif de ce changement fut la crainte que les sénateurs n'eussent trop de pouvoir dans les armées ; mais des aventuriers, des brigands, des barbares, se faisoient tous les jours empereurs.

Il conduit les sénateurs aux fonctions de magistrats.

CLAUDE se montra digne de l'être, par l'usage qu'il fit de la souveraineté. On pourroit le comparer à Trajan, si son règne n'avoit pas été trop court. Auréole, qui se soutenoit dans Milan, proposa des conditions de paix ; elles furent rejetées avec mépris, comme dignes d'être acceptées seulement par un Gallien. Alors il hasarda une bataille où il périt. Tétricus possédoit la Gaule, l'Espagne, la Grande-Bretagne. Une irruption épouvantable des Goths empêcha l'empereur de tourner ses armes contre lui. *La*

Claude règne avec gloire.

Irruption des Goths en Europe.

guerre de Téricus, dit-il noblement, *est la mienne : celle des Goths est la guerre de l'état.* Ces barbares, au nombre de plus de trois cents mille, après une vaine tentative sur l'Asie, avoient traversé l'Hellespont & assiégeoient Thessalonique. Selon Zonare, un corps de leurs troupes s'empara d'Athènes. Ils vouloient y brûler tous les livres. Un d'eux les en dissuada par une réflexion peut-être plus juste qu'on ne pense, quoique fausse à certains égards ; c'est que les Grecs, occupés de la lecture, négligeoient la guerre & étoient faciles à vaincre. Claude arrive, les Goths s'éloignent de Thessalonique ; il les poursuit vers le Danube, les atteint, les taille en pièces. On connoît peu de victoires plus mémorables. Une maladie contagieuse, dont le vainqueur mourut à Sirmium, dans la troisième année de son règne, priva l'empire d'un grand prince, qui peut-être auroit eu aussi le sort des tyrans.

Ils laissent les livres aux Athéniens.

Claude les défait, & meurt.

AURÉLIEN.

APRÈS Claude règna AURÉLIEN, fils d'un payſan de Pannonie, parvenu depuis long-temps aux honneurs du conſulat, & capable, ſur-tout par les talens militaires, de remplacer un grand prince. Il fut bientôt délivré de Quintillus, frère de Claude, que des troupes avoient proclamé empereur. Les barbares, beaucoup plus à craindre, malgré leurs défaites, inondèrent l'Italie & le battirent près de Plaiſance. Il ſe vengea promptement par trois victoires, ſuivies de la paix. Rome avoit tremblé : il entreprit de relever ſes murailles & de la fortifier. Il en agrandit l'enceinte juſqu'à cinquante milles ; ouvrage que finit Probus. La guerre contre Zénobie l'appela en Orient.

270. Aurélien en guerre avec les barbares.

Cette héroïne ambitieuſe, politique, chaſte, ſavante, inſtruite par le célèbre Longin, avoit envahi l'Egypte, & ſoumis à ſa domina-

272. Zénobie le brave ; elle eſt vaincue & priſonnière.

tion la Cappadoce & même la Bithynie, d'où le passage en Europe étoit facile. Ses vues embrassoient l'empire romain : son courage égaloit son ambition. Mais la supériorité des Européens sur les Asiatiques, dans la guerre, devoit un jour lui être fatale. Aurélien la chasse d'Antioche, défait son armée à Emèse, la poursuit, & l'assiège dans Palmyre, ville également forte & magnifique, fournie d'abondantes provisions. Il écrit à Zénobie une lettre impérieuse, & reçoit une réponse pleine de fierté. Après un long siège, la disette annonçant les derniers malheurs, Zénobie s'enfuit pour aller demander du secours aux Perses. On l'arrête au bord de l'Euphrate. On l'amène à Aurélien. Il lui reproche en colère son audace à insulter les empereurs romains : *Je vous reconnois pour empereur*, répond-elle, *vous qui savez vaincre; Gallien & ses semblables ne m'ont point paru dignes de ce nom.*

Mort de Longin.

Le vainqueur lui accorda la vie; mais il fit mourir Longin, comme auteur de la lettre qu'elle lui avoit

adreſſée. La poſtérité reprochera toujours à ce prince d'avoir répandu le ſang d'un homme de lettres, encore admiré de nos jours dans ſon Traité *du Sublime*. Palmyre s'étant révoltée, lorſqu'il avoit déja paſſé le Boſphore, il revint ſur ſes pas, & la livra au pillage.

Tout l'empire ſoumis à Aurélien.

Tétricus règnoit encore dans la Gaule, mais au milieu de ſéditions continuelles, qui le faiſoient ſoupirer pour l'état de particulier. Il ſe jeta, en quelque ſorte, dans les bras d'Aurélien, dès le commencement d'une bataille près de Châlons-ſur-Marne. Alors l'empire ceſſa d'être démembré. L'empereur étala dans ſon triomphe une magnificence extraordinaire. Zénobie & Tétricus y brillèrent parmi les captifs. L'un & l'autre furent traités enſuite avec douceur. Zénobie vécut en dame romaine; Tétricus eut un commandement en Italie. *Il eſt plus beau*, lui dit Aurélien, *de gouverner un canton de l'Italie, que de règner au-delà des Alpes*. Les choſes ont bien changé, & l'opinion auſſi.

Son triomphe.

Il perd ſa modeſtie.

L'empereur, après tant de ſuccès

aussi brillans que rapides, parut oublier son ancienne modestie. Il avoit refusé à sa femme un habit de soie, disant qu'il auroit honte d'acheter une étoffe au poids de l'or; car la soie étoit encore extrêmement rare. Il commença lui-même à porter des étoffes d'or couvertes de pierreries; il se para du diadême, dont aucun empereur n'avoit osé faire usage. On voit dans ses médailles les titres de *seigneur* & de *dieu*.

Largesses pour gagner le peuple.

Naturellement très-sévère, il s'appliqua cependant à gagner le peuple par des largesses. Au lieu des distributions ordinaires de blé, il en fit de pain & de vêtemens; il y auroit ajouté du vin, si quelqu'un ne lui eût représenté avec esprit, qu'il ne resteroit plus qu'à fournir au peuple de la volaille. L'intérêt & l'ambition avoient depuis long-temps établi ces dangereuses largesses, qui rendoient le peuple avide, paresseux & insolent. Un bon gouvernement fournira du travail aux pauvres, & non des moyens de croupir dans la fainéantise. Aurélien disoit : *Rien n'est plus gai que le peuple*,

Il en résultoit du mal.

peuple, quand il a bien mangé. Mais ce même peuple entroit en fureur, quand on ne contentoit pas ses caprices. Il vouloit vivre aux dépens de l'état, sans rien faire d'utile à l'état ; & ce fut une source intarissable de désordres.

Bon gouvernement d'ailleurs.

En caressant ainsi la multitude, Aurélien ne négligeoit pas les affaires du gouvernement. Il maintenoit l'ordre & la justice ; il sévissoit contre le crime ; il n'épargnoit point ces hommes durs, qui vexent les citoyens, sous prétexte de zèle pour les droits du fisc ; il vouloit que ses propres esclaves fussent jugés par les tribunaux ordinaires ; il faisoit de sages réglemens contre les abus. On lui reproche des excès de sévérité ; mais en examinant sa conduite, & la modération dont il usa envers ses ennemis, ce reproche paroîtra moins l'effet d'une cruauté réelle, que de la licence de son siècle.

Orléans & Dijon, ouvrages d'Aurélien.

Dans un second voyage en Gaule, il fonda Dijon, & rebâtit l'ancienne ville de Génabum, qu'il appela de son nom *Aurelianum* (Orléans).

La prudence lui fit abandonner la Dacie, conquête de Trajan, située au-delà du Danube. Il en transporta les habitans dans la Mésie, & le Danube devint la barrière de l'empire. Il se disposoit à venger sur les Perses les injures qu'on avoit reçues de Sapor. Déja il étoit arrivé en Thrace, prêt à passer le Bosphore. Mnesthée, l'un de ses secrétaires, lui étant devenu suspect & craignant d'être puni, forma une conspiration.

275. Il est assassiné.

L'empereur fut assassiné. On lui érigea un temple sur le lieu même.

TACITE. — *PROBUS*, &c. *jusqu'à* DIOCLÉTIEN.

SOIT que la fermeté & les victoires d'Aurélien eussent inspiré la terreur aux ambitieux, soit que l'armée eût appris sous son règne à se tenir dans les bornes du devoir, soit qu'aucun des prétendans à l'empire ne pût entraîner ses suffrages; les soldats, par une espèce de prodige, renvoyèrent au sénat l'élection de l'empereur. Le sénat, par timidité sans doute, renvoya le choix à l'armée. Trois messages pareils emportèrent plus de six mois, & personne n'usurpa le pouvoir suprême. Enfin, le sénat élut TACITE, un de ses membres, vieillard plein de vertu, qui n'accepta que malgré lui une place si dangereuse.

L'armée & le sénat se renvoient mutuellement l'élection d'un empereur.

Son premier soin fut de rétablir l'ancienne majesté de ce corps illustre. Il lui laissa le droit de recevoir les ambassadeurs, de confirmer les lois, de nommer les proconsuls,

Tacite règne en prince vertueux.

de juger en dernier ressort; il le regardoit comme l'arbitre de la paix & de la guerre. Le sénat espéroit que ce changement seroit durable; tant les corps, ainsi que les particuliers, aiment à se repaître de trompeuses espérances. Tacite, ayant demandé le consulat pour son frère, essuya un refus des sénateurs. Loin de s'en plaindre, il dit d'un air de satisfaction : *Ils connoissent le prince qu'ils ont choisi.*

Son respect pour l'historien Tacite, & pour les bons empereurs.

Il ordonna que toutes les bibliothèques fussent fournies des ouvrages du grand historien, dont il portoit le nom, & dont il se glorifioit d'être parent. Ce n'étoit point vanité, mais zèle de bon prince; puisque rien n'est plus propre que ces ouvrages, à inspirer l'horreur du vice & de la tyrannie. Il éleva un temple aux *empereurs divinisés*, où devoit être honorée la mémoire des princes vraiment respectables. Un plaisant dit avec assez de raison, que tous leurs noms pouvoient se graver sur la pierre d'une bague.

276. Il est assassiné.

Pendant l'interrègne, les Scythes avoient inondé l'Asie. L'empereur

alla en perſonne les attaquer, & les diſſipa. Malheureuſement il avoit mis en place un de ſes parens, qui ne le méritoit point, & qui fut aſſaſſiné pour ſes violences. Les aſſaſſins ne crurent pouvoir ſe dérober au ſupplice, qu'en commettant un crime plus noir. Ils tuèrent Tacite lui-même, malgré ſes vertus. Selon quelques hiſtoriens, le chagrin & la fatigue lui attirèrent une maladie dont il mourut.

Probus lui ſuccède, & mérite l'empire.

On éprouva bientôt que la déférence des troupes envers le ſénat, après la mort d'Aurélien, étoit le fruit des circonſtances, & non d'une modération réelle. Deux armées firent deux empereurs; FLORIEN, frère du dernier, & PROBUS, homme d'un mérite rare, né en Pannonie dans l'obſcurité, mais digne de ſuccéder aux Trajans. *Penſez-y bien*, dit-il aux ſoldats; *vous ſerez mécontens de votre choix; je ne ſais pas vous flatter.* Les ſoldats n'eurent point d'égard à ſes remontrances. Peu de temps après, ceux de Florien ſe repentant de l'avoir préféré à ce grand homme, tuèrent

l'empereur qu'ils avoient fait, pour se soumettre à celui qui méritoit leur obéissance.

Le sénat respecté.

Alors Probus écrit en termes respectueux au sénat, lui représente l'état des choses, & ajoute : » C'est » à vous de juger si je suis digne » de l'empire ; je vous prie d'en » ordonner tout ce que vous juge- » rez convenable. « Reconnu sans peine par le sénat, il le traite comme avoit fait Tacite, lui laissant pleine autorité pour le civil, & se réduisant presque au commandement militaire.

Les Germains chassés de la Gaule.

Depuis la mort d'Aurélien, un déluge de barbares sortis de la Germanie, Francs, Bourguignons, Vandales, rempliſſoit la Gaule de sang & de ravages. L'empereur les en chassa, & leur imposa des conditions fort dures. Il exigea des otages & un tribut : il enleva leurs bestiaux ; il se réserva seize mille hommes de leur jeunesse, qu'il eut soin de distribuer en divers corps & en diverses provinces. Tirer du secours des barbares, *pourvu qu'on le sente, & qu'on ne l'apperçoive*

paix, c'étoit sa politique. Mais c'étoit le moyen d'apprendre l'art militaire aux barbares. Il en périt, dit-on, quatre cents mille; & chaque tête d'officier étoit payée une pièce d'or. Si Probus eut besoin de ce moyen pour sauver la Gaule, que seroit elle devenue sous un autre prince?

Absurdité de Zosime.

Remarquons en passant une absurdité de Zosime, historien grec contemporain de Théodose. Selon lui, les Romains manquant de vivres, il leur tomba une pluie de blé mêlé avec l'eau, dont ils firent une provision de pain suffisante. Plus on s'éloigne des siècles de la bonne littérature, plus l'histoire est défigurée par les fables.

282. Probus périt dans une sédition.

Tantôt en Europe, tantôt en Asie, Probus travailla sans cesse à réprimer les barbares ou à étouffer des révoltes. Trois ou quatre usurpateurs succombèrent dans leurs entreprises. Le calme fut rétabli partout. Les soldats furent employés en temps de paix à des ouvrages utiles; mais leur esprit séditieux ne fut pas dompté. Le prince leur fai-

sant creuser un canal, & dessécher des marais, près de Sirmium, sa patrie, ils le tuèrent dans une sédition. C'est à lui que la France, l'Espagne & la Hongrie, sont redevables de leurs vignes. Domitien avoit défendu d'en planter : Probus le permit à ces trois peuples, il exerça même ses légions à leur procurer cet avantage. La nature semble quelquefois n'attendre qu'une bonne loi, pour produire des trésors.

Vignes plantées.

Audace des Francs.

Je remarque sous ce règne un fait singulier, qui prouve de quoi les Francs étoient capables, par leur audace & leur amour de la liberté. On en avoit transporté un petit nombre dans le Pont, pour les punir sans doute d'une révolte. Résolus de s'échapper de cet exil, s'étant saisis de quelques vaisseaux, ils passèrent du Bosphore à la mer Egée, ravagèrent les côtes de l'Asie & de la Grèce, pillèrent ensuite Syracuse, naviguèrent jusqu'au détroit de Cadix, pénétrèrent dans l'Océan, firent le tour de l'Espagne, côtoyèrent la Gaule, parvinrent à l'embou-

chure du Rhin, & regagnèrent leur pays. Ce ne pouvoient être que des hommes exercés à la navigation, & accoutumés à braver tous les périls.

Carus règne peu de temps.

Après la mort de Probus, l'armée donna l'empire à CARUS, né à Narbonne, préfet du prétoire. Il écrivit au sénat : » Vous devez » vous réjouir de ce qu'on a fait » empereur un membre de votre » ordre, & un citoyen de votre ville : » nous tâcherons de paroître plus » digne de votre estime que des » étrangers. « En effet, Claude, Aurélien & Probus, sortis de l'Illyrie ou de la Pannonie, n'étoient pas regardés comme romains. Leur mérite n'en devoit paroître que plus grand ; & c'eût été beaucoup pour Carus de l'égaler. Le temps lui manqua. Après avoir défait les Sarmates, & poussé vivement les Perses, il mourut dans sa tente, ou brûlé par le tonnerre, comme le bruit en courut, ou assassiné par Aper, préfet des gardes, comme on le conjecture avec vraisemblance.

284. Dioclétien

Ses deux fils CARIN & NUMÉRIAN, qu'il avoit créés augustes,

Parvient à l'empire.

à lui succédèrent sans élection. Le second périt d'abord ; & Aper fut soupçonné d'un nouveau meurtre. DIOCLÉTIEN, élu empereur, l'accusa, le tua de sa propre main en présence de l'armée. Une druidesse avoit, dit-on, prophétisé que Dioclétien parviendroit à l'empire, quand il auroit tué un sanglier : il crut vérifier l'oracle, à cause de la signification du mot latin *aper*. Les vices énormes de Carin le servirent mieux que cette ridicule prophétie. Carin lui livra bataille dans la Mésie supérieure, & auroit été pleinement victorieux, si les officiers dont il avoit déshonoré les femmes, n'avoient saisi l'occasion de se venger.

Mort de Carin.

Ils l'assassinèrent. Ce prince n'avoit paru à Rome, que pour s'y rendre également mépriſable & odieux.

Spectacles à Rome.

On admira néanmoins la magnificence des jeux qu'il y donna. Le trésor public s'épuisoit en vains spectacles, en funestes profusions. Comment un Carin, débauché sans mérite, auroit-il su modérer cette dépense, après qu'on avoit vu, sous le règne du brave & vertueux Pro-

bus, le cirque transformé en une forêt, où des milliers d'autruches, de cerfs, de sangliers, vinrent tout-à-coup amuser le peuple; où l'on compta le lendemain trois cents ours, deux cents lions, autant de léopards, immolés au goût sanguinaire des spectateurs? Les bons princes suivoient en gémissant la coutume : les autres y ajoutoient de nouvelles folies.

DIOCLÉTIEN & MAXIMIEN. — CONSTANCE-CHLORE & GALERIUS.

284. DIOCLÉTIEN, né en Dalmatie, avoit été, selon quelques historiens, esclave & affranchi d'un sénateur. Son mérite fit sa fortune. Il commandoit sous Numérien, en qualité de *comte des domestiques*, les gardes qui composoient la maison de l'empereur; (les prétoriens, si redoutables par leurs continuelles révoltes, ne servoient plus qu'à l'armée, ou gardoient seulement l'extérieur du palais.) Aux talens militaires, il joignoit le génie, la politique & des vertus. On jugera par ses actions si le reproche de tyrannie, que lui ont fait les auteurs ecclésiastiques, n'est point suspect de partialité; & s'il y a autant de justice que de zèle dans les invectives contre ce prince. Dès le commencement de son règne, il donna la plus grande preuve de

Quelle idée on doit avoir de Dioclétien.

Sa modération.

modération, puisque après une guerre civile, victorieux & tout-puissant, il n'ôta ni la vie, ni les biens, ni les dignités à aucun partisan de son rival.

286. Il s'associe Maximien.

Comme l'empire étoit attaqué & pressé de toutes parts, en orient & en occident, Dioclétien crut avoir besoin d'un appui pour le défendre. Il s'associa Maximien, né d'un paysan dans la Pannonie, grossier, féroce, mais grand capitaine. Un tel collègue ne lui fut point redoutable : il sut par sa prudence le diriger & le contenir. Maximien chassa de la Gaule ces terribles Germains, dont les incursions se renouveloient sans cesse. Il eut peu de peine à y réprimer les paysans révoltés, qui, sous le nom de *Bagaudes*, commettoient d'affreuses violences. Dioclétien n'eut pas moins de succès contre les Perses & les barbares. Cependant, les périls renaissant toujours après les victoires, il pensa que deux césars, adoptés par les deux empereurs, commandant chacun une armée, serviroient également & à repousser les ennemis, &

292. à réprimer les séditieux. Constance-Chlore & Galérius furent décorés de ce titre; l'un, petit-neveu de Claude, estimable par ses qualités personnelles; l'autre, Dace, de vile origine, & ne connoissant d'autre vertu que la valeur. Le premier eut pour département la Gaule, l'Espagne & la Grande-Bretagne; le second, l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine & la Grèce. Les empereurs, sans partager l'empire, qui semble avoir été un sous deux chefs, avoient partagé entre eux l'inspection des provinces : Maximien gouvernoit l'occident, & Dioclétien l'orient.

Il crée aussi deux césars, Constance-Chlore & Galérius.

Quoique ce nouveau système eût des avantages dans les circonstances actuelles, quels inconvéniens n'entraînoit-il pas? Outre la jalousie & les discordes, presque inévitables entre plusieurs princes égaux, l'autorité s'affoiblissoit en se partageant. Une seule tête ne conduisoit plus le corps; les provinces s'accoutumoient à ne plus se regarder comme parties du grand tout. D'ailleurs, autant de princes, autant de cours. Chacun avoit ses officiers, entrete-

Inconvéniens de ce système de gouvernement.

nus aux frais du public. Les impôts devoient donc se multiplier, & le trésor s'épuiser. Lactance dit en déclamateur, qu'il y avoit plus de personnes à payer que de contribuables. En rabattant beaucoup d'une assertion si exagérée, on trouve encore de quoi trembler pour les peuples. Ainsi, quand les maux publics sont extrêmes, un remède n'est souvent qu'un nouveau mal.

Impôts multipliés.

Le faste de Dioclétien, & sa passion de bâtir, furent une autre source de dépenses. Ses Thermes, dont les restes subsistent à Rome, comparées par Ammien à l'étendue d'une province, surpassoient réellement en grandeur les villes ordinaires. Nicomédie, son séjour habituel, devenoit une seconde Rome par la somptuosité des édifices. Les finances pouvoient être mieux employées dans les besoins de l'empire.

Thermes & autres constructions de Dioclétien.

Cependant tout réussit. Julien & Achillée, deux usurpateurs, furent abattus, celui-là en Italie, celui-ci en Egypte. A la vérité, Dioclétien abandonna un vaste pays en

Succès, malgré les abus.

Egypte, au-dessus d'Éléphantine; mais cette possession étoit onéreuse plutôt qu'utile. Constance-Chlore soumit la Grande-Bretagne, où Carausius & ensuite Allectus, avoient usurpé le titre d'auguste. Il reprit le pays des Bataves, dont les Francs s'étoient emparés. Enfin, il releva plusieurs villes, & rétablit la fameuse école d'Autun, qu'il confia aux soins d'Euménius, habile orateur, attaché par une charge à sa personne. Il lui assigna six cents mille sesterces d'appointemens.

Euménius à Autun.

297. D'un autre côté, Narsès, roi des Perses, petit-fils de Sapor, fut entièrement défait par Galérius qu'il avoit vaincu l'année précédente. * Il demanda la paix en suppliant; il se soumit aux conditions qu'on lui

Paix de quarante ans avec les Perses.

* Après sa défaite, il vint joindre Dioclétien à Antioche. L'empereur le punit d'une manière éclatante; il l'obligea de suivre son char, à pied, revêtu de la pourpre. C'est que Galérius avoit été battu par sa faute. Pour réparer son honneur, il prit toutes les mesures qui pouvoient lui procurer la victoire.

imposa. La Mésopotamie resta aux Romains, & le Tigre leur servit de frontière. Tiridate, roi d'Arménie, leur allié, fut maintenu dans la possession de ses états. Cette paix dura quarante ans. Selon Aurélius-Victor, le royaume de Narsès auroit été pour Dioclétien une conquête facile. Mais qu'y auroit-on gagné? l'empire n'avoit déja que trop d'étendue. Vouloir s'agrandir, lorsqu'on pouvoit à peine se défendre, c'est à quoi un prince prudent ne devoit jamais penser. Dioclétien en conservant ses propres états, & en leur procurant une paix heureuse & durable, faisoit plus que des conquêtes.

Les chrétiens commençoient à se corrompre.

Il règnoit depuis dix-huit ans, toujours heureux dans ses entreprises, respecté de son collègue & des deux césars; obéi par-tout, & tempérant par la douceur la fermeté du gouvernement. Loin de persécuter les chrétiens, il les protégeoit. L'impératrice Prisca, sa fille Valerie, les principaux eunuques du palais, avoient embrassé leur religion, du moins secrètement. Les

évêques exerçoient par-tout une autorité, qui devenoit plus importante à mesure qu'elle s'étendoit sur une société plus choisie & plus nombreuse : à Nicomédie même les chrétiens avoient un temple ; déja l'église s'enrichissoit par de pieuses libéralités. » Mais, dit Eusèbe, » l'envie, l'ambition, l'hypocrisie, » se glissèrent parmi nous : nous » nous faisions la guerre, sinon par » les armes, au moins par les dis- » cours & les écrits ; les pasteurs » eux-mêmes se livroient à des que- » relles, à des haines, les uns con- » tre les autres, & se disputoient » les premières places de l'église, » comme des principautés séculiè- » res. « Ce témoignage prouve que de mauvais chrétiens pouvoient attirer une tempête sur l'église ; & qu'on ne doit pas s'étonner de voir, même dans l'histoire ecclésiastique, tant de choses qui affligent la religion.

303. Édit contre eux, déchiré par un zélateur.

Galérius haïssoit tous les chrétiens, autant par superstition que par cruauté. Il les noircit aux yeux de l'empereur, sans obtenir d'abord

ce qu'il souhaitoit. On assembla un grand conseil, où malgré l'unanimité des voix, Dioclétien ne voulut point rendre d'édit sanguinaire. Il ordonna cependant que les églises fussent démolies, les livres saints brûlés; tout chrétien privé de ses charges, s'il tenoit un rang dans le monde, ou de sa liberté, s'il étoit homme du peuple; enfin, qu'ils n'eussent action dans les tribunaux contre personne. Un chrétien déchira publiquement cet édit. On le punit de mort. Par un second édit, les magistrats eurent ordre de mettre en prison les évêques & les prêtres, à qui l'on reprochoit d'animer le zèle de la multitude.

Rapport de Lactance sur la persécution.

S'il faut en croire Lactance, Galérius, pour irriter l'empereur, fit mettre le feu au palais, & accusa les chrétiens de l'incendie. Mais Constantin qui étoit présent, attribue cet incendie au feu du ciel, dans un discours qu'Eusèbe nous a transmis. Une pareille autorité doit paroître plus forte en histoire que celle de Lactance, dont l'ouvrage sur la persécution ne tend qu'à

prouver que dieu punit en cette vie les perſécuteurs. Les hiſtoriens profanes nous manquent ici. Les témoignages, les relations, ne peuvent ſe comparer. Il paroît ſeulement certain que la perſécution de Dioclétien (la dixième générale, ſelon l'hiſtoire eccléſiaſtique) doit moins s'attribuer à ce prince qu'au cruel Galérius, & qu'au fanatiſme des magiſtrats ou à la haine des peuples.

Il y eut beaucoup d'apoſtats

Il y eut beaucoup d'apoſtats, au rapport d'Eusèbe : la gloire des martyrs n'en fut que plus éclatante. Les ennemis de la religion ne pouvoient triompher d'elle par les ſupplices ; car les ſupplices attachoient à la vérité ceux qui aſpiroient aux récompenſes éternelles. Tout véritable chrétien ſoupiroit pour le martyre.

Dioclétien dégoûté de Rome.

Dioclétien étant venu à Rome, où il n'avoit paru qu'une fois depuis le commencement de ſon règne, y triompha, avec ſon collègue, de tous les peuples vaincus. Les Romains attendoient des jeux magnifiques & une profuſion immenſe, aux-

quels ils n'étoient que trop accoutumés. Son économie les trompa. *Des jeux où assiste le censeur*, disoit-il, *doivent être modestes*. Le peuple, incapable de goûter cette modestie, en fit l'objet de ses murmures & de ses sarcasmes. L'empereur partit brusquement, au mois de décembre, d'une capitale qu'il n'aimoit point. Les rigueurs de la saison, la fatigue du voyage, lui causèrent une maladie de langueur dont il ne guérit jamais parfaitement. Elle contribua sans doute à le dégoûter de sa fortune.

305. Il abdique l'empire avec son collègue Maximien.

Ennuyé de la grandeur & des affaires, pressé par les sollicitations de l'ambitieux Galérius, il se détermine, & engage son collègue à une abdication. Les deux empereurs cèdent le pouvoir suprême aux deux césars, devenus dès-lors augustes; & pour maintenir la même forme de gouvernement, ils nomment deux nouveaux césars, Maximin, neveu de Galérius, & Sévère; l'un & l'autre indignes de ce rang, soit par leur naissance, soit par leurs vices. Leur élévation fut l'ouvrage

de Galérius. Maxence, fils de Maximien, & Constantin, fils de Constance-Chlore, auroient dû à tous égards être préférés ; mais Galérius vouloit des césars dont il fût le maître : l'ambition régla son choix & sacrifia le bien public.

Il vit heureux dans la solitude.

C'est un spectacle bien intéressant, que de voir Dioclétien, après un règne glorieux de vingt ans, retiré à Salone sa patrie, cultivant son jardin & se félicitant de son bonheur. Ses amis l'exhortèrent de loin à remonter sur le trône. *O si vous voyez*, leur répondit-il, *ces légumes que je cultive de mes mains ! vous ne me parleriez jamais de l'empire.*

Ses paroles sur les difficultés du gouvernement.

Les paroles que Vopiscus rapporte de lui, sur les écueils du gouvernement, citées par Crévier, prouvent combien il connoissoit les écueils du pouvoir suprême, & combien il étoit attentif à les éviter. » Rien n'est plus difficile, dit-il, » que de gouverner avec sagesse. » Quatre ou cinq hommes se réu- » nissent & se concertent pour trom- » per le prince ; ils règlent ses » jugemens : le prince enfermé dans

» ſon palais, ne voit pas la vérité;
» il eſt forcé de ne ſavoir que ce
» qu'ils lui diſent; il donne les
» charges à ceux qui en ſont indi-
» gnes; il éloigne des affaires ceux
» à qui il devroit les confier: enfin,
» un bon prince, prudent, plein de
» vertus, eſt vendu par des per-
» fides. « Le trône, conſidéré ſous ce point de vue, peut ſe perdre ſans regret. Heureuſement pour le genre humain, les grands hommes ſavent éviter les pièges de l'adulation, & placer leur confiance avec diſcernement.

Partage inégal entre Conſtance-Chlore & Galérius.

Conſtance-Chlore, étant auſſi juſte, auſſi affable & bienfaiſant, que Galérius étoit ambitieux & cruel; l'union entre les deux auguſtes devenant par-là impoſſible, ils partagèrent le domaine de l'empire, pour gouverner ſéparément leurs états. Il n'y eut aucune égalité dans le partage. Sévère qui, en qualité de céſar, devoit être comme le lieutenant de Conſtance, n'agit que comme la créature de Galérius. Celui-ci, maître de l'Aſie, de l'Illyrie & de la Thrace, le fut auſſi de

l'Italie & de l'Afrique, département de Sévère; & de l'Orient, depuis le mont Amanus (en Cilicie), jusqu'aux extrémités de l'Egypte, département de Maximin.

Le premier gouverne en père des peuples.

Tandis qu'il exerçoit sa tyrannie sur ces vastes régions, l'Espagne, la Gaule, la Grande-Bretagne, goûtoient les douceurs d'un gouvernement équitable. Constance n'y régnoit que pour faire des heureux. Loin de s'enrichir par des vexations, ou d'appauvrir ses sujets par son luxe, il empruntoit la vaisselle de ses amis, quand il donnoit de grands repas; il n'employoit l'argent qu'au bien public; il n'avoit de trésors que dans le cœur des citoyens. Aussi n'avoit-il besoin que d'un signe, pour qu'on s'empressât de lui offrir tout ce que l'on pouvoit donner. Ce grand prince mourut à Yorck, au retour d'une expédition glorieuse contre les Pictes. Son fils Constantin s'étoit échappé de Nicomédie, où Dioclétien l'avoit retenu comme otage; & où Galérius avoit dessein de le garder comme captif. Il n'arriva que pour voir mourir son

Il meurt à Yorck.

Constantin, son fils, lui succède.

son père. Constance le déclara son successeur ; l'armée le proclama sans délai. Nous l'allons voir briller sur le trône.

Auteurs de l'histoire *Auguste*.

Du temps de Dioclétien, vécurent les auteurs de l'histoire *Auguste*, Capitolin, Lampride, Trébellius, Spartien, Vopiscus, dont les mauvais ouvrages, nécessaires faute de meilleurs, sont d'autant plus insuffisans pour un corps d'histoire suivie, qu'ils se contredisent les uns les autres, & qu'aucun n'est bien d'accord avec lui-même. Nous l'avons déja observé, le bon goût disparoissoit, & la vérité à sa suite.

Plotin & Porphyre.

La philosophie Platonicienne avoit été remise en vogue par Plotin, qui du temps de Gallien sollicita la permission de bâtir une ville en Campanie, pour y réaliser le système de la république de Platon. Il auroit dû demander plutôt un désert, loin de tout commerce avec le reste des hommes : encore n'y auroit-il pas réussi ; car ses philosophes seroient devenus des hommes. Porphyre, son disciple, florissoit à Rome sous le règne de Dioclétien.

Le christianisme n'eut point d'ennemi plus dangereux. Lorsque Constantin signala son zèle pour la vraie religion, il fit disparoître l'ouvrage où Porphyre la combattoit. Nous n'en connoissons que des fragmens conservés par les saints Pères qui l'ont réfuté.

Nouveaux Platoniciens.

Les rêveries des nouveaux Platoniciens, les êtres fantastiques dont ils rempliſſoient le monde, les mystères superstitieux par lesquels ils prétendoient s'unir à la divinité même, ne semblent propres qu'à dégoûter les esprits solides. Cependant le goût du platonisme se répandit jusques parmi les chrétiens; il fit naître une subtilité abstruse, contentieuse, d'où naquirent une foule d'opinions, également contraires au bien de l'église & à la tranquillité de l'état. Les Platoniciens se forgeoient une théologie mystique, pour déguiser ce que le paganisme avoit d'absurde & de révoltant. Il étoit à craindre que les chrétiens, étudiant leur philosophie pour les combattre, ne prissent quelques-unes de leurs idées, & n'alté-

raſſent la ſimplicité de la foi évangélique par un étalage de vaine ſcience.

Fin du Tome troiſième.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS CE TROISIÈME VOLUME.

SUITE
DE L'HISTOIRE ROMAINE.

SEPTIÈME ÉPOQUE.
ABAISSEMENT DE CARTHAGE.
ROME OPPRIME LES NATIONS ÉTRANGÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

GUERRES contre Philippe, roi de Macédoine, & contre Antiochus, roi de Syrie, page 1

ABAISSEMENT de Carthage. Triomphe de Scipion l'Africain. L'ambition de Rome s'accroît. Guerre contre Philippe II, roi de Macédoine. Il est défait par Flaminius, & soumis à un tribut. Liberté rendue en apparence aux villes grecques. Les Etoliens, & Nabis, roi de Sparte, accusent les Romains de mauvaise foi. Antiochus, roi de Syrie, se déclare contre Rome; mais il ne suit pas les conseils d'Annibal. Sage politique de Rome pour se ménager des ressources. Etat du royaume de Syrie. Mauvaise conduite d'Antiochus. Les Romains forcent les Thermopyles, & accablent leurs ennemis. L. Scipion, avec son frère l'Africain, va finir la guerre. Antiochus est entièrement défait à Magnésie, en Ionie. Dures conditions que lui imposent les Romains. Annibal poursuivi par leur haine. Comment les Romains récompensent les Rhodiens & Eumène leurs alliés. Ils n'agissoient que par ambition.

CHAPITRE II.

CATON le Censeur.—Guerre contre Persée. — Injustice de l'ambition romaine, &c. 13

LES Romains commencent à se corrompre en Asie. Sévérité excessive de Caton le Censeur. Son zèle pour la loi Oppia contre la parure des dames. Raisons que son collègue lui oppose. Il fait accuser indignement Scipion l'Africain. Il fait condamner injustement Scipion l'Asiatique. Il passe les bornes dans sa censure. Par-là il se rend agreable au peuple. Découverte d'une société de débauche. L'ambition de Rome couverte de belles apparences. Mouvemens de Persée, roi de Macédoine, contre les Romains. On lui déclare la guerre. Les Romains, quoique vaincus, veulent lui faire la loi. Paul-Emile le fait prisonnier. La Macédoine est soumise. Sagesse & vertu de Paul-Emile. Les Etoliens subissent la loi, & sont soumis au tribut. Après la mort de Philopémen, la ligue des Achéens n'est plus ménagée. Bassesse de Prusias à Rome. Conduite despotique des Romains à l'égard de la Syrie.

CHAPITRE III.

TROISIÈME guerre Punique. — Les Romains détruisent Carthage, Corinthe & Numance, 28

LES différends de Masinissa avec Carthage, préparent à la troisième guerre punique. Rome déclare la guerre aux Carthaginois, vaincus par Masinissa. On les désarme sous prétexte de paix. On leur ordonne d'abandonner leur patrie. Le désespoir leur rend le courage. Scipion Emilien sauve l'armée, & acquiert une grande réputation. Il est chargé de la guerre en qualité de consul. Il prend & détruit Carthage. Lélius & Polybe. Les Romains consacroient par la religion les fureurs de la guerre. Imprécations contre les ennemis de la république. Carthage devoit succomber tôt ou tard; pourquoi? Sa ruine funeste aux Romains. Rome veut asservir la Grèce. Les Achéens prennent les armes, & sont vaincus. Mummius détruit Corinthe. La Grèce est province romaine. Les chefs-d'œuvre transportés à Rome, y introduisent le goût des arts. Si les Romains avoient eu ce goût plutôt, ils auroient commis

moins de barbaries. Perfidie des Romains en Espagne, à l'égard de Viriathe. Ils violent deux traités faits avec Numance. Scipion Emilien est envoyé contre les Numantins. Il détruit leur ville.

CHAPITRE IV.

OBSERVATIONS sur la milice, les mœurs, les finances & la littérature des Romains, 43

FORCE & exercices des soldats romains. Leurs marches. On avoit toujours des soldats dans le besoin. Une sorte d'enthousiasme rendoit les Romains invincibles. Récompenses & punitions militaires. La loi Porcia éleva les sentimens du citoyen sans affoiblir la discipline. La pureté des mœurs augmentoit la population. Premier divorce dans le sixième siècle de Rome. Contrats de mariage. Plusieurs vestales manquoient à leur vœu. Les citoyens ne payèrent plus de tribut après l'assujettissement de la Macédoine. Mines d'Espagne; butin des généraux; tributs des nations étrangères. Ignorance grossière des Romains jusqu'au sixième siècle. Premiers poëtes. Le goût des lettres

s'introduit. Caton déclame contre les rhéteurs & les philoſophes. La littérature étoit cependant très-utile. Ce n'eſt point à elle qu'on doit attribuer la corruption. Remarques ſur Caton. Un Romain ſe ſignaloit en tout genre.

HUITIÈME ÉPOQUE.

LES GRACQUES.

CORRUPTION DANS LA RÉPUBLIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

TRIBUNAT de Tibérius & de Caïus Gracchus, &c. 56

ÉTAT malheureux du peuple ; source de disputes avec le sénat. Les deux frères Gracchus, & leur mère Cornélie. Projet de Tibérius Gracchus contre les nobles. Toutes les terres entre les mains des riches. Tibérius propose de rétablir la loi Licinia. Il réussit, malgré toutes les oppositions. Il révolte les patriciens par de nouvelles entreprises. Violences des sénateurs. Tibérius est tué avec ses amis. Scipion Emilien insulté pour avoir approuvé ce meurtre. Sa retraite. Il revient combattre le tribun Carbon. Sa mort. Caïus Gracchus est élu tribun. Son zèle pour le

peuple. Ses lois pour affoiblir le sénat. Les tribunaux transférés aux chevaliers. Politique adroite des sénateurs, qui lui opposent Livius. Le consul Opimius fait prendre les armes. Mort de Caïus ; massacre cruel. Les lois des Gracques abrogées ; Opimius justifié, & le sénat triomphant. Si les Gracques aspiroient à la tyrannie. Fin de l'illustre Cornélie leur mère. Révolte des esclaves. Etablissement dans la Gaule. La Dalmatie subjuguée. Marais desséchés par des canaux. Belle action de l'orateur Crassus.

CHAPITRE II.

CRIMES de Jugurtha. — Il corrompt les sénateurs. — Guerre contre ce prince, 75

CORRUPTION affreuse dans le sénat. Jugurtha dénoncé à Rome pour ses crimes. Il corrompt les sénateurs, & se fait absoudre. Il continue ses entreprises criminelles. Commencement de la guerre contre Jugurtha. Cité à Rome, après avoir acheté la paix, il achète l'impunité. Scaurus, qui avoit été corrompu, juge & punit les autres coupables. Métellus continue la guerre de Numidie. Jugurtha, vaincu, se

défend encore. Marius, lieutenant du consul, homme dangereux. Il décrie son général & la noblesse, pour devenir consul. On lui donne le commandement. Ses invectives contre les nobles. Métellus rappelé, & cependant honoré à Rome. Jugurtha livré aux Romains par une infâme trahison. Rome s'enrichit encore par cette guerre.

CHAPITRE III.

INVASION des Cimbres & des Teutons. — Corruption dans la république. — Guerre sociale, 86

INVASION des Cimbres & des Teutons. Révolution qu'ils devoient faire un jour. Marius est consul plusieurs années de suite pour les combattre. Son habileté & sa prudence dans cette guerre. Il défait les Teutons, ensuite les Cimbres. Marius sacrifie tout à l'ambition de dominer. Il s'unit à Saturninus. Loi de ce tribun contre le sénat. Exil de Métellus. Saturninus puni de ses fureurs. Métellus rappelé. Tout dégénéroit dans la république. Vexations des publicains. Luxe énorme des grands. Fantaisie de l'orateur Crassus. Lois de Drusus, qui donnent lieu à la guerre

ſociale. Il ôte aux chevaliers une partie des tribunaux. Il ne peut procurer aux alliés le droit de citoyens. Druſus aſſaſſiné, malgré ſa vertu. Guerre ſociale. Révolte des alliés. La politique romaine déſarme une partie des alliés en les faiſant citoyens. On en forme huit tribus, au lieu de les diſtribuer dans les anciennes. Les chevaliers dépouillés des tribunaux. Crime atroce impuni. Victimes humaines défendues.

NEUVIÈME ÉPOQUE.

GUERRES CIVILES.

RUINE DE LA RÉPUBLIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

MARIUS & Sylla commencent la guerre civile, 99

LA guerre sociale conduit aux guerres civiles. Sylla, distingué par sa noblesse & par ses talens. Il s'élève aux premières dignités. Marius lui enlève le commandement de la guerre contre Mithridate, par le moyen du tribun Sulpicius. Sylla entre à Rome l'épée à la main. Changemens qu'il y fait. Décret de proscription. Marius sur les ruines de Carthage. Cinna, consul, se déclare contre Sylla, & se fait chasser. Marius & Cinna assiègent Rome, & massacrent leurs ennemis. Idée générale des malheurs de Rome. Illustres proscrits. Frère qui a tué son frère. Mort de Marius dans son septième consulat. L'ambition le rendit malheureux. Barbarie de Fimbria contre le pontife Scévola.

CHAPITRE II.

Expéditions de Sylla dans la Grèce & en Asie.—Mithridate, redoutable ennemi de Rome, 109

Mithridate, ennemi redoutable de Rome. Ses conquêtes en Asie & en Grèce. Massacre des Romains. Les Athéniens se livrent à lui. Sylla se rend maître d'Athènes, & l'épargne à cause des grands hommes qu'elle a produits. Il remporte deux grandes victoires. Il rejète avec fierté les offres du général de Mithridate. Belles paroles de Sylla. Flaccus envoyé contre Sylla, tué par Fimbria. Fimbria succombe, après que Sylla a donné la paix à Mithridate. Sylla enrichit son armée, qui se corrompt. Désordres dans Rome. Un magistrat de Plaisance résiste au consul Carbon.

CHAPITRE III.

RETOUR de Sylla. — Ses proscriptions. — Sa dictature & sa mort, 118

RETOUR de Sylla. On se jette dans son parti. Il remporte plusieurs grandes victoires. Téléſinus défait. Cruauté perfide envers les vaincus. Il proscrit tous ses ennemis. La cruauté poussée aux derniers excès. Catilina se signale dans la proscription. Mort des deux consuls, Marius & Carbon. Sylla, dictateur perpétuel. Il fait des lois propres à rétablir le bon ordre. Il abdique courageusement la dictature. Ce qui pouvoit le rassurer dans le péril. Il meurt de ses débauches l'année suivante. Lépidus renouvelle la guerre civile par ambition. Il est vaincu, & meurt de chagrin.

CHAPITRE IV.

GUERRE de Sertorius. — Spartacus à la tête des esclaves. — Pompée defait les pirates, 128

SERTORIUS soutient encore en Espagne le parti de Marius. Ses talens & ses victoires. Il résiste à Pompée & à Métellus. Perpenna le fait assassiner. Beau trait de Sertorius à l'égard de Mithridate. Pompée finit la guerre. Sa vanité. Il eut les honneurs du triomphe. Révolte & guerre des esclaves gladiateurs. Spartacus, leur général, remporte des victoires. Crassus le défait. Pompée s'attribue l'honneur de la victoire. Il devient l'idole du peuple, malgré les profusions de Crassus. La loi Gabinia lui donne un pouvoir excessif. Il dissipe les pirates.

CHAPITRE V.

FIN de la guerre de Mithridate. —Lucullus supplanté par Pompée, 137

MITHRIDATE avoit recommencé la guerre, & aguerri ses troupes. Lucullus envoyé contre ce prince. Conduite & succès de ce général. Il défait Tigrane, roi d'Arménie. La mutinerie de ses troupes occasionne des revers. La loi Manilia fait passer le commandement de cette guerre à Pompée. Pompée dissimule son ambition en hypocrite. Il déprime les exploits de Lucullus. Leurs reproches mutuels. Retraite de Lucullus. Sa magnificence. Mithridate, vaincu, veut porter la guerre en Italie. Perfidie de son fils, récompensée par les Romains. Expéditions de Pompée en Asie. Syrie, province romaine. Il enrichit ses soldats & ses partisans. Pompée permet tout à ses amis.

CHAPITRE VI.

CONJURATION de Catilina. — Triumvirat de Pompée, Craſſus & Céſar, ... 147

CONJURATION de Catilina. Le complot découvert à Cicéron. Il parvient au conſulat. Il prévient l'effet de la conjuration. Catilina vaincu & tué. Loi agraire de Rullus. Commencemens de Céſar. Son ambition ſoutenue par de grands moyens. Traits qui dévoilent ſon caractère. Il réconcilie adroitement Pompée & Craſſus pour s'appuyer de leur crédit. Triumvirat. Caton en prévoit les ſuites. Céſar fait paſſer une loi agraire plus large que les précédentes. Sa politique pour s'aſſurer de Pompée, & pour ſe défaire de Cicéron. Claudius opprime Cicéron. Il éloigne auſſi Caton. Pompée fait rappeler Cicéron, qui lui procure un nouveau pouvoir. Commandemens accordés pour cinq ans aux triumvirs. Craſſus défait, & tué par les Parthes. Meurtre de Claudius. Pompée, ſeul conſul. Il viole ſes loix.

CHAPITRE VII.

Conquête des Gaules par les Romains. — Pompée se brouille avec César. — Guerre civile, 164

Succès de César dans la Gaule. Sa conduite pour devenir le maître à Rome. Brouillerie ouverte entre César & Pompée. Ce dernier, par une confiance aveugle, rejète tout accommodement. César passe le Rubicon; Rome est consternée. Bataille de Pharsale. Modération du vainqueur. La cour d'Egypte fait assassiner Pompée. César donne l'Egypte à Cléopâtre. Guerre d'Alexandrie. Sa victoire sur Pharnace. Il revient à Rome, où il est le maître. Guerre d'Afrique. Caton se tue. Ce vertueux Romain manque de prudence. Sa vertu outrée.

CHAPITRE VIII.

CÉSAR devient maître de la république. — Sa mort, ... 178

HONNEURS excessifs prodigués à César. Ses profusions. Il rétablit l'ordre, & fait des bonnes lois. Il réforme le calendrier, où les pontifes avoient mis la confusion. Ce bel ouvrage fut censuré. César, dictateur perpétuel, après la bataille de Munda. Il irrite les républicains. Conspiration de Cassius & de Brutus. Courage de Porcia. César est assassiné. Réflexions sur ce meurtre. Suivant Cicéron, il falloit tuer tous les amis de César. Les conjurés ne réussissent pas auprès du peuple. Délibération imprudente du sénat. Fausse paix. Marc-Antoine soulève le peuple contre les meurtriers de César. Il trompe le sénat.

CHAPITRE IX.

POLITIQUE hardie d'Octavius. — Triumvirat. — Bataille de Philippe, où le parti républicain est détruit, 190

OCTAVIUS, adopté par César, se déclare son héritier. Brouillerie ouverte entre Antoine & Octavius. Cicéron prend le parti du dernier. Quel étoit le caractère de cet orateur? Les petits motifs entraînent à de grandes fautes. Il fait prodiguer les honneurs à Octavius. Antoine, vaincu, se joint à Lépidus. Octavius forme avec eux un triumvirat. Ils conviennent de poursuivre les meurtriers de César. Ils veulent exterminer leurs ennemis. Horrible proscription. Octavius & Antoine marchent contre Brutus & Cassius. Bataille de Philippes. Mort de Cassius & de Brutus. Fautes de ces deux Romains. Réflexions sur le suicide, alors si commun.

CHAPITRE X.

FAUTES d'Antoine utiles à Octavius. — Bataille d'Actium, & fin de la république, 404

NOUVELLES cruautés d'Octavius. Favonius exécuté. Profusions aux soldats. Antoine captivé par Cléopâtre. Chute de Lépidus. Son peu de mérite. Son orgueilleuse bassesse. Mort du jeune Pompée. Antoine se rend odieux & méprisable. Sa conduite à l'égard des Athéniens & de Cléopâtre. Octavius se déclare son ennemi. Bataille d'Actium, suivie de la mort d'Antoine & de Cléopâtre. Octavius reste ainsi le maître de la république. Les vices produits par les richesses devoient entraîner la ruine de la liberté. Abus énormes.

DIXIÈME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

LA RÉPUBLIQUE CHANGÉE EN MONARCHIE MILITAIRE.

AUGUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

RÈGNE d'Auguſte, juſqu'à la mort d'Agrippa, 215

IDÉE du règne d'Auguſte. Ce fut un bonheur que l'ordre s'établît après la perte de la liberté. Auguſte affecte de vouloir abdiquer. Avis d'Agrippa & de Mécène. Par cette feinte modération, il affermit ſa puiſſance. Tous les pouvoirs réunis dans ſa perſonne, ſous la forme de l'ancien gouvernement. Titre d'empereur. Le ſénat & le peuple conſervent leurs droits en apparence. Mais la liberté n'exiſte plus en effet.

Diſpenſe

Dispense des lois. Vertus politiques d'Auguste, pour effacer le souvenir de ses crimes. Son règne paisible fournit peu d'événemens. Il donne sa fille en mariage à Agrippa. Il va en Asie; le roi des Parthes lui rend les drapeaux enlevés aux Romains. A son retour, le sénat porte la soumission jusqu'à la bassesse. Ses lois pour réprimer les vices sont mal observées, par sa faute. Il corrompt le peuple. Pilade & Bathille, histrions qui font oublier le gouvernement. Réforme du sénat, suivie de cabales. Précautions d'Auguste pour sa sûreté. Mot hardi de Labéon. Mécontens punis de mort. Dangers du gouvernement militaire.

CHAPITRE II.

GUERRE de Germanie. — Fin du règne d'Auguste. — Lois & littérature, 229

MORT d'Agrippa. Tibère devient le gendre d'Auguste. Guerre de Germanie. Drusus y meurt. Tibère y a des succès. Auguste refuse le triomphe. Le temple de Janus fermé. Réglement odieux pour faire déposer les esclaves contre leurs maîtres. Concussionnaires

approuvé par l'empereur. Mort de Mécène. Ses conseils modérés. Auguste malheureux dans sa famille. Retraite de Tibère. Son adoption. Conjuration de Cinna. Les soldats se plaignent pour faire augmenter leurs récompenses. Prodigieuses dépenses pour les troupes. Trésor & impôts pour cet objet. Observation sur l'ère vulgaire. Révolte des barbares opprimés. Varus défait par les Germains. Tibère se fait honneur en Germanie. Il est associé à l'empire. Despotisme d'Auguste. Loi contre les auteurs de libelles. Loi contre les célibataires, mal observée. La corruption y mettoit trop d'obstacles. La noblesse s'avilissoit par les combats de gladiateurs. Mort d'Auguste. Son règne mérite des éloges. Sa maxime sur la guerre. Il sut gagner les éloges des gens de lettres. Le goût étoit formé avant lui. Les Grecs supérieurs aux Romains en philosophie.

TIBÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS l'avénement de Tibère au trône, jusqu'à la mort de Germanicus & de Pison, 245

TIBÈRE monte sur le trône. Son caractère. Il fait assassiner le jeune Agrippa. Il se fait prier d'accepter l'empire. Il vouloit sonder les sentimens des sénateurs. Sa modestie affectée. Il gouverne d'abord sagement, de peur d'être supplanté par Germanicus. Sédition militaire en Pannonie. Autre sédition en Germanie. Germanicus l'appaise, loin d'en vouloir profiter. Il défait Arminius. Tibère commence à faire connoître sa cruauté. Crime de lèse-majesté. Accusation de sacrilège. Germanicus envoyé en Asie, par la méchanceté de l'empereur. Pison, gouverneur de Syrie. Tremblement de terre. Succès de Germanicus. Il est contrarié en tout par Pison. Il meurt infiniment regretté. Pison est accusé à Rome. Son procès & sa mort. Soupçons sur Tibère à ce sujet.

CHAPITRE II.

GOUVERNEMENT de Tibère, jusqu'à la conspiration de Séjan, 257.

LA conduite de l'empereur inspire la crainte. Abus énorme des délations. L'exécution des sentences du sénat renvoyée à dix jours. On se félicite d'une révolte des Gaulois. Tibère refuse de faire des lois contre le luxe; parce qu'il en prévoit l'inutilité. Il avoit raison en ce point. Moyen de bannir le luxe. L'abus des asyles de la Grèce maintenu, avec des modifications. Servitude & bassesse du sénat. Fait de ce genre. Un fils accuse son père. Procès de Crémutius Cordus, au sujet de ses ouvrages. Sa défense. Sa mort. Ses livres condamnés inutilement. L'empereur quitte Rome, & se retire à Caprée. Calamités accidentelles.

CHAPITRE III.

CONSPIRATION de Séjan. — Fin du règne de Tibère, 266

SÉJAN, ministre absolu, aspire à la puissance suprême. Il s'étoit fait une armée des gardes prétoriennes. Ses crimes pour anéantir la famille impériale. Son succès. Séjan conspire contre la vie de l'empereur. Manière adroite dont Tibère se défait de Séjan. Perfidie des amis de Séjan. Tibère se livre sans ménagement à la cruauté. Délations affreuses. Massacre des gens suspects. Il balance sur le choix de son successeur, & ne décide rien. Caïus Caligula. Tibère est assassiné par Macron. Loué par Velleïus Paterculus. L'ame des grands s'avilit, quand le peuple cesse d'élire les magistrats.

CAÏUS, surnommé CALIGULA. 276

CALIGULA est d'abord chéri, quoiqu'indigne. Il fait quelques actions de bon prince. Mais il prodigue tout pour flatter le peuple. Il devient un monstre de tyrannie. Sa démence. Ce qu'on

doit penser des faits rapportés par Suétone. Trait de cruauté. Expéditions militaires ridicules. Meurtre de Caligula. Observations sur les historiens de Caligula.

CLAUDE.

282

Les soldats proclament Claude, qui trembloit d'être tué. Claude incapable de règner. Sa bonté produit du bien au commencement. Etrennes abolies. Défense de faire héritier l'empereur. Il est bientôt l'esclave de Messaline & des affranchis. Comment Messaline fait tuer Silanus, qu'elle n'a pu séduire. Conspiration découverte & punie au gré des affranchis. Narcisse dans le sénat. Mort d'Arria & de Pétus. Expédition dans la Grande-Bretagne. Narcisse insulté par les troupes. La Bretagne réduite en province, de même que la Mauritanie. Claude fait des ordonnances ridicules, & quelques-unes de bonnes. Il règle le payement des avocats. Si cette profession pouvoit alors être gratuite. Les étrangers admis parmi les citoyens & dans le sénat. Si ce fut un bien ou un mal. Peu de Romains parmi une infinité de citoyens. Messaline épouse Silius, sans que son mari le sache. Elle est mise à mort.

Claude épouse sa nièce Agrippine, & le sénat approuve ce mariage. Ambition d'Agrippine ; comment elle procure l'empire à Néron. Sénèque & Burrhus à la cour. Domitia condamnée pour magie. L'empereur empoisonné par sa femme. Il avoit livré les provinces aux financiers. Honneurs rendus à Pallas, vil affranchi. Rhadamiste, roi d'Arménie par ses crimes. Rome avilie. Progrès de cet aviliſſement.

NÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS l'avénement de Néron au trône, juſqu'à la guerre de Bretagne, 298

APOTHÉOSE ridicule de Claude. Sénèque y avoit contribué, & s'en moque. Néron commence bien, parce que Sénèque & Burrhus gouvernent pour lui. Les commencemens du règne en impoſoient. Néron corrompu veut ſe défaire de Britannicus. Il l'empoiſonne, & maltraite Agrippine. Ses courſes nocturnes. Le gouvernement

se soutient; mais ne peut se soutenir long-temps. Poppée inspire à Néron le parricide. Néron fait assassiner sa mère Agrippine. Artifice pour ce meurtre. Burrhus & Sénèque consultés. Ils calment les remords de l'empereur. Signes suspects de la colère céleste. Néron se livre à des amusemens ridicules. Jeux néroniens. Pantomimes. Goût dépravé des Romains.

CHAPITRE II.

GUERRE de la Grande-Bretagne. — Affaires de Rome, jusqu'à la première conspiration, 309

RÉVOLTE dans la Grande-Bretagne. Conquête de l'île de Mona. Suétonius défait la reine Boadicée. Rappel de ce général. Quatre cents esclaves punis de mort, parce qu'un d'eux a tué son maître. Combien la jurisprudence étoit barbare en ce point. Crime de lèse-majesté renouvelé. Mort de Burrhus, & retraite de Sénèque. Meurtre d'Octavie, & autres crimes de Néron. Débauches affreuses. Incendie de Rome. Nouveau palais de Néron. Projet de canal, ruineux & impossible. Les chrétiens accusés de l'incendie, & punis cruellement.

CHAPITRE III.

Fin du règne de Néron, 318

CONSPIRATION de Pison & d'Épicaris. Courage de quelques-uns des conjurés. Sénèque forcé de s'ouvrir les veines. Il est un mauvais modèle. Mort de Lucain. Mort de Pétrone, de Soranus & de Thraséa. Procès remarquable du dernier. Son stoïcisme. Tiridate à Rome courtise Néron & le méprise. Corbulon condamné, parce qu'il étoit un grand homme. Vologèse rejète une invitation de l'empereur. Voyage ridicule de Néron en Grèce. On le flatte bassement à son retour. Révolte de Vindex & de Galba. Mort de Vindex, & modération de Virginius. Néron se livre à la peur. On le condamne à mort. Il se tue avec peine. En lui s'éteint la famille d'Auguste.

GALBA. — OTHON. — VITELLIUS.

328

GALBA, maître de l'empire, fait de grandes fautes. Il s'attire la haine des soldats. Il donne lieu aux plaintes du peuple. Injustices. Mauvaise économie. Galba adopte Pison, & lui donne de sages conseils. Othon forme le projet d'usurper l'empire. Les prétoriens le proclament. Fin de Galba & de Pison. Vitellius proclamé en Germanie. Ses vices. Ressources d'Othon. On ne connoissoit plus la guerre à Rome; on s'y prépare mal. Bataille de Bédriac, décisive pour Vitellius. Carnage dans les guerres civiles. Othon se tue après un règne de trois mois. Vitellius se rend odieux & méprisable. Qui étoit Vespasien, & comment il avoit fait sa fortune. Oracles en sa faveur. Vespasien est fait empereur en Orient. Bataille & prise de Crémone. Stupidité de Vitellius dans le danger. Il fait un traité honteux pour vivre. Il se dépouille de toute marque de commandement. Le peuple s'y oppose. Terrible sédition. Primus, général de Vespasien, prend Rome. Fin tragique de Vitellius.

VESPASIEN.

GOUVERNEMENT REMARQUABLE DE VESPASIEN.

Guerre de Judée & prise de Jérusalem.

342

VESPASIEN reconnu. Miracles qu'on lui attribue à Alexandrie. Explication de ce fait. Il gouverne en bon prince. Mais on lui reproche de l'avarice & des concussions. Emploi qu'il faisoit de l'argent. Il bannit les philosophes, comme ennemis de la monarchie. Exil d'Helvidius Priscus. Révoltes des Bataves & des Gaulois, réprimées. Classicus. Civilis. Cérialis. Etat de la Judée. Révolutions dans ce pays. Préjugés & enthousiasme des Juifs. Siège de Jérusalem. Excès des Zélateurs. Observation sur Josèphe. Mort de Vespasien. Plaisanterie sur l'apparition d'une comète. Dénombrement. Vieillards.

TITUS.

353

TITUS sacrifie les plaisirs au devoir. Sa bienfaisance. Economie généreuse. Il donna des fêtes, mais il soulagea le peuple. Il ne fit mourir aucun Romain. Sa mort. Terrible éruption du Vésuve. Pline le Naturaliste.

DOMITIEN.

357

DOMITIEN, insensé & méchant. Trait de sa méchanceté. Il excite & récompense les délateurs. Il bannit les philosophes, &c. Tout tremblait. Domitien assassiné. Agricola illustre sous ce règne. Son testament. Histoire d'Apollonius de Tyane. Ses conseils à Vespasien. Accusé à Rome. Sa mort. Absurdités de son histoire.

NERVA.

365

NERVA vertueux, mais foible. Les prétoriens abusent de sa foiblesse, & il adopte Trajan.

TRAJAN.

365

TRAJAN gouverne en chef de la république. Belle maxime. Délateurs réprimés. Economie & diminutions d'impôts. Pantomimes chassés & rappelés. Titre de *Très-bon*, donné à Trajan. Les Daces, qui avoient soumis les Romains au tribut, sont subjugués. Pont du Danube. Colonne Trajane. Conquêtes inutiles de Trajan en Asie. Il meurt en Cilicie. Trajan fut-il persécuteur des chrétiens? Lettre de Pline en leur faveur. Réponse de Trajan. Les Plines, Tacite, Juvénal, Plutarque.

ADRIEN.

373

ADRIEN se fait proclamer par les soldats. Sa conduite équivoque. Il abandonne les conquêtes de Trajan, & préfère la tranquillité de l'état. Ses vertus apparentes. Il devient injuste. Retraite de Similis. Adrien fait de bonnes lois. Son édit perpétuel. Il veille à l'administration de la justice. Il maintient la discipline militaire. Il parcourt l'empire. Sa lettre sur les Egyptiens, les Juifs & les Chrétiens. Revolte des Juifs. Ils sont exterminés ou dispersés. Adrien adopte Antonin, & meurt. Jalousie d'Adrien pour les gens de lettres. Trait de Favorin. Florus, Suétone, Arrien, Epictète.

ANTONIN.

381

VERTUS d'Antonin. Quelques traits qui peignent ses sentimens. Son bien est celui de l'état. Pensions supprimées. Lois remarquables. Mort de l'empereur.

MARC-AURÈLE.

384

MARC-AURELE élu avec Vérus par le sénat. Le premier trop généreux à l'égard de l'autre. Excès de Vérus. Conduite admirable de Marc-Aurèle. Il n'outroit point la sagesse. Il marche avec Vérus contre les Germains. Mort de Vérus. Guerre de Pannonie. Légion *fulminante ;* miracle douteux. Paix accordée aux Germains. Révolte de Cassius. Bonté excessive de l'empereur pour sa femme Faustine, & pour Commode son fils. Mort de Marc-Aurèle. Le stoïcisme en vigueur. Les maximes de Marc-Aurèle. Imposteurs sous le manteau de philosophes. Pérégrin & Alexandre, depeints par Lucien. Celse, Empiricus, Apulée, Galien. Les chrétiens persécutés dans la Gaule.

COMMODE.

397

COMMODE révolte par ses vices & sa tyrannie. Conspiration de sa sœur. Conjuration de Pérennis, découverte par

un philosophe cynique. Affranchi, vil & odieux ministre. Cruautés, débauches & bassesses de l'empereur. Le tyran assassiné par sa concubine. Avilissement des Romains.

PERTINAX.—DIDIUS JULIANUS.

403

PERTINAX élevé à l'empire par les soldats. Sagesse de son gouvernement. Les prétoriens l'assassinent. Ils mettent l'empire à l'enchère. Trois empereurs à-la-fois, Didius, Niger & Septime Sévère. Sévère marche à Rome, & se délivre de Didius. Didius exécuté.

SEPTIME SÉVÈRE.

409

SEPTIME SÉVÈRE reçoit mal les sénateurs, & il casse les prétoriens. Il jure de ne point faire mourir de sénateur, mais ne tient point parole. Niger vaincu & tué en Asie. Sévère se défait d'Albin qu'il avoit créé césar. Mort d'Albin. Sévère se livre à la cruauté, en flattant le peuple & les soldats. Plautien le gouverne, comme Séjan avoit

gouverné Tibère. Chute & mort de ce favori. Caracalla & Géta, méchans fils de l'empereur. Il les conduit dans la Grande-Bretagne, où il a peu de succès. Il pardonne à Caracalla, qui a voulu l'assassiner. Mort de Sévère. Maxime qu'il donnoit à ses deux fils. Tertullien, & autres auteurs. Décadence du goût.

CARACALLA ET GÉTA. — MACRIN.

419

CARACALLA & Géta règnent ensemble, & se détestent. Le premier assassine son frère. Il commet d'horribles cruautés. Meurtre de Papinien. Il ne ménage que les soldats. Droit de cité accordé à tous les sujets. Massacre d'Alexandrie. Expéditions ridicules de Caracalla. Macrin le tue, & prend sa place. L'usurpateur, mépriſable & odieux. Mæsa fait proclamer Héliogabale, son petit-fils.

HÉLIOGABALE.

426

HÉLIOGABALE est un monstre. Il assassine Gannys, son gouverneur. Il crée un sénat de femmes. Ses débauches. Ses superstitions. Il est assassiné.

ALEXANDRE SÉVÈRE.

430

ALEXANDRE commence bien, malgré sa jeunesse. Ses vertus. Il donne trop de puissance au préfet du prétoire. Licence des prétoriens. Artaxerxès rétablit l'empire des Perses. Les Parthes disparoissent. Il revendique les provinces conquises par les Romains. Alexandre va l'attaquer, & rétablit la discipline. Contradictions des historiens. Guerre de Germanie. Maximin, d'origine barbare, veut détrôner Alexandre, & le fait assassiner. Vénération d'Alexandre pour les grands hommes. Il ne vouloit pas qu'on vendît les charges. Vendeurs de fumée. On tombe dans l'ignorance. Derniers jurisconsultes. Dion Cassius & Xiphilin.

SUCCESSEURS
D'ALEXANDRE SÉVÈRE, jusqu'à AURÉLIEN.

440

ÉTAT affreux de l'empire pendant cinquante ans. Tyrannie de Maximin, suivie de révoltes. Les deux Gordiens. Meurtre de Maximin. Maxime & Balbin tués aussi. Mysithée gouverne sagement sous Gordien III. Sapor est repoussé; Mysithée meurt. Philippe, préfet du prétoire, envahit l'empire. Dèce, empereur; Philippe tué. Prostitutions contre nature, défendues. Les Goths passent le Danube. Révolte contre Dèce Guerres civiles. Irruption des barbares. Valérien, prisonnier de Sapor. Beau trait de Valérien à l'égard d'Aurélien. Sous le règne de Gallien son fils, tout est calamité & révoltes. Empereurs, proclamés en grand nombre. Postume. Odenat & Zénobie. Gallien assassiné. Il avoit réduit les sénateurs aux fonctions de magistrats. Claude règne avec gloire. Irruption des Goths en Europe. Ils laissent les livres aux Athéniens. Claude les défait, & meurt.

AURÉLIEN.

453

AURÉLIEN en guerre avec les barbares. Zénobie le brave, elle est vaincue & prisonnière. Mort de Longin. Tout l'empire soumis à Aurélien. Son triomphe. Il perd sa modestie. Largesses pour gagner le peuple. Il en résultoit du mal. Bon gouvernement d'ailleurs. Orléans & Dijon, ouvrages d'Aurélien. Il est assassiné.

TACITE. — PROBUS, &c. jusqu'à DIOCLÉTIEN.

459

L'ARMÉE & le sénat se renvoient mutuellement l'élection d'un empereur. Tacite règne en prince vertueux. Son respect pour l'historien Tacite, & pour les bons empereurs. Il est assassiné. Probus lui succède, & mérite l'empire. Le sénat respecté. Les Germains chassés de la Gaule. Absurdité de Zosime. Probus périt dans une sédition. Vignes plantées. Audace des Francs. Carus règne peu de temps. Dioclétien parvient à l'empire.

DIOCLÉTIEN ET MAXIMIEN. CONSTANCE-CHLORE ET GALÉRIUS.

468

QUELLE idée on doit avoir de Dioclétien. Sa modération. Il s'associe Maximien. Il crée aussi deux césars, Constance-Chlore & Galérius. Inconvéniens de ce système de gouvernement. Impôts multipliés. Thermes & autres constructions de Dioclétien. Succès, malgré les abus. Euménius à Autun. Paix de quarante ans avec les Perses. Les chrétiens commençoient à se corrompre. Edit contre eux, déchiré par un zélateur. Rapport de Lactance sur la persécution. Elle fit beaucoup d'apostats. Dioclétien dégoûté de Rome. Il abdique l'empire, avec son collègue Maximien. Il vit heureux dans la solitude. Ses paroles sur les difficultés du gouvernement. Partage inégal entre Constance-Chlore & Galérius. Le premier gouverne en père des peuples. Il meurt à Yorck. Constantin, son fils, lui

ſuccède. Auteurs de l'hiſtoire *Auguſte*. Plotin & Porphyre. Nouveaux Platoniciens.

Fin de la Table des Matières du troiſième Volume.